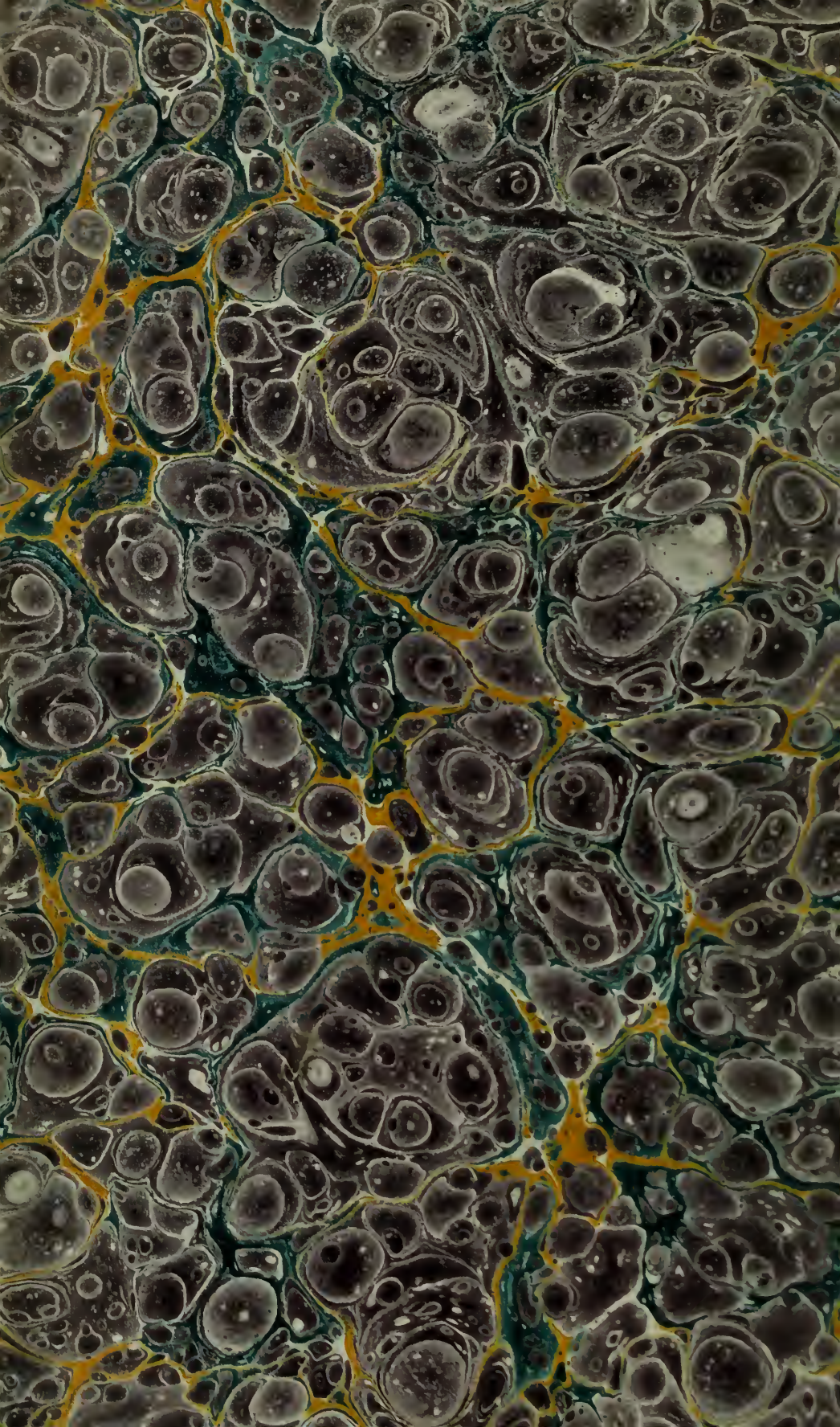
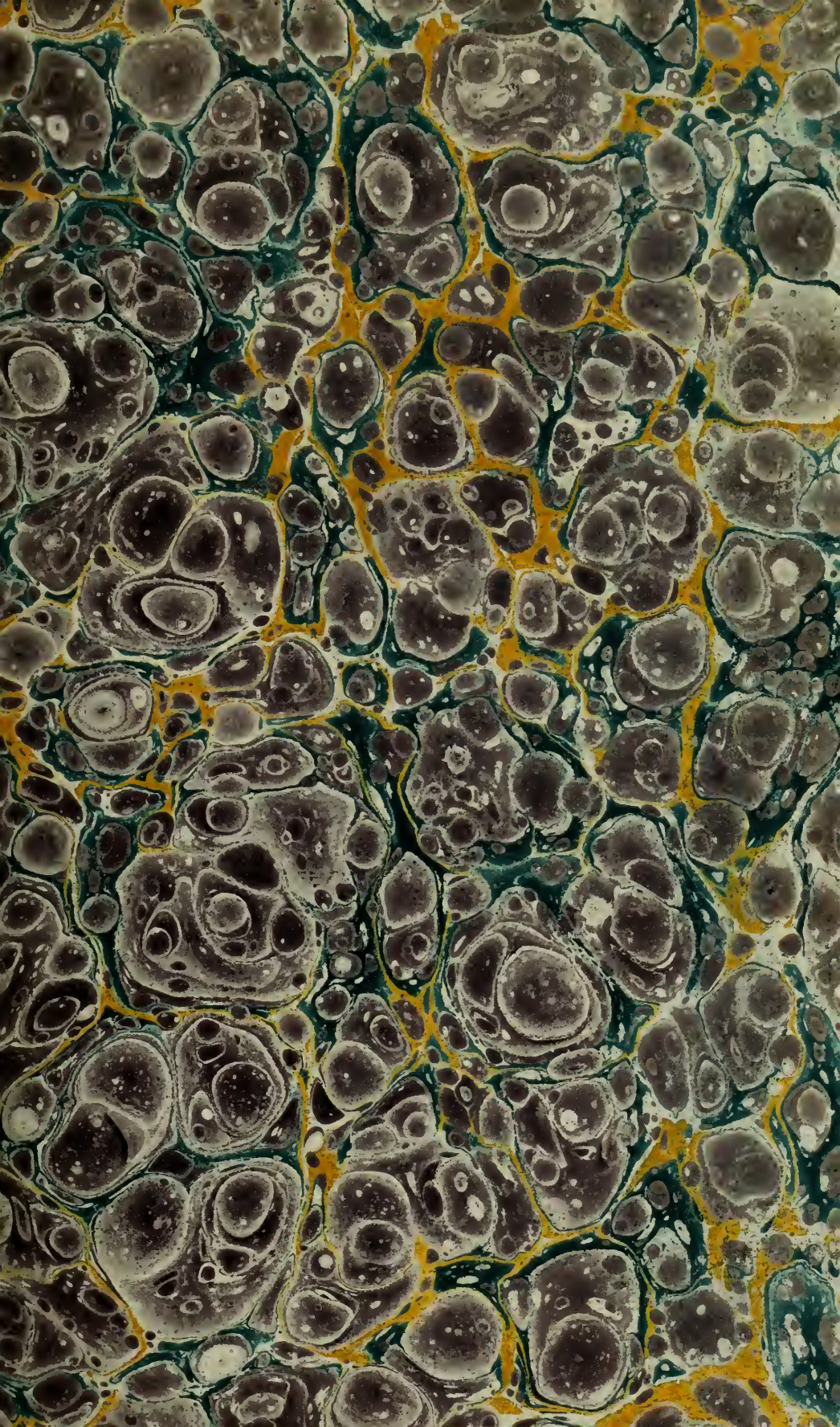




2070
1823
Vol. 13
SMRS

a6393523

ŒUVRES

COMPLÈTES

DE VOLTAIRE.

TOME XIII.

ON SOUSCRIT A PARIS,

CHEZ DUPONT, LIBRAIRE-ÉDITEUR.

HÔTEL DES FERMES, RUE DU BOULOY,

COUR DES DILIGENCES;

CHEZ BOSSANGE PÈRE,

LIBRAIRE DE S. A. R. MONSEIGNEUR LE DUC D'ORLÉANS,

RUE DE RICHELIEU, N° 60;

ET CHEZ PEYTIEUX, LIBRAIRE,

GALERIE DELORME.

PARIS. — IMPRIMERIE DE GAULTIER-LAGUIONIE.

ŒUVRES

COMPLÈTES

DE VOLTAIRE.

POÉSIES.

TOME SECOND.

PARIS,

P. DUPONT, LIBRAIRE-ÉDITEUR.

1825.

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/oeuvrescompl13volt

ÉPÎTRES.

ÉPÎTRES.

ÉPÎTRE I.

A MONSEIGNEUR,

FILS UNIQUE DE LOUIS XIV [1].

1706 ou 1707.

Noble sang du plus grand des rois,
Son amour et notre espérance,
Vous qui, sans régner sur la France,
Régnez sur le cœur des François [2],
Pourrez-vous souffrir que ma veine [3],
Par un effort ambitieux,
Ose vous donner une étrenne,
Vous qui n'en recevez que de la main des dieux?
La nature en vous fesant naître [4]

[1] Ces vers furent présentés à ce prince par un soldat des Invalides : l'auteur avait environ douze ans lorsqu'il les fit. (Édit. de Kehl.)

[2] On rimait alors pour les yeux : M. de Voltaire suivait en cela l'exemple des poètes du siècle de Louis XIV ; mais il ne tarda pas à s'apercevoir que la rime était faite pour l'oreille : il entreprit le premier d'accorder l'orthographe avec la prononciation, et fit voir le ridicule d'écrire le peuple *français*, comme *saint François*. Plusieurs écrivains ont senti la justesse de ses observations, et ont adopté son système. (*Ibid.*)

[3] VARIANTE. Souffrez-vous que ma vieille veine.

[4] VAR. On a dit qu'à votre naissance
Mars vous donna la vaillance,
Minerve la sagesse, Apollon la beauté ;
Mais un dieu plus puissant, etc.

Vous étrenna de ses plus doux attraits,
Et fit voir dans vos premiers traits
Que le fils de Louis était digne de l'être.
Tous les dieux à l'envi vous firent leurs présents :
Mars vous donna la force et le courage ;
Minerve, dès vos jeunes ans,
Ajouta la sagesse au feu bouillant de l'âge ;
L'immortel Apollon vous donna la beauté :
Mais un dieu plus puissant, que j'implore en mes peines,
Voulut aussi me donner mes étrennes,
En vous donnant la libéralité.

ÉPITRE II.

A MADAME LA COMTESSE DE FONTAINES[1].

SUR SON ROMAN DE LA COMTESSE DE SAVOIE.

1713.

La Fayette et Segrais, couple sublime et tendre,
Le modèle, avant vous, de nos galants écrits,
Des champs élysiens, sur les ailes des Ris,
Vinrent depuis peu dans Paris :
D'où ne viendrait-on pas, Sapho, pour vous entendre ?
A vos genoux tous deux humiliés,
Tous deux vaincus et pourtant pleins de joie,

[1] Marie-Louise-Charlotte de Pelard de Givri, comtesse de Fontaines est morte le 8 septembre 1730, à soixante-dix ans. Elle était veuve de Nicolas de Fontaines, maréchal de camp.

Ils mirent leur Zaïde aux pieds
De la comtesse de Savoie.
Ils avaient bien raison : quel dieu, charmant auteur,
Quel dieu vous a donné ce langage enchanteur,
La force et la délicatesse,
La simplicité, la noblesse,
Que Fénélon seul avait joint;
Ce naturel aisé dont l'art n'approche point?
Sapho, qui ne croirait que l'Amour vous inspire?
Mais vous vous contentez de vanter son empire;
De Mendoce amoureux vous peignez le beau feu[1],
Et la vertueuse faiblesse
D'une maîtresse
Qui lui fait, en fuyant, un si charmant aveu.
Ah! pouvez-vous donner ces leçons de tendresse,
Vous qui les pratiquez si peu?
C'est ainsi que Marot, sur sa lyre incrédule,
Du dieu qu'il méconnut prôna la sainteté :
Vous avez pour l'amour aussi peu de scrupule;
Vous ne le servez point, et vous l'avez chanté.

Adieu; malgré mes épilogues,
Puissiez-vous pourtant, tous les ans,
Me lire deux ou trois romans,
Et taxer quatre synagogues[2]!

[1] VAR. Vous nous peignez Mendoce en feu,
Et la vertueuse faiblesse
De sa chancelante maîtresse.

[2] Madame la comtesse de Fontaines était fille du marquis de Givri, commandant de Metz, qui avait favorisé l'établissement des juifs dans cette ville; ceux-ci, par reconnaissance, lui avaient fait une pension considérable qui était passée à ses enfants. Le roman de *la Comtesse de Savoie*, alors manuscrit, a été imprimé en 1722. (Édit. de Kehl.)

ÉPITRE III.

A M. L'ABBÉ SERVIEN,

PRISONNIER AU CHATEAU DE VINCENNES.

1714.

Aimable abbé, dans Paris autrefois
La Volupté de toi reçut des lois;
Les ris badins, les Graces enjouées,
A te servir dès long-temps dévouées,
Et dès long-temps fuyant les yeux du roi,
Marchaient souvent entre Philippe et toi;
Te prodiguaient leurs faveurs libérales,
Et de leurs mains marquaient dans leurs annales,
En lettres d'or, mots et contes joyeux,
De ton esprit enfants capricieux.
O doux plaisirs, amis de l'innocence,
Plaisirs goûtés au sein de l'indolence,
Et cependant des dévots inconnus!
O jours heureux! qu'êtes-vous devenus?
Hélas! j'ai vu les Graces éplorées,
Le sein meurtri, pâles, désespérées;
J'ai vu les Ris tristes et consternés,
Jeter les fleurs dont ils étaient ornés;
Les yeux en pleurs, et soupirant leurs peines,
Ils suivaient tous le chemin de Vincennes,
Et, regardant ce château malheureux,
Aux beaux esprits, hélas! si dangereux,

Redemandaient au destin en colère
Le tendre abbé qui leur servait de père.
N'imite point leur sombre désespoir;
Et, puisqu'enfin tu ne peux plus revoir
Le prince aimable à qui tu plais, qui t'aime,
Ose aujourd'hui te suffire à toi-même.
On ne vit pas au donjon comme ici :
Le destin change, il faut changer aussi.
Au sel attique, au riant badinage,
Il faut mêler la force et le courage;
A son état mesurant ses désirs,
Selon les temps se faire des plaisirs,
Et suivre enfin, conduit par la nature,
Tantôt Socrate, et tantôt Épicure.
Tel dans son art un pilote assuré,
Maître des flots dont il est entouré,
Sous un ciel pur où brillent les étoiles,
Au vent propice abandonne ses voiles,
Et, quand la mer a soulevé ses flots,
Dans la tempête il trouve le repos :
D'une ancre sûre il fend la molle arène,
Trompe des vents l'impétueuse haleine;
Et du trident bravant les rudes coups,
Tranquille et fier, rit des dieux en courroux.
Tu peux, abbé, du sort jadis propice
Par ta vertu corriger l'injustice;
Tu peux changer ce donjon détesté
En un palais par Minerve habité.
Le froid ennui, la sombre inquiétude,
Monstres affreux, nés dans la solitude,
De ta prison vont bientôt s'exiler.

Vois dans tes bras de toutes parts voler
L'oubli des maux, le sommeil désirable;
L'indifférence, au cœur inaltérable,
Qui, dédaignant les outrages du sort,
Voit d'un même œil et la vie et la mort,
La paix tranquille, et la constance altière,
Au front d'airain, à la démarche fière,
A qui jamais ni les rois ni les dieux,
La foudre en main, n'ont fait baisser les yeux.
Divinités des sages adorées,
Que chez les grands vous êtes ignorées!
Le fol amour, l'orgueil présomptueux,
Des vains plaisirs l'essaim tumultueux,
Troupe volage à l'erreur consacrée,
De leurs palais vous défendent l'entrée.
Mais la retraite a pour vous des appas :
Dans nos malheurs vous nous tendez les bras;
Des passions la troupe confondue
A votre aspect disparaît éperdue.
Par vous, heureux au milieu des revers,
Le philosophe est libre dans les fers.
Ainsi Fouquet, dont Thémis fut le guide,
Du vrai mérite appui ferme et solide,
Tant regretté, tant pleuré des neuf Sœurs,
Le grand Fouquet, au comble des malheurs,
Frappé des coups d'une main rigoureuse,
Fut plus content dans sa demeure affreuse,
Environné de sa seule vertu,
Que quand jadis, de splendeur revêtu,
D'adulateurs une cour importune
Venait en foule adorer sa fortune.

Suis donc, abbé, ce héros malheureux;
Mais ne va pas, tristement vertueux,
Sous le beau nom de la philosophie,
Sacrifier à la mélancolie,
Et par chagrin, plus que par fermeté,
T'accoutumer à la calamité.
Ne passons point les bornes raisonnables.
Dans tes beaux jours, quand les dieux favorables
Prenaient plaisir à combler tes souhaits,
Nous t'avons vu, méritant leurs bienfaits,
Voluptueux avec délicatesse,
Dans tes plaisirs respecter la sagesse.
Par les destins aujourd'hui maltraité,
Dans ta sagesse aime la volupté.
D'un esprit sain, d'un cœur toujours tranquille,
Attends qu'un jour, de ton noir domicile
On te rappelle au séjour bienheureux.
Que les Plaisirs, les Graces et les Jeux,
Quand, dans Paris, ils te verront paraître,
Puissent sans peine encor te reconnaître.
Sois tel alors que tu fus autrefois :
Et cependant que Sully quelquefois
Dans ton château vienne, par sa présence,
Contre le sort affermir ta constance.
Rien n'est plus doux après la liberté,
Qu'un tel ami dans la captivité.
Il est connu chez le dieu du Permesse :
Grand sans fierté, simple et doux sans bassesse,
Peu courtisan, partant homme de foi,
Et digne enfin d'un oncle tel que toi [1].

[1] L'abbé Servien ne fut jamais mêlé dans aucune affaire d'état ou

ÉPITRE IV.

A MADAME DE MONTBRUN-VILLEFRANCHE.

1714.

Montbrun, par l'amour adoptée,
Digne du cœur d'un demi-dieu,
Et, pour dire encor plus, digne d'être chantée
Ou par Ferrand ou par Chaulieu;
Minerve et l'enfant de Cythère
Vous ornent à l'envi d'un charme séducteur;
Je vois briller en vous l'esprit de votre mère
Et la beauté de votre sœur :
C'est beaucoup pour une mortelle.
Je n'en dirai pas plus : songez bien seulement
A vivre, s'il se peut, heureuse autant que belle;
Libre des préjugés que la raison dément,

d'église : c'était un homme de plaisir; et vraisemblablement quelque aventure un peu trop bruyante avait été la cause de sa prison. La fin du règne de Louis XIV est une des époques où la licence des mœurs s'est montrée avec le plus de liberté. Le mépris et l'indignation qu'excitait l'hypocrisie de la cour fesait presque regarder cette licence comme une marque de noblesse d'ame et de courage.

Cette épître est précieuse : on y voit que, dès l'âge de vingt ans, M. de Voltaire avait déjà une philosophie douce, vraie et sans exagération, telle qu'on la retrouve dans tous ses ouvrages. On y voit aussi que l'on parlait encore de Fouquet avec éloge : la haine pour son persécuteur Colbert n'était pas éteinte; ce ne fut que sous le gouvernement du cardinal de Fleuri qu'on s'avisa de le croire un grand homme.

L'abbé Servien mourut en 1716. (Édit. de Kehl.)

Aux plaisirs où le monde en foule vous appelle,
Abandonnez-vous prudemment.
Vous aurez des amants, vous aimerez sans doute :
Je vous verrai, soumise à la commune loi,
Des beautés de la cour suivre l'aimable route,
Donner, reprendre votre foi.
Pour moi, je vous louerai; ce sera mon emploi.
Je sais que c'est souvent un partage stérile,
Et que La Fontaine et Virgile
Recueillaient rarement le fruit de leurs chansons.
D'un inutile dieu malheureux nourrissons,
Nous semons pour autrui. J'ose bien vous le dire,
Mon cœur de la Duclos fut quelque temps charmé;
L'amour en sa faveur avait monté ma lyre :
Je chantais la Duclos; d'Uzès en fut aimé :
C'était bien la peine d'écrire!
Je vous louerai pourtant; il me sera trop doux
De vous chanter, et même sans vous plaire;
Mes chansons seront mon salaire :
N'est-ce rien de parler de vous?

ÉPITRE V.

A M. LE DUC DE LA FEUILLADE.

1714.

Conservez précieusement
L'imagination fleurie
Et la bonne plaisanterie,

Dont vous possédez l'agrément,
Au défaut du tempérament,
Dont vous vous vantez hardiment,
Et que tout le monde vous nie.
La dame qui depuis long-temps
Connaît à fond votre personne,
A dit : Hélas! je lui pardonne
D'en vouloir imposer aux gens;
Son esprit est dans son printemps,
Mais son corps est dans son automne.
Adieu, monsieur le gouverneur,
Non plus de province frontière,
Mais d'une beauté singulière,
Qui, par son esprit, par son cœur,
Et par son humeur libertine,
De jour en jour fait grand honneur
Au gouverneur qui l'endoctrine.
Priez le seigneur seulement
Qu'il empêche que Cythérée
Ne substitue incessamment
Quelque jeune et frais lieutenant,
Qui ferait sans vous son entrée
Dans un si beau gouvernement.

ÉPITRE VI.

A M. LE PRINCE DE VENDOME,

GRAND PRIEUR DE FRANCE.

1715.

Je voulais par quelque huitain,
Sonnet, ou lettre familière,
Réveiller l'enjouement badin
De votre altesse chansonnière;
Mais ce n'est pas petite affaire
A qui n'a plus l'abbé Courtin
Pour directeur et pour confrère.
  Tout simplement donc je vous dis
Que dans ces jours, de Dieu bénis,
Où tout moine et tout cagot mange
Harengs saurets et salsifis,
Ma muse, qui toujours se range
Dans les bons et sages partis,
Fait avec faisans et perdrix
Son carême au château Saint-Ange.
Au reste, ce château divin,
Ce n'est pas celui du saint père,
Mais bien celui de Caumartin,
Homme sage, esprit juste et fin,
Que de tout mon cœur je préfère
Au plus grand pontife romain,

Malgré son pouvoir souverain
Et son indulgence plénière.
Caumartin porte en son cerveau
De son temps l'histoire vivante;
Caumartin est toujours nouveau
A mon oreille qu'il enchante;
Car dans sa tête sont écrits
Et tous les faits et tous les dits
Des grands hommes, des beaux esprits,
Mille charmantes bagatelles,
Des chansons vieilles et nouvelles,
Et les annales immortelles
Des ridicules de Paris.
Château Saint-Ange, aimable asile,
Heureux qui dans ton sein tranquille
D'un carême passe le cours!
Château que jadis les Amours
Bâtirent d'une main habile
Pour un prince qui fut toujours
A leur voix un peu trop docile,
Et dont ils filèrent les jours!
Des courtisans fuyant la presse,
C'est chez toi que François premier
Entendait quelquefois la messe,
Et quelquefois par le grenier
Rendait visite à sa maîtresse.
De ce pays les citadins
Disent tous que dans les jardins
On voit encor son ombre fière
Deviser sous des marronniers
Avec Diane de Poitiers,

Ou bien la belle Ferronnière.
Moi chétif, cette nuit dernière,
Je l'ai vu couvert de lauriers;
Car les héros les plus insignes
Se laissent voir très-volontiers
A nous feseurs de vers indignes.
Il ne traînait point après lui
L'or et l'argent de cent provinces,
Superbe et tyrannique appui
De la vanité des grands princes;
Point de ces escadrons nombreux
De tambours et de hallebardes,
Point de capitaine des gardes,
Ni de courtisans ennuyeux;
Quelques lauriers sur sa personne,
Deux brins de myrte dans ses mains
Étaient ses atours les plus vains,
Et de v..... quelques grains
Composaient toute sa couronne.
Je sais que vous avez l'honneur,
Me dit-il, d'être des orgies
De certain aimable prieur,
Dont les chansons sont si jolies
Que Marot les retient par cœur,
Et que l'on m'en fait des copies.
Je suis bien aise, en vérité,
De cette honorable accointance;
Car avec lui, sans vanité,
J'ai quelque peu de ressemblance:
Ainsi que moi Minerve et Mars
L'ont cultivé dès son enfance;

Il aime comme moi les arts;
Et les beaux vers par préférence;
Il sait de la dévote engeance,
Comme moi, faire peu de cas;
Hors en amour en tous les cas
Il tient, comme moi, sa parole;
Mais enfin, ce qu'il ne sait pas,
Il a, comme moi, la v.....
J'étais encor dans mon été
Quand cette noire déité,
De l'Amour fille dangereuse,
Me fit du fleuve de Léthé
Passer la rive malheureuse.
Plaise aux dieux que votre héros
Pousse plus loin ses destinées,
Et qu'après quelque trente années
Il vienne goûter le repos
Parmi nos ombres fortunées!
En attendant, si de Caron
Il ne veut remplir la voiture,
Et s'il veut enfin tout de bon
Terminer la grande aventure,
Dites-lui de troquer Chambon
Contre quelque once de mercure.

ÉPITRE VII.

A M. L'ABBÉ DE ***[1],

QUI PLEURAIT LA MORT DE SA MAÎTRESSE.

1715.

Toi qui fus des plaisirs le délicat arbitre,
Tu languis, cher abbé; je vois, malgré tes soins,
Que ton triple menton, l'honneur de ton chapitre,
Aura bientôt deux étages de moins.
Esclave malheureux du chagrin qui te dompte,
Tu fuis un repas qui t'attend!
Tu jeûnes comme un pénitent;
Pour un chanoine quelle honte!
Quels maux si rigoureux peuvent donc t'accabler?
Ta maîtresse n'est plus; et, de ses yeux éprise,
Ton ame avec la sienne est prête à s'envoler!
Que l'amour est constant dans un homme d'église!
Et qu'un mondain saurait bien mieux se consoler!
Je sais que ta fidèle amie
Te laissait prendre en liberté
De ces plaisirs qui font qu'en cette vie
On désire assez peu ceux de l'éternité:
Mais suivre au tombeau ce qu'on aime,
Ami, crois-moi, c'est un abus.
Quoi! pour quelques plaisirs perdus

[1] Quelques personnes croient que cette épître fut adressée à l'abbé Servien.

Voudrais-tu te perdre toi-même?
Ce qu'on perd en ce monde-ci,
Le retrouvera-t-on dans une nuit profonde?
Des mystères de l'autre monde
On n'est que trop tôt éclairci.
Attends qu'à tes amis la mort te réunisse,
Et vis par amitié pour toi :
Mais vivre dans l'ennui, ne chanter qu'à l'office,
Ce n'est pas vivre, selon moi:
Quelques femmes toujours badines,
Quelques amis toujours joyeux,
Peu de vêpres, point de matines,
Une fille, en attendant mieux :
Voilà comme l'on doit sans cesse
Faire tête au sort irrité;
Et la véritable sagesse
Est de savoir fuir la tristesse
Dans les bras de la volupté.

ÉPITRE VIII.

A UNE DAME

UN PEU MONDAINE ET TROP DÉVOTE [1].

1715.

Tu sortais des bras du Sommeil,
Et déjà l'œil du jour voyait briller tes charmes,

[1] Dans une copie manuscrite cette épître est adressée *A madame la duchesse de Béthune.*

Lorsque le tendre amour parut à ton réveil;
Il te baisait les mains, qu'il baignait [1] de ses larmes.
Ingrate, te dit-il, ne te souvient-il plus [2]
Des bienfaits que sur toi l'Amour a répandus?
J'avais une autre espérance [3]
Lorsque je te donnai ces traits, cette beauté,
Qui, malgré ta sévérité,
Sont l'objet de ta complaisance.
Je t'inspirai toujours du goût pour les plaisirs,
Le soin de plaire au monde, et même des désirs;
Que dis-je! ces vertus qu'en toi la cour admire,
Ingrate, tu les tiens de moi.
Hélas! je voulais par toi
Ramener dans mon empire
La candeur, la bonne foi,
L'inébranlable constance,
Et surtout cette bienséance
Qui met l'honneur en sûreté,
Que suivent le mystère et la délicatesse,
Qui rend la moins fière beauté
Respectable dans sa faiblesse.
Voudrais-tu mépriser tant de dons précieux?
N'occuperas-tu tes beaux yeux
Qu'à lire Massillon, Bourdaloue et La Rue?
Ah! sur d'autres objets daigne arrêter ta vue:
Qu'une austère dévotion
De tes sens combattus ne soit plus la maîtresse;
Ton cœur est né pour la tendresse,

[1] VAR. . . . . qu'il mouillait. . .

[2] VAR. . . . . tu ne te souviens plus.

[3] VAR. Ce n'était pas mon espérance.

C'est ta seule vocation.
La nuit s'avance avec vitesse;
Profite de l'éclat du jour :
Les plaisirs ont leur temps, la sagesse a son tour.
Dans ta jeunesse fais l'amour,
Et ton salut dans ta vieillesse.

Ainsi parlait ce dieu. Déjà même en secret
Peut-être de ton cœur il s'allait rendre maître;
Mais au bord de ton lit il vit soudain paraître
Le révérend père Quinquet.
L'Amour, à l'aspect terrible
De son rival théatin,
Te croyant incorrigible,
Las de te prêcher en vain,
Et de verser sur toi des larmes inutiles,
Retourna dans Paris, où tout vit sous sa loi,
Tenter des beautés plus faciles,
Mais bien moins aimables que toi.

ÉPITRE IX.

A M. LE PRINCE EUGÈNE.

1716.

Grand prince, qui, dans cette cour
Où la justice était éteinte,
Sûtes inspirer de l'amour,
Même en nous donnant de la crainte;

Vous que Rousseau si dignement
A, dit-on, chanté sur sa lyre,
Eugène, je ne sais comment
Je m'y prendrai pour vous écrire.
Oh! que nos Français sont contents
De votre dernière victoire[1]!
Et qu'ils chérissent votre gloire,
Quand ce n'est pas à leurs dépens!
Poursuivez; des musulmans
Rompez bientôt la barrière;
Faites mordre la poussière
Aux circoncis insolents;
Et, plein d'une ardeur guerrière,
Foulant aux pieds les turbans,
Achevez cette carrière
Au sérail des Ottomans:
Des chrétiens et des amants
Arborez-y la bannière.
Vénus et le dieu des combats
Vont vous en ouvrir la porte;
Les Graces vous servent d'escorte,
Et l'Amour vous tend les bras.
Voyez-vous déjà paraître
Tout ce peuple de beautés,
Esclaves des voluptés
D'un amant qui parle en maître?
Faites vite du mouchoir
La faveur impérieuse
A la beauté la plus heureuse,

[1] La bataille de Petervaradin gagnée contre les Turcs, en 1716.

Qui saura délasser le soir
Votre altesse victorieuse.
Du séminaire des Amours,
A la France, votre patrie,
Daignez envoyer pour secours
Quelques belles de Circassie.
Le saint-père, de son côté,
Attend beaucoup de votre zèle,
Et prétend qu'avec charité
Sous le joug de la vérité
Vous rangiez ce peuple infidèle.
Par vous mis dans le bon chemin,
On verra bientôt ces infames,
Ainsi que vous, boire du vin,
Et ne plus renfermer leurs femmes.
Adieu, grand prince, heureux guerrier;
Paré de myrte et de laurier,
Allez asservir le Bosphore :
Déjà le grand-turc est vaincu;
Mais vous n'avez rien fait encore,
Si vous ne le faites cocu.

ÉPITRE X.

A MADAME DE GONDRIN,

DEPUIS MADAME LA COMTESSE DE TOULOUSE,

SUR LE PÉRIL QU'ELLE AVAIT COURU EN TRAVERSANT LA LOIRE.

1716.

Savez-vous, gentille douairière,
Ce que dans Sully l'on fesait
Lorsqu'Éole vous conduisait
D'une si terrible manière?
Le malin Périgny riait,
Et pour vous déjà préparait
Une épitaphe familière,
Disant qu'on vous repêcherait
Incessamment dans la rivière,
Et qu'alors il observerait
Ce que votre humeur un peu fière
Sans ce hasard lui cacherait.
Cependant L'Espar, La Vallière,
Guiche, Sully, tout soupirait;
Roussi parlait peu, mais jurait;
Et l'abbé Courtin, qui pleurait
En voyant votre heure dernière,
Adressait à Dieu sa prière,
Et pour vous tout bas murmurait

Quelque oraison de son bréviaire,
Qu'alors, contre son ordinaire,
Dévotement il fredonnait,
Dont à peine il se souvenait,
Et que même il n'entendait guère.
Chacun déjà vous regrettait.
Mais quel spectacle! j'envisage
Les Amours qui, de tous côtés,
S'opposent à l'affreuse rage
Des vents contre vous irrités.
Je les vois; ils sont à la nage,
Et plongés jusqu'au cou dans l'eau,
Ils conduisent votre bateau,
Et vous voilà sur le rivage.
Gondrin, songez à faire usage
Des jours qu'Amour a conservés;
C'est pour lui qu'il les a sauvés :
Il a des droits sur son ouvrage [1].

[1] Après le dernier vers de cette pièce, on lit, dans une copie manuscrite, ceux qui suivent :

Daignez pour moi vous employer
Près de ce duc aimable et sage,
Qui fit avec vous ce voyage
Où vous pensâtes vous noyer;
Et que votre bonté l'engage
A conjurer un peu l'orage
Qui sur moi gronde maintenant;
Et qu'enfin au prince régent
Il tienne à peu près ce langage :
Prince, dont la vertu va changer nos destins,
Toi qui par tes bienfaits signales ta puissance,
Toi qui fais ton plaisir du bonheur des humains,
Philippe, il est pourtant un malheureux en France
Du dieu des vers un fils infortuné
Depuis un temps fut par toi condamné
A fuir loin de ces bords qu'embellit ta présence.

ÉPITRE XI.

A MADAME DE ***.

1716.

De cet agréable rivage
Où ces jours passés on vous vit
Faire, hélas! un trop court voyage,
Je vous envoie un manuscrit,
Qui d'un écrivain bel esprit
N'est point assurément l'ouvrage,
Mais qui vous plaira davantage
Que le livre le mieux écrit :
C'est la recette d'un potage.
Je sais que le dieu que je sers,
Apollon, souvent vous demande
Votre avis sur ses nouveaux airs;
Vous êtes connaisseuse en vers;
Mais vous n'êtes pas moins gourmande.

Songe que d'Apollon souvent les favoris
D'un prince assurent la mémoire
Philippe, quand tu les bannis,
Souviens-toi que tu te ravis
Autant de témoins de ta gloire.
Jadis le tendre Ovide eut un pareil destin;
Auguste l'exila dans l'affreuse Scythie :
Auguste est un héros; mais ce n'est pas enfin
Le plus bel endroit de sa vie.
Grand prince, puisses-tu devenir aujourd'hui
Et plus clément qu'Auguste, et plus heureux que lui!

Vous ne pouvez donc trop payer
Cette appétissante recette
Que je viens de vous envoyer.
Ma muse timide et discrète
N'ose encor pour vous s'employer.
Je ne suis pas votre poète;
Mais je suis votre cuisinier.
Mais quoi! le destin, dont la haine
M'accable aujourd'hui de ses coups,
Sera-t-il jamais assez doux
Pour me rassembler avec vous
Entre Comus et Melpomène,
Et que cet hiver me ramène
Versifiant à vos genoux?
O des soupers charmante reine,
Fassent les dieux que les Guerbois
Vous donnent perdrix à douzaine,
Poules de Caux, chapons du Maine!
Et pensez à moi quelquefois,
Quand vous mangerez sur la Seine
Des potages à la Brunois.

ÉPITRE XII.

A SAMUEL BERNARD[1],

AU NOM DE MADAME DE FONTAINE-MARTEL.

C'est mercredi que je soupai chez vous,
Et que, sortant des plaisirs de la table,
Bientôt couchée, un sommeil prompt et doux
Me fit présent d'un songe délectable.
Je rêvai donc qu'au manoir ténébreux
J'étais tombée, et que Pluton lui-même
Me menait voir les héros bienheureux,
Dans un séjour d'une beauté suprême.
Par escadrons ils étaient séparés.
L'un après l'autre il me les fit connaître.
Je vis d'abord modestement parés
Les opulents qui méritaient de l'être.
Voilà, dit-il, les généreux amis;
En petit nombre ils viennent me surprendre:
Entre leurs mains les biens ne semblaient mis
Que pour avoir le soin de les répandre.
Ici sont ceux dont les puissants ressorts,
Crédit immense, et sagesse profonde,
Ont soutenu l'état par des efforts
Qui leurs livraient tous les trésors du monde.

[1] Quoique cette pièce soit insérée dans l'édition de Kehl, les éditeurs disent avoir de fortes raisons de croire qu'elle n'est pas de Voltaire. (*Note de M. Beuchot.*)

Un peu plus loin, sur ces riants gazons,
Sont les héros pleins d'un heureux délire,
Qu'Amour lui-même en toutes les saisons
Fit triompher dans son aimable empire.
Ce beau réduit, par préférence est fait
Pour les vieillards dont l'humeur gaie et tendre
Paraît encore avoir ses dents de lait,
Dont l'enjouement ne saurait se comprendre.
D'un seul regard tu peux voir tout d'un coup
Le sort des bons, les vertus couronnées;
Mais un mortel m'embarrasse beaucoup;
Ainsi je veux redoubler ses années.
Chaque escadron le revendiquerait.
La jalousie au repos est funeste:
Venant ici, quel trouble il causerait!
Il est là-haut très-heureux; qu'il y reste [1].

[1] Samuel Bernard était d'une vanité ridicule, comme la plupart des gens qui ont fait une fortune inespérée. On obtenait tout de lui en le flattant. Dans la guerre de la succession, il refusa son crédit à Desmarest. On le fit venir à Marly; Louis XIV ordonna de lui en montrer toutes les beautés; on le mena sur le passage du roi, qui lui dit quelques mots. Après dîner il dit à Desmarest: « Monsieur, « quand je devrais tout perdre, dites au roi que toute ma fortune « est à lui. » (Édit. de Kehl.)

ÉPITRE XIII.

A MADAME DE G***.

1716.

Quel triomphe accablant, quelle indigne victoire
Cherchez-vous tristement à remporter sur vous?
Votre esprit éclairé pourra-t-il jamais croire
D'un double Testament la chimérique histoire,
Et les songes sacrés de ces mystiques fous,
Qui, dévots fainéants, et pieux loups-garoux,
Quittent de vrais plaisirs pour une fausse gloire?
Le plaisir est l'objet, le devoir et le but
De tous les êtres raisonnables;
L'amour est fait pour vos semblables;
Les bégueules font leur salut.

Que sur la volupté tout votre espoir se fonde;
N'écoutez désormais que vos vrais sentiments :
Songez qu'il était des amants
Avant qu'il fût des chrétiens dans le monde.

Vous m'avez donc quitté pour votre directeur.
Ah! plus que moi cent fois Couët[1] est séducteur.
Je vous abusai moins; il est le seul coupable :

[1] M. de Voltaire a fait de cet abbé Couët le héros du *Dîner du comte de Boulainvilliers*. (Édit. de Kehl.)

Chloé, s'il vous faut une erreur,
Choisissez une erreur aimable.
Non, n'abandonnez point des cœurs où vous régnez.
D'un triste préjugé victime déplorable,
Vous croyez servir Dieu, mais vous servez le diable,
Et c'est lui seul que vous craignez.

La superstition, fille de la faiblesse,
Mère des vains remords, mère de la tristesse,
En vain veut de son souffle infecter vos beaux jours;
Allez, s'il est un Dieu, sa tranquille puissance
Ne s'abaissera point à troubler nos amours :
Vos baisers pourraient-ils déplaire à sa clémence?
La loi de la nature est sa première loi;
Elle seule autrefois conduisit nos ancêtres;
Elle parle plus haut que la voix de vos prêtres,
Pour vous, pour vos plaisirs, pour l'amour, et pour moi.

ÉPITRE XIV.

A M. LE DUC D'ORLÉANS, RÉGENT.

1716.

Prince chéri des dieux, toi qui sers aujourd'hui
De père à ton monarque, à son peuple d'appui;
Toi qui, de tout l'état portant le poids immense,
Immoles ton repos à celui de la France;
Philippe, ne crois point, dans ce jour ténébreux,

Plaire à tous les Français que tu veux rendre heureux :
Aux princes les plus grands, comme aux plus beaux ouvrages,
Dans leur gloire naissante il manque des suffrages [1].
Eh ! qui de sa vertu reçut toujours le prix ?
Il est chez les Français de ces sombres esprits,
Censeurs extravagants d'un sage ministère,
Incapables de tout, à qui rien ne peut plaire.
Dans leurs caprices vains tristement affermis,
Toujours du nouveau maître ils sont les ennemis ;
Et n'ayant d'autre emploi que celui de médire,
L'objet le plus auguste irrite leur satire :
Ils voudraient de cet astre éteindre la clarté,
Et se venger sur lui de leur obscurité.
Ne crains point leur poison : quand tes soins politiques
Auront réglé le cours des affaires publiques,
Quand tu verras nos cœurs, justement enchantés,
Au-devant de tes pas volant de tous côtés,
Les cris de ces frondeurs, à leurs chagrins en proie,
Ne seront point ouïs parmi nos cris de joie.
Mais dédaigne ainsi qu'eux les serviles flatteurs,
De la gloire d'un prince infames corrupteurs ;
Que ta mâle vertu méprise et désavoue
Le méchant qui te blâme, et le fat qui te loue [2].

[1] Le commencement de l'épître se trouve ainsi dans plusieurs copies :

Philippe, ami des dieux, toi qui sers aujourd'hui
De père à ton monarque, à son peuple d'appui,
Quoique avec équité ton active prudence
D'un empire ébranlé porte le poids immense,
Ne crois pas que d'abord, des critiques vainqueurs,
Tes soins, tes sages soins entraînent tous les cœurs.
Aux plus fameux héros, comme aux plus grands ouvrages,
Dans leur gloire naissante, etc.

[2] VAR. Le méchant qui te blâme et le fat qui te loue.

Toujours indépendant du reste des humains,
Un prince tient sa gloire ou sa honte en ses mains;
Et, quoiqu'on veuille enfin lui servir et lui nuire,
Lui seul peut s'élever, lui seul peut se détruire.

En vain contre Henri la France a vu long-temps
La calomnie affreuse exciter ses serpents;
En vain de ses rivaux les fureurs catholiques
Armèrent contre lui des mains apostoliques;
Et plus d'un monacal et servile écrivain
Vendit, pour l'outrager, sa haine et son venin [1],
La gloire de Henri par eux n'est point flétrie :
Leurs noms sont détestés, sa mémoire est chérie.
Nous admirons encor sa valeur, sa bonté;
Et long-temps dans la France il sera regretté.

Cromwell, d'un joug terrible accablant sa partie,
Vit bientôt à ses pieds ramper la flatterie;
Ce monstre politique, au Parnasse adoré,
Teint du sang de son roi, fut aux dieux comparé :
Mais, malgré les succès de sa prudente audace,
L'univers indigné démentait le Parnasse,
Et de Waller enfin [2] les écrits les plus beaux

D'olive ou de lauriers tu peux seul te couvrir :
Rien ne peut les donner, rien ne peut les flétrir.
Les bons rois, en marchant à la gloire suprême,
N'ont jamais eu d'appui ni d'obstacle qu'eux-même.
Contre le grand Henri la France a vu long-temps, etc.

[1] VAR. Vendit pour l'outrager sa haine et son venin.
Qu'ont produit tous leurs cris? Sa mémoire sacrée
Parmi les nations n'est pas moins révérée.
Nous admirons encor sa valeur, sa bonté;
Et sans toi dans la France il serait regretté.
Louis fit sur son trône, etc.

[2] Waller, poète anglais, est auteur d'un éloge funèbre de Cromwell, qui passe pour un chef-d'œuvre. Un jour Charles II, à qui

D'un illustre tyran n'ont pu faire un héros.
Louis fit sur son trône asseoir la flatterie;
Louis fut encensé jusqu'à l'idolâtrie.
En éloges enfin le Parnasse épuisé
Répète ses vertus sur un ton presque usé;
Et, l'encens à la main, la docte Académie
L'endormit, cinquante ans, par sa monotonie.
Rien ne nous a séduits : en vain en plus d'un lieu
Cent auteurs indiscrets l'ont traité comme un dieu;
De quelque nom sacré que l'Opéra le nomme,
L'équitable Français ne voit en lui qu'un homme.
Pour élever sa gloire on ne vous verra plus
Dégrader les Césars, abaisser les Titus;
Et, si d'un crayon vrai quelque main libre et sûre
Nous traçait de Louis la fidèle peinture,
Nos yeux trop dessillés pourraient dans ce héros
Avec bien des vertus trouver quelques défauts.
Prince, ne crois donc point que ces hommes vulgaires
Qui prodiguent aux grands des écrits mercenaires,
Imposant par leurs vers à la postérité,
Soient les dispensateurs de l'immortalité [1].

Waller venait, suivant l'usage des rois et des poètes, de présenter une pièce farcie de louanges, lui reprocha qu'il avait fait mieux pour Cromwell. Waller lui répondit : « Sire, nous autres poètes, nous « réussissons mieux dans les fictions que dans les vérités. »

[1] VAR. Soient les dispensateurs de l'immortalité.
Je ris de cet auteur dont la frivole audace,
Dans les dizains pompeux d'une ode qui nous glace,
Présente à son héros les séduisants appas
D'un éternel laurier que tous deux n'auront pas.
Oui, Philippe, tu peux, sans qu'un rimeur t'encense,
Jeter les fondements du bonheur de la France;
Et, sans tous les écrits de Pellegrin, de Roi,
Le sévère avenir saura juger de toi.

Tu peux, sans qu'un auteur te critique on t'encense,
Jeter les fondements du bonheur de la France;
Et nous verrons un jour l'équitable univers
Peser tes actions sans consulter nos vers.
Je dis plus; un grand prince, un héros, sans l'histoire,
Peut même à l'avenir transmettre sa mémoire.
Taisez-vous, s'il se peut, illustres écrivains,
Inutiles appuis de ces honneurs certains;
Tombez, marbres vivants, que d'un ciseau fidèle
Anima sur ses traits la main d'un Praxitèle;
Que tous ces monuments soient partout renversés.
Il est grand, il est juste, on l'aime : c'est assez.
Mieux que dans nos écrits, et mieux que sur le cuivre,
Ce héros dans nos cœurs à jamais doit revivre.
L'heureux vieillard, en paix dans son lit expirant,
De ce prince à son fils fait l'éloge en pleurant;
Le fils, encor tout plein de son règne adorable,
Le vante à ses neveux; et ce nom respectable,
Ce nom dont l'univers aime à s'entretenir,
Passe de bouche en bouche aux siècles à venir.
C'est ainsi qu'on dira chez la race future :
Philippe eut un cœur noble; ami de la droiture,
Politique et sincère, habile et généreux,
Constant quand il fallait rendre un mortel heureux;
Irrésolu, changeant, quand le bien de l'empire
Au malheur d'un sujet le forçait à souscrire;
Affable avec noblesse et grand avec bonté,
Il sépara l'orgueil d'avec la majesté;

Je dis plus ; un grand prince, artisan de sa gloire,
Dans la postérité peut vivre sans l'histoire.
Taisez-vous, s'il se peut, etc.

Et le dieu des combats, et la docte Minerve,
De leurs présents divins le comblaient sans réserve;
Capable également d'être avec dignité
Et dans l'éclat du trône et dans l'obscurité :
Voilà ce que de toi mon esprit se présage.
O toi de qui ma plume a crayonné l'image,
Toi de qui j'attendais ma gloire et mon appui,
Ne chanterai-je donc que le bonheur d'autrui?
En peignant ta vertu, plaindrai-je ma misère?
Bienfesant envers tous, envers moi seul sévère,
D'un exil rigoureux tu m'imposes la loi;
Mais j'ose de toi-même en appeler à toi.
Devant toi je ne veux d'appui que l'innocence;
J'implore ta justice, et non point ta clémence.
Lis seulement ces vers, et juge de leur prix;
Vois ce que l'on m'impute, et vois ce que j'écris.
La libre vérité qui règne en mon ouvrage
D'une ame sans reproche est le noble partage;
Et de tes grands talents le sage estimateur
N'est point de ces couplets l'infame et vil auteur.
Philippe, quelquefois sur une toile antique
Si ton œil pénétrant jette un regard critique,
Par l'injure du temps le portrait effacé
Ne cachera jamais la main qui l'a tracé;
D'un choix judicieux dispensant la louange,
Tu ne confondras point Vignon et Michel-Ange.
Prince, il en est ainsi chez nous autres rimeurs;
Et si tu connaissais mon esprit et mes mœurs,
D'un peuple de rivaux l'adroite calomnie
Me chargerait en vain de leur ignominie;
Tu les démentirais, et je ne verrais plus

Dans leurs crayons grossiers mes pinceaux confondus;
Tu plaindrais par leurs cris ma jeunesse opprimée;
A verser les bienfaits ta main accoutumée
Peut-être de mes maux voudrait me consoler,
Et me protégerait au lieu de m'accabler [1].

ÉPITRE XV.

A MADAME LA MARQUISE DE MIMEURE [2].

A Sully, 1717.

Je vous écris de ces rivages
Qu'habitèrent, plus de deux ans,
Les plus aimables personnages
Que la France ait vus de long-temps :
Les Chapelles, les Manicamps,
Ces voluptueux et ces sages,
Qui rimants, chassants, disputants,

[1] Il avait été accusé d'être l'auteur de couplets satiriques contre le régent et sa fille. On prétend que, présenté à M. le régent, après en avoir obtenu justice, et le prince paraissant persuadé qu'il lui avait fait grace, M. de Voltaire lui adressa ces vers :

Non, monseigneur, en vérité,
Ma muse n'a jamais chanté
Ammonites ni Moabites;
Brancas * vous répondra de moi :
Un rimeur sorti des jésuites,
Des peuples de l'ancienne loi
Ne connaît que les Sodomites. (Édit. de Kehl.)

[2] Voyez tome LVI, page 54.

* Voyez les *Poésies mêlées*, année 1716.

Sur ces bords heureux de la Loire,
Passaient l'automne et le printemps
Moins à philosopher qu'à boire.
A voir tant de chiffres tracés,
Et tant de noms entrelacés,
Il n'est pas malaisé de croire
Qu'autrefois le beau Céladon
A quitté les bords du Lignon
Pour aller à Sully-sur-Loire.

ÉPITRE XVI.

A M. L'ABBÉ DE BUSSI [1],

DEPUIS ÉVÊQUE DE LUÇON.

1717.

Non, nous ne sommes point tous deux
Aussi méchants qu'on le publie,
Et nous ne sommes, *quoi qu'on die*,
Que de simples voluptueux,
Contents de couler notre vie
Au sein des Graces et des Jeux;
Et si dans quelque douce orgie
Votre prose et ma poésie
Contre les discours ennuyeux
Ont fait quelque plaisanterie,
Cette innocente raillerie,

[1] Voyez tome LVI, page 40.

Dans ces repas dignes des dieux,
Jette une pointe d'ambroisie...

Ornement de la bergerie,
Et de l'église, et de l'amour,
Aussitôt que Flore à son tour
Peindra la campagne fleurie,
Revoyez la ville chérie
Où Vénus a fixé sa cour.
Est-il pour vous d'autre patrie?
Et serait-il dans l'autre vie
Un plus beau ciel, un plus beau jour,
Si l'on pouvait de ce séjour
Exiler la *tracasserie*?
Évitons ce monstre odieux,
Monstre femelle, dont les yeux
Portent un poison gracieux,
Et que le ciel en sa furie,
De notre bonheur envieux,
A fait naître dans ces beaux lieux
Au sein de la galanterie.
Voyez-vous comme un miel flatteur
Distille de sa bouche impure?
Voyez-vous comme l'imposture
Lui prête un secours séducteur?
Le courroux étourdi la guide,
L'embarras, le soupçon timide,
En chancelant suivent ses pas.
Des faux rapports l'erreur avide
Court au-devant de la perfide,
Et la caresse dans ses bras.

Que l'Amour, secouant ses ailes,
De ces commerces infidèles
Puisse s'envoler à jamais!
Qu'il cesse de forger des traits
Pour tant de beautés criminelles,
Et qu'il vienne au fond du Marais,
De l'innocence et de la paix
Goûter les douceurs éternelles!

Je hais bien tout mauvais rimeur
De qui le bel esprit baptise
Du nom d'ennui la paix du cœur,
Et la constance de sottise.
Heureux qui voit couler ses jours
Dans la mollesse et l'incurie,
Sans intrigues, sans faux détours,
Près de l'objet de ses amours,
Et loin de la coquetterie!
Que chaque jour rapidement
Pour de pareils amants s'écoule!
Ils ont tous les plaisirs en foule,
Hors ceux du raccommodement.
Quelques amis dans ce commerce
De leur cœur que rien ne traverse
Partagent la chère moitié;
Et, dans une paisible ivresse,
Ce couple avec délicatesse
Aux charmes purs de l'amitié
Joint les transports de la tendresse...

Rendez-nous donc votre présence,

Galant prieur de Trigolet,
Très-aimable et très-frivolet :
Venez voir votre humble valet
Dans le palais de la Constance.
Les Graces avec complaisance
Vous suivront en petit collet;
Et moi leur serviteur follet,
J'ébaudirai votre excellence
Par des airs de mon flageolet,
Dont l'Amour marque la cadence
En fesant des pas de ballet.

ÉPITRE XVII.

A M. DE GÉNONVILLE [1].

1718.

Ami, que je chéris de cette amitié rare
Dont Pylade a donné l'exemple à l'univers,
Et dont Chaulieu chérit La Fare;
Vous pour qui d'Apollon les trésors sont ouverts;
Vous dont les agréments divers,
L'imagination féconde,
L'esprit et l'enjouement, sans vice et sans travers,
Seraient chez nos neveux célébrés dans mes vers,
Si mes vers, comme vous, plaisaient à tout le monde.

[1] Voyez tome LVI, page 62.

Votre épître a charmé le pasteur de Sully;
Il se connaît au bon, et partant il vous aime :
Votre écrit est par nous dignement accueilli,
Et vous serez reçu de même.

Avec l'abbé Courtin je vis ici tranquille,
Sans aucun regret pour la ville
Où certain écossais malin [1],
Comme la vieille sibylle
Dont parle le bon Virgile,
Sur des feuillets volants écrit notre destin.
Venez nous voir un beau matin,
Venez, aimable Génonville;
Apollon dans ces climats
Vous prépare un riant asile :
Voyez comme il vous tend les bras,
Et vous rit d'un air facile.
Deux jésuites en ce lieu,
Ouvriers de l'Évangile
Viennent, de la part de Dieu,
Faire un voyage inutile.
Ils veulent nous prêcher demain;
Mais pour nous défaire soudain
De ce couple de chatemites,
Il ne faudra sur le chemin
Que mettre un gros saint Augustin :
C'est du poison pour les jésuites.

[1] Law.

ÉPITRE XVIII.

A M. DE LA FALUÈRE DE GÉNONVILLE,

CONSEILLER AU PARLEMENT, ET INTIME AMI DE L'AUTEUR.

SUR UNE MALADIE.

1719.

Ne me soupçonne point de cette vanité
Qu'a notre ami Chaulieu de parler de lui-même,
Et laisse-moi jouir de la douceur extrême
De t'ouvrir avec liberté
Un cœur qui te plaît et qui t'aime.
De ma muse, en mes premiers ans,
Tu vis les tendres fruits imprudemment éclore;
Tu vis la calomnie avec ses noirs serpents
Des plus beaux jours de mon printemps
Obscurcir la naissante aurore.
D'une injuste prison je subis la rigueur [1] :
Mais au moins de mon malheur
Je sus tirer quelque avantage :
J'appris à m'endurcir contre l'adversité,
Et je me vis un courage
Que je n'attendais pas de la légèreté
Et des erreurs de mon jeune âge.
Dieux! que n'ai-je eu depuis la même fermeté!

[1] Voyez dans le tome I la pièce intitulée, *La Bastille.*

Mais à de moindres alarmes
Mon cœur n'a point résisté.
Tu sais combien l'amour m'a fait verser de larmes;
Fripon, tu le sais trop bien,
Toi dont l'amoureuse adresse
M'ôta mon unique bien;
Toi dont la délicatesse,
Par un sentiment fort humain,
Aima mieux ravir ma maîtresse [1],
Que de la tenir de ma main.
Tu me vis sans scrupule en proie à la tristesse :
Mais je t'aimai toujours tout ingrat et vaurien;
Je te pardonnai tout avec un cœur chrétien,
Et ma facilité fit grace à ta faiblesse.
Hélas! pourquoi parler encor de mes amours?
Quelquefois s'ils ont fait le charme de ma vie,
Aujourd'hui la maladie
En éteint le flambeau peut-être pour toujours.
De mes ans passagers la trame est raccourcie;
Mes organes lassés sont morts pour les plaisirs;
Mon cœur est étonné de se voir sans désirs.
Dans cet état il ne me reste
Qu'un assemblage vain de sentiments confus,
Un présent douloureux, un avenir funeste,
Et l'affreux souvenir d'un bonheur qui n'est plus.
Pour comble de malheur, je sens de ma pensée
Se déranger les ressorts;
Mon esprit m'abandonne, et mon ame éclipsée

[1] Génonville avait supplanté Voltaire auprès de mademoiselle de Livri, à qui Voltaire adressa depuis son épître XXXV, des *Tu* et des *Vous*. (*Note de M. Beuchot.*)

Perd en moi de son être, et meurt avant mon corps.
Est-ce là ce rayon de l'essence suprême
Qu'on nous dépeint si lumineux?
Est-ce là cet esprit survivant à nous-même?
Il naît avec nos sens, croît, s'affaiblit comme eux :
Hélas! périrait-il de même?
Je ne sais; mais j'ose espérer
Que, de la mort, du temps, et des destins le maître,
Dieu conserve pour lui le plus pur de notre être,
Et n'anéantit point ce qu'il daigne éclairer [1].

ÉPITRE XIX.

AU ROI D'ANGLETERRE, GEORGE Ier,

EN LUI ENVOYANT LA TRAGÉDIE D'OEDIPE.

1719.

Toi que la France admire autant que l'Angleterre,
Qui de l'Europe en feu balances les destins;
Toi qui chéris la paix dans le sein de la guerre,
Et qui n'es armé du tonnerre
Que pour le bonheur des humains;
Grand roi, des rives de la Seine
J'ose te présenter ces tragiques essais :
Rien ne t'est étranger; les fils de Melpomène
Partout deviennent tes sujets.

[1] Ces quatre derniers vers ne se trouvent pas dans les deux premières éditions de 1739 et 1740.

Un véritable roi sait porter sa puissance
Plus loin que ses états renfermés par les mers :
Tu règnes sur l'Anglais par le droit de naissance;
Par tes vertus, sur l'univers.

Daigne donc de ma muse accepter cet hommage
Parmi tant de tributs plus pompeux et plus grands;
Ce n'est point au roi, c'est au sage,
C'est au héros que je le rends.

ÉPITRE XX.

A MADAME LA MARÉCHALE DE VILLARS.

1719.

Divinité que le ciel fit pour plaire,
Vous qu'il orna des charmes les plus doux,
Vous que l'Amour prend toujours pour sa mère,
Quoiqu'il sait bien que Mars est votre époux;
Qu'avec regret je me vois loin de vous!
Et quand Sully quittera ce rivage,
Où je devrais, solitaire et sauvage,
Loin de vos yeux vivre jusqu'au cercueil,
Qu'avec plaisir, peut-être trop peu sage,
J'irai chez vous, sur les bords de l'Arcueil,
Vous adresser mes vœux et mon hommage!
C'est là que je dirai tout ce que vos beautés
Inspirent de tendresse à ma muse éperdue :

Les arbres de Villars en seront enchantés;
Mais vous n'en serez point émue.
N'importe : c'est assez pour moi de votre vue,
Et je suis trop heureux si jamais l'univers
Peut apprendre un jour dans mes vers
Combien pour vos amis vous êtes adorable,
Combien vous haïssez les manéges des cours,
Vos bontés, vos vertus, ce charme inexprimable
Qui, comme dans vos yeux, règne en tous vos discours,
L'avenir quelque jour, en lisant cet ouvrage,
Puisqu'il est fait pour vous, en chérira les traits :
Cet auteur, dira-t-on, qui peignit tant d'attraits,
N'eut jamais d'eux pour son partage
Que de petits soupers où l'on buvait très-frais;
Mais il mérita davantage.

ÉPITRE XXI.

A M. LE DUC DE SULLY.

1720.

J'irai chez vous, duc adorable,
Vous dont le goût, la vérité,
L'esprit, la candeur, la bonté,
Et la douceur inaltérable,
Font respecter la volupté,
Et rendent la sagesse aimable.
Que dans ce champêtre séjour

Je me fais un plaisir extrême
De parler, sur la fin du jour,
De vers, de musique et d'amour,
Et pas un seul mot de système[1],
De ce système tant vanté,
Par qui nos héros de finance
Emboursent l'argent de la France,
Et le tout par pure bonté!.
Pareils à la vieille sibylle,
Dont il est parlé dans Virgile,
Qui, possédant pour tout trésor
Des recettes d'énergumène,
Prend du Troyen le rameau d'or,
Et lui rend des feuilles de chêne.
Peut-être, les larmes aux yeux,
Je vous apprendrai pour nouvelle
Le trépas de ce vieux goutteux
Qu'anima l'esprit de Chapelle :
L'éternel abbé de Chaulieu
Paraîtra bientôt devant Dieu;
Et si d'une muse féconde
Les vers aimables et polis
Sauvent une ame en l'autre monde,
Il ira droit en paradis.
L'autre jour, à son agonie,
Son curé vint de grand matin
Lui donner en cérémonie,
Avec son huile et son latin,
Un passe-port pour l'autre vie.

[1] Le système de Law, qui bouleversa la France. (Édit. de 1739.)

Il vit tous ses péchés lavés
D'un petit mot de pénitence,
Et reçut ce que vous savez,
Avec beaucoup de bienséance.
Il fit même un très-beau sermon,
Qui satisfit tout l'auditoire.
Tout haut il demanda pardon
D'avoir eu trop de vaine gloire.
C'était là, dit-il, le péché
Dont il fut le plus entiché;
Car on sait qu'il était poète,
Et que sur ce point tout auteur,
Ainsi que tout prédicateur,
N'a jamais eu l'ame bien nette.
Il sera pourtant regretté,
Comme s'il eût été modeste :
Sa perte au Parnasse est funeste,
Presque seul il était resté
D'un siècle plein de politesse.
On dit qu'aujourd'hui la jeunesse
A fait à la délicatesse
Succéder la grossièreté,
La débauche à la volupté,
Et la vaine et lâche paresse
A cette sage oisiveté
Que l'étude occupait sans cesse,
Loin de l'envieux irrité.
Pour notre petit Génonville,
Si digne du siècle passé,
Et des feseurs de vaudeville,
Il me paraît très-empressé

D'abandonner pour vous la ville.
Le système n'a point gâté
Son esprit aimable et facile;
Il a toujours le même style,
Et toujours la même gaieté.
Je sais que, par déloyauté,
Le fripon naguère a tâté
De la maîtresse tant jolie[1]
Dont j'étais si fort entêté.
Il rit de cette perfidie,
Et j'aurais pu m'en courroucer;
Mais je sais qu'il faut se passer
Des bagatelles dans la vie.

ÉPITRE XXII.

A M. DE FONTENELLE[2].

De Villars, le 1er septembre 1720.

Or, dites-nous donc Fontenelles,
Vous qui, par un vol imprévu,
De Dédale prenant les ailes,
Dans les cieux avez parcouru
Tant de carrières immortelles,
Où saint Paul avant vous a vu
Force beautés surnaturelles,

[1] Voyez la note 2 de l'épître XVII.
[2] Tome LVI, page 67.

Dont très-prudemment il s'est tu;
Du soleil, par vous si connu,
Ne savez-vous point de nouvelles?
Pourquoi sur un char tout sanglant
A-t-il commencé sa carrière?
Pourquoi perd-il, pâle et tremblant,
Et sa grandeur et sa lumière?
Que dira le Boulainvilliers[1]
Sur ce terrible phénomène?
Va-t-il à des peuples entiers
Annoncer leur perte prochaine?
Verrons-nous des incursions,
Des édits, des guerres sanglantes,
Quelques nouvelles actions,
Ou le retranchement des rentes?
Jadis, quand vous étiez pasteur,
On vous eût vu sur la fougère,
A ce changement de couleur
Du dieu brillant qui nous éclaire,
Annoncer à votre bergère
Quelque changement dans son cœur,
Et craindre sa coquetterie.
Mais depuis que votre Apollon
Voulut quitter la bergerie
Pour Euclide et pour Varignon,
Et les rubans de Céladon
Pour l'astrolabe d'Uranie,

[1] Le comte de Boulainvilliers, homme d'une grande érudition, mais qui avait la faiblesse de croire à l'astrologie. Le cardinal de Fleury disait de lui qu'il ne connaissait ni l'avenir, ni le passé, ni le présent. Cependant il a fait de très-belles recherches sur l'Histoire de France. (Édit. de Kehl.)

Vous nous parlerez le jargon
De l'abstraite philosophie,
De calcul, de réfraction.
Mais daignez un peu, je vous prie,
Si vous voulez parler raison,
Nous l'habiller en poésie;
Car sachez que dans ce canton
Un trait d'imagination
Vaut cent pages d'astronomie[1].

ÉPITRE XXIII.

A M. LE MARÉCHAL DE VILLARS.

1721.

Je me flattais de l'espérance
D'aller goûter quelque repos
Dans votre maison de plaisance;
Mais Vinache[2] a ma confiance,
Et j'ai donné la préférence
Sur le plus grand de nos héros
Au plus grand charlatan de France.
Ce discours vous déplaira fort;

[1] C'est dans la réponse de Fontenelle à ces vers que se trouve ce vers heureux :

Il est des hochets pour tout âge.

[2] Médecin empirique.

Et je confesse que j'ai tort
De parler du soin de ma vie
A celui qui n'eut d'autre envie
Que de chercher partout la mort.
Mais souffrez que je vous réponde,
Sans m'attirer votre courroux,
Que j'ai plus de raisons que vous
De vouloir rester dans ce monde;
Car si quelque coup de canon,
Dans vos beaux jours brillants de gloire,
Vous eût envoyé chez Pluton,
Voyez la consolation
Que vous auriez dans la nuit noire,
Lorsque vous sauriez la façon
Dont vous aurait traité l'histoire.
Paris vous eût premièrement
Fait un service fort célèbre,
En présence du parlement;
Et quelque prélat ignorant
Aurait prononcé hardiment
Une longue oraison funèbre,
Qu'il n'eût pas faite assurément.
Puis, en vertueux capitaine,
On vous aurait proprement mis
Dans l'église de Saint-Denis,
Entre du Guesclin et Turenne.
Mais si quelque jour, moi chétif,
J'allais passer le noir esquif,
Je n'aurais qu'une vile bière;
Deux prêtres s'en iraient gaiement
Porter ma figure légère,

Et la loger mesquinement
Dans un recoin du cimetière.
Mes nièces, au lieu de prière,
Et mon janséniste de frère[1],
Riraient à mon enterrement;
Et j'aurais l'honneur seulement
Que quelque muse médisante
M'affublerait pour monument,
D'une épitaphe impertinente.
Vous voyez donc très-clairement
Qu'il est bon que je me conserve,
Pour être encor témoin long-temps
De tous les exploits éclatants
Que le Seigneur Dieu vous réserve[2].

[1] L'auteur avait un frère, trésorier de la chambre des comptes, qui était en effet un janséniste outré, et qui se brouillait toujours avec son frère toutes les fois que celui-ci disait du bien des jésuites.

[2] Dans une édition de cette épître, à la suite de la *Ligue* (*Henriade*), 1724, in-12, on lit :

Que votre destin vous réserve ;
Et sans doute qu'un jour Minerve,
Votre compagne et mon appui,
Après que ma bouillante verve
Aura chanté le grand Henri,
Me fera vous chanter aussi.

ÉPITRE XXIV.

AU CARDINAL DUBOIS.

1721.

Quand du sommet des Pyrénées,
S'élançant au milieu des airs,
La Renommée à l'univers
Annonça ces deux hyménées[1]
Par qui la discorde est aux fers,
Et qui changent les destinées,
L'ame de Richelieu descendit à sa voix
Du haut de l'empirée au sein de sa patrie.
Ce redoutable génie
Qui fesait trembler les rois,
Celui qui donnait des lois
A l'Europe assujettie,
A vu le sage Dubois[2],
Et pour la première fois
A connu la jalousie.

[1] La double alliance entre les maisons de France et d'Espagne. (Édit. de Kehl.)

[2] M. de Voltaire était jeune lorsqu'il fit cette épître; Fontenelle, Lamotte, alors les deux premiers hommes de la littérature, ont loué Dubois avec autant d'exagération. Il avait à leurs yeux le mérite réel d'aimer la paix, la tolérance et la liberté de penser; et de n'être jaloux ni de la réputation, ni des talents. Avant de condamner ces éloges, il faut se transporter à cette époque, où le souvenir du père Le Tellier inspirait encore la terreur. (Édit. de Kehl.)

Poursuis : de Richelieu mérite encor l'envie.
Par des chemins écartés,
Ta sublime intelligence,
A pas toujours concertés,
Conduit le sort de la France;
La Fortune et la Prudence
Sont sans cesse à tes côtés.
Alberon pour un temps nous éblouit la vue;
De ses vastes projets l'orgueilleuse étendue
Occupait l'univers saisi d'étonnement :
Ton génie et le sien disputaient la victoire.
Mais tu parus, et sa gloire
S'éclipsa dans un moment.
Telle, aux bords du firmament,
Dans sa course irrégulière,
Une comète affreuse éclate de lumière;
Ses feux portent la crainte au terrestre séjour :
Dans la nuit ils éblouissent,
Et soudain s'évanouissent
Aux premiers rayons du jour.

ÉPITRE XXV.

A MADAME DE ***.

Il est au monde une aveugle déesse[1]
Dont la police a brisé les autels;
C'est du Hocca la fille enchanteresse,

[1] Celle qui présidait au jeu du biribi, fort à la mode alors.

Qui, sous l'appât d'une feinte caresse,
Va séduisant tous les cœurs des mortels.
De cent couleurs bizarrement ornée,
L'argent en main, elle marche la nuit;
Au fond d'un sac elle a la destinée
De ses suivants, que l'intérêt séduit.
Guiche, en riant, par la main la conduit;
La froide Crainte et l'Espérance avide
A ses côtés marchent d'un pas timide;
Le Repentir à chaque instant la suit,
Mordant ses doigts et grondant la perfide.
Belle Philis, que votre aimable cour
A nos regards offre de différence!
Les vrais plaisirs brillent dans ce séjour;
Et, pour jamais bannissant l'espérance,
Toujours vos yeux y font régner l'amour.
Du biribi la déesse infidèle
Sur mon esprit n'aura plus de pouvoir;
J'aime encor mieux vous aimer sans espoir,
Que d'espérer jour et nuit avec elle.

ÉPITRE XXVI.

A M. DE GERVASI,

MÉDECIN[1].

1723.

Tu revenais couvert d'une gloire éternelle;
Le Gévaudan[2] surpris t'avait vu triompher
Des traits contagieux d'une peste cruelle,
Et ta main venait d'étouffer
De cent poisons cachés la semence mortelle.
Dans Maisons cependant je voyais mes beaux jours
Vers leurs derniers moments précipiter leur cours.
Déjà près de mon lit la mort inexorable
Avait levé sur moi sa faux épouvantable;
Le vieux nocher des morts à sa voix accourut.
C'en était fait; sa main tranchait ma destinée:
Mais tu lui dis: Arrête!... et la Mort étonnée
Reconnut son vainqueur, frémit, et disparut[3].

[1] Cette épître fut imprimée à Paris, en 1726, avec une version latine.

[2] M. de Gervasi, célèbre médecin de Paris, avait été envoyé dans le Gévaudan pour la peste, et à son retour il est venu guérir l'auteur, de la petite-vérole, dans le château de Maisons, à six lieues de Paris, en 1723. (Édit. de 1757.)

[3] VAR. Aussitôt ta main vigilante,
Ranimant la chaleur éteinte dans mon corps,
De ma frêle machine arrangea les ressorts.

Hélas! si, comme moi, l'aimable Génonville
Avait de ta présence eu le secours utile,
Il vivrait, et sa vie eût rempli nos souhaits;
De son cher entretien je goûterais les charmes;
Mes jours, que je te dois, renaîtraient sans alarmes,
Et mes yeux, qui sans toi se fermaient pour jamais,
Ne se rouvriraient point pour répandre des larmes.
C'est toi, du moins, c'est toi par qui, dans ma douleur,
Je peux jouir de la douceur
De plaire et d'être cher encore
Aux illustres amis dont mon destin m'honore.
Je reverrai Maisons, dont les soins bienfesants
Viennent d'adoucir ma souffrance;
Maisons, en qui l'esprit tient lieu d'expérience,
Et dont j'admire la prudence
Dans l'âge des égarements [1].
Je me flatte en secret que je pourrai peut-être
Charmer encor Sully, qui m'a trop oublié.
Mariamne [2] à ses yeux ira bientôt paraître;
Il la verra pour elle implorer sa pitié,
Et ranimer en lui ce goût, cette amitié,

La nature obéissante
Fut soumise à tes efforts,
Et la Parque impatiente
File aujourd'hui pour moi dans l'empire des morts.
Hélas! si, comme moi, etc.

[1] VAR. Je me flatte en secret qu'à mon dernier ouvrage
Le vertueux Sully donnera son suffrage;
Que son cœur généreux avec quelque plaisir
Au sortir du tombeau me verra reparaître,
Et que Mariamne peut-être
Pourra par ses malheurs enchanter son loisir...
Beaux jardins, etc.

[2] La tragédie de *Mariamne*.

Que pour moi, dans son cœur, ma muse avait fait naître.
Beaux jardins de Villars, ombrages toujours frais,
C'est sous vos feuillages épais
Que je retrouverai ce héros plein de gloire,
Que nous a ramené la paix
Sur les ailes de la victoire.
C'est là que Richelieu, par son air enchanteur,
Par ses vivacités, son esprit et ses graces,
Dès qu'il reparaîtra, saura joindre mon cœur
A tant de cœurs soumis qui volent sur ses traces.
Et toi, cher Bolingbrock, héros qui d'Apollon
As reçu plus d'une couronne,
Qui réunis en ta personne
L'éloquence de Cicéron,
L'intrépidité de Caton,
L'esprit de Mécénas, l'agrément de Pétrone [1],
Enfin donc je respire, et respire pour toi;
Je pourrai désormais te parler et t'entendre.
Mais, ciel! quel souvenir vient ici me surprendre!
Cette aimable beauté [2] qui m'a donné sa foi,
Qui m'a juré toujours une amitié si tendre,

[1] Après ce vers,

L'esprit de Mécénas, etc.,

on lisait ceux-ci,

Et la science de Varron.
Bolingbrocke, à ma gloire il faut que je publie
Que tes soins, pendant le cours
De ma triste maladie,
Ont daigné marquer mes jours
Par le tendre intérêt que tu prends à ma vie.
Enfin donc, etc.

[2] Voyez la note de l'épître XVII.

Daignera-t-elle encor jeter les yeux sur moi?
Hélas! en descendant sur le sombre rivage,
Dans mon cœur expirant je portais son image;
Son amour, ses vertus, ses graces, ses appas,
Les plaisirs que cent fois j'ai goûtés dans ses bras,
A ces derniers moments flattaient encor mon ame;
Je brûlais, en mourant, d'une immortelle flamme.
Grands dieux! me faudra-t-il regretter le trépas?
M'aurait-elle oublié? serait-elle volage?
Que dis-je? malheureux! où vais-je m'engager?
Quand on porte sur le visage
D'un mal si redouté le fatal témoignage,
Est-ce à l'amour qu'il faut songer?

ÉPITRE XXVII.

A LA REINE[1],

EN LUI ENVOYANT LA TRAGÉDIE DE MARIAMNE.

1725.

Fille de ce guerrier qu'une sage province
Éleva justement au comble des honneurs,
Qui sut vivre en héros, en philosophe, en prince,
Au-dessus des revers, au-dessus des grandeurs;
Du ciel qui vous chérit la sagesse profonde
Vous amène aujourd'hui dans l'empire françois.

[1] Marie Leczinska, fille de Stanislas, roi de Pologne, mariée à Louis XV, en 1725.

Pour y servir d'exemple et pour donner des lois.
La fortune souvent fait les maîtres du monde;
Mais, dans votre maison, la vertu fait les rois.
Du trône redouté que vous rendez aimable,
Jetez sur cet écrit un coup d'œil favorable;
Daignez m'encourager d'un seul de vos regards;
Et songez que Pallas, cette auguste déesse,
Dont vous avez le port, la bonté, la sagesse,
Est la divinité qui préside aux beaux-arts.

ÉPITRE XXVIII.

A MADAME LA MARQUISE DE PRIE[1],

EN LUI PRÉSENTANT L'INDISCRET.

1725.

Vous qui possédez la beauté
Sans être vaine ni coquette,
Et l'extrême vivacité,
Sans être jamais indiscrète;
Vous à qui donnèrent les dieux
Tant de lumières naturelles,
Un esprit juste, gracieux,
Solide dans le sérieux,
Et charmant dans les bagatelles,
Souffrez qu'on présente à vos yeux
L'aventure d'un téméraire

[1] Tome VII, page 3.

Qui, pour s'être vanté de plaire,
Perdit ce qu'il aimait le mieux.
Si l'héroïne de la pièce,
De Prie, eût eu votre beauté,
On excuserait la faiblesse
Qu'il eut de s'être un peu vanté.
Quel amant ne serait tenté
De parler de telle maîtresse,
Par un excès de vanité,
Ou par un excès de tendresse!

ÉPITRE XXIX.

A M. PALLU,

CONSEILLER D'ÉTAT.

Quoi! le dieu de la poésie
Vous illumine de ses traits!
Malgré la robe, les procès,
Et le conseil, et ses arrêts,
Vous tâtez de notre ambroisie!
Ah! bien fort je vous remercie
De vous livrer à ses attraits,
Et d'être de la confrérie.
Dans les beaux jours de votre vie,
Adoré de maintes beautés,
Vous aimiez Lubert et Sylvie;
Mais à présent vous les chantez,

Et votre gloire est accomplie.
La Fare, joufflu comme vous,
Comme vous rival de Tibulle,
Rima des vers polis et doux,
Aima long-temps sans ridicule,
Et fut sage au milieu des fous.
En vous c'est le même art qui brille;
Pallu comme La Fare écrit :
Vous recueillîtes son esprit
Dessus les lèvres de sa fille.
Aimez donc, rimez tour-à-tour :
Vous, La Fare, Apollon, l'Amour,
Vous êtes de même famille.

ÉPITRE XXX.

A MADEMOISELLE LE COUVREUR.

L'heureux talent dont vous charmez la France
Avait en vous brillé dès votre enfance;
Il fut dès-lors dangereux de vous voir,
Et vous plaisiez, même sans le savoir.
Sur le théâtre heureusement conduite
Parmi les vœux de cent cœurs empressés,
Vous récitiez, par la nature instruite :
C'était beaucoup; ce n'était point assez;
Il vous fallait encor un plus grand maître.
Permettez-moi de faire ici connaître
Quel est ce dieu de qui l'art enchanteur

Vous a donné votre gloire suprême;
Le tendre Amour me l'a conté lui-même.
On me dira que l'Amour est menteur.
Hélas! je sais qu'il faut qu'on s'en défie :
Qui mieux que moi connais sa perfidie?
Qui souffre plus de sa déloyauté?
Je ne croirai cet enfant de ma vie;
Mais cette fois il a dit vérité.
Ce même Amour, Vénus et Melpomène,
Loin de Paris fesaient voyage un jour;
Ces dieux charmants vinrent dans ce séjour
Où vos appas éclataient sur la scène :
Chacun des trois, avec étonnement,
Vit cette grace et simple et naturelle,
Qui fesait lors votre unique ornement.
Ah! dirent-ils, cette jeune mortelle
Mérite bien que, sans retardement,
Nous répandions tous nos trésors sur elle :
Ce qu'un dieu veut se fait dans le moment.
Tout aussitôt la tragique déesse
Vous inspira le goût, le sentiment,
Le pathétique et la délicatesse.
Moi, dit Vénus, je lui fais un présent
Plus précieux, et c'est le don de plaire :
Elle accroîtra l'empire de Cythère;
A son aspect tout cœur sera troublé;
Tous les esprits viendront lui rendre hommage.
Moi, dit l'Amour, je ferai davantage;
Je veux qu'elle aime. A peine eut-il parlé,
Que dans l'instant vous devîntes parfaite;
Sans aucuns soins, sans étude, sans fard,

Des passions vous fûtes l'interprète.
O de l'Amour adorable sujette,
N'oubliez point le secret de votre art!

ÉPITRE XXXI.

A M. PALLU.

A Plombières, auguste 1729.

Du fond de cet antre pierreux,
Entre deux montagnes cornues,
Sous un ciel noir et pluvieux,
Où les tonnerres orageux
Sont portés sous d'épaisses nues,
Près d'un bain chaud, toujours crotté,
Plein d'une eau qui fume et bouillonne,
Où tout malade empaqueté,
Et tout hypocondre entêté,
Qui sur son mal toujours raisonne;
Se baigne, s'enfume, et se donne
La question pour la santé;
Où l'espoir ne quitte personne:
De cet antre où je vois venir
D'importantes sempiternelles,
Qui toutes pensent rajeunir;
Un petit nombre de pucelles,
Mais un beaucoup plus grand de celles
Qui voudraient le redevenir;
Où par le coche on nous amène

De vieux citadins de Nanci,
Et des moines de Commerci,
Avec l'attribut de Lorraine[1],
Que nous rapporterons d'ici :
De ces lieux, où l'ennui foisonne,
J'ose encore écrire à Paris.
Malgré Phébus qui m'abandonne,
J'invoque l'Amour et les Ris;
Ils connaissent peu ma personne;
Mais c'est à Pallu que j'écris :
Alcibiade me l'ordonne[2],
Alcibiade, qu'à la cour
Nous vîmes briller tour-à-tour
Par ses graces, par son courage,
Gai, généreux, tendre, volage,
Et séducteur comme l'Amour,
Dont il fut la brillante image.
L'Amour, ou le Temps, l'a défait
Du beau vice d'être infidèle;
Il prétend d'un amant parfait

[1] Voyez *Pantagruel*, liv. II, chap. I, et liv. III, chap. VIII.

[2] M. le maréchal de Richelieu.

Alcibiade me l'ordonne :
C'est l'Alcibiade Français,
Dont vous admiriez le succès
Chez nos prudes, chez nos coquettes,
Plein d'esprit, d'audace et d'attraits,
De vertus, de gloire et de dettes.
Toutes les femmes l'adoraient;
Toutes avaient la préférence;
Toutes à leur tour se plaignaient
Des excès de son inconstance,
Qu'à grand'peine elles égalaient.
L'Amour, etc.

Être devenu le modèle.
J'ignore quel objet charmant
A produit ce grand changement,
Et fait sa conquête nouvelle;
Mais qui que vous soyez, la belle,
Je vous en fais mon compliment.
On pourrait bien à l'aventure
Choisir un autre greluchon,
Plus Alcide pour la figure,
Et pour le cœur plus Céladon;
Mais quelqu'un plus aimable, non;
Il n'en est point dans la nature:
Car, madame, où trouvera-t-on
D'un ami la discrétion,
D'un vieux seigneur la politesse,
Avec l'imagination
Et les graces de la jeunesse,
Un tour de conversation
Sans empressement, sans paresse,
Et l'esprit monté sur le ton
Qui plaît à gens de toute espèce?
Et n'est-ce rien d'avoir tâté
Trois ans de la formalité
Dont on assomme une ambassade,
Sans nous avoir rien rapporté
De la pesante gravité
Dont cent ministres font parade?
A ce portrait si peu flatté
Qui ne voit mon Alcibiade?

ÉPITRE XXXII.

AUX MANES DE M. DE GÉNONVILLE.

1729.

Toi que le ciel jaloux ravit dans son printemps;
Toi de qui je conserve un souvenir fidèle,
Vainqueur de la mort et du temps;
Toi dont la perte, après dix ans,
M'est encore affreuse et nouvelle;
Si tout n'est pas détruit; si, sur les sombres bords,
Ce souffle si caché, cette faible étincelle,
Cet esprit, le moteur et l'esclave du corps,
Ce je ne sais quel sens qu'on nomme ame immortelle,
Reste inconnu de nous, est vivant chez les morts;
S'il est vrai que tu sois, et si tu peux m'entendre,
O mon cher Génonville! avec plaisir reçoi
Ces vers et ces soupirs que je donne à ta cendre,
Monument d'un amour immortel comme toi.
Il te souvient du temps où l'aimable Égérie [1],
Dans les beaux jours de notre vie,
Écoutait nos chansons, partageait nos ardeurs.
Nous nous aimions tous trois. La raison, la folie,
L'amour, l'enchantement des plus tendres erreurs,
Tout réunissait nos trois cœurs.
Que nous étions heureux! même cette indigence,

[1] Voyez la note de l'épître XXXIV.

Triste compagne des beaux jours,
Ne put de notre joie empoisonner le cours.
Jeunes, gais, satisfaits, sans soins, sans prévoyance,
Aux douceurs du présent bornant tous nos désirs,
Quel besoin avions-nous d'une vaine abondance?
Nous possédions bien mieux, nous avions les plaisirs!
Ces plaisirs, ces beaux jours coulés dans la mollesse,
Ces ris, enfants de l'allégresse,
Sont passés avec toi dans la nuit du trépas.
Le ciel, en récompense, accorde à ta maîtresse
Des grandeurs et de la richesse,
Appuis de l'âge mûr, éclatant embarras,
Faible soulagement quand on perd sa jeunesse.
La fortune est chez elle où fut jadis l'amour.
Les plaisirs ont leur temps, la sagesse a son tour.
L'amour s'est envolé sur l'aile du bel âge;
Mais jamais l'amitié ne fuit du cœur du sage[1].
Nous chantons quelquefois et tes vers et les miens;
De ton aimable esprit nous célébrons les charmes;
Ton nom se mêle encore à tous nos entretiens;
Nous lisons tes écrits, nous les baignons de larmes.
Loin de nous à jamais ces mortels endurcis,
Indignes du beau nom, du nom sacré d'amis,

[1] VAR. Ce dernier à mon cœur aurait plu davantage :
Mais qui peut tout avoir ? Les soirs, le vieux Saurin
Qu'on ne peut définir, ce critique, ce sage,
Qui des vains préjugés foule aux pieds l'esclavage,
Qui m'apprend à penser, qui rit du genre humain,
Réchauffe entre nous deux les glaces de son âge.
De son esprit perçant la sublime vigueur
Se joint à nos chansons, aux graces du Permesse;
Des nymphes d'Apollon le commerce enchanteur
Déride sur son front les traits de la sagesse,
Nous chantons quelquefois, etc.

Ou toujours remplis d'eux, ou toujours hors d'eux-même,
Au monde, à l'inconstance ardents à se livrer,
Malheureux, dont le cœur ne sait pas comme on aime,
Et qui n'ont point connu la douceur de pleurer!

ÉPITRE XXXIII.

A M. DE CIDEVILLE[1].

1731.

Ceci te doit être remis
Par un abbé de mes amis,
Homme de bien, quoique d'église.
Plein d'honneur, de foi, de franchise,
En lui les dieux n'ont rien omis
Pour en faire un abbé de mise:
Même Phébus le favorise.
Mais dans son cœur Vénus a mis
Un petit grain de gaillardise.
Or c'est un point qui scandalise
Son curé, plus gaillard que lui,
Qui dès long-temps le tyrannise,
Et nouvellement aujourd'hui
Dans un placard le tympanise.

[1] Cette pièce est inédite; elle n'a du moins jamais été comprise dans les œuvres de Voltaire. J'en suis redevable à M. Clogenson, bibliothécaire à Alençon. Peut-être faut-il lire, dans le dix-huitième vers, *chez toi*, et dans le vingt-troisième, *sa mère;* mais j'ai dû publier la pièce telle qu'elle m'était communiquée. (*Note de M. Beuchot.*)

Sur cela mon abbé prend feu,
Lui fait un bon procès de Dieu;
Le gagne: appel; or c'est dans peu
Qu'on doit chez vous juger l'affaire.
Tu dois m'entendre, et moi me taire;
Car c'est trop long-temps tutoyer
Du parlement un conseiller:
Qu'il sache pourtant qu'à Cythère
L'Amitié, l'Amour et leur mère,
Parlent toujours sans compliment;
Qu'avec Hortense ma tendresse
N'en use jamais autrement,
Et j'estime autant ma maîtresse
Qu'un conseiller au parlement.

ÉPITRE XXXIV.

CONNUE SOUS LE NOM DES *VOUS* ET DES *TU*[1].

Philis[2], qu'est devenu ce temps
Où dans un fiacre promenée,

[1] Cette épître a été adressée à mademoiselle de Livri, alors madame la marquise de Gouvernet. C'est d'elle que parle M. de Voltaire dans son épître à M. de Génonville, dans l'épître adressée à ses mânes, et dans celles à M. le duc de Sully, à M. de Gervasi. Le suisse de madame la marquise de Gouvernet ayant refusé la porte à M. de Voltaire, que mademoiselle de Livri n'avait point accoutumé à un tel accueil, il lui envoya cette épître. Lorsqu'il revint à Paris, en 1778, il vit chez elle madame de Gouvernet, âgée comme lui de plus de quatre-vingts ans, veuve alors, et qui pouvait le recevoir sans conséquence. C'est en revenant de cette visite qu'il disait: « Ah! mes amis, je viens de passer d'un bord du Cocyte à

Sans laquais, sans ajustements,
De tes graces seules ornée,
Contente d'un mauvais soupé
Que tu changeais en ambroisie,
Tu te livrais dans ta folie
A l'amant heureux et trompé
Qui t'avait consacré sa vie?
Le ciel ne te donnait alors
Pour tout rang et pour tous trésors
Que les agréments de ton âge[3],

« l'autre. » Madame de Gouvernet envoya le lendemain à madame Denis un portrait de M. de Voltaire peint par Largillière, qu'il lui avait donné dans le temps de leur première liaison, et qu'elle avait conservé malgré leur rupture, son changement d'état et sa dévotion. (Édit. de Kehl.)

[2] Mademoiselle de Livri, jeune et jolie personne, intéressa Voltaire, qui lui donna des leçons de déclamation : elle devint sa maîtresse, et se passionna pour Génonville, ami de Voltaire. Elle passa en Angleterre avec une troupe de comédiens français, qui firent mal leurs affaires. Elle trouva un asile dans la maison d'un Français qui tenait un café. Le maître de la maison, touché de sa position et de la conduite réservée qu'elle menait, en parlait à tout le monde. Un M. de Gouvernet, surnommé le *Fleuriste*, habitué du café, voulut la voir; il y parvint, mais non sans peine. Elle lui inspira des sentiments si vifs, qu'il lui offrit sa main. Mademoiselle de Livri se refusait à un mariage qui eût été mal assorti. Il la décida cependant à accepter un billet d'une loterie sur l'état, puis il fit imprimer une fausse liste où le numéro de ce billet gagnait une grosse somme. Gouvernet réitéra alors ses instances pour le mariage; il reprocha à mademoiselle de Livri de refuser de faire sa fortune; il fallut bien enfin qu'elle cédât. Cette aventure a, comme on voit, fourni à Voltaire les rôles de Lindane, de Freeport et de Fabrice dans *l'Écossaise*.

Dans le temps de sa liaison avec mademoiselle de Livri, Voltaire lui avait donné son portrait peint par Largillière. Lors de son entrevue avec elle, en 1778, il témoigna le désir de pouvoir offrir ce portrait à madame de Villette. Madame de Gouvernet y consentit, et sur-le-champ Voltaire l'apporta lui-même à madame de Villette, qui l'a toujours possédé depuis. (*Note de M. Beuchot.*)

[3] VAR. Que la douce erreur de ton âge

Un cœur tendre, un esprit volage,
Un sein d'albâtre, et de beaux yeux.
Avec tant d'attraits précieux,
Hélas! qui n'eût été friponne?
Tu le fus, objet gracieux;
Et, que l'Amour me le pardonne,
Tu sais que je t'en aimais mieux.
Ah, madame! que votre vie,
D'honneurs aujourd'hui si remplie,
Diffère de ces doux instants!
Ce large suisse à cheveux blancs,
Qui ment sans cesse à votre porte,
Philis, est l'image du Temps:
On dirait qu'il chasse l'escorte
Des tendres Amours et des Ris;
Sous vos magnifiques lambris
Ces enfants tremblent de paraître.
Hélas! je les ai vus jadis
Entrer chez toi par la fenêtre,
Et se jouer dans ton taudis.
Non, madame, tous ces tapis
Qu'a tissus la Savonnerie [1],
Ceux que les Persans ont ourdis,
Et toute votre orfèvrerie,

Deux tétons que le tendre Amour
De ses mains arrondit un jour;
Un cœur simple, un esprit volage;
Un cu (j'y pense encor, Philis,)
Sur qui j'ai vu briller des lis
Jaloux de ceux de ton visage.
Avec tant, etc.

[1] La Savonnerie est une belle manufacture de tapis, établie par le grand Colbert. (Édit. de 1757.)

Et ces plats si chers que Germain [1]
A gravés de sa main divine,
Et ces cabinets où Martin [2]
A surpassé l'art de la Chine;
Vos vases japonais et blancs,
Toutes ces fragiles merveilles;
Ces deux lustres de diamants
Qui pendent à vos deux oreilles;
Ces riches carcans, ces colliers,
Et cette pompe enchanteresse,
Ne valent pas un des baisers
Que tu donnais dans ta jeunesse.

ÉPITRE XXXV.

A M. LE COMTE DE TRESSAN.

Tressan, l'un des grands favoris
Du dieu qui fait qu'on est aimable,
Du fond des jardins de Cypris,
Sans peine, et par la main des Ris,
Vous cueillez ce laurier durable
Qu'à peine un auteur misérable,
A son dur travail attaché,
Sur le haut du Pinde perché,

[1] Germain, excellent orfèvre, dont il est parlé dans le *Mondain* et *le Pauvre diable*. (Partie dans l'édit. de 1757.)

[2] Martin, excellent vernisseur. (Édit. de 1757.)

Arrache en se donnant au diable.
Vous rendez les amants jaloux;
Les auteurs vont être en alarmes;
Car vos vers se sentent des charmes
Que l'Amour a versés sur vous.
Tressan, comment pouvez-vous faire
Pour mettre si facilement
Les neuf pucelles dans Cythère,
Et leur donner votre enjouement?
Ah! prêtez-moi votre art charmant,
Prêtez-moi votre main légère.
Mais ce n'est pas petite affaire
De prétendre vous imiter:
Je peux tout au plus vous chanter;
Mais les dieux vous ont fait pour plaire.
Je vous reconnais à ce ton
Si doux, si tendre, et si facile:
En vain vous cachez votre nom;
Enfant d'Amour et d'Apollon,
On vous devine à votre style.

ÉPITRE XXXVI.

A MADEMOISELLE DE LUBERT[1],

QU'ON APPELAIT MUSE ET GRACE.

1732.

Le curé qui vous baptisa
Du beau surnom de *Muse* et *Grace*
Sur vous un peu prophétisa;
Il prévit que sur votre trace
Croîtrait le laurier du Parnasse
Dont La Suze se couronna,
Et le myrte qu'elle porta,
Quand, d'amour suivant la déesse,
Ses tendres feux elle mêla
Aux froides ondes du Permesse.
Mais en un point il se trompa:
Car jamais il ne devina
Qu'étant si belle elle sera
Ce que les sots appellent sage,
Et qu'à vingt ans, et par-delà,

[1] Une note que je tiens encore de M. Clogenson m'apprend que Marie-Madeleine de Lubert (fille du président de la troisième chambre des enquêtes, dont Voltaire parle dans sa *Lettre à l'auteur des Honnêtetés littéraires*) est née à Paris le 17 décembre 1702, et est morte à Argentan le 20 août 1785. Mademoiselle de Lubert est auteur de quelques ouvrages dont parle M. Barbier dans son *Dictionnaire des ouvrages anonymes et pseudonymes*. Voyez aussi ci-après la note sur l'épître LXII. (*Note de M. Beuchot.*)

Muse et Grace conservera
La tendre fleur du pucelage,
Fleur délicate qui tomba
Toujours au printemps du bel âge,
Et que le ciel fit pour cela.
Quoi! vous en êtes encor là!
Muse et Grace, que c'est dommage!
Vous me répondez doucement
Que les neuf bégueules savantes,
Toujours chantant, toujours rimant,
Toujours les yeux au firmament,
Avec leurs têtes de pédantes,
Avaient peu de tempérament,
Et que leurs bouches éloquentes
S'ouvraient pour brailler seulement,
Et non pour mettre tendrement
Deux lèvres fraîches et charmantes
Sur les lèvres appétissantes
De quelque vigoureux amant.
Je veux croire chrétiennement
Ces histoires impertinentes.
Mais, ma chère Lubert, en cas
Que ces filles sempiternelles
Conservent pour ces doux ébats
Des aversions si fidèles,
Si ces déesses sont cruelles,
Si jamais amant dans ses bras
N'a froissé leurs gauches appas,
Si les neuf muses sont pucelles,
Les trois Graces ne le sont pas.
Quittez donc votre faible excuse;

Vos jours languissent consumés
Dans l'abstinence qui les use :
Un faux préjugé vous abuse.
Chantez, et, s'il le faut, rimez ;
Ayez tout l'esprit d'une muse :
Mais, si vous êtes Grace, aimez.

ÉPITRE XXXVII.

A UNE DAME,

OU SOI-DISANT TELLE[1].

1732.

Tu commences par me louer,
Tu veux finir par me connaître :
Tu me loûras bien moins. Mais il faut t'avouer
Ce que je suis, ce que je voudrais être[2].

[1] Cette pièce fut imprimée dans le Mercure de France, en 1732. Un Breton, nommé Desforges-Maillard, qui fesait assez facilement des vers médiocres, s'était amusé à insérer dans les journaux des pièces de vers sous le nom de mademoiselle Malcrais de La Vigne. Plusieurs poètes célèbres lui répondirent par des galanteries. Cette facétie dura quelque temps. Piron employa cette aventure d'une manière très-heureuse dans sa Métromanie. M. de Voltaire, en conservant sa pièce, en retrancha toutes les choses galantes qu'il adressait à mademoiselle Malcrais, et qu'elle méritait si peu. De tous les vers qu'elle a faits ou inspirés, ce sont les seuls qui soient restés. (Édit. de Kehl.)

[2] Commencement de l'épître.

Toi dont la voix brillante a volé sur nos rives,

J'aurai vu dans trois ans passer quarante hivers.
Apollon présidait au jour qui m'a vu naître.
Au sortir du berceau j'ai bégayé des vers.
Bientôt ce dieu puissant m'ouvrit son sanctuaire :
Mon cœur, vaincu par lui, se rangea sous sa loi.
D'autres ont fait des vers par le désir d'en faire;
Je fus poète malgré moi.
Tous les goûts à la fois sont entrés dans mon ame;
Tout art a mon hommage, et tout plaisir m'enflamme;
La peinture me charme : on me voit quelquefois
Au palais de Philippe, ou dans celui des rois,
Sous les efforts de l'art admirer la nature,
Du brillant [1] Cagliari saisir l'esprit divin,
Et dévorer des yeux la touche noble et sûre
De Raphaël et du Poussin.
De ces appartements qu'anime la peinture,
Sur les pas du plaisir je vole à l'Opéra;
J'applaudis tout ce qui me touche,
La fertilité de Campra,

Toi qui tiens dans Paris nos muses attentives,
Qui sais si bien associer
Et la science et l'art de plaire,
Et les talents de Deshoulière,
Et les études de Dacier,
J'ose envoyer aux pieds de ta muse divine
Quelques faibles écrits, enfants de mon repos :
Charles fut seulement l'objet de mes travaux,
Henri quatre fut mon héros,
Et tu seras mon héroïne.
En te donnant mes vers je te veux avouer
Ce que je suis, ce que je voudrais être;
Te peindre ici mon ame, et te faire connaître
Celui que tu daignes louer.
J'aurai vu, dans trois ans, etc.

[1] Paul Véronèse. (Édit. de 1739.)

La gaieté de Mouret, les graces de Destouche [1];
Pélissier par son art, Le Maure par sa voix [2],
Tour-à-tour ont mes veux et suspendent mon choix.
Quelquefois, embrassant la science hardie
Que la curiosité
Honora par vanité
Du nom de philosophie,
Je cours après Newton dans l'abîme des cieux;
Je veux voir si des nuits la courrière inégale,
Par le pouvoir changeant d'une force centrale,
En gravitant vers nous s'approche de nos yeux,
Et pèse d'autant plus qu'elle est près de ces lieux,
Dans les limites d'un ovale.
J'en entends raisonner les plus profonds esprits,
Maupertuis et Clairaut, calculante cabale;
Je les vois qui des cieux franchissent l'intervalle,
Et je vois trop souvent que j'ai très-peu compris.
De ces obscurités je passe à la morale;
Je lis au cœur de l'homme, et souvent j'en rougis.
J'examine avec soin les informes écrits,
Les monuments épars, et le style énergique
De ce fameux Pascal, ce dévot satirique.
Je vois ce rare esprit trop prompt à s'enflammer;
Je combats ses rigueurs extrêmes.

[1] Musiciens agréables. (Édit. de 1748.)

[2] Actrices de ce temps-là. (*Ib.*) On lisait dans la première édition.

Pélissier par son art, Le Maure par sa voix,
L'agile Camargo, Sallé l'enchanteresse *,
Cette austère Sallé faite pour la tendresse,
Tour-à-tour ont mes vœux et suspendent mon choix.

* Camargo et Sallé étaient alors des danseuses célèbres.

Il enseigne aux humains à se haïr eux-mêmes;
Je voudrais, malgré lui, leur apprendre à s'aimer.
Ainsi mes jours égaux, que les muses remplissent,
Sans soins, sans passions, sans préjugés fâcheux,
Commencent avec joie, et vivement finissent
Par des soupers délicieux.
L'amour dans mes plaisirs ne mêle plus ses peines;
La tardive raison vient de briser mes chaînes;
J'ai quitté prudemment ce dieu qui m'a quitté;
J'ai passé l'heureux temps fait pour la volupté.
Est-il donc vrai, grands dieux! il ne faut plus que j'aime.
La foule des beaux-arts, dont je veux tour-à-tour
Remplir le vide de moi-même,
N'est pas encore assez pour remplacer l'amour [1].

[1] Fin de l'épître :

Je fais ce que je puis, hélas! pour être sage,
Pour amuser ma liberté :
Mais, si quelque jeune beauté,
Empruntant ta vivacité,
Me parlait ton charmant langage,
Je rentrerais bientôt dans ma captivité.

ÉPITRE XXXVIII.

A MADAME DE FONTAINE-MARTEL[1].

1731.

O très-singulière Martel[2],
J'ai pour vous estime profonde :
C'est dans votre petit hôtel,
C'est sur vos soupers que je fonde
Mon plaisir, le seul bien réel
Qu'un honnête homme ait en ce monde.
Il est vrai qu'un peu je vous gronde;
Mais, malgré cette liberté,
Mon cœur vous trouve, en vérité,
Femme à peu de femmes seconde;
Car sous vos cornettes de nuit,
Sans préjugés et sans faiblesse,

[1] La comtesse de Fontaine-Martel, fille du président Desbordeaux : elle était telle qu'elle est peinte ici. Sa maison était très-libre et très-aimable. (Édit. de 1757.)

[2] Dans la première édition on trouve en tête de l'épître ces quatre vers, supprimés dans les éditions suivantes :

D'un recoin de votre grenier,
Je vous adresse cette lettre,
Que Beaugency doit vous remettre
Ce soir au bas de l'escalier.
O Vous, singulière Martel...

M. de Voltaire logeait alors chez madame de Fontaine. (Édition de Kehl.)

Vous logez esprit qui séduit,
Et qui tient fort à la sagesse.
Or votre sagesse n'est pas
Cette pointilleuse harpie
Qui raisonne sur tous les cas,
Et qui, triste sœur de l'Envie,
Ouvrant un gosier édenté,
Contre la tendre Volupté
Toujours prêche, argumente, et crie;
Mais celle qui si doucement,
Sans effort et sans industrie,
Se bornant toute au sentiment,
Sait jusques au dernier moment,
Répandre un charme sur la vie.
Voyez-vous pas de tous côtés
De très-décrépites beautés,
Pleurant de n'être plus aimables,
Dans leur besoin de passion
Ne pouvant rester raisonnables,
S'affoler de dévotion,
Et rechercher l'ambition
D'être bégueules respectables?
Bien loin de cette triste erreur [1],
Vous avez, au lieu de Vigiles,
Des soupers longs, gais et tranquilles;
Des vers aimables et faciles,
Au lieu des fatras inutiles
De Quesnel et de Le Tourneur;
Voltaire, au lieu d'un directeur;

[1] VAR. Bien loin de cette sotte erreur.

Et, pour mieux chasser toute angoisse,
Au curé préférant Campra [1],
Vous avez loge à l'Opéra,
Au lieu de banc à la paroisse;
Et ce qui rend mon sort plus doux,
C'est que ma maîtresse chez vous,
La Liberté, se voit logée;
Cette Liberté mitigée,
A l'œil ouvert, au front serein,
A la démarche dégagée,
N'étant ni prude, ni catin,
Décente, et jamais arrangée,
Souriant d'un souris badin
A ces paroles chatouilleuses
Qui font baisser un œil malin
A mesdames les précieuses.
C'est là qu'on trouve la Gaieté,
Cette sœur de la Liberté,
Jamais aigre dans la satire,
Toujours vive dans les bons mots,
Se moquant quelquefois des sots,
Et très-souvent, mais à propos [2],
Permettant au sage de rire.
Que le ciel bénisse le cours
D'un sort aussi doux que le vôtre!
Martel, l'automne de vos jours
Vaut mieux que le printemps d'une autre.

1 VAR. Qui jamais ne retournera.

2 VAR Si rarement, mais à propos,
Se tenant les côtés de rire.

ÉPITRE XXXIX.

A MM. LE COMTE, LE CHEVALIER, ET L'ABBÉ DE SADE[1].

1732.

Trio charmant que je remarque
Entre ceux qui font mon appui;
Trio par qui Laure aujourd'hui
Revient de la fatale barque;
Vous qui pensez mieux que Pétrarque,
Et rimez aussi bien que lui,
Je ne puis quitter mon étui
Pour le souper où l'on m'embarque;
Car la cousine de la Parque,
La Fièvre, au minois catarrheux,
A l'air hagard, au cerveau creux,
A la marche vive, inégale,
De mes jours compagne infernale,
M'oblige, pauvre vaporeux,
D'avaler les juleps affreux
Dont monsieur Geoffroi me régale,
Tandis que d'un gosier heureux
Vous buvez la liqueur vitale
D'un vin brillant et savoureux.

[1] La belle Laure, amante de Pétrarque, s'appelait de Sade; elle était de cette maison. (Édit. de Kehl.)

ÉPITRE XL.

A M. DE CIDEVILLE [1].

A Paris, le 10 juillet 1732.

Oui, je vais, mon cher Cideville,
Vous envoyer incessamment
La pièce où j'unis hardiment
Et l'Alcoran et l'Évangile,
Et justaucorps et doliman,
Et la babouche et le bas blanc,
Et le plumet et le turban [2],
Comme votre muse facile
Me l'a dit très-élégamment.
Vous y verrez assurément
Des airs français, du sentiment,
Avec la fierté de l'Asie;
Vous concilierez aisément
Les discours de notre patrie
Avec les mœurs d'un ottoman :
Car vous avez (et dans la vie
C'est sans doute un grand agrément)
D'un chrétien la galanterie,
Et la vigueur d'un musulman.

[1] Tome LVI, page 250.

[2] La tragédie de *Zaïre*.

ÉPITRE XLI.

A M. FALKENER[1].

1732.

Quiconque avec moi s'entretient
Semble disposer de mon ame;
S'il sent vivement, il m'enflamme;
Et s'il est fort, il me soutient.
Un courtisan, pétri de feinte,
Fait dans moi tristement passer
Sa défiance et sa contrainte;
Mais un esprit libre et sans crainte
M'enhardit, et me fait penser;
Mon feu s'échauffe à sa lumière,
Ainsi qu'un jeune peintre instruit
Sous Lemoine ou sous Largillière,
De ces maîtres qui l'ont conduit
Se rend la touche familière;
Il prend malgré lui leur manière,
Et compose avec leur esprit.
C'est pourquoi Virgile se fit
Un devoir d'admirer Homère;
Il le suivit dans sa carrière,
Et son émule il se rendit
Sans se rendre son plagiaire.

[1] Tome II, page 427.

Ainsi dans les bras d'un mari
Une femme, lui fesant fête,
De son amant tendre et chéri
Se remplit vivement la tête :
Elle voit là son cher objet ;
Elle en a l'ame possédée,
Et fait un fils qui, trait pour trait,
Est bientôt le vivant portrait
De celui dont elle eut l'idée....

Cette heureuse simplicité
Fut un des plus dignes partages
De la savante antiquité.
Anglais, que cette nouveauté
S'introduise dans vos usages;
Sur votre théâtre infecté
D'horreurs, de gibets, de carnages,
Mettez donc plus de vérité,
Avec de plus nobles images:
Addison l'a déjà tenté.
C'était le poète des sages ;
Mais il était trop concerté ;
Et dans son *Caton* si vanté
Ses deux filles, en vérité,
Sont d'insipides personnages.
Imitez du grand Addison
Seulement ce qu'il a de bon;
Polissez la rude action
De vos Melpomènes sauvages;
Travaillez pour les connaisseurs
De tous les temps, de tous les âges,

Et répandez dans vos ouvrages
La simplicité de vos mœurs...
De Polyeucte la belle ame
Aurait faiblement attendri,
Et les vers chrétiens qu'il déclame
Seraient tombés dans le décri,
N'eût été l'amour de sa femme
Pour ce païen, son favori,
Qui méritait bien mieux sa flamme
Que son bon dévot de mari...

Plus d'un éplucheur intraitable
M'a vétillé, m'a critiqué;
Plus d'un railleur impitoyable
Prétendait que j'avais croqué,
Et peu clairement expliqué
Un roman très-peu vraisemblable,
Dans ma cervelle fabriqué;
Que le sujet en est tronqué;
Que la fin n'est pas raisonnable;
Même on m'avait pronostiqué
Ce sifflet tant épouvantable,
Avec quoi le public choqué
Régale un auteur misérable.
Cher ami, je me suis moqué
De leur censure insupportable :
J'ai mon drame en public risqué;
Et le parterre favorable,
Au lieu de siffler, m'a claqué;
Des larmes même ont offusqué
Plus d'un œil, que j'ai remarqué

Pleurer de l'air le plus aimable.
Mais je ne suis point requinqué
Par un succès si désirable;
Car j'ai, comme un autre, marqué
Tous les *déficit* de ma fable.
Je sais qu'il est indubitable
Que pour former œuvre parfait
Il faudrait se donner au diable,
Et c'est ce que je n'ai pas fait...

Car de son astre bienfesant [1]
Les influences libérales
Du Caire au bord de l'Occident,
Et sous les glaces boréales,
Cherchaient le mérite indigent;
Avec plaisir ses mains royales
Répandaient la gloire et l'argent:
Le tout sans brigue et sans cabales.
Guillelmini, Viviani,
Et le céleste Cassini,
Auprès des lis venaient se rendre,
Et quelque forte pension
Vous aurait pris le grand Newton,
Si Newton avait pu se prendre.
Ce sont là les heureux succès
Qui fesaient la gloire immortelle,
De Louis et du nom français.
Ce Louis était le modèle
De l'Europe et de vos Anglais;

[1] Allusion à Louis XIV.

On craignait que par ses progrès
Il n'envahît à tout jamais
La monarchie universelle :
Mais il l'obtint par ses bienfaits...
Votre Oldfield [1], et sa devancière
Bracegirdle la minaudière,
Pour avoir su dans leurs beaux jours
Réussir au grand art de plaire,
Ayant achevé leur carrière,
S'en furent avec le concours
De votre république entière,
Sous un grand poêle de velours
Dans votre église pour toujours
Loger de superbe manière;
Leur ombre en paraît encor fière,
Et s'en vante avec les Amours:
Tandis que le sage Molière [2],
Bien plus digne d'un tel honneur,
Obtient à peine la faveur
D'un misérable cimetière,

[1] Fameuse actrice, mariée à un seigneur d'Angleterre.

[2] VAR. Tandis que le divin Molière,
Bien plus digne d'un tel honneur,
A peine obtint le froid bonheur
De dormir dans un cimetière;
Et que l'aimable Le Couvreur,
A qui j'ai fermé la paupière,
N'a pas eu même la faveur
De deux cierges et d'une bière,
Et que M. de Laubinière
Porta la nuit, par charité,
Ce corps, autrefois si vanté,
Dans un vieux fiacre empaqueté,
Vers le bord de notre rivière.
Voyez-vous pas, etc.

Et que l'aimable Le Couvreur,
A qui j'ai fermé la paupière,
Ne put trouver un enterreur,
Et que monsieur de Laubinière
Porta, la nuit, par charité,
Ce corps, autrefois si vanté,
Dans un vieux fiacre empaqueté,
Vers les bords de notre rivière.
Que mon cœur en a palpité!
Cher ami, que j'ai détesté
La rigueur inhospitalière
Dont ce cher objet fut traité!
Cette gothique indignité
N'a-t-elle donc pas révolté
Les muses et l'Europe entière?
Voyez-vous pas à ce récit
L'Amour irrité qui gémit,
Qui s'envole en brisant ses armes,
Et Melpomène tout en larmes
Qui m'abandonne, et se bannit
Des lieux ingrats qu'elle embellit
Si long-temps de ses nobles charmes?...

Car le prophète de la Mecque
Dans son sérail n'a jamais eu
Si gentille arabesque ou grecque;
Son œil noir, tendre, et bien fendu [1],
Sa voix, et sa grace intrinsèque,
Ont mon ouvrage défendu

[1] Il s'agit de mademoiselle Gaussin, à qui est adressée l'épître suivante

Contre l'auditeur qui rebèque :
Mais quand le lecteur morfondu
L'aura dans sa bibliothéque,
Tout mon honneur sera perdu.

ÉPITRE XLII.

A MADEMOISELLE GAUSSIN[1],

JEUNE ACTRICE,

QUI A REPRÉSENTÉ LE RÔLE DE ZAÏRE AVEC BEAUCOUP DE SUCCÈS.

1732.

Jeune Gaussin, reçois mon tendre hommage,
Reçois mes vers au théâtre applaudis;
Protége-les : Zaïre est ton ouvrage;
Il est à toi, puisque tu l'embellis.
Ce sont tes yeux, ces yeux si pleins de charmes,
Ta voix touchante, et tes sons enchanteurs,
Qui du critique ont fait tomber les armes;
Ta seule vue adoucit les censeurs.
L'illusion, cette reine des cœurs,
Marche à ta suite, inspire les alarmes,
Le sentiment, les regrets, les douleurs,
Et le plaisir de répandre des larmes.
Le dieu des vers, qu'on allait dédaigner,
Est, par ta voix, aujourd'hui sûr de plaire;

[1] Voyez tome II, page 435.

Le dieu d'amour, à qui tu fus plus chère,
Est, par tes yeux, bien plus sûr de régner :
Entre ces dieux désormais tu peux vivre.
Hélas! long-temps je les servis tous deux :
Il en est un que je n'ose plus suivre.
Heureux cent fois le mortel amoureux
Qui, tous les jours, peut te voir et t'entendre,
Que tu reçois avec un souris tendre,
Qui voit son sort écrit dans tes beaux yeux,
Qui, pénétré de leur feu qu'il adore,
A tes genoux oubliant l'univers,
Parle d'amour, et t'en reparle encore!
Et malheureux qui n'en parle qu'en vers!

ÉPITRE XLIII.

A M. DE CIDEVILLE[1],

SUR LE SÉJOUR DE L'AUTEUR A FONTAINEBLEAU.

15 novembre 1732.

J'ai hanté ce palais du vice,
Où l'on fait le bien par caprice,
Et le mal par un goût réel;
Où la fortune et l'injustice
Ont un hommage universel.
Mais loin d'y faire un sacrifice,

[1] Voyez tome LVI, page 284.

J'ai bravé sur leur maître-autel
Ces dieux qu'adore l'avarice;
J'ai porté mon air naturel
Dans le centre de l'artifice.
Ce poison subtil et mortel,
Que l'on avale avec délice,
Me semblait plus amer que fiel :
Je l'ai renversé, comme Ulysse;
Je n'ai point bu dans ce calice
Tant vanté par Machiavel.
Le pied ferme et l'œil vers le ciel,
J'étais au bord du précipice :
J'en fus sauvé par l'Éternel;
Car on peut aller au b.....
Sans y gagner la.....

ÉPITRE XLIV.

A MADAME LA MARQUISE DU CHATELET,

SUR SA LIAISON AVEC MAUPERTUIS.

Ainsi donc cent beautés nouvelles
Vont fixer vos bouillants esprits;
Vous renoncez aux étincelles,
Aux feux follets de mes écrits,
Pour des lumières immortelles,
Et le sublime Maupertuis
Vient éclipser mes bagatelles.

Je n'en suis fâché, ni surpris;
Un esprit vrai doit être épris
Pour des vérités éternelles.
Mais ces vérités, que sont-elles?
Quel est leur usage et leur prix?
Du vrai savant que je chéris
La raison ferme et lumineuse
Vous montrera les cieux décrits,
Et d'une main audacieuse
Vous dévoilera les replis
De la nature ténébreuse:
Mais sans le secret d'être heureuse,
Que vous aura-t-il donc appris?

ÉPITRE XLV.

A M. DE FORMONT,

EN LUI RENVOYANT LES OEUVRES DE DESCARTES ET DE MALEBRANCHE.

Rimeur charmant, plein de raison,
Philosophe entouré des Graces,
Épicure, avec Apollon,
S'empresse à marcher sur vos traces.
Je renonce au fatras obscur
Du grand rêveur de l'Oratoire[1],
Qui croit parler de l'esprit pur,

[1] Malebranche. (Édit. de 1748.)

Ou qui veut nous le faire accroire,
Nous disant qu'on peut, à coup sûr,
Entretenir Dieu dans sa gloire.
Ma raison n'a pas plus de foi
Pour René le visionnaire[1].
Songeur de la nouvelle loi,
Il éblouit plus qu'il n'éclaire;
Dans une épaisse obscurité
Il fait briller des étincelles.
Il a gravement débité
Un tas brillant d'erreurs nouvelles,
Pour mettre à la place de celles
De la bavarde antiquité.
Dans sa cervelle trop féconde
Il prend, d'un air fort important,
Des dés pour arranger le monde:
Bridoye[2] en aurait fait autant.
Adieu; je vais chez ma Sylvie:
Un esprit fait comme le mien
Goûte bien mieux son entretien
Qu'un roman de philosophie.
De ses attraits toujours frappé,
Je ne la crois pas trop fidèle;
Mais puisqu'il faut être trompé,
Je ne veux l'être que par elle.

[1] Descartes. (Édit. de 1757.)

[2] Bridoye est un juge qui, dans Rabelais (*Pantagruel*, liv. III, chap. XXXVII et suiv.), *sententioyt les proces au sort des dez.*

ÉPITRE XLVI.

A M. CLÉMENT DE DREUX.

25 décembre 1732.

Que toujours de ses douces lois
Le dieu des vers vous endoctrine;
Qu'à vos chants il joigne sa voix,
Tandis que de sa main divine
Il accordera sous vos doigts
La lyre agréable et badine
Dont vous vous servez quelquefois;
Que l'Amour, encor plus facile,
Préside à vos galants exploits,
Comme Phébus à votre style;
Et que Plutus, ce dieu sournois,
Mais aux autres dieux très-utile,
Rende, par maint écu tournois,
Les jours que la Parque vous file
Des jours plus heureux mille fois
Que ceux d'Horace et de Virgile.

ÉPITRE XLVII.

A MADAME LA MARQUISE DU CHATELET.

SUR LA CALOMNIE.

1733.

Écoutez-moi, respectable Émilie :
Vous êtes belle ; ainsi donc la moitié
Du genre humain sera votre ennemie :
Vous possédez un sublime génie ;
On vous craindra : votre tendre amitié
Est confiante, et vous serez trahie.
Votre vertu, dans sa démarche unie,
Simple et sans fard, n'a point sacrifié
A nos dévots ; craignez la calomnie.
Attendez-vous, s'il vous plaît, dans la vie,
Aux traits malins que tout fat à la cour,
Par passe-temps, souffre et rend tour-à-tour.
La Médisance est la fille immortelle
De l'Amour-propre et de l'Oisiveté.
Ce monstre ailé paraît mâle et femelle,
Toujours parlant, et toujours écouté.
Amusement et fléau de ce monde,
Elle y préside, et sa vertu féconde
Du plus stupide échauffe les propos ;
Rebut du sage, elle est l'esprit des sots.

En ricanant, cette maigre furie
Va de sa langue épandre les venins
Sur tous états; mais trois sortes d'humains,
Plus que le reste, aliments de l'envie,
Sont exposés à sa dent de harpie:
Les beaux esprits, les belles et les grands,
Sont de ses traits les objets différents.
Quiconque en France avec éclat attire
L'œil du public, est sûr de la satire;
Un bon couplet, chez ce peuple falot,
De tout mérite est l'infaillible lot.
La jeune Églé, de pompons couronnée,
Devant un prêtre à minuit amenée,
Va dire un *oui*, d'un air tout ingénu,
A son mari, qu'elle n'a jamais vu.
Le lendemain, en triomphe on la mène
Au cours, au bal, chez Bourbon, chez la reine;
Le lendemain, sans trop savoir comment,
Dans tout Paris on lui donne un amant:
Roi [1] la chansonne, et son nom par la ville
Court ajusté sur l'air d'un vaudeville.
Églé s'en meurt: ses cris sont superflus.
Consolez-vous, Églé, d'un tel outrage:
Vous pleurerez, hélas! bien davantage,
Lorsque de vous on ne parlera plus.
Et nommez-moi la beauté, je vous prie,
De qui l'honneur fut toujours à couvert?
Lisez-moi Bayle, à l'article *Schomberg*,

[1] Poète connu en son temps par quelques opéra, et par quelques petites satires nommées *calottes*, qui sont tombées dans un profond oubli.

Vous y verrez que la Vierge Marie [1]
Des chansonniers, comme une autre, a souffert [2].
Jérusalem a connu la satire.
Persans, Chinois, baptisés, circoncis,
Prennent ses lois : la terre est son empire ;
Mais, croyez-moi, son trône est à Paris.
Là, tous les soirs, la troupe vagabonde
D'un peuple oisif, appelé le beau monde,
Va promener de réduit en réduit
L'inquiétude et l'ennui qui la suit :
Là, sont en foule antiques mijaurées,
Jeunes oisons et bégueules titrées,
Disant des riens d'un ton de perroquet,
Lorgnant des sots, et trichant au piquet ;
Blondins y sont, beaucoup plus femmes qu'elles,
Profondément remplis de bagatelles,
D'un air hautain, d'une bruyante voix,
Chantant, dansant, minaudant à la fois.
Si, par hasard, quelque personne honnête,
D'un sens plus droit et d'un goût plus heureux,

[1] Cette calomnie, citée dans Bayle et dans l'abbé Houteville, est tirée d'un ancien livre hébreu, intitulé *Toldos Jescut*, dans lequel on donne pour époux à cette personne sacrée Jonathan ; et celui que Jonathan soupçonne s'appelle Joseph Panther. Ce livre, cité par les premiers pères, est incontestablement du premier siècle.

[2] VAR. Des chansonniers comme une autre a souffert.
Certain lampon courut long-temps sur elle.
Dans un refrain cette mère pucelle
Se vit nichée, et le juif infidèle
Vous parle encore, avec un rire amer,
D'un rendez-vous avec monsieur Panther.
C'est de tout temps ainsi que la satire
A de son souffle infecté les esprits ;
La terre entière est, dit-on, son empire ;
Mais, croyez-moi, etc.

Des bons écrits ayant meublé sa tête,
Leur fait l'affront de penser à leurs yeux,
Tout aussitôt leur brillante cohue,
D'étonnement et de colère émue,
Bruyant essaim de frélons envieux,
Pique et poursuit cette abeille charmante,
Qui leur apporte, hélas! trop imprudente,
Ce miel si pur et si peu fait pour eux.

Quant aux héros, aux princes, aux ministres,
Sujets usés de nos discours sinistres,
Qu'on m'en nomme un dans Rome et dans Paris,
Depuis César jusqu'au jeune Louis,
De Richelieu jusqu'à l'ami d'Auguste,
Dont un Pasquin n'ait barbouillé le buste.
Ce grand Colbert, dont les soins vigilants
Nous avaient plus enrichis en dix ans
Que les mignons, les catins et les prêtres,
N'ont, en mille ans, appauvri nos ancêtres;
Cet homme unique, et l'auteur, et l'appui
D'une grandeur où nous n'osions prétendre,
Vit tout l'état murmurer contre lui;
Et le Français osa troubler la cendre[1]
Du bienfaiteur qu'il révère aujourd'hui.

Lorsque Louis, qui, d'un esprit si ferme,
Brava la mort comme ses ennemis,
De ses grandeurs ayant subi le terme,
Vers sa chapelle allait à Saint-Denys,
J'ai vu son peuple, aux nouveautés en proie,
Ivre de vin, de folie et de joie,

[1] Le peuple voulut déterrer M. Colbert à Saint-Eustache. (Édition de 1748.)

De cent couplets égayant le convoi,
Jusqu'au tombeau maudire encor son roi.
Vous avez tous connu, comme je pense,
Ce bon régent qui gâta tout en France :
Il était né pour la société,
Pour les beaux-arts, et pour la volupté;
Grand, mais facile, ingénieux, affable,
Peu scrupuleux, mais de crime incapable.
Et cependant, ô mensonge! ô noirceur!
Nous avons vu la ville et les provinces,
Au plus aimable, au plus clément des princes,
Donner les noms... Quelle absurde fureur!
Chacun les lit ces archives d'horreur,
Ces vers impurs, appelés *Philippiques* [1],
De l'imposture effroyables chroniques;
Et nul Français n'est assez généreux
Pour s'élever, pour déposer contre eux.
Que le mensonge un instant vous outrage,
Tout est en feu soudain pour l'appuyer :
La vérité perce enfin le nuage,
Tout est de glace à vous justifier.
Mais voulez-vous, après ce grand exemple,
Baisser les yeux sur de moindres objets?
Des souverains descendons aux sujets;
Des beaux esprits ouvrons ici le temple,
Temple autrefois l'objet de mes souhaits,
Que de si loin Desfontaines contemple,
Et que Gacon ne visita jamais.

[1] Libelle diffamatoire, en vers, contre M. le duc d'Orléans, régent du royaume, composé par La Grange-Chancel. On lui a pardonné. Bayle et Arnauld sont morts hors de leur patrie.

Entrons : d'abord on voit la Jalousie,
Du dieu des vers la fille et l'ennemie,
Qui, sous les traits de l'Émulation,
Souffle l'orgueil, et porte sa furie
Chez tous ces fous courtisans d'Apollon.
Voyez leur troupe inquiète, affamée,
Se déchirant pour un peu de fumée,
Et l'un sur l'autre épanchant plus de fiel
Que l'implacable et mordant janséniste
N'en a lancé sur le fin moliniste,
Ou que Doucin, cet adroit casuiste,
N'en a versé dessus Pasquier-Quesnel.
Ce vieux rimeur, couvert d'ignominies,
Organe impur de tant de calomnies,
Cet ennemi du public outragé,
Puni sans cesse, et jamais corrigé,
Ce vil Rufus [1], que jadis votre père
A, par pitié, tiré de la misère,
Et qui bientôt, serpent envenimé,
Piqua le sein qui l'avait ranimé;
Lui qui, mêlant la rage à l'impudence,
Devant Thémis accusa [2] l'innocence;
L'affreux Rufus [3], loin de cacher en paix

[1] Rousseau avait été secrétaire du baron de Breteuil, et avait fait contre lui une satire intitulée *La Baronade*. Il la lut à quelques personnes qui vivent encore, entre autres à madame la duchesse de Saint-Pierre. Madame la marquise du Châtelet, fille de M. de Breteuil, était parfaitement instruite de ce fait; et il y a encore des papiers originaux de madame du Châtelet qui l'attestent. Le baron de Breteuil lui pardonna généreusement.

[2] Il accusa M. Saurin, fameux géomètre, d'avoir fait des couplets infames, dont lui, Rousseau, était l'auteur, et fut condamné pour cette calomnie au bannissement perpétuel. (Édit. de 1739.)

[3] Voltaire a depuis, dans son *Mémoire sur la Satire*, publié en 1749,

Des jours tissus de honte et de forfaits,
Vient rallumer, aux marais de Bruxelles,
D'un feu mourant les pâles étincelles,
Et contre moi croit rejeter l'affront
De l'infamie écrite sur son front.
Mais que feront tous les traits satiriques
Que d'un bras faible il décoche aujourd'hui,
Et ces ramas de larcins marotiques,
Moitié français et moitié germaniques,
Pétris d'erreur, et de haine, et d'ennui [1] ?
Quel est le but, l'effet, la récompense,
De ces recueils d'impure médisance?
Le malheureux, délaissé des humains,
Meurt des poisons qu'ont préparés ses mains.
Ne craignons rien de qui cherche à médire.
En vain Boileau, dans ses sévérités,

reconnu que lorsqu'il employa ces expressions peu mesurées contre Rousseau, il avait *perdu patience;* et il s'excusa de l'avoir fait.

[1] Après ce vers on lisait :

Et vous, Launai, vous, Zoïle moderne,
D'écrits rimés barbouilleur subalterne,
Insecte vil, qui rampez pour piquer,
Et que nos yeux ne peuvent remarquer;
Je n'entends pas le bruit de vos murmures
Je ne sens pas vos frivoles morsures;
Car Émilie en ces mêmes moments
Remplit mon cœur et tous mes sentiments.
De son esprit mon ame pénétrée,
D'autres objets à peine est effleurée;
J'entends sa voix, je suis devant ses yeux:
Que tous les sots me déclarent la guerre,
Hors de leur monde, et porté dans les cieux,
Je ne vois plus la fange de la terre.

Personne ne sait plus ce que c'était que ce Launai *.

* C'est l'auteur de la comédie intitulée, *La Vérité fabuliste.*

A de Quinault dénigré les beautés ;
L'heureux Quinault, vainqueur de la satire,
Rit de sa haine, et marche à ses côtés.
Moi-même, enfin, qu'une cabale inique
Voulut noircir de son souffle caustique,
Je sais jouir, en dépit des cagots,
De quelque gloire, et même du repos.
Voici le point sur lequel je me fonde.
On entre en guerre en entrant dans le monde.
Homme privé, vous avez vos jaloux,
Rampant dans l'ombre, inconnus comme vous,
Obscurément tourmentant votre vie :
Homme public, c'est la publique envie
Qui contre vous lève son front altier.
Le coq jaloux se bat sur son fumier,
L'aigle dans l'air, le taureau dans la plaine :
Tel est l'état de la nature humaine.
La jalousie et tous ses noirs enfants
Sont au théâtre, au conclave, aux couvents.
Montez au ciel : trois déesses rivales [1]
Troublent le ciel, qui rit de leurs scandales.
Que faire donc ? à quel saint recourir ?
Je n'en sais point : il faut savoir souffrir.

[1] VAR. Montez au ciel : trois déesses rivales
Y vont porter leur haine et leurs scandales,
Et le beau ciel de nous autres chrétiens
Tout comme l'autre eut aussi ses vauriens.
Ne voit-on pas chez cet atrabilaire *
Qui d'Olivier fut un temps secrétaire,
Ange contre ange, Uriel et Nisroc
Contre Ariac, Asmodée et Moloc,

* Milton, secrétaire d'Olivier Cromwell, et qui justifia le meurtre de Charles Ier dans le plus abominable et le plus plat libelle qu'on ait jamais écrit.

ÉPITRE XLVIII.

A MADEMOISELLE SALLÉ[1].

Les Amours, pleurant votre absence,
Loin de nous s'étaient envolés;
Enfin les voilà rappelés
Dans le séjour de leur naissance.

Couvrant de sang les célestes campagnes,
Lançant des rocs, ébranlant des montagnes,
De purs esprits qu'un fendant coupe en deux,
Et du canon tiré de près sur eux :
Et le Messie allant, dans une armoire,
Prendre sa lance, instrument de sa gloire?
Vous voyez bien que la guerre est partout.
Point de repos, cela me pousse à bout.
Et quoi, toujours alerte, en sentinelle!
Que devient donc la paix universelle
Qu'un grand ministre en rêvant proposa,
Et qu'Irénée * aux sifflets exposa,
Et que Jean-Jacque orna de sa faconde,
Quand il fesait la guerre à tout le monde **?
O Patouillet! ô Nonotte, et consorts!
O mes amis la paix est chez les morts!
Chrétiennement mon cœur vous la souhaite.
Chez les vivants où trouver sa retraite?
Où fuir? que faire? à quel saint recourir? etc.

[1] Voltaire a fait cette épître pour son ami M. Thiriot, qui était amoureux de mademoiselle Sallé. Quoiqu'elle ait été désavouée dans les notes sur le *Dialogue de Pégase et du Vieillard*, on a raison de la croire de Voltaire, d'après ce qu'il en dit lui-même dans sa lettre à Thiriot, du 14 juillet 1733. (*Note de M. Beuchot.*)

* Irénée Castel de Saint-Pierre. On prétend que Sully avait eu le même projet.

** J. J. Rousseau a fait aussi un livre sur la paix universelle. Cette tirade avait été ajoutée à l'épître, dans le temps des querelles de Rousseau avec les gens de lettres.

Je les vis ces enfants ailés
Voler en foule sur la scène :
Pour y voir triompher leur reine,
Les états furent assemblés;
Tout avait déserté Cythère
Le jour, le plus beau de vos jours,
Où vous reçûtes de leur mère
Et la ceinture et les atours.
Dieux! quel fut l'aimable concours
Des Jeux qui, marchant sur vos traces,
Apprirent de vous pour toujours
Ces pas mesurés par les Graces,
Et composés par les Amours!
Des Ris l'essaim vif et folâtre
Avait occupé le théâtre
Sous les formes de mille amants;
Vénus et ses nymphes, parées
De modernes habillements,
Des loges s'étaient emparées.
Un tas de vains perturbateurs,
Soulevant les flots du parterre,
A vous, à vos admirateurs,
Vint aussi déclarer la guerre.
Je vis leur parti frémissant,
Forcé de changer de langage,
Vous rendre en pestant leur hommage,
Et jurer en applaudissant.
Restez, fille de Terpsichore :
L'Amour est las de voltiger;
Laissez soupirer l'étranger,
Brûlant de vous revoir encore.

Je sais que, pour vous attirer,
Le solide Anglais récompense
Le mérite errant que la France
Ne fait tout au plus qu'admirer.
Par sa généreuse industrie,
Il veut en vain vous rappeler :
Est-il rien qui doive égaler
Le suffrage de sa patrie?

ÉPITRE XLIX.

A M. DE FORMONT[1].

Juin 1733.

Rempli de goût, libre d'affaire,
Formont, vous savez sagement
Suivre en paix le sentier charmant
De Chapelle et de Sablière :
Car vous m'envoyez galamment
Des vers écrits facilement,
Dont le plaisir seul est le père;
Et, quoiqu'ils soient faits doctement,
C'est pour vous un amusement.
Vous rimez pour vous satisfaire,
Tandis que le pauvre Voltaire,
Esclave maudit du parterre,

[1] Voyez tome LVI, page 341.

Fait sa besogne tristement.
Il barbotte dans l'élément
Du vieux Danchet et de La Serre[1].
Il rimaille éternellement,
Corrige, efface assidûment,
Et le tout, messieurs, pour vous plaire.

ÉPITRE L.

A M. DE CIDEVILLE[2].

14 auguste 1733.

Une petite différence
Est entre Émilie et les dieux :
C'est que plus on s'informe d'eux,
Et moins alors on les encense.
Mais celle que vous adorez
Mérite un peu mieux votre hommage :
Sachez que quand vous la verrez,
Vous l'invoquerez davantage.

Je vais, sans vous dire son nom,
Satisfaire un peu votre envie;
Voici ce que c'est qu'Émilie :

[1] Voltaire travaillait alors à un opéra, et c'était probablement à celui de *Tanis et Zélide*, ou *les Rois pasteurs*, dans lequel il est question d'Osiris. (Édit. de Kehl.)

[2] Voyez tome LVI, page 374.

Elle est belle, et sait être amie;
Elle a l'imagination
Toujours juste et toujours fleurie;
Sa vive et sublime raison
Quelquefois a trop de saillie;
Elle a chassé de sa maison
Certain enfant tendre et fripon,
Mais retient la coquetterie;
Elle a, je vous jure, un génie
Digne d'Horace et de Newton,
Et n'en passe pas moins sa vie
Avec le monde, qui l'ennuie,
Et des banquiers de Pharaon.
Ne croyez pas qu'un tel hommage
Soit l'effet d'un peu trop d'ardeur :
L'amour serait votre partage;
A moi n'appartient tant d'honneur.
Grands dieux! (s'il en est d'autres qu'elle)
Ayez de moi quelque pitié :
Écartez une ardeur cruelle
Qui corromprait mon amitié!
L'amitié jamais ne s'altère;
Elle rend sagement heureux,
Sans emportement, sans mystère.
L'amour aurait plus de quoi plaire;
Mais c'est un feu trop dangereux.
On a des moments si fâcheux
Avec gens de ce caractère!

ÉPITRE LI.

A MADEMOISELLE DE GUISE,

SUR SON MARIAGE AVEC LE DUC DE RICHELIEU.

Avril 1734.

Un prêtre, un oui, trois mots latins,
A jamais fixent vos destins,
Et le célébrant d'un village,
Dans la chapelle de Montjeu,
Très-chrétiennement vous engage
A coucher avec Richelieu,
Avec Richelieu ce volage,
Qui va jurer par ce saint nœud
D'être toujours fidèle et sage.
Nous nous en défions un peu;
Et vos grands yeux noirs, pleins de feu,
Nous rassurent bien davantage
Que les serments qu'il fait à Dieu.
Mais vous, madame la duchesse,
Quand vous reviendrez à Paris,
Songez-vous combien de maris
Viendront se plaindre à votre altesse?
Ces nombreux cocus qu'il a faits
Ont mis en vous leur espérance:
Ils diront, voyant vos attraits,
Dieux, quel plaisir que la vengeance!

Vous sentez bien qu'ils ont raison,
Et qu'il faut punir le coupable :
L'heureuse loi du talion
Est des lois la plus équitable.
Quoi ! votre cœur n'est point rendu ?
Votre sévérité me gronde !
Ah ! quelle espèce de vertu
Qui fait enrager tout le monde !
Faut-il donc que de vos appas
Richelieu soit l'unique maître ?
Est-il dit qu'il ne sera pas
Ce qu'il a tant mérité d'être ?
Soyez donc sage, s'il le faut ;
Que ce soit là votre chimère :
Avec tous les talents de plaire
Il faut bien avoir un défaut.
Dans cet emploi noble et pénible
De garder ce qu'on nomme honneur,
Je vous souhaite un vrai bonheur :
Mais voilà la chose impossible.

ÉPITRE LII.

A M. ***.

Du camp de Philisbourg, le 3 juillet 1734.

C'est ici que l'on dort sans lit,
Et qu'on prend ses repas par terre

Je vois et j'entends l'atmosphère
Qui s'embrase et qui retentit
De cent décharges de tonnerre;
Et dans ces horreurs de la guerre
Le Français chante, boit, et rit.
Bellone va réduire en cendres
Les courtines de Philisbourg,
Par cinquante mille Alexandres
Payés à quatre sous par jour :
Je les vois, prodiguant leur vie,
Chercher ces combats meurtriers,
Couverts de fange et de lauriers,
Et pleins d'honneur et de folie.
Je vois briller au milieu d'eux
Ce fantôme nommé la Gloire,
A l'œil superbe, au front poudreux,
Portant au cou cravate noire,
Ayant sa trompette en sa main,
Sonnant la charge et la victoire,
Et chantant quelques airs à boire,
Dont ils répètent le refrain [1].
O nation brillante et vaine!
Illustres fous, peuple charmant,
Que la Gloire à son char enchaîne,
Il est beau d'affronter gaiement

[1] Après ce vers, on lisait ceux-ci, qui étaient la fin de la pièce :

Déjà le maréchal de Noaille,
Qui suit ce fantôme au grand trop,
Croyant qu'on va donner bataille
En paraît un peu moins dévot ;
Tous les saints au diable il envoie,
Et vient de donner pour le mot :
Vive l'honneur ! vive la joie !

Le trépas et le prince Eugène.
Mais, hélas! quel sera le prix
De vos héroïques prouesses!
Vous serez cocus dans Paris
Par vos femmes et vos maîtresses.

ÉPITRE LIII.

A M. LE COMTE DE TRESSAN.

1734.

Hélas! que je me sens confondre
Par tes vers et par tes talents!
Pourrais-je encore à quarante ans
Les mériter, et leur répondre?
Le temps, la triste adversité
Détend les cordes de ma lyre.
Les Jeux, les Amours m'ont quitté;
C'est à toi qu'ils viennent sourire,
C'est toi qu'ils veulent inspirer,
Toi, qui sais, dans ta double ivresse,
Chanter, adorer ta maîtresse,
En jouir, et la célébrer.
Adieu; quand mon bonheur s'envole,
Quand je n'ai plus que des désirs,
Ta félicité me console
De la perte de mes plaisirs.

ÉPITRE LIV.

A M. LE MARQUIS D'USSÉ[1].

1734.

Si d'Horace le doux langage,
Et la prose de Cicéron,
La vérité, le badinage,
Si tout cela n'est pas raison,
Apprenez-nous quel autre nom
Il faut qu'on donne à votre ouvrage.
Cette raison, je l'avouerai,
N'est pas le don le plus sacré
Que l'homme reçut en partage;
Il en est un autre, à mon gré,
Au-dessus de l'esprit du sage,
Un don plus beau, plus précieux,
Par qui la raison embellie
Plaît en tout temps comme en tous lieux.
Quel est ce don? c'est le génie.
On a vu ce génie heureux
Vous inspirer dès votre enfance.
En vain de l'âge qui s'avance
La main vient blanchir vos cheveux,
Votre esprit ferme et vigoureux
Ne connaît point la décadence.

[1] Tome LVI, page 469.

Vous n'êtes point tel que Rousseau,
Dont l'ennuyeuse hypocrisie
Change son or en oripeau,
Et ses chansons en homélie.
Vos vers sont dignes des premiers
Que votre beau printemps fit naître;
Vous fûtes, vous serez mon maître.
Vivez, rimez; puissiez-vous être
Immortel comme vos lauriers!

ÉPITRE LV.

A M. DE CIDEVILLE[1].

6 février 1735.

Allez, mes vers, aux rivages de Seine;
N'arrêtez point dans les murs de Paris;
Gardez-vous en, les arts y sont proscrits:
Des gens dévots la sottise et la haine
Y font la guerre à tous les bons écrits.
Vers indiscrets, enfants de la nature,
Dictés souvent par ce fripon d'Amour,
Ou par la voix de la vérité pure,
Fuyez Paris, n'allez point à la cour,
Si vous n'avez onguent pour la brûlure.
Allez plus loin, sur le bord neustrien,
Vous y verrez certain homme de bien,

[1] Tome LVI, page 487.

Qui réunit, voluptueux et sage,
L'art de penser au riant badinage.
Il veut vous voir, allez; et plût aux dieux
Qu'ainsi que vous je parusse à ses yeux!
Ne craignez point son goût ni sa prudence;
Puisqu'il est sage, il est plein d'indulgence.
Allez d'abord saluer humblement
Ses vers heureux, ses vers qui vous effacent;
Aimez-les tous, encor qu'ils vous surpassent;
Et faites-leur ce petit compliment:
Frères très-chers, enfants de Cideville,
Recevez-nous avec cet air facile
Que votre père a répandu sur vous.
Nous sommes fils de son ami Voltaire.
Par charité, beaux vers, apprenez-nous
L'art d'être aimé: c'est l'art de votre père.

ÉPITRE LVI.

A M. LE COMTE ALGAROTTI.

1735.

Lorsque ce grand courrier de la philosophie,
Condamine l'observateur [1],
De l'Afrique au Pérou conduit par Uranie,

[1] MM. Godin, Bouguer et de La Condamine, étaient partis alors pour faire leurs observations en Amérique, dans des contrées voisines de l'équateur. MM. de Maupertuis, Clairaut et Le Monnier,

Par la gloire et par la manie,
S'en va griller sous l'équateur,
Maupertuis et Clairaut, dans leur docte fureur,
Vont geler au pôle du monde.
Je les vois d'un degré mesurer la longueur
Pour ôter au peuple rimeur
Ce beau nom de machine ronde,
Que nos flasques auteurs, en chevillant leurs vers,
Donnaient à l'aventure à ce plat univers.

Les astres étonnés, dans leur oblique course,
Le grand, le petit Chien, et le Cheval, et l'Ourse,
Se disent l'un à l'autre, en langage des cieux:
« Certes, ces gens sont fous, ou ces gens sont des dieux. »

Et vous, Algarotti [1], vous, cygne de Padoue,
Élève harmonieux du cygne de Mantoue,
Vous allez donc aussi, sous le ciel des frimas,
Porter, en grelottant, la lyre et le compas,
Et sur des monts glacés traçant des parallèles,
Faire entendre aux Lapons vos chansons immortelles?

Allez donc, et du pôle observé, mesuré,
Revenez aux Français apporter des nouvelles.
Cependant je vous attendrai,
Tranquille admirateur de votre astronomie,
Sous mon méridien, dans les champs de Cirey,

devaient dans la même vue partir pour le Nord, et M. Algarotti était du voyage. Il s'agissait de décider si la terre est un sphéroïde aplati ou alongé.

[1] M. Algarotti fesait très-bien des vers en sa langue, et avait quelques connaissances en mathématiques.

N'observant désormais que l'astre d'Émilie.
Échauffé par le feu de son puissant génie,
Et par sa lumière éclairé,
Sur ma lyre je chanterai
Son ame universelle autant qu'elle est unique;
Et j'atteste les cieux, mesurés par vos mains,
Que j'abandonnerais pour ses charmes divins
L'équateur et le pôle arctique.

EPITRE LVII.

A M. THIRIOT[1].

A Cirey, le 13 octobre 1735.

Votre lettre, mon tendre ami,
Porte ce double caractère[2];
Aussi ce n'est point à demi
Que votre missive a su plaire
A la nymphe sage et légère[3]
Dont le bon goût s'est affermi
Si loin des routes du vulgaire.
Elle sait penser et sentir,
Et philosopher, et jouir;
Ce que peu de gens savent faire.
Ah! je vous verrais accourir
A son aimable sanctuaire,

[1] Tome LVI, page 555.
[2] Gens dont le cœur s'exprime avec esprit. — [3] Madame du Châtelet.

La voir, l'admirer, la chérir.
Vous m'avoueriez que sa lumière
Sait éclairer sans éblouir;
Oui, vous vous laisseriez ravir
Par cette ame si singulière,
Qui, sans effort, sait réunir
Les arts, la raison, le plaisir,
Les travaux et le doux loisir,
Tout le Parnasse et tout Cythère.
Je vous connais, et de ce pas
Vous franchiriez votre hémisphère,
Pour voir, pour aimer tant d'appas :
Mais je sais qu'on ne quitte pas
Pollion de la Poplinière [1].

ÉPITRE LVIII.

A M L'ABBÉ DE BRETEUIL [2].

1735.

Vénus, et le dieu de la table,
Et Martelière à leur côté,
Chantaient tous trois un air aimable,
Que tous trois vous avaient dicté :
Mais bientôt réduits à se taire,

[1] La Popelinière, riche financier, fesait représenter chez lui de mauvaises comédies dont il se disait l'auteur. La toile de son théâtre portait ces mots : *Fovet et ipse facit.*

[2] Tome LVI, page 489.

Quelle douleur trouble leurs sens,
Quand on leur dit qu'en son printemps
Le plus gai, le plus fait pour plaire,
Des convives et des amants,
Laissait là Comus et Cythère,
Pour être grand-vicaire à Sens!
Plaisirs, amours, troupe légère,
Il faut calmer votre douleur;
La sainte Église aura beau faire,
Vous serez toujours dans son cœur :
Du froid séjour de la Prudence
Il saura descendre en vos bras,
Escorté de la Bienséance,
Qui relève encor vos appas,
Et qui donne une jouissance
Que l'Attaignant ne connaît pas.
Un cœur indiscret et volage,
Toujours occupé de jouir,
A souvent l'ennui pour partage;
Mais celui qui sait s'asservir
A ses devoirs, et vivre en sage,
Est bien plus digne du plaisir,
Et le goûte bien davantage.
Ainsi Bossuet autrefois,
Ce dernier père de l'Église,
Dans les bras de la jeune Lise,
Devint père aussi quelquefois.
Monsieur son neveu dans le temple
Apporta les mêmes vertus :
C'est un bel exemple de plus;
Mais on n'a pas besoin d'exemple.

ÉPITRE LIX.

A M. DE CIDEVILLE[1],

QUI AVAIT ENVOYÉ A M. DE VOLTAIRE UN OPÉRA DE DAPHNIS ET CHLOÉ.

A Cirey, 1735.

Lorsque la divine Émilie
A l'ombre des bois entendit
Cette élégante bergerie,
Où l'ignorant Daphnis languit
Près de son innocente amie;
Où le Dieu d'amour s'applaudit
De leur naïve sympathie;
Où des jeux la troupe choisie
Danse avec eux et leur sourit;
Où, sans art, sans coquetterie,
Le sentiment règne, et bannit
Ce qu'on nomme galanterie;
Où ce qu'on pense et ce qu'on dit
Est tendre sans afféterie;
Alors notre belle Émilie
Soupira tendrement, et dit:
Si les innocents que conduit
La nature simple et sauvage,
Ont tant de tendresse en partage,

[1] Tome LVI, page 524.

Que feront donc les gens d'esprit?
Ma main, peu juste, mais légère,
Tenait autrefois tour-à-tour
Ou le flageolet de l'Amour,
Ou la trompette de la guerre :
Aujourd'hui, disciple nouveau
De Mansard et de La Guépierre,
Je tiens une toise, une équerre ;
Je mets une cour au niveau;
J'arrondis la forme grossière
D'un pilastre ou d'un chapiteau,
Et je fais façonner la pierre
Sous le dur tranchant du ciseau.
Dans la fable on nous fait entendre
Que du haut des cieux Apollon
Vint bâtir les murs d'Ilion
Sur les rivages du Scamandre.
Mon sort est plus beau mille fois,
Plus heureux, plus digne d'envie :
Il était le maçon des rois,
Et je suis celui d'Émilie.
Apollon, banni par les dieux,
Regretta la voûte azurée,
Que regretterais-je en ces lieux?
C'est moi qui suis dans l'empyrée.

ÉPITRE LX.

A M. BERGER[1],

Qui lui avait envoyé la Description du Hameau, de Bernard, en vers de quatre syllabes, et qui commence ainsi :

Rien n'est si beau
Que mon hameau, etc.

A Cirey, janvier 1736.

De ton Bernard
J'aime l'esprit,
J'aime l'écrit
Que de sa part
Tu viens de mettre
Avec ta lettre.
Son heureux mètre,
Coulant sans art,
Brillant sans fard,
C'est la peinture
De la nature;
C'est un tableau
Fait par Watteau.
Sachez aussi
Que la déesse
Enchanteresse
De ce lieu-ci,

[1] Tome LVII, page 21.

Voyant l'espèce
De vers si courts,
Que les amours
Eux-même ont faits,
A dit qu'auprès
De ces vers nains,
Vifs et badins,
Tous les plus longs,
Faits par Voltaire,
Ne pourraient guère
Être aussi bons.

ÉPITRE LXI.

A M. DE SAINT-LAMBERT.

1736.

Mon esprit avec embarras
Poursuit des vérités arides;
J'ai quitté les brillants appas
Des muses, mes dieux et mes guides,
Pour l'astrolabe et le compas
Des Maupertuis et des Euclides.
Du vrai le pénible fatras
Détend les cordes de ma lyre;
Vénus ne veut plus me sourire;
Les Graces détournent leurs pas.
Ma muse, les yeux pleins de larmes,

Saint-Lambert, vole auprès de vous;
Elle vous prodigue ses charmes :
Je lis vos vers, j'en suis jaloux.
Je voudrais en vain vous répondre;
Son refus vient de me confondre :
Vous avez fixé ses amours,
Et vous les fixerez toujours.
Pour former un lien durable
Vous avez sans doute un secret;
Je l'envisage avec regret,
Et ce secret, c'est d'être aimable.

ÉPITRE LXII.

A MADAME DE CHAMPBONIN[1].

Que m'importe le vain murmure
De cette canaille à tonsure[2]
Qui n'entend rien de mes écrits?
Tous les maudissons qu'ils me donnent,
Et les orémus qu'ils entonnent,
Sont tous pour moi du même prix.
Je consens qu'on m'excommunie,
Pourvu qu'un jour au Champbonin
Avec toi je passe ma vie.
Je consens que, dans ton jardin,

[1] Tome LVII, page 86.

[2] Madame de Champbonin lui avait donné avis que des prêtres avaient écrit contre lui à la cour. (Édit. de Kehl.)

On m'enterre comme un impie,
Honnête homme et mauvais chrétien,
Philosophe non sans folie,
Avec un cœur digne du tien :
Si tu m'aimes, il faudra bien
Et qu'on m'estime et qu'on m'envie.

ÉPITRE LXIII.

A MADEMOISELLE DE LUBERT.

Charmante Iris, qui, sans chercher à plaire,
Savez si bien le secret de charmer;
Vous dont le cœur, généreux et sincère,
Pour son repos sut trop bien l'art d'aimer;
Vous dont l'esprit, formé par la lecture,
Ne parle pas toujours mode et coiffure;
Souffrez, Iris, que ma muse aujourd'hui
Cherche à tromper un moment votre ennui.
Auprès de vous on voit toujours les Graces;
Pourquoi bannir les Plaisirs et les Jeux?
L'Amour les veut rassembler sur vos traces,
Pourquoi chercher à vous éloigner d'eux?
Du noir chagrin volontaire victime,
Vous seule, Iris, faites votre tourment,
Et votre cœur croirait commettre un crime
S'il se prêtait à la joie un moment.
De vos malheurs je sais toute l'histoire;

L'Amour, l'Hymen, ont trahi vos désirs [1] :
Oubliez-les ; ce n'est que des plaisirs
Dont nous devons conserver la mémoire.
Les maux passés ne sont plus de vrais maux ;
Le présent seul est de notre apanage,
Et l'avenir peut consoler le sage,
Mais ne saurait altérer son repos.
Du cher objet que votre cœur adore
Ne craignez rien ; comptez sur vos attraits :
Il vous aima ; son cœur vous aime encore,
Et son amour ne finira jamais.
Pour son bonheur bien moins que pour le vôtre
De la Fortune il brigue les faveurs ;
Elle vous doit, après tant de rigueurs,
Pour son honneur rendre heureux l'un et l'autre.
D'un tendre ami, qui jamais ne rendit
A la Fortune un criminel hommage,
Ce sont les vœux. Goûtez, sur son présage,
Dès ce moment le sort qu'il vous prédit.

[1] La mère de M. le président Rougeot s'était opposée au mariage de son fils avec mademoiselle de Lubert, parce qu'elle ne voulait point avoir, disait-elle, une bru bel esprit.

ÉPITRE LXIV.

A MADAME LA MARQUISE DU CHATELET.

SUR LA PHILOSOPHIE DE NEWTON.

1736 [1].

Tu m'appelles à toi, vaste et puissant génie,
Minerve de la France, immortelle Émilie;
Je m'éveille à ta voix, je marche à ta clarté [2]
Sur les pas des Vertus et de la Vérité.
Je quitte Melpomène et les jeux du théâtre,
Ces combats, ces lauriers, dont je fus idolâtre;
De ces triomphes vains mon cœur n'est plus touché.
Que le jaloux Rufus, à la terre attaché,
Traîne au bord du tombeau la fureur insensée
D'enfermer dans un vers une fausse pensée;
Qu'il arme contre moi ses languissantes mains
Des traits qu'il destinait au reste des humains;
Que quatre fois par mois un ignorant Zoïle

[1] Cette épître est de 1736, car il en est fait mention dans la lettre du prince royal de Prusse, du 3 décembre 1736; mais elle ne fut imprimée qu'en 1738, à la tête des *Éléments de la philosophie de Newton*. (*Note de M. Beuchot.*)

[2] VAR. Disciple de Newton et de la vérité,
Tu pénètres mes sens des feux de ta clarté;
Je renonce aux lauriers que long-temps au théâtre
Chercha d'un vain plaisir mon esprit idolâtre;
De ces triomphes vains, etc.

Élève, en frémissant, une voix imbécile :
Je n'entends point leurs cris, que la haine a formés ;
Je ne vois point leurs pas, dans la fange imprimés.
Le charme tout puissant de la philosophie
Élève un esprit sage au-dessus de l'envie.
Tranquille au haut des cieux que Newton s'est soumis,
Il ignore en effet s'il a des ennemis :
Je ne les connais plus. Déjà de la carrière
L'auguste Vérité vient m'ouvrir la barrière ;
Déjà ces tourbillons, l'un par l'autre pressés,
Se mouvant sans espace, et sans règle entassés,
Ces fantômes savants à mes yeux disparaissent.
Un jour plus pur me luit ; les mouvements renaissent.
L'espace, qui de Dieu contient l'immensité,
Voit rouler dans son sein l'univers limité,
Cet univers si vaste à notre faible vue,
Et qui n'est qu'un atome, un point dans l'étendue.
Dieu parle, et le chaos se dissipe à sa voix :
Vers un centre commun tout gravite à la fois.
Ce ressort si puissant, l'ame de la nature,
Était enseveli dans une nuit obscure ;
Le compas de Newton, mesurant l'univers,
Lève enfin ce grand voile, et les cieux sont ouverts.
Il déploie à mes yeux, par une main savante,
De l'astre des saisons la robe étincelante :
L'émeraude, l'azur, le pourpre, le rubis,
Sont l'immortel tissu dont brillent ses habits.
Chacun de ses rayons, dans sa substance pure,
Porte en soi les couleurs dont se peint la nature ;
Et, confondus ensemble, ils éclairent nos yeux ;
Ils animent le monde, ils emplissent les cieux.

Confidents du Très-Haut, substances éternelles,
Qui brûlez de ses feux, qui couvrez de vos ailes
Le trône où votre maître est assis parmi vous,
Parlez : du grand Newton n'étiez-vous point jaloux ?

La mer entend sa voix. Je vois l'humide empire
S'élever, s'avancer vers le ciel qui l'attire :
Mais un pouvoir central arrête ses efforts ;
La mer tombe, s'affaisse, et roule vers ses bords.

Comètes, que l'on craint à l'égal du tonnerre,
Cessez d'épouvanter les peuples de la terre :
Dans une ellipse immense achevez votre cours ;
Remontez, descendez près de l'astre des jours ;
Lancez vos feux, volez, et, revenant sans cesse,
Des mondes épuisés ranimez la vieillesse.

Et toi, sœur du soleil, astre qui, dans les cieux,
Des sages éblouis trompais les faibles yeux,
Newton de ta carrière a marqué les limites ;
Marche, éclaire les nuits, tes bornes sont prescrites.

Terre, change de forme ; et que la pesanteur,
En abaissant le pôle, élève l'équateur [1].
Pôle immobile aux yeux, si lent dans votre course,
Fuyez le char glacé des sept astres de l'Ourse :
Embrassez, dans le cours de vos longs mouvements [2],
Deux cents siècles entiers par-delà six mille ans.

[1] Var. Change de forme, ô terre ! et que ta pesanteur,
Augmentant sous le pôle, élève l'équateur.

Autre variante :

Terre, change de forme, et que la pesanteur,
Abaissant tes côtés, soulève l'équateur.

[2] C'est la période de la précession des équinoxes, laquelle s'accomplit en vingt-six mille neuf cents ans, ou environ. (Édition de 1748.)

Que ces objets sont beaux! que notre ame épurée
Vole à ces vérités dont elle est éclairée!
Oui, dans le sein de Dieu, loin de ce corps mortel,
L'esprit semble écouter la voix de l'Éternel.

Vous à qui cette voix se fait si bien entendre,
Comment avez-vous pu, dans un âge encor tendre,
Malgré les vains plaisirs, ces écueils des beaux jours [1],
Prendre un vol si hardi, suivre un si vaste cours?
Marcher, après Newton, dans cette route obscure
Du labyrinthe immense où se perd la nature?
Puissé-je auprès de vous, dans ce temple écarté,
Aux regards des Français montrer la vérité!
Tandis qu'Algarotti [2], sûr d'instruire et de plaire,
Vers le Tibre étonné conduit cette étrangère,
Que de nouvelles fleurs il orne ses attraits,
Le compas à la main, j'en tracerai les traits;
De mes crayons grossiers je peindrai l'immortelle.
Cherchant à l'embellir, je la rendrais moins belle:
Elle est, ainsi que vous, noble, simple, et sans fard,
Au-dessus de l'éloge, au-dessus de mon art.

[1] VAR. Malgré les vains plaisirs, cet écueil des beaux jours.

[2] M. Algarotti, jeune Vénitien, fesait imprimer alors à Venise un Traité sur la lumière, *Newtonianismo per le Dame*, dans lequel il expliquait l'attraction. M. de Voltaire fut le premier en France qui expliqua les découvertes de Newton.

ÉPITRE LXV.

AU PRINCE ROYAL,

DEPUIS ROI DE PRUSSE.

DE L'USAGE DE LA SCIENCE DANS LES PRINCES.

Octobre 1736.

Prince, il est peu de rois que les muses instruisent;
Peu savent éclairer les peuples qu'ils conduisent.
Le sang des Antonins sur la terre est tari;
Car, depuis ce héros de Rome si chéri,
Ce philosophe roi, ce divin Marc-Aurèle,
Des princes, des guerriers, des savants le modèle,
Quel roi, sous un tel joug osant se captiver,
Dans les sources du vrai sut jamais s'abreuver?
Deux ou trois, tout au plus, prodiges dans l'histoire,
Du nom de philosophe ont mérité la gloire;
Le reste est à vos yeux le vulgaire des rois,
Esclaves des plaisirs, fiers oppresseurs des lois,
Fardeaux de la nature, ou fléaux de la terre,
Endormis sur le trône, ou lançant le tonnerre.
Le monde, aux pieds des rois, les voit sous un faux jour.
Qui sait régner sait tout, si l'on en croit la cour.
Mais quel est en effet ce grand art politique,
Ce talent si vanté dans un roi despotique?
Tranquille sur le trône, il parle, on obéit;
S'il sourit, tout est gai; s'il est triste, on frémit.

Quoi! régir d'un coup d'œil une foule servile,
Est-ce un poids si pesant, un art si difficile?
Non : mais fouler aux pieds la coupe de l'erreur,
Dont veut vous enivrer un ennemi flatteur,
Des prélats courtisans confondre l'artifice,
Aux organes des lois enseigner la justice;
Du séjour doctoral chassant l'absurdité,
Dans son sein ténébreux placer la vérité,
Éclairer le savant, et soutenir le sage,
Voilà ce que j'admire, et c'est là votre ouvrage.
L'ignorance, en un mot, flétrit toute grandeur.
Du dernier roi d'Espagne [1] un grave ambassadeur
De deux savants anglais reçut une prière;
Ils voulaient, dans l'école apportant la lumière,
De l'air qu'un long cristal enferme en sa hauteur
Aller au haut d'un mont marquer la pesanteur [2].
Il pouvait les aider dans ce savant voyage;
Il les prit pour des fous : lui seul était peu sage.
Que dirai-je d'un pape et de sept cardinaux [3],

[1] Cette aventure se passa à Londres, la première année du règne de Charles II, roi d'Espagne. (Édit. in-4°.)

[2] Il s'agissait de reconnaître la différence du poids de l'atmosphère au pied et au sommet de la montagne. Pour s'épargner l'embarras d'y transporter un baromètre, on se proposait d'employer un siphon, dont une des branches serait bouchée à l'extrémité supérieure; le bas étant rempli de mercure, qui doit être de niveau dans les deux branches au pied de la montagne. Au sommet le mercure se trouve plus haut dans la branche ouverte, et plus bas dans la branche fermée. La différence de niveau sert à connaître celle du poids de l'atmosphère. Plus la branche fermée (c'est-à-dire le tube qui renferme l'air de la montagne) est longue, plus l'expérience peut être exacte. Voilà pourquoi M. de Voltaire dit, *un long cristal.* Depuis qu'on sait construire des baromètres portatifs, on a cessé d'employer toute autre espèce d'instrument pour ces expériences. (Édit. de Kehl.)

[3] Le pape Zacharie, qui régna de 741 à 752.

D'un zèle apostolique unissant les travaux,
Pour apprendre aux humains, dans leurs augustes codes,
Que c'était un péché de croire aux antipodes?
Combien de souverains, chrétiens et musulmans,
Ont tremblé d'une éclipse, ont craint des talismans!
Tout monarque indolent, dédaigneux de s'instruire,
Est le jouet honteux de qui veut le séduire.
Un astrologue, un moine, un chimiste effronté,
Se font un revenu de sa crédulité.
Il prodigue au dernier son or par avarice;
Il demande au premier si Saturne propice,
D'un aspect fortuné regardant le soleil,
L'appelle à table, au lit, à la chasse, au conseil;
Il est aux pieds de l'autre; et, d'une ame soumise,
Par la crainte du diable, il enrichit l'Église.
Un pareil souverain ressemble à ces faux dieux,
Vils marbres adorés, ayant en vain des yeux;
Et le prince éclairé, que la raison domine,
Est un vivant portrait de l'essence divine.
Je sais que dans un roi l'étude, le savoir,
N'est pas le seul mérite et l'unique devoir;
Mais qu'on me nomme enfin dans l'histoire sacrée,
Le roi dont la mémoire est le plus révérée:
C'est ce bon Salomon, que Dieu même éclaira,
Qu'on chérit dans Sion, que la terre admira,
Qui mérita des rois le volontaire hommage.
Son peuple était heureux, il vivait sous un sage:
L'Abondance, à sa voix, passant le sein des mers,
Volait pour l'enrichir des bouts de l'univers;
Comme à Londre, à Bordeaux, de cent voiles suivie,
Elle apporte, au printemps, les trésors de l'Asie.

Ce roi, que tant d'éclat ne pouvait éblouir,
Sut joindre à ses talents l'art heureux de jouir.
Ce sont là les leçons qu'un roi prudent doit suivre;
Le savoir, en effet, n'est rien sans l'art de vivre.
Qu'un roi n'aille donc point, épris d'un faux éclat,
Pâlissant sur un livre, oublier son état;
Que plus il est instruit, plus il aime la gloire.
De ce monarque anglais vous connaissez l'histoire :
Dans un fatal exil Jacques [1] laissa périr
Son gendre infortuné, qu'il eût pu secourir.
Ah! qu'il eût mieux valu, rassemblant ses armées,
Délivrer des Germains les villes opprimées,
Venger de tant d'états les désolations,
Et tenir la balance entre les nations,
Que d'aller, des docteurs briguant les vains suffrages,
Au doux enfant Jésus dédier ses ouvrages!
Un monarque éclairé n'est pas un roi pédant:
Il combat en héros, il pense en vrai savant.
Tel fut ce Julien méconnu du vulgaire,
Philosophe et guerrier, terrible et populaire.
Ainsi ce grand César, soldat, prêtre, orateur,
Fut du peuple romain l'oracle et le vainqueur.
On sait qu'il fit encor bien pis dans la jeunesse [2];
Mais tout sied au héros, excepté sa faiblesse.

[1] Le roi Jacques fit un petit traité de théologie, qu'il dédia à l'enfant Jésus. (Édit. in-4°.)

[2] Var. Il serait aujourd'hui votre modèle auguste,
Et votre exemple en tout, s'il avait été juste.

ÉPITRE LXVI.

AU PRINCE ROYAL DE PRUSSE[1].

A Cirey, le 27 mai 1737.

C'est sans doute un héros, c'est un sage, un grand homme,
Qui fonda cet asile embelli par vos pas;
Mais cet honneur n'est dû qu'aux vrais héros de Rome;
Rémus ne le méritait pas.
Scipion l'Africain, bravant sa république,
En quittant un sénat trop ingrat envers lui,
Porta dans vos climats ce courage héroïque
Qui fesait trembler Rome, et qui fut son appui;
Cicéron dans l'exil y porta l'éloquence,
Ce grand art des Romains, cette auguste science
D'embellir la raison, de forcer les esprits;
Ovide y fit briller un art d'un plus grand prix,
L'art d'aimer, de le dire, et surtout l'art de plaire.
Tous trois vous ont formé, leur esprit vous éclaire:
Voilà les fondateurs de ces aimables lieux.
Vous suivez leur exemple, ils sont vos vrais aïeux.
La véritable Rome est cette heureuse enceinte,
Où les plaisirs pour vous vont tous se signaler.
L'autre Rome est tombée, et n'est plus que la sainte;
Remusberg est la seule où je voudrais aller.

[1] Voyez tome L, page 97.

ÉPITRE LXVII.

A M. DE CIDEVILLE[1].

A Cirey, ce 23 décembre 1737.

L'amitié, ma déesse unique,
Vient enfin de me réveiller
De cette langueur léthargique
Où je paraissais sommeiller,
Et m'a dit d'un ton véridique,
N'as-tu pas assez barbouillé
Ton système philosophique?
Assez énoncé, détaillé,
De Louis l'histoire authentique?
N'as-tu pas encor rimaillé
Récemment une œuvre tragique?
Seras-tu sans cesse embrouillé
De vers et de mathématique?
Renonce plutôt à Newton,
A Sophocle, aux vers de Virgile,
A tous les maîtres d'Hélicon;
Mais sois fidèle à Cideville.
J'ai répondu du même ton:
O ma patronne, ô ma déesse!
Cideville est le plus beau don
Que je tienne de ta tendresse;

[1] Voyez tome LVII, page. 227.

Il est lui seul mon Apollon;
C'est lui dont je veux le suffrage;
Pour lui mon esprit tout entier
S'occupait d'un trop long ouvrage;
Et si j'ai paru l'oublier,
C'est pour lui plaire davantage.

ÉPITRE LXVIII.

A M. DE FORMONT[1].

A Cirey, 23 décembre 1737.

A mon très-cher ami Formont,
Demeurant sur le double mont,
Au-dessus de Vincent Voiture,
Vers la taverne où Bachaumont
Buvait et chantait sans mesure,
Où le plaisir et la raison
Ramenaient le bon Épicure.
Vous voulez donc que des filets
De l'abstraite philosophie
Je revole au brillant palais
De l'agréable poésie,
Au pays où règnent Thalie,
Et le cothurne, et les sifflets?
Mon ami, je vous remercie
D'un conseil si doux et si sain.

[1] Voyez tome LVII, page 230.

Vous le voulez; je cède enfin
A ce conseil, à mon destin.
Je vais de folie en folie,
Ainsi qu'on voit une catin
Passer du guerrier au robin,
Au gras prieur d'une abbaye,
Au courtisan, au citadin:
Ou bien, si vous voulez encore,
Ainsi qu'une abeille au matin
Va sucer les pleurs de l'Aurore
Ou sur l'absinthe, ou sur le thym,
Toujours travaille et toujours cause,
Et nous pétrit son miel divin
Des gratte-cus et de la rose.

ÉPITRE LXIX.

A M. DE MAUPERTUIS[1].

A Cirey-Kittis[2], 22 mai 1738.

Lorsque la Vérité, sur les gouffres de l'onde,
Dirigeait votre course aux limites du monde,
Tout le Nord tressaillit, tout le conseil des dieux
Descendit de l'Olympe, et vint sur l'hémisphère
Contempler à quel point les enfants de la terre

[1] Voyez tome LVII, page 280.

[2] Allusion à l'observatoire de Kittis, sous le cercle polaire. (Édition de Kehl.)

Oseraient pénétrer dans les secrets des cieux.
Iris y déployait sa charmante parure
Dans cet arc lumineux que nous peint la nature :
Prodige pour le peuple, et charme de nos yeux.
Pour la seconde fois, oubliant sa carrière,
Détournant ses chevaux et son char de rubis,
Le père des saisons franchissait sa barrière ;
Il vint, il tempéra les traits de sa lumière :
Il avança vers vous tel qu'il parut jadis,
Lorsque dans son palais il embrassa son fils,
Son fils qui moins que vous lui parut téméraire.
Atlas, par qui le ciel fut, dit-on, soutenu,
Aux champs de Tornéo parut avec Hercule.
On vante en vain leurs noms chez la Grèce crédule :
Ils ont porté le ciel, et vous l'avez connu.
Hercule, en vous voyant, s'étonna que l'Envie
Dans les glaces du Nord expirât sous vos coups,
Lui qui ne put jamais terrasser dans sa vie
Cet ennemi des dieux, des héros et de vous.
Dans ce conseil divin Newton parut, sans doute ;
Descartes précédait, incertain dans sa route :
Tel qu'une faible aurore, après la triste nuit,
Annonce les clartés du soleil qui la suit,
Il cherchait vainement, dans le sein de l'espace,
Ces mondes infinis qu'enfanta son audace,
Ses tourbillons divers, et ses trois éléments,
Chimériques appuis du plus beau des romans.
Mais le sage de Londre et celui de la France
S'unissaient à vanter votre entreprise immense.
Tous les temps à venir en parleront comme eux.
Poursuivez, éclairez ce siècle et nos neveux,

Et que vos seuls travaux soient votre récompense.
Il n'appartient qu'à vous, après de tels exploits,
De ne point accepter les dons des plus grands rois.
Est-ce à vous d'écouter l'ambition funeste,
Et la soif des faux biens dont on est captivé?
Un instant les détruit; mais la vérité reste:
Voilà le seul trésor, et vous l'avez trouvé.

ÉPITRE LXX.

A MADEMOISELLE DE T....., DE ROUEN[1],

QUI AVAIT ÉCRIT A L'AUTEUR
CONJOINTEMENT AVEC M. DE CIDEVILLE.

1738.

Quoi! celle qui n'a dû connaître
Que les Graces, ses tendres sœurs,
De qui les mains cueillent des fleurs,
Et de qui les pas les font naître,
En philosophe ose paraître
Dans les profondeurs des détours
Où l'on voit les épines croître;
Et la maîtresse des Amours
A choisi Newton pour son maître!
Je vois cette jeune beauté,
Du palais de la Volupté,

[1] Voyez tome LVII, page 319.

Se promener d'un pas agile
Au temple de la Vérité.
La route en était difficile;
Mais elle est avec Cideville,
Dans ces deux temples si fêté.
Jusqu'où n'a-t-elle point été
Avec ce conducteur habile?
Je vois que la nature a fait,
Parmi ses œuvres infinies,
Deux fois un ouvrage parfait:
Elle a formé deux Émilies.

ÉPITRE LXXI.

AU PRINCE ROYAL DE PRUSSE.

1738.

Vous ordonnez que je vous dise
Tout ce qu'à Cirey nous fesons:
Ne le voyez-vous pas sans qu'on vous en instruise?
Vous êtes notre maître, et nous vous imitons:
Nous retenons de vous les plus belles leçons
De la sagesse d'Épicure;
Comme vous, nous sacrifions
A tous les arts, à la nature;
Mais de fort loin nous vous suivons.
Ainsi, tandis qu'à l'aventure

Le dieu du jour lance un rayon
Au fond de quelque chambre obscure,
De ses traits la lumière pure
Y peint du plus vaste horizon
La perspective en miniature.
Une telle comparaison
Se sent un peu de la lecture
Et de Kircher et de Newton.
Par ce ton si philosophique,
Qu'ose prendre ma faible voix,
Peut-être je gâte à la fois
La poésie et la physique.
Mais cette nouveauté me pique;
Et du vieux code poétique
Je commence à braver les lois.
Qu'un autre, dans ses vers lyriques,
Depuis deux mille ans répétés,
Brode encor des fables antiques;
Je veux de neuves vérités.
Divinités des bergeries,
Naïades des rives fleuries,
Satyres, qui dansez toujours,
Vieux enfants que l'on nomme Amours,
Qui faites naître en nos prairies
De mauvais vers et de beaux jours,
Allez remplir les hémistiches
De ces vers pillés et postiches
Des rimailleurs suivant les cours.
D'une mesure cadencée
Je connais le charme enchanteur:
L'oreille est le chemin du cœur;

L'harmonie et son bruit flatteur
Sont l'ornement de la pensée :
Mais je préfère, avec raison,
Les belles fautes du génie
A l'exacte et froide oraison
D'un puriste d'académie.
Jardins plantés en symétrie,
Arbres nains tirés au cordeau,
Celui qui vous mit au niveau
En vain s'applaudit, se récrie,
En voyant ce petit morceau :
Jardins, il faut que je vous fuie ;
Trop d'art me révolte et m'ennuie.
J'aime mieux ces vastes forêts :
La nature, libre et hardie,
Irrégulière dans ses traits,
S'accorde avec ma fantaisie.
Mais dans ce discours familier
En vain je crois étudier
Cette nature simple et belle,
Je me sens plus irrégulier,
Et beaucoup moins aimable qu'elle.
Accordez-moi votre pardon
Pour cette longue rapsodie ;
Je l'écrivis avec saillie,
Mais peu maître de ma raison,
Car j'étais auprès d'Émilie.

ÉPITRE LXXII.

AU PRINCE ROYAL DE PRUSSE.

AU NOM DE MADAME LA MARQUISE DU CHATELET,
A QUI IL AVAIT DEMANDÉ CE QU'ELLE FESAIT A CIREY.

1738.

Un peu philosophe et bergère,
Dans le sein d'un riant séjour,
Loin des riens brillants de la cour,
Des intrigues du ministère,
Des inconstances de l'amour,
Des absurdités du vulgaire
Toujours sot et toujours trompé,
Et de la troupe mercenaire
Par qui ce vulgaire est dupé,
Je vis heureuse et solitaire;
Non pas que mon esprit sévère
Haïsse par son caractère
Tous les humains également:
Il faut les fuir, c'est chose claire,
Mais non pas tous, assurément.
Vivre seule dans sa tanière
Est un assez méchant parti;
Et ce n'est qu'avec un ami
Que la solitude doit plaire.

Pour ami j'ai choisi Voltaire;
Peut-être en feriez-vous ainsi.
Mes jours s'écoulent sans tristesse;
Et, dans mon loisir studieux,
Je ne demandais rien aux dieux
Que quelque dose de sagesse,
Quand le plus aimable d'entre eux,
A qui nous érigeons un temple,
A, par ses vers doux et nombreux,
De la sagesse que je veux
Donné les leçons et l'exemple.
Frédéric est le nom sacré
De ce dieu charmant qui m'éclaire;
Que ne puis-je aller à mon gré
Dans l'Olympe où l'on le révère!
Mais le chemin m'en est bouché.
Frédéric est un dieu caché,
Et c'est ce qui nous désespère.
Pour moi, nymphe de ces coteaux,
Et des prés si verts et si beaux,
Enrichis de l'eau qui les baise:
Soumise au fleuve de La Blaise,
Je reste parmi ses roseaux.
Mais vous, du séjour du tonnerre
Ne pourriez-vous descendre un peu?
C'est bien la peine d'être dieu
Quand on ne vient pas sur la terre!

ÉPITRE LXXIII.

A M. LE BARON DE KEISERLING[1].

1738.

Favori d'un prince adorable,
Courtisan qui n'es point flatteur,
Allemand qui n'es point buveur,
Voyageant sans être menteur,
Souvent goutteux, toujours aimable;
Le caprice injuste du sort
T'avait fait naître sur le bord
De la pesante Moscovie :
Le ciel, pour réparer ce tort,
Te donna le feu du génie
Au milieu des glaces du Nord.
Orné de graces naturelles,
Tu plairais à Rome, à Paris,
Aux papistes, aux infidèles,
Citoyen de tous les pays,
Et chéri de toutes les belles.

[1] Tome LVII, page 329.

ÉPITRE LXXIV.

A M. THIRIOT[1].

Le 7 auguste 1738.

Le bonheur de jouir, moins rare que charmant,
Est-il donc l'ennemi du bonheur de connaître?
Ne peut-on rapprocher le sage de l'amant?
N'est-ce que chez les sots que l'amour pourra naître?
Vos vers et votre esprit nous font assez connaître
Qu'on peut penser beaucoup, et sentir tendrement.
L'amour est des humains le plus cher avantage;
C'est le premier des biens : c'est donc celui du sage.
Que Vénus sache aimer, je n'en suis pas surpris;
Trop de dieux ont goûté les faveurs de Cypris.
Mais au cœur de Pallas inspirer la tendresse,
Couronner la raison des mains de la mollesse,
Enchaîner la vertu de guirlandes de fleurs,
C'est la première des douceurs,
Et le comble de la sagesse.

[1] Tome LVII page 333.

ÉPITRE LXXV.

AU PRINCE ROYAL DE PRUSSE[1],

QUI LUI AVAIT ENVOYÉ UNE ÉCRITOIRE.

Auguste 1738.

Je suis presque ressuscité
Lorsque j'ai vu cette écritoire,
L'instrument de la vérité,
De mes plaisirs, de votre gloire.
Mais qu'il m'en va coûter de soins!
Que l'usage en est difficile!
Quand on a la lance d'Achille,
Il faut être un Patrocle au moins.
Qui du beau chantre de la Thrace
Tiendrait la lyre entre ses doigts,
S'il n'avait sa force et sa grace,
Pourrait-il animer les bois,
Adoucir l'enfer et Cerbère?
C'est un grand ouvrage, et je crois
Qu'il ferait bien mieux de se taire.
Mais le cas est tout différent;
L'écritoire est pour Émilie:
Grand prince, elle eut votre génie
Avant d'avoir votre présent.
Le ciel tous les deux vous réserve

[1] Tome L, page 311.

Pour l'exemple de nos neveux;
Et c'est Mars qui, du haut des cieux,
Envoie une égide à Minerve.

ÉPITRE LXXVI.

AU MÊME[1],

QUI LUI AVAIT ENVOYÉ DU VIN DE HONGRIE.

A Bruxelles, ce 1er septembre 1738.

Ce nectar jaune de Hongrie
Enfin dans Bruxelle est venu;
Le duc d'Aremberg l'a reçu
Dans la nombreuse compagnie
Des vins dont sa cave est fournie;
Et quand Voltaire en aura bu
Quelques coups avec Émilie,
Son misérable individu
Dans son estomac morfondu
Sentira renaître la vie:
La Faculté, la pharmacie,
N'auront jamais tant de vertu.
Adieu, monsieur de Superville;
Mon ordonnance est du bon vin,
Frédéric est mon médecin,
Et vous m'êtes fort inutile.

[1] Tome L, page 427.

Adieu; je ne suis plus tenté
De vos drogues d'apothicaire,
Et tout ce qui me reste à faire,
C'est de boire à votre santé....
O prince aimable et plein de grace,
Parlez : par quel art immortel,
Avec un goût si naturel
Touchez-vous la lyre d'Horace
De ces mains dont la sage audace
Va confondre Machiavel?...
Le ciel vous fit expressément
Pour nous instruire et pour nous plaire.
O monarques que l'on révère,
Grands rois, tâchez d'en faire autant :
Mais hélas! vous n'y pensez guère.

ÉPITRE LXXVII.

A M. DE FORMONT[1].

A Cirey, ce 11 novembre 1738.

Est-il vrai, cher Formont, que ta muse charmante,
Du dieu qui nous inspire interprète éclatante,
Vient, par les sons hardis de tes nombreux concerts,
De confondre à jamais ces ennemis des vers,
Qui, hérissés d'algèbre et bouffis de problèmes,
Au monde épouvanté parlent par théorèmes,

[1] Tome LVII, page 373.

Observant, calculant, mais ne sentant jamais?
Ces Atlas, qui des cieux semblent porter le faix,
Ne baissent point les yeux vers les fleurs de la terre;
Aux douceurs de la vie ils déclarent la guerre.
Jadis, en façonnant ce peuple raisonneur,
Prométhée oublia de leur donner un cœur.
On dit que de tes chants le pouvoir invincible
Donne aujourd'hui la vie à leur masse insensible:
Ils sentent le plaisir qui naît d'un vers heureux;
C'est un sens tout nouveau que tu produis en eux.
Quand verrai-je ces vers, enfants de ton génie,
Ces vers où la raison parle avec harmonie?
Ils sont faits pour charmer les beaux lieux où je suis.
Du jardin d'Apollon nous cueillons tous les fruits;
Newton est notre maître, et Milton nous délasse.
Nous combattons Malbranche, et relisons Horace.
Ajoute un nouveau charme à nos plaisirs divers.
Heureux le philosophe épris de l'art des vers!
Mais heureux le poète épris de la science!
Les mots ne bornent point sa vive intelligence;
Des mouvements du ciel il dévoile le cours;
Il suit l'astre des nuits et le flambeau des jours;
Loin des sentiers étroits de la Grèce aveuglée,
Son esprit monte aux cieux, qu'entr'ouvrit Galilée;
Il connaît, il admire un univers nouveau.
On ne le verra point, sur les pas de Boileau,
Douter si le soleil tourne autour de son axe,
Et, l'astrolabe en main, chercher un parallaxe;
Il attaque, il détrône, il enchaîne en beaux vers
Les affreux préjugés, tyrans de l'univers.
Je connais le poète à ces marques sublimes;

Non dans un alphabet de pédantesques rimes,
Non dans ces vers forcés, surchargés d'un vieux mot,
Où l'auteur nous ennuie en phrases de Marot.
De ce style emprunté tu proscris la bassesse :
Qui pense hautement s'exprime avec noblesse;
Et le sage Formont laisse aux esprits mal faits
L'art de moraliser du ton de Rabelais.

ÉPITRE LXXVIII.

A M. HELVÉTIUS.

1738.

Apprenti fermier général,
Très-savant maître en l'art de plaire,
Chez Plutus, ce gros dieu brutal,
Vous portâtes mine étrangère;
Mais chez les Amours et leur mère,
Chez Minerve, chez Apollon,
Lorsque vous vîntes à paraître,
On vous prit d'abord pour le maître
Ou pour l'enfant de la maison :
Vainement sur votre menton
La main de l'aimable jeunesse
N'a mis encor que son coton,
Toute la raisonneuse espèce
Croit voir en vous un vrai barbon;
Et cependant votre maîtresse

Jamais ne s'y méprit, dit-on :
Car au langage de Platon,
Au savoir qui dans vous réside,
A ce minois de Céladon,
Vous joignez la force d'Alcide.

ÉPITRE LXXIX.

AU PRINCE ROYAL DE PRUSSE[1].

A Bruxelles 1739.

Lorsqu'autrefois notre bon Prométhée
Eut dérobé le feu sacré des cieux,
Il en fit part à nos pauvres aïeux ;
La terre en fut également dotée :
Tout eut sa part ; mais le Nord amortit
Ces feux sacrés, que la glace couvrit.
Goths, Ostrogoths, Cimbres, Teutons, Vandales,
Pour réchauffer leurs espèces brutales,
Dans des tonneaux de cervoise et de vin
Ont recherché ce feu pur et divin ;
Et la fumée épaisse, assoupissante,
Rabrutissait leur tête non pensante :
Rien n'éclairait ce sombre genre humain.
Christine vint, Christine l'immortelle,
Du feu sacré surprit quelque étincelle ;
Puis, avec elle emportant son trésor,

[1] Tome L, page 415.

Elle s'enfuit loin des antres du Nord,
Laissant languir dans une nuit obscure
Ces lieux glacés où dormait la nature.
Enfin mon prince, au haut du mont Rémus,
Trouva ce feu que l'on ne cherchait plus.
Il le prit tout; mais sa bonté féconde
S'en est servi pour éclairer le monde,
Pour réunir le génie et le sens,
Pour animer tous les arts languissants;
Et de plaisir la terre transportée
Nomma mon roi le second Prométhée.

ÉPITRE LXXX.

AU MÊME[1].

Novembre 1739.

Brûlez votre vaisseau, vagabond Baltimore,
Qui, du détroit du Sund au rivage du Maure,
Du Bengale au Pérou, fendez le sein des mers.
Vous, jeune citoyen de ce plat univers,
Vous, de nouveaux plaisirs et de science avide,
Élève de Socrate, et d'Horace, et d'Euclide,
Cessez, Algarotti, d'observer les humains,
Les Phrynés de Venise, et les Gitons de Rome,
Les théâtres français, les tables des Germains,
Les ministres, les rois, les héros et les saints;

[1] Tome L, page 455.

Ne vous fatiguez plus, ne cherchez plus un homme :
Il est trouvé. Le ciel, qui forma ses vertus,
Le ciel, au haut du mont Rémus,
A placé mon héros, l'exemple des vrais sages;
Il commande aux esprits, il est roi sans pouvoir.
Au pied du mont Rémus finissez vos voyages :
L'univers n'est plus rien, vous n'avez rien à voir.
Ciel ! quand arriverai-je à la montagne auguste
Où règne un philosophe, un bel esprit, un juste,
Un monarque fait homme, un dieu selon mon cœur ?
Mont sacré d'Apollon, double front du Parnasse,
Olympe, Sinaï, Thabor, disparaissez :
Oui, par ce mont Rémus vous êtes effacés,
Autant que Frédéric efface
Et les héros présents, et tous les dieux passés.

ÉPITRE LXXXI.

AU MÊME[1].

1740.

On vous dit à Rupin rendu,
Sauvé de la foule importune
Du courtisan trop assidu,
Et des attraits de la Fortune,
Entre les bras de la Vertu...

[1] Tome I., page 479 et 481.

Tantôt votre muse badine
Dans un conte folâtre et rit;
Tantôt sa morale divine
Éclaire et forme notre esprit.
Je vois là votre caractère:
Vous êtes fait assurément
Pour l'agréable et pour le grand,
Pour nous gouverner, pour nous plaire;
Il est gens dans le ministère
De qui je n'en dirai pas tant...

Les plaisirs, l'amitié, l'étude,
Vous suivront dans la solitude.
Du haut du mont Rémus vous instruirez les rois;
Le véritable trône est partout où vous êtes.
Les arts et les vertus, dans vos douces retraites,
Parlent par votre bouche, et nous donnent des lois;
Vous régnez sur les cœurs, et surtout sur vous-même.
Faut-il à votre front un autre diadème?
A la laide coquette il faut des ornements;
A tout petit esprit, des dignités, des places;
Le nain monte sur des échasses;
Que de nains couronnés paraissent des géants!
Du nom de héros on les nomme:
Le sot s'en éblouit, l'ambitieux les sert;
Le sage les évite; il n'aime qu'un grand homme:
Ce grand homme est à Remusberg.

ÉPITRE LXXXII.

AU MÊME[1].

A Bruxelles, le 10 mars 1740.

Quoi! tout prêt à tenir les rênes d'un empire,
Vous seul vous redoutez ce comble des grandeurs
Que tout l'univers désire!
Vous ne voyez qu'un père, et vous versez des pleurs!
Grand Dieu! qu'avec amour l'Europe vous contemple,
Vous qui du seul devoir avez rempli les lois;
Vous si digne du trône, et peut-être d'un temple;
Aux fils des souverains, vous, immortel exemple;
Vous qui serez un jour l'exemple des bons rois!
Hélas! si votre père, en ces moments funestes,
Pouvait lire dans votre cœur,
Dieu! qu'il remercierait les puissances célestes!
A ses derniers moments quel serait son bonheur!
Qu'il périrait content de vous avoir fait naître!
Qu'en vous laissant au monde il laisse de bienfaits!
Qu'il se repentirait... Mais j'en dis trop, peut-être;
Je vous admire, et je me tais.

[1] Tome L, page 488.

ÉPITRE LXXXIII.

AU ROI DE PRUSSE FRÉDÉRIC-LE-GRAND,

EN RÉPONSE A UNE LETTRE DONT IL HONORA L'AUTEUR, A SON AVÉNEMENT A LA COURONNE [1].

1740.

Quoi! vous êtes monarque, et vous m'aimez encore!
Quoi! le premier moment de cette heureuse aurore
Qui promet à la terre un jour si lumineux,
Marqué par vos bontés, met le comble à mes vœux!
O cœur toujours sensible! ame toujours égale!
Vos mains du trône à moi remplissent l'intervalle [2].

[1] Dans le Mercure de France, de septembre 1748, on trouve une traduction latine de cette épître.

[2] VAR. Vos mains du trône à moi franchissent l'intervalle;
Et, philosophe roi, méprisant la grandeur,
Vous m'écrivez en homme, et parlez à mon cœur.
Vous savez qu'Apollon, le dieu de la lumière,
N'a pas toujours du ciel éclairé la carrière.
Dans un champêtre asile il passa d'heureux jours;
Les arts qu'il y fit naître y furent ses amours:
Il chanta la vertu. Sa divine harmonie
Polit des Phrygiens le sauvage génie;
Solide en ses discours, sublime en ses chansons,
Du grand art de penser il donna des leçons.
Ce fut le siècle d'or; car, malgré l'ignorance,
L'âge d'or en effet est le siècle où l'on pense.
Un pasteur étranger, attiré vers ces bords,
Du dieu de l'harmonie entendit les accords;
A ses sons enchanteurs il accorda sa lyre;
Le dieu, qui l'approuva, prit le soin de l'instruire:

Citoyen couronné, des préjugés vainqueur,
Vous m'écrivez en homme, et parlez à mon cœur.
Cet écrit vertueux, ces divins caractères,
Du bonheur des humains sont les gages sincères.
Ah, prince! ah, digne espoir de nos cœurs captivés!
Ah! régnez à jamais comme vous écrivez.
Poursuivez, remplissez des vœux si magnanimes:
Tout roi jure aux autels de réprimer les crimes;
Et vous, plus digne roi, vous jurez dans mes mains
De protéger les arts, et d'aimer les humains.
Et toi[1] dont la vertu brilla persécutée,
Toi qui prouvas un Dieu, mais qu'on nommait athée,
Martyr de la raison, que l'Envie en fureur
Chassa de son pays par les mains de l'erreur,
Reviens, il n'est plus rien qu'un philosophe craigne;

Mais le dieu se cachait, et le simple étranger
Ne connut, n'admira, n'aima que le berger.
Phébus quitta bientôt ces agréables plaines,
Du char de la lumière il prit en main les rênes;
Mais le jour que sa course éclaira l'univers,
Au lieu de se coucher dans le palais des mers,
Déposant ses rayons et sa grandeur suprême,
Il apparut encore à l'étranger qui l'aime,
Lui parla de son art, art peu connu des Dieux,
Et ne l'oublia point en remontant aux cieux.
Je suis cet étranger, ce pasteur solitaire;
Mais quel est l'Apollon qui m'échauffe et m'éclaire?
C'est à vous de le dire, ô vous qui l'admirez,
Peuples qu'il rend heureux, sujets qui l'adorez.
A l'Europe étonnée annoncez votre maître.
Les vertus, les talents, les plaisirs vont renaître;
Les sages de la terre, appelés à sa voix,
Accourent pour l'entendre, et reçoivent ses lois.
Et toi, dont la vertu, etc.

[1] Le professeur Volf, persécuté comme athée par les théologiens de l'université de Hall, chassé par Frédéric II, sous peine d'être pendu, et fait chancelier de la même université, à l'avénement de Frédéric III. (Édit. de 1748.)

Socrate est sur le trône, et la Vérité règne.
Cet or qu'on entassait, ce pur sang des états,
Qui leur donne la mort en ne circulant pas,
Répandu par ses mains, au gré de sa prudence,
Va ranimer la vie, et porter l'abondance.
La sanglante injustice expire sous ses pieds :
Déjà les rois voisins sont tous ses alliés;
Ses sujets sont ses fils, l'honnête homme est son frère;
Ses mains portent l'olive, et s'arment pour la guerre.
Il ne recherche point ces énormes soldats,
Ce superbe appareil, inutile aux combats,
Fardeaux embarrassants, colosses de la guerre,
Enlevés [1], à prix d'or, aux deux bouts de la terre;
Il veut dans ses guerriers le zèle et la valeur,
Et, sans les mesurer, juge d'eux par le cœur [2].
Ainsi pense le juste, ainsi règne le sage.
Mais il faut au grand homme un plus heureux partage :
Consulter la prudence, et suivre l'équité,
Ce n'est encor qu'un pas vers l'immortalité.
Qui n'est que juste est dur; qui n'est que sage est triste :
Dans d'autres sentiments l'héroïsme consiste.
Le conquérant est craint, le sage est estimé :
Mais le bienfesant charme, et lui seul est aimé;
Lui seul est vraiment roi; sa gloire est toujours pure;
Son nom parvient sans tache à la race future.

[1] Un de ces soldats qu'on nommait Petit-Jean, avait été acheté vingt-quatre mille livres. (*Ibid.*)

[2] VAR. Et, sans les mesurer, juge d'eux par le cœur.
Il est héros en tout, puisqu'en tout il est juste;
Il sait qu'aux yeux du sage on a ce titre auguste
Par des soins bienfesants plus que par des exploits.
Trajan, etc.

A qui se fait chérir faut-il d'autres exploits?
Trajan, non loin du Gange, enchaîna trente rois:
A peine a-t-il un nom fameux par la victoire:
Connu par ses bienfaits, sa bonté fait sa gloire.
Jérusalem conquise, et ses murs abattus,
N'ont point éternisé le grand nom de Titus;
Il fut aimé : voilà sa grandeur véritable.
O vous qui l'imitez, vous, son rival aimable,
Effacez le héros dont vous suivez les pas:
Titus perdit un jour, et vous n'en perdrez pas.

ÉPITRE LXXXIV.

A M. DE FORMONT[1].

A Bruxelles, 1er avril 1740.

Vous voilà dans l'heureux pays
Des belles et des beaux esprits,
Des bagatelles renaissantes,
Des bons et des mauvais écrits.
Vous entendez, les vendredis,
Ces clameurs longues et touchantes
Dont Le Maure[2] enchante Paris.
Des soupers avec gens choisis
De vos jours, filés par les Ris,

[1] Tome LVIII, page 29.
[2] Célèbre chanteuse de l'Opéra.

Finissent les heures charmantes.
Mais ce qui vaut assurément
Bien mieux qu'une pièce nouvelle
Et que le souper le plus grand,
Vous vivez avec du Deffand :
Le reste est un amusement ;
Le vrai bonheur est auprès d'elle.
  Pour la triste ville où je suis,
C'est le séjour de l'ignorance,
De la pesanteur, des ennuis,
De la stupide indifférence ;
Un vrai pays d'obédience,
Privé d'esprit, rempli de foi :
Mais Émilie est avec moi ;
Seule elle vaut toute la France.

ÉPITRE LXXXV.

A UN MINISTRE D'ÉTAT[1].

SUR L'ENCOURAGEMENT DES ARTS.

1740.

Toi qui, mêlant toujours l'agréable à l'utile[2],
Des plaisirs aux travaux passes d'un vol agile,
Que j'aime à voir ton goût par des soins bienfesants,
Encourager les arts à ta voix renaissants!
Sans accorder jamais d'injuste préférence,

[1] Cette épître fut d'abord adressée à M. le comte de Maurepas, ensuite elle reparut sous le titre, *A un ministre d'état.* M. de Voltaire n'avait pu pardonner à M. de Maurepas de s'être réuni au théatin Boyer pour l'empêcher de succéder, à l'Académie Française, au cardinal de Fleuri : il crut devoir effacer son nom, conserver l'épître qui renfermait des leçons utiles, et laisser ses lecteurs l'adresser aux ministres qu'ils croiraient la mériter. Suivant M. d'Argental, la principale raison de ce changement était que M. de Maurepas n'a jamais protégé les lettres, ni les arts, et que les efforts de M. de Voltaire pour le piquer d'honneur sur ce point restèrent inutiles. (Édit. de Kehl.)

[2] D'après la première édition

Esprit sage et brillant que le ciel a fait naître
Et pour plaire aux sujets et pour servir leur maître,
Que j'aime à voir ton goût, par des soins bienfesants,
Encourager les arts à ta voix renaissants!
Sans accorder jamais d'injuste préférence,
Entre tous ces rivaux ta main tient la balance;
Tel qu'un père éclairé, qui sait de ses enfants,
Discerner, applaudir, employer les talents.
Je plains, etc.

Entre tous ces rivaux tiens toujours la balance.
De Melpomène en pleurs anime les accents;
De sa riante sœur chéris les agréments;
Anime le pinceau, le ciseau, l'harmonie,
Et mets un compas d'or dans les mains d'Uranie.
Le véritable esprit sait se plier à tout :
On ne vit qu'à demi quand on n'a qu'un seul goût.
Je plains tout être faible, aveugle en sa manie,
Qui dans un seul objet confina son génie,
Et qui, de son idole adorateur charmé,
Veut immoler le reste au dieu qu'il s'est formé.
Entends-tu murmurer ce sauvage algébriste,
A la démarche lente, au teint blême, à l'œil triste,
Qui, d'un calcul aride à peine encore instruit,
Sait que quatre est à deux comme seize est à huit?
Il méprise Racine, il insulte à Corneille;
Lulli n'a point de son pour sa pesante oreille;
Et Rubens vainement sous ses pinceaux flatteurs,
De la belle nature assortit les couleurs.
Des *xx* redoublés admirant la puissance,
Il croit que Varignon [1] fut seul utile en France;
Et s'étonne surtout qu'inspiré par l'amour,
Sans algèbre autrefois Quinault charmât la cour.
Avec non moins d'orgueil et non moins de folie,
Un élève d'Euterpe, un enfant de Thalie,
Qui, dans ses vers pillés, nous répète aujourd'hui
Ce qu'on a dit cent fois, et toujours mieux que lui,
De sa frivole muse admirateur unique,
Conçoit pour tout le reste un dégoût léthargique,

[1] Géomètre médiocre, et qui n'était que cela. Il écrivait très-mal, et disait à Fontenelle, Rendez mes idées. (Édit. de Kehl.)

Prend pour des arpenteurs Archimède et Newton,
Et voudrait mettre en vers Aristote et Platon [1].

Ce bœuf qui pesamment rumine ses problèmes,
Ce papillon folâtre, ennemi des systèmes,
Sont regardés tous deux avec un ris moqueur
Par un bavard en robe, apprenti chicaneur,
Qui, de papiers timbrés barbouilleur mercenaire,
Vous vend pour un écu sa plume et sa colère.
Pauvres fous, vains esprits, s'écrie avec hauteur
Un ignorant fourré, fier du nom de docteur,
Venez à moi; laissez Massillon, Bourdaloue [2];
Je veux vous convertir; mais je veux qu'on me loue.
Je divise en trois points le plus simple des cas;
J'ai vingt ans, sans l'entendre, expliqué saint Thomas.
Ainsi ces charlatans, de leur art idolâtres,
Attroupent un vain peuple au pied de leurs théâtres.
L'honnête homme est plus juste, il approuve en autrui
Les arts et les talents qu'il ne sent point en lui.

Jadis, avant que Dieu, consommant son ouvrage,
Eût d'un souffle de vie animé son image,
Il se plut à créer des animaux divers :
L'aigle, au regard perçant, pour régner dans les airs;
Le paon, pour étaler l'iris de son plumage;
Le coursier pour servir; le loup, pour le carnage;
Le chien, fidèle et prompt; l'âne, docile et lent,

[1] VAR. Et voudrait mettre en vers Cujas et Cicéron.
Pourtant ce géomètre et ce rimeur futile,
Bouffis également d'un orgueil imbécile,
Sont regardés tous deux, etc.

[2] VAR. Venez à moi, je suis l'oracle de l'Église.
J'argumente, j'écris, je bénis, j'exorcise;
J'ai des péchés en chaire épluché tous les cas,
J'ai vingt ans, etc.

Et le taureau farouche, et l'animal bêlant;
Le chantre des forêts; la douce tourterelle,
Qu'on a cru faussement des amants le modèle:
L'homme les nomma tous; et, par un heureux choix,
Discernant leurs instincts, assigna leurs emplois [1].
On conte que l'époux de la célèbre Hortense [2]
Signala plaisamment sa sainte extravagance:
Craignant de faire un choix par sa faible raison,
Il tirait aux trois dés les rangs de sa maison.
Le sort, d'un postillon, fesait un secrétaire;
Son cocher étonné devint homme d'affaire;
Un docteur hibernois, son très-digne aumônier,
Rendit grace au destin qui le fit cuisinier.
On a vu quelquefois des choix assez bizarres.
Il est beaucoup d'emplois, mais les talents sont rares.
Si dans Rome avilie un empereur brutal
Des faisceaux d'un consul honora son cheval,

[1] VAR. Discernant leurs instincts, assigna leurs emplois.
Ainsi, par un goût sûr, par un choix toujours sage,
Des talents différents tu fais un juste usage;
Tu sais de Melpomène animer les accents,
De sa riante sœur chérir les agréments,
Protéger de Rameau la profonde harmonie,
Et mettre un compas d'or dans les mains d'Uranie.
Le véritable esprit peut se plier à tout:
On ne vit qu'à demi quand on n'a qu'un seul goût.
Heureux qui sait mêler l'agréable à l'utile,
Des travaux aux plaisirs passer d'un vol agile,
S'occuper en ministre, et vivre en citoyen,
Et se prêter à tout, sans s'asservir à rien!
Un semblable génie, au-dessus du vulgaire,
A l'art de gouverner joint le grand art de plaire:
On voit d'autres mortels auprès du trône admis;
Ils ont tous des flatteurs, il a seul des amis.

[2] Le duc de Mazarin, mari d'Hortense Mancini, fesait tous les ans une loterie de plusieurs emplois de sa maison; et ce qu'on rapporte ici a un fondement véritable. (Édit. in-4°.)

Il fut cent fois moins fou que ceux dont l'imprudence
Dans d'indignes mortels a mis sa confiance.
L'ignorant a porté la robe de Cujas;
La mitre a décoré des têtes de Midas;
Et tel au gouvernail a présidé sans peine,
Qui, la rame à la main, dut servir à la chaîne.
Le mérite est caché. Qui sait si de nos temps
Il n'est point, quoi qu'on dise, encor quelques talents?
Peut-être qu'un Virgile, un Cicéron sauvage,
Est chantre de paroisse, ou juge de village.
Le sort, aveugle roi des aveugles humains,
Contredit la nature, et détruit ses desseins;
Il affaiblit ses traits, les change, ou les efface,
Tout s'arrange au hasard, et rien n'est à sa place.

ÉPITRE LXXXVI.

AU ROI DE PRUSSE[1].

Auguste 1740.

Parmi ce tribut légitime
D'amour, de respect et d'estime,
Que vous donne le genre humain,
Le très-fade cousin germain[2]
Du très-prolixe Télémaque

[1] Tome LI, page 24.

[2] Le marquis de Fénélon, alors ambassadeur en Hollande. Il était fort dévot, d'ailleurs assez aimable, et bon officier. (Édit. de Kehl.)

Très-dévotement vous attaque,
Et prétend vous miner sous main.
Ce bon papiste vous condamne,
Et vous et le Machiavel,
A rôtir avec Uriel,
Ainsi que tout auteur profane.
Il sera damné comme un chien,
Dit-il, cet auteur qu'on renomme :
Ce n'est qu'un sage, un honnête homme;
Je veux un fripon bon chrétien,
Et qui soit serviteur de Rome.
Ainsi parle ce bon bigot,
Pilier boiteux de son église;
Comme ignorant je le méprise,
Mais je le crains comme dévot.

ÉPITRE LXXXVII.

A M. LE COMTE ALGAROTTI[1].

6 septembre 1740.

O détestable Vestphalie,
Vous n'avez chez vous ni vin frais,
Ni lits, ni servante jolie;
De couvents vous êtes remplie,
Et vous manquez de cabarets.

[1] Tome LI, page 66.

Quiconque veut vivre sans boire,
Et sans dormir, et sans manger,
Fera très-bien de voyager
Dans votre chien de territoire.
Monsieur l'évêque de Munster,
Vous tondez donc votre province?
Pour le peuple est l'âge de fer,
Et l'âge d'or est pour le prince.
Je vois bien maintenant pourquoi
Dans cette maudite contrée
On donna la paix et la loi
A l'Allemagne déchirée [1] :
Du très-saint empire romain
Les sages plénipotentiaires,
Dégoûtés de tant de misères,
Voulurent en partir soudain,
Et se hatèrent de conclure
Un traité fait à l'aventure,
Dans la peur de mourir de faim.
Ce n'est pas de même à Berlin :
Les beaux-arts, la magnificence,
La bonne chère, l'abondance,
Y font oublier le destin
De l'Italie et de la France.
De l'Italie! Algarotti,
Comment trouvez-vous ce langage?
Je vous vois, frappé de l'outrage,
Me regarder en ennemi.
Modérez ce bouillant courage,

[1] Les traités d'Osnabruck et de Munster. (Édit. de Kehl.)

Et répondez-nous en ami :
Vos Pantalons à robe d'encre,

. . . . . .

Vos lagunes à forte odeur
Où deux galères sont à l'ancre,
Dix mille putains dont le ...
Plus que vos canaux est profond,
Malgré le virus qui l'échancre;
Un palais sans cour et sans parc,
Où végète un doge inutile;
Uu vieux manuscrit d'Évangile
Griffonné, dit-on, par saint Marc;
Vos nobles avec prud'homie
Allant du sénat au marché
Chercher pour deux sous d'eau-de-vie;
Un peuple mou, faible, entiché
D'ignorance et de fourberie,
Au fessier souvent ébréché,
Grace aux efforts du vieux péché
Que l'on appelle sodomie :
Voilà le portrait ébauché
De la très-noble seigneurie.
Or, cela vaut-il, je vous prie,
Notre adorable Frédéric,
Ses vertus, ses goûts, sa patrie,
J'en fais juge tout le public.

ÉPITRE LXXXVIII.

AU ROI DE PRUSSE[1].

A Herford, le 11 novembre 1740.

Dans un chemin creux et glissant,
Comblé de neiges et de boues,
La main d'un démon malfesant
De mon char a brisé les roues.
J'avais toujours imprudemment
Bravé celle de la Fortune;
Mais je change de sentiment :
Je la fuyais; je l'importune.
Je lui dis d'une faible voix,
O toi qui gouvernes les rois,
Excepté le héros que j'aime!
O toi qui n'auras sous tes lois
Ni son cœur ni son diadème !
Je vais trouver mon seul appui :
Qu'enfin ta faveur me seconde;
Souffre qu'en paix j'aille vers lui;
Va trouver le reste du monde.

[1] Tome LI, page 61.

ÉPITRE LXXXIX.

AU MÊME[1].

A Berlin, 28 novembre 1740.

O champs vestphaliens, faut-il vous traverser?
Destin, où m'allez-vous réduire?
Je quitte un demi-dieu, que je dois encenser,
Le modèle des rois dans l'art de se conduire,
Et le mien dans l'art de penser.

J'ai paru devant vous, ô respectable mère!
Vous à qui doit Berlin sa gloire et son appui;
Vous dont tient mon héros son divin caractère;
Vous qu'on aime à la fois et pour vous et pour lui.

Les sœurs de Marc-Aurèle, Henri, son digne frère,
Tour-à-tour enchantent mes yeux;
Je crois voir dans leur sanctuaire
Les dieux encore enfants, et Cybèle avec eux.

Ce superbe arsenal, où la main de la guerre
Tient la destruction des plus fermes remparts,
Me paraît à la fois le monument des arts,
Le séjour de la Mort, de Mars et du tonnerre.

Mais d'où partent ces doux concerts?

[1] Tome LI, page 63.

C'est Achille qui chante, Apollon qui l'inspire;
Il porte entre ses mains et l'épée et la lyre;
Il fait le destin de l'empire;
Il fait plus, il fait de beaux vers.

ÉPITRE XC.

AU MÊME[1].

Clèves, le 15 décembre 1740.

Grand roi, je vous l'avais prédit
Que Berlin deviendrait Athène
Pour les plaisirs et pour l'esprit;
La prophétie était certaine.
Mais quand, chez le gros Valori,
Je vois le tendre Algarotti
Presser d'une vive embrassade
Le beau Lujac, son jeune ami,
Je crois voir Socrate affermi
Sur la croupe d'Alcibiade;
Non pas ce Socrate entêté,
De sophismes fesant parade,
A l'œil sombre, au nez épaté,
A front large, à mine enfumée;
Mais Socrate vénitien,
Aux grands yeux, au nez aquilin
Du bon saint Charles Borromée.

[1] Tome LI, page 69.

Pour moi, très-désintéressé
Dans ces affaires de la Grèce,
Pour Frédéric seul empressé,
Je quittais étude et maîtresse;
Je m'en étais débarrassé :
Si je volai dans son empire,
Ce fut au doux son de sa lyre;
Mais la trompette m'a chassé.
Vous ouvrez, d'une main hardie,
Le temple horrible de Janus :
Je m'en retourne tout confus
Vers la chapelle d'Émilie.
Il faut retourner sous sa loi :
C'est un devoir; j'y suis fidèle,
Malgré ma fluxion cruelle,
Et malgré vous, et malgré moi.
Hélas! ai-je perdu pour elle
Mes yeux, mon bonheur, et mon roi?

ÉPITRE XCI.

A M. DE FORMONT[1].

A Bruxelles, 3 mars 1741.

Formont, vous et les du Deffants,
C'est-à-dire les agréments,
L'esprit, les bons mots, l'éloquence,

[1] Tome LVIII, page 105.

Et vous, Plaisirs qui valez tout,
Plaisirs, je vous suivis par goût,
Et les Newtons par complaisance.
Que m'ont servi tous ces efforts
De notre incertaine science?
Et ces carrés de la distance,
Ces corpuscules, ces ressorts,
Cet infini si peu traitable?
Hélas! tout ce qu'on dit des corps
Rend-il le mien moins misérable?
Mon esprit est-il plus heureux,
Plus droit, plus éclairé, plus sage,
Quand de René le songe-creux
J'ai lu le romanesque ouvrage?
Quand, avec l'Oratorien [1],
Je vois qu'en Dieu je ne vois rien?
Ou qu'après quarante escalades,
Au château de la Vérité,
Sur le dos de Leibnitz monté,
Je ne trouve que des monades?
Ah! fuyez, songes imposteurs,
Ennuyeuse et froide chimère;
Et, puisqu'il nous faut des erreurs,
Que nos mensonges sachent plaire.
L'esprit méthodique et commun
Qui calcule un par un, donne un;
S'il fait ce métier importun,
C'est qu'il n'est pas né pour mieux faire.
Du creux profond des antres sourds

[1] Malebranche.

De la sombre philosophie,
Ne voyez-vous pas Émilie
S'avancer avec les Amours?
Sans ce cortége, qui toujours
Jusqu'à Bruxelles l'a suivie,
Elle aurait perdu ses beaux jours
Avec son Leibnitz, qui m'ennuie.

ÉPITRE XCII.

A M. DE CIDEVILLE[1].

A Bruxelles, ce 13 mars 1741.

Devers Pâque on doit pardonner
Aux chrétiens qui font pénitence.
Je la fais; un si long silence
A de quoi me faire damner:
Donnez-moi plénière indulgence.
  Après avoir, en grand courrier,
Voyagé pour chercher un sage,
J'ai regagné mon colombier,
Je n'en veux sortir davantage;
J'y trouve ce que j'ai cherché,
J'y vis heureux, j'y suis caché.
Le trône et son fier esclavage,
Ces grandeurs dont on est touché,
Ne valent pas notre ermitage.

[1] Tome LVIII, page 110.

Vers les champs hyperboréens
J'ai vu des rois dans la retraite
Qui se croyaient des Antonins;
J'ai vu s'enfuir leurs bons desseins
Aux premiers sons de la trompette.
Ils ne sont plus rien que des rois;
Ils vont, par de sanglants exploits,
Prendre ou ravager des provinces:
L'ambition les a soumis.
Moi j'y renonce: adieu les princes;
Il ne me faut que des amis.

ÉPITRE XCIII.

AU ROI DE PRUSSE[1].

25 mars 1741.

A moi, Gresset; soutiens, de ta lyre éclatante,
Les sons déjà cassés de ma voix tremblottante;
Envoie en Silésie un perroquet nouveau,
Qui vole vers mon prince aux murs du grand Glogau;
Un oiseau plus fameux et plus plein de merveilles,
Qui possède cent yeux, cent langues, cent oreilles;
Le courrier des héros, déjà dans l'univers
A prévenu tes chants, a devancé mes vers:
La Renommée avance, et sa trompette efface
La voix du perroquet qui gazouille au Parnasse.

[1] Tome LI, page 86.

On l'entend en tous lieux cette fatale voix
Qui déjà sur le trône étonne tous les rois.
Du sein de l'indolence éveillez-vous, dit-elle;
Monarques, paraissez, Frédéric vous appelle;
Voyez; il a couvert, au milieu des hasards,
Ses lauriers d'Apollon du casque du dieu Mars.
Sa main, dans tous les temps noblement occupée,
Tient la lyre d'Achille et porte son épée;
Il pouvait mieux que vous, dans un loisir heureux,
Cultiver les beaux-arts, et caresser les jeux;
Sans sortir de sa cour, il eût trouvé la gloire;
Le repos eût encore ennobli sa mémoire :
Mais des bords du Permesse il s'élance aux combats;
Il brave les saisons, il cherche le trépas:
Et vous, vous entendez, sans que rien vous alarme,
Ou les rêves d'un bonze, ou les sermons d'un carme;
Vous allez à la messe, et vous en revenez;
Végétaux, sur le trône à languir destinés,
N'attendez rien de moi; mes voix et mes trompettes
Pour des rois endormis sont à jamais muettes;
Ou plutôt, vils objets de mon juste courroux,
Rougissez et tremblez si je parle de vous.
Ainsi la Renommée, en volant sur la terre,
Célébrait le héros des arts et de la guerre;
Vous, enfants d'Apollon, par sa voix excités,
Perroquets de la gloire, écoutez, et chantez.

ÉPITRE XCIV.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL[1].

A Bruxelles, le 7 avril 1741.

O vous qui cultivez les vertus du vrai sage,
L'amour des arts, et l'amitié;
Vous dont la charmante moitié
Augmente encor vos goûts, puisqu'elle les partage;
De mon esprit lassé qu'énervait sa langueur
Vous avez ranimé la verve dégoûtée;
Vous rallumez dans moi ce feu de Prométhée,
Dont la froide physique avait éteint l'ardeur :
Ranimez donc Paris, où les beaux-arts gémissent
Sans récompense et sans appui.
Qu'on pense comme vous, j'y revole aujourd'hui.

Mais de la France, hélas! les jours heureux finissent;
Apollon négligé fuit en d'autres climats.
De nos maîtres en vain j'avais suivi les pas,
En vain, par une heureuse et pénible industrie,
J'ai d'un poème épique enrichi ma patrie.
Hélas! quand je courais la carrière des arts,
La détestable Envie, aux farouches regards,
La Persée m'accabla de ses armes.
Sur mes lau... flétris je répandis des larmes;
Je maudis mes travaux, et mon siècle, et les arts.

[1] Tome LVIII, page 125.

Je fuyais une gloire, ou funeste, ou frivole,
Qui trompe ses adorateurs.
Mais vous me rengagez : un ami me console
Des jaloux, des bigots et des persécuteurs.

ÉPITRE XCV.

AU ROI DE PRUSSE.

A Bruxelles, le 9 avril 1741.

Non, il n'est point ingrat; c'est moi qui suis injuste;
Il fait des vers, il m'aime, et ce héros auguste,
En inspirant l'amour, en répandant l'effroi,
Caresse encor sa muse, et badine avec moi.
Du bouclier de Mars il s'est fait un pupitre;
De sa main triomphante il me trace une épître,
Une épître où son cœur a paru tout entier.
J'y vois le bel esprit, et l'homme, et le guerrier.
C'est le vrai coloris de son ame intrépide.
Son style, ainsi que lui, brillant, mâle et rapide,
Sans languir un moment, ressemble à ses exploits.
Il dit tout en deux mots, et fait tout en deux mois.
O ciel! veillez sur lui, si vous aimez la terre:
Écartez loin de lui les foudres de la guerre;
Mais écartez surtout les poignards des dévots.
Que le fou Loyola défende à ses suppôts
D'imiter saintement, dans les champs germaniques,
Des Châtels, des Clements, les forfaits catholiques.
Je connais trop l'Église et ses saintes fureurs.

Je ne crains point les rois, je crains les directeurs;
Je crains le front tondu d'un cuistre à robe noire,
Qui, du vieux Testament lisant du nez l'histoire,
D'Aod et de Judith admirant les desseins,
Prêche le parricide, et fait des assassins.
Il sait d'un fanatique enhardir la faiblesse.
Un sot à deux genoux, qui marmotte à confesse
La liste des péchés dont il veut le pardon,
Instrument dangereux dans les mains d'un fripon,
Croit tout, est prêt à tout; et sa main frénétique
Respecte rarement un héros hérétique.

ÉPITRE XCVI.

AU MÊME.

Ce 20 avril 1741.

Eh bien! mauvais plaisants, critiques obstinés,
Prétendus beaux esprits, à médire acharnés,
Qui, parlant sans penser, fiers avec ignorance,
Mettez légérement les rois dans la balance,
Qui d'un ton décisif, aussi hardi que faux,
Assurez qu'un savant ne peut être un héros;
Ennemis de la gloire et de la poésie,
Grands critiques des rois, allez en Silésie;
Voyez cent bataillons près de Neiss écrasés:
C'est là qu'est mon héros. Venez, si vous l'osez.
Le voilà ce savant que la gloire environne,
Qui préside aux combats, qui commande à Bellone,

Qui du fier Charles douze égalant le grand cœur,
Le surpasse en prudence, en esprit, en douceur.
C'est lui-même, c'est lui, dont l'ame universelle
Courut de tous les arts la carrière immortelle;
Lui qui de la nature a vu les profondeurs,
Des charlatans dévots confondit les erreurs;
Lui qui, dans un repas, sans soins et sans affaire,
Passait les ignorants dans l'art heureux de plaire;
Qui sait tout, qui fait tout, qui s'élance à grands pas
Du Parnasse à l'Olympe, et des jeux aux combats.
Je sais que Charles douze, et Gustave, et Turenne,
N'ont point bu dans les eaux qu'épanche l'Hippocrène:
Mais enfin ces guerriers, illustres ignorants,
En étant moins polis, n'en étaient pas plus grands.
Mon prince est au-dessus de leur gloire vulgaire:
Quand il n'est point Achille, il sait être un Homère;
Tour-à-tour la terreur de l'Autriche et des sots;
Fertile en grands projets, aussi bien qu'en bons mots;
En riant à la fois de Genève et de Rome,
Il parle, agit, combat, écrit, règne en grand homme.
O vous qui prodiguez l'esprit et les vertus,
Reposez-vous, mon prince, et ne m'effrayez plus;
Et, quoique vous sachiez tout penser et tout faire,
Songez que les boulets ne vous respectent guère,
Et qu'un plomb dans un tube entassé par des sots [1]

[1] Voiture avait dit :

Que d'une force sans seconde
La mort sait ses traits élancer;
Et qu'un peu de plomb peut casser
La plus belle tête du monde.

M. de Voltaire a cité lui-même cette pièce dans ses *Questions sur l'Encyclopédie*, ou *Dictionnaire philosophique* (au mot Gout). Ainsi

Peut casser d'un seul coup la tête d'un héros,
Lorsque, multipliant son poids par sa vitesse,
Il fend l'air qui résiste, et pousse autant qu'il presse.
Alors privé de vie, et chargé d'un grand nom,
Sur un lit de parade étendu tout du long,
Vous iriez tristement revoir votre patrie.
O ciel! que ferait-on dans votre académie?
Un dur anatomiste, élève d'Atropos,
Viendrait, scalpel en main, disséquer mon héros.
La voilà, dirait-il, cette cervelle unique,
Si belle, si féconde, et si philosophique.
Il montrerait aux yeux les fibres de ce cœur
Généreux, bienfesant, juste, plein de grandeur.
Il couperait... mais non, ces horribles images
Ne doivent point souiller les lignes de nos pages.
Conservez, ô mes dieux! l'aimable Frédéric,
Pour son bonheur, pour moi, pour le bien du public.
Vivez, prince, et passez dans la paix, dans la guerre,
Surtout dans les plaisirs, tous les *ic* de la terre,
Théodoric, Ulric, Genseric, Alaric,
Dont aucun ne vous vaut, selon mon pronostic.
Mais lorsque vous aurez, de victoire en victoire,
Augmenté vos états, ainsi que votre gloire,
Daignez vous souvenir que ma tremblante voix,
En chantant vos vertus, présagea vos exploits.
Songez bien qu'en dépit de la grandeur suprême,
Votre main mille fois m'écrivait, Je vous aime.
Adieu, grand politique et rapide vainqueur,
Trente états subjugués ne valent point un cœur.

l'on a eu grand tort de l'accuser d'avoir été le plagiaire de Voiture. (Édit. de Kehl.)

ÉPITRE XCVII.

AU MÊME[1].

A Bruxelles, le 29 juin 1741.

Sire, chacun son lot; une aigle vigoureuse,
Non l'aigle de l'Empire (elle a depuis un temps
Perdu son bec retors et ses ongles puissants),
Mais l'aigle de la Prusse, et jeune et valeureuse,
Réveille dans son vol, au bruit de ses exploits,
La Gloire, qui dormait loin des trônes des rois.
Un vieux renard adroit, tapis dans sa tanière,
Attend quelques perdrix auprès de sa frontière;
Un honnête pigeon, point fourbe et point guerrier,
Cache ses jours obscurs au fond d'un colombier.
Je suis ce vieux pigeon, j'admire en sa carrière
Cette aigle foudroyante et si vive et si fière.
Ah! si d'un autre bec les dieux m'avaient pourvu,
Si j'étais moins pigeon, je vous suivrais peut-être;
Je verrais dans son camp mon adorable maître;
Et tel que Maupertuis, peut-être au dépourvu
De housards entouré, dépouillé, mis à nu,
J'aurais, par les doux sons de quelque chansonnette,
Consolé, s'il se peut, Neiperg de sa défaite.
Le ciel n'a pas voulu que de mes sombres jours
Cette grande aventure ait éclairé le cours.

[1] Tome LI, page 96.

Mais dans mon colombier je vous suis en idée;
De vos vaillants exploits ma verve possédée
Voyage en fiction vers les murs de Breslau,
Dans les champs de Molvitz, aux remparts de Glogau;
Je vous y vois tranquille au milieu de la gloire,
Arracher une plume au dos de la Victoire,
Et m'écrire en jouant, sur la peau d'un tambour,
Ces vers toujours heureux, pleins de grace et de tour.
Hindfort, et vous Ginkel, vous dont le nom barbare
Fait jurer de mes vers la cadence bizarre,
Venez-vous près de lui, le caducée en main,
Pour séduire son ame et changer son destin?
Et vous, cher Valori, toujours prêt à conclure,
Voulez-vous des Ginkels déranger la mesure?
Ministres cauteleux, ou pressants, ou jaloux,
Laissez là tout votre art, il en sait plus que vous;
Il sait quel intérêt fait pencher la balance,
Quel traité, quel ami convient à sa puissance;
Et toujours agissant, toujours pensant en roi,
Par la plume et l'épée il sait donner la loi.
Cette plume surtout est ce qui fait ma joie;
Car, messieurs, quand le jour, à tant de sots en proie,
Il a campé, marché, recampé, ferraillé,
Écouté cent avis, répondu, conseillé,
Ordonné des piquets, des haltes, des fourrages,
Garni, forcé, repris, débouché vingt passages,
Et parlé dans sa tente à des ambassadeurs,
Gens quelquefois trompés encor que grands trompeurs;
Alors tranquille et gai, n'ayant plus rien à faire,
En vers doux et nombreux il écrit à Voltaire.
En faites-vous autant, Georges, Charles, Louis,

Très-respectables rois, d'Apollon peu chéris?
La maison des Bourbons, ni les filles d'Autriche
N'ont jamais fait pour moi le plus court hémistiche.
Qu'importent leurs aïeux, leur trône, leurs exploits?
S'ils ne font point de vers, ils ne sont point mes rois.
Je consens qu'on soit bon, juste, grand, magnanime,
Que l'on soit conquérant; mais je prétends qu'on rime.
Protecteur d'Apollon, grand génie et grand roi,
Battez-vous, écrivez, et surtout aimez-moi.

ÉPITRE XCVIII.

AU MÊME[1].

FRAGMENT.

Avril 1742.

D'Esculape les favoris
Semblaient même me faire accroire
Que j'irais dans le seul pays
Où n'arrive point votre gloire;
Dans ce pays dont par malheur
On ne voit point de voyageur
Venir nous dire des nouvelles;
Dans ce pays où tous les jours
Les ames lourdes et cruelles
Et des Hongrois et des Pandours

[1] Tome LI, page 116.

Vont au diable au son des tambours,
Par votre ordre et pour vos querelles;
Dans ce pays dont tout chrétien,
Tout juif, tout musulman raisonne,
Dont on parle en chaire, en Sorbonne,
Sans jamais en deviner rien :
Ainsi que le Parisien,
Badaud, crédule et satirique,
Fait des romans de politique,
Parle tantôt mal, tantôt bien,
De Bellisle, et de vous peut-être,
Et, dans son léger entretien,
Vous juge à fond sans vous connaître.

. . . . . .

Au lieu de cette horrible guerre,
Dont chacun sent les contre-coups,
Que ne vous en rapportez-vous
A ce bon abbé de Saint-Pierre?

. . . . . .

Cependant, grand roi, je vous aime
Tout autant que je vous aimai
Lorsque vous étiez renfermé
Dans Remusberg et dans vous-même;
Lorsque vous borniez vos exploits
A combattre avec éloquence
L'erreur, les vices, l'ignorance,
Avant de combattre les rois.

ÉPITRE XCIX.

AU MÊME[1].

A Paris, le 15 mai 1742.

Quand vous aviez un père, et dans ce père un maître,
Vous étiez philosophe, et viviez sous vos lois.
Aujourd'hui mis au rang des rois,
Et plus qu'eux tous digne de l'être,
Vous servez cependant vingt maîtres à la fois.
Ces maîtres sont tyrans. Le premier, c'est la Gloire,
Tyran dont vous aimez les fers,
Et qui met au bout de nos vers,
Ainsi qu'en vos exploits, *la brillante victoire.*
La Politique, à son côté,
Moins éblouissante, aussi forte,
Méditant, rédigeant, ou rompant un traité,
Vient mesurer vos pas, que cette Gloire emporte.
L'Intérêt, la Fidélité,
Quelquefois s'unissant, et trop souvent contraires;
Des amis dangereux, de secrets adversaires;
Chaque jour des desseins et des dangers nouveaux;
Tout écouter, tout voir, et tout faire à propos;
Payer les uns en espérance,
Les autres en raisons, quelques-uns en bons mots;
Aux peuples subjugués faire aimer sa puissance:

[1] Tome LI, page 118.

Que d'embarras! que de travaux!
Régner n'est pas un sort aussi doux qu'on le pense.
Qu'il en coûte d'être un héros!

ÉPITRE C.

AU MÊME[1].

A Paris, ce 26 mai 1742.

Le Salomon du Nord en est donc l'Alexandre,
Et l'amour de la terre en est aussi l'effroi!
L'Autrichien vaincu, fuyant devant mon roi,
Au monde à jamais doit apprendre
Qu'il faut que les guerriers prennent de vous la loi,
Comme on vit les savants la prendre.
J'aime peu les héros, ils font trop de fracas;
Je hais ces conquérants, fiers ennemis d'eux-même,
Qui dans les horreurs des combats
Ont placé le bonheur suprême,
Cherchant partout la mort, et la fesant souffrir
A cent mille hommes leurs semblables.
Plus leur gloire a d'éclat, plus ils sont haïssables.
O ciel! que je vous dois haïr!
Je vous aime pourtant, malgré tout ce carnage
Dont vous avez souillé les champs de nos Germains,
Malgré tous ces guerriers que vos vaillantes mains
Font passer au sombre rivage.

[1] Tome LI, page 121.

Vous êtes un héros, mais vous êtes un sage :
Votre raison maudit les exploits inhumains
Où vous força votre courage.
Au milieu des canons, sur des morts entassés,
Affrontant le trépas, et fixant la victoire,
Du sang des malheureux cimentant votre gloire,
Je vous pardonne tout, si vous en gémissez.

ÉPITRE CI.

AU MÊME[1].

Juin 1742.

Sire, me voilà dans Paris;
C'est, je crois, votre capitale :
Tous les sots, tous les beaux esprits,
Gens à rabat, gens à sandale,
Petits maîtres, pédants rigris[2],
Parlent de vous sans intervalle.
Sitôt que je suis aperçu,
On court, on m'arrête au passage :
Eh bien! dit-on, l'avez-vous vu
Ce roi si brillant et si sage?
Est-il vrai qu'avec sa vertu
Il est pourtant grand politique?
Fait-il des vers, de la musique,

[1] Tome II, page 126.

[2] Rigri est un terme injurieux employé par le petit peuple de Paris. Il signifie une espèce de ladre, de vilain. (*Note de M. Beuchot.*)

Le jour même qu'il s'est battu?
Comment, à lui-même rendu,
Le trouvez-vous, sans diadême,
Homme simple redevenu?
Est-il bien vrai qu'alors on l'aime
D'autant plus qu'il est mieux connu,
Et qu'on le trouve dans lui-même?
On dit qu'il suit de près les pas
Et de Gustave et de Turenne
Dans les camps et dans les combats;
Et que le soir, dans un repas,
C'est Catulle, Horace et Mécène.
A mes côtés un raisonneur,
Endoctriné par la gazette,
Me dit d'un ton rempli d'humeur :
Avec l'Autriche on dit qu'il traite.
Non, dit l'autre, il sera constant;
Il sera l'appui de la France.
Une bégueule, en s'approchant,
Dit : Que m'importe sa constance?
Il est aimable, il me suffit,
Et voilà tout ce que j'en pense :
Puisqu'il sait plaire, tout est dit.

. . . . . .

Thiriot me dit tristement :
Ce philosophe conquérant
Daignera-t-il incessamment
Me faire payer les messages?
—Ami, n'en doutez nullement;
On peut compter sur ses largesses;
Mon héros est compatissant,

Et mon héros tient ses promesses;
Car sachez que lorsqu'il était
Dans cet âge où l'homme est frivole,
D'être un grand homme il promettait,
Et qu'il a tenu sa parole.

ÉPITRE CII.

AU MÊME[1].

Juillet 1742.

C'est à vous de chanter sur la lyre d'Achille,
Vous de qui la valeur imita ses exploits;
C'est à moi de me taire, et ma muse stérile
Ne peut accompagner votre héroïque voix.
Vous, roi des beaux esprits, vous, bel esprit des rois,
Vous dont le bras terrible a fait trembler la terre,
Rassurez-la par vos bienfaits,
Et faites retentir les accents de la paix
Après les éclats du tonnerre.
Ainsi ce roi berger, et poète, et soldat,
Moins poète que vous, moins guerrier, moins aimable,
Par les sons de sa lyre, en sortant du combat,
Adoucit de Saül la rigueur intraitable.
Adoucissez vingt rois par des sons plus touchants;
Que la barbare Até, que la Haine cruelle,
Que la Discorde et ses enfants,

[1] Tome LI, page 130.

Enchaînés à jamais par vos bras triomphants,
Entendent vos aimables chants!
Qu'ils sentent expirer leur fureur mutuelle;
Que l'Horreur vous écoute, et se change en douceur;
Que le Ciel applaudisse, et que la Terre, unie
Aux concerts de votre harmonie,
Dise : Je lui dois mon bonheur!

. . . . . .

Ne me reprochez point d'éviter ce vainqueur;
Je ne préfère [1] point à sa cour glorieuse
Ces tendres sentiments et la langueur flatteuse
Que vous imputez à mon cœur.
Vous prenez pour faiblesse une amitié solide;
Vous m'appelez Renaud de mollesse abattu :
Grand roi, je ne suis point dans le palais d'Armide [2],
Mais dans celui de la Vertu.

. . . . . .

Puissé-je ainsi dans le cours de ma vie,
Passer du ciel de mon héros
A la planète d'Émilie!
Voilà mes tourbillons, et ma philosophie,
Et le but de tous mes travaux.

. . . . . .

Vainqueur de Charle, et son ami,
Soyez donc celui de la France;
Ne soyez point vertueux à demi,
Avec le monde entier soyez d'intelligence.

[1] Le vainqueur de Chotsits ou Chotusitz était le roi de Prusse, qui, le 17 mai 1742, y remporta une victoire sur le prince Charles.

[2] Il était auprès de madame du Châtelet.

ÉPITRE CIII.

A M. LE MARQUIS DE XIMENÈS,

QUI LUI AVAIT ADRESSÉ UNE ÉPÎTRE.

27 auguste 1742.

Vous flattez trop ma vanité :
Cet art si séduisant vous était inutile ;
L'art des vers suffisait, et votre aimable style
M'a lui seul assez enchanté.
Votre âge quelquefois hasarde ses prémices.
En esprit ainsi qu'en amour
Le temps ouvre les yeux, et l'on condamne un jour
De ses goûts passagers les premiers sacrifices.
A la moins aimable beauté,
Dans son besoin d'aimer, on prodigue son ame,
On prête des appas à l'objet de sa flamme ;
Et c'est ainsi que vous m'avez traité.

Ah ! ne me quittez point, séducteur que vous êtes ;
Ma muse a reçu vos serments....
Je sens qu'elle est au rang de ces vieilles coquettes
Qui pensent fixer leurs amants.

ÉPITRE CIV.

AU ROI DE PRUSSE[1].

29 auguste 1742.

Après votre belle campagne,
Après ces vers brillants et doux,
Grand Apollon de l'Allemagne,
Dans quel Parnasse habitez-vous?
Vous êtes dans Aix, entre nous,
Comme au pays de Charlemagne,
Et non pas comme au rendez-vous
Des fiévreux, des sots et des fous,
Qu'un triste Esculape accompagne.
. . . . . .
Ah! vous m'avez fait, je vous jure,
Et trop de grace et trop d'honneur,
Quand vous dites que la nature
M'a fait pour certaine aventure
D'autres dons que le don du cœur:
Plût au ciel que je l'eusse encore
Ce premier des divins présents,
Ce don que toute femme adore,
Et qui passe avec nos beaux ans!
J'approche, hélas! de la nuit sombre
Qui nous engloutit sans retour,

[1] Tome LI, page 139.

D'un homme je ne suis que l'ombre,
Je n'ai que l'ombre de l'amour.
Adressez donc à des poètes
Qui soient encor dans leur printemps
Les très-désirables fleurettes
Dont vous honorez mes talents.
Gresset est dans cet heureux temps;
C'est Gresset qui devait se rendre
Dans le Parnasse de Berlin;
Mais, ou trop timide ou trop tendre,
Il n'osa faire ce chemin:
Il languit dans sa Picardie
Entre les bras de sa catin,
Et sur des vers de tragédie.

ÉPITRE CV.

AU MÊME.

De Bruxelles, 1742.

Les vers et les galants écrits
Ne sont pas de cette province,
Et dans les lieux où tout est prince
Il est très-peu de beaux esprits.
Jean Rousseau [1] banni de Paris,
Vit émousser dans ce pays
Le tranchant aigu de sa pince;

[1] C'est de J. B. Rousseau qu'il est question.

Et sa muse, qui toujours grince,
Et qui fuit les jeux et les ris,
Devint ici grossière et mince.
Comment vouliez-vous que je tinsse
Contre ces frimas épaissis?
Vouliez-vous que je redevinsse
Ce que j'étais quand je suivis
Les traces du pasteur du Mince [1],
Et que je chantai les Henris?
Apollon la tête me rince;
Il s'aperçoit que je vieillis.
Il voulut qu'en lisant Leibnitz
De plus rimailler je m'abstinsse;
Il le voulut, et j'obéis :
Auriez-vous cru que j'y parvinsse?

ÉPITRE CVI.

AU MÊME [2].

A Bruxelles, ce 2 septembre 1742.

Vous laissez reposer la foudre et les trompettes,
Et, sans plus étaler ces raisons du plus fort,
Dans vos fiers arsenaux, magasins de la mort,
De vingt mille canons les bouches sont muettes.
J'aime mieux des soupers, des opéra nouveaux,

[1] Virgile, pasteur du Mincio. (Édit. de Kehl.)

[2] Tome LI, page 142.

Des passe-pieds français, des fredons italiques,
Que tous ces bataillons d'assassins héroïques,
Gens sans esprit et fort brutaux.
Quand verrai-je élever par vos mains triomphantes
Du palais des Plaisirs les colonnes brillantes?
Quand verrai-je à Charlotembourg
Du fameux Polignac [1] les marbres respectables,
Des antiques Romains ces monuments durables,
Accourir à votre ordre, embellir votre cour?
Tous ces bustes fameux semblent déjà vous dire:
Que fesions-nous à Rome, au milieu des débris
Et des beaux-arts et de l'Empire,
Parmi les capuchons blancs, noirs, minimes, gris,
Arlequins en soutanes, et courtisans en mitre,
D'homme et de citoyen abjurant le vain titre,
Portant au Capitole, au temple des guerriers,
Pour aigle des agnus, des bourdons pour lauriers?
Ah! loin des monsignors tremblants dans l'Italie,
Restons dans ce palais, le temple du Génie!
Chez un roi vraiment roi fixons-nous aujourd'hui;
Rome n'est que la sainte, et l'autre est avec lui.

[1] Le roi de Prusse avait fait acheter à Paris une collection de statues antiques que le cardinal de Polignac avait formée. (Édition de Kehl.)

ÉPITRE CVII.

AU MÊME[1].

3 décembre 1742.

J'ai reçu votre lettre aimable,
Et vos vers fins et délicats,
Pour prix de l'énorme fatras
Dont, moi pédant, je vous accable.
C'est ainsi qu'un franc discoureur,
Croyant captiver le suffrage
De quelque esprit supérieur,
En de longs arguments s'engage.
L'homme d'esprit par un bon mot
Répond à tout ce verbiage;
Et le discoureur n'est qu'un sot.

. . . . . .

Dites-moi par quel art sublime
Vous avez pu faire à la fois
Tant de progrès dans l'art des rois,
Et dans l'art charmant de la rime?
Cet art des vers est le premier,
Il faut que le monde l'avoue :
Car des rois que ce monde loue,
L'un fut prudent, l'autre guerrier;
Celui-ci, gai, doux, et paisible,
Joignit le myrte à l'olivier,
Fut indolent et familier;

[1] Tome LI, page 153.

Cet autre ne fut que terrible.
J'admire leurs talents divers,
Moi qui compile leur histoire;
Mais aucun d'eux n'obtint la gloire
De faire de si jolis vers.
O mon héros! esprit fertile,
Animé de ce divin feu,
Régner et vaincre n'est qu'un jeu,
Et bien rimer est difficile.
Mais non, cet art noble et charmant
N'est pour vous qu'un délassement,
Homme universel que vous êtes!
Vous saisissez également
La lyre aimable des poètes,
Et de Mars le foudre assommant.
Tout est pour vous amusement;
Vos mains à tout sont toujours prêtes;
Vous rimez non moins aisément
Que vous avez fait vos conquêtes

. . . . . .

Vos faveurs étaient dangereuses
Aux rois, qui le méritent bien;
Car tous ces gens-là n'aiment rien,
Et leurs promesses sont trompeuses.
Mais moi qui ne vous trompe pas,
Et dont l'amour toujours fidèle
Sent tout le prix de vos appas,
Moi qui vous eusse aimé cruelle,
Je jouirai sans repentir
Des caresses et du plaisir
Que fait votre muse infidèle,

ÉPITRE CVIII.

AU MÊME.

FRAGMENT.

. . . . . .

Lorsque, pour tenir la balance,
L'Anglais vide son coffre-fort;
Lorsque l'Espagnol sans puissance
Croit partout être le plus fort;
Quand le Français vif et volage,
Fait au plus vite un empereur;
Quand Belle-Isle n'est pas sans peur
Pour l'ouvrier et pour l'ouvrage;
Quand le Batave un peu tardif,
Rempli d'égards et de scrupule,
Avance un pas et deux recule
Pour se joindre à l'Anglais actif;
Quand le bon-homme de saint-père
Du haut de sa sainte Sion
Donne sa bénédiction
A plus d'une armée étrangère,
Que fait mon héros à Berlin?
Il réfléchit sur la folie
Des conducteurs du genre humain;
Il donne des lois au destin,
Et carrière à son grand génie;
Il fait des vers gais et plaisants;

Il rit en donnant des batailles;
On commence à craindre à Versailles
De le voir rire à nos dépens.

. . . . . .

ÉPITRE CIX.

A M. LE MARÉCHAL DE SAXE,

En lui envoyant les œuvres de M. le marquis de ROCHEMORE, son ancien ami, mort depuis peu [1]. (Ce dernier est supposé lui faire un envoi de l'autre monde.)

Je goûtais dans ma nuit profonde
Les froides douceurs du repos,
Et m'occupais peu des héros
Qui troublent le repos du monde;
Mais dans nos champs élysiens
Je vois une troupe en colère
De fiers Bretons, d'Autrichiens,
Qui vous maudit et vous révère;
Je vois des Français éventés
Qui tous se flattent de vous plaire,
Et qui sont encore entêtés
De leurs plaisirs et de leur gloire,

[1] M. de Rochemore étant mort en 1743, cette épître doit appartenir aux années 1743 ou 1744.

Les poésies du marquis de Rochemore n'ont jamais été imprimées. Une lettre en prose et en vers, qu'il avait adressée à M. d'Argental, l'a été dans la correspondance de Grimm, tome II, page 315. (*Note de M. Beuchot.*)

Car ils sont morts à vos côtés
Entre les bras de la victoire.
Enfin dans ces lieux tout m'apprend
Que celui que je vis à table.
Gai, doux, facile, complaisant,
Et des humains le plus aimable,
Devient aujourd'hui le plus grand.
J'allais vous faire un compliment;
Mais, parmi les choses étranges
Qu'on dit à la cour de Pluton,
On prétend que ce fier Saxon
S'enfuit au seul bruit des louanges,
Comme l'Anglais fuit à son nom.
Lisez seulement mes folies,
Mes vers, qui n'ont loué jamais
Que les trop dangereux attraits
Du dieu du vin et des Sylvies:
Ces sujets ont toujours tenté
Les héros de l'antiquité
Comme ceux du siècle où nous sommes:
Pour qui sera la volupté
S'il en faut priver les grands hommes?

ÉPITRE CX.

A M. DE CIDEVILLE[1].

SUR LE ROI DE PRUSSE.

27 juin 1743.

J'admire en lui l'esprit facile,
Toujours vrai, mais toujours orné;
Et c'est un autre Cideville,
Qui par malheur est couronné.
  Un Diogène insupportable,
Moitié sophiste et moitié chien,
Croit placer le souverain bien
A donner tous les rois au diable.
Pour moi, je suis plus sociable;
Je hais, il est vrai, tout lien:
Mais être roi ne gâte rien,
Lorsque d'ailleurs on est aimable.
  Quand ce monarque singulier
Daigne d'un regard familier
Échauffer ma muse légère,
Me chérit et me considère,
Mon sort est toujours de déplaire
Au révérend père Boyer,
Lequel voudrait dans son foyer

[1] Tome LVIII, page 231.

Brûler et Racine, et Molière,
Et la Henriade, et Voltaire,
Et ma couronne de laurier;
C'est là ce qui me désespère.
Je veux, en partant de Berlin,
Demander justice au saint-père;
J'irai baiser son pied divin,
Et chez vous je viendrai soudain
Avec indulgence plénière:
Car le sage Lambertini
N'est point cagot atrabilaire;
Il est rempli de la lumière
Di questi grandi Romani.
Admiré de la terre entière,
Des beaux-arts il est défenseur,
Et le successeur de saint Pierre
De Léon dix est successeur.

Je veux avoir enfin Rome pour mon amie,
Et, malgré quelques vers hardis,
Je veux être un élu dans le saint paradis,
Si je suis réprouvé dans votre académie.
Mais c'est trop se flatter de chercher à la fois
Et les agnus de Rome et les faveurs des rois.
Non: terminons en paix mon obscure carrière;
Et du pape, et des grands, et des rois oublié,
Ne vivons que pour l'amitié:
C'est mon trône et mon sanctuaire.

ÉPITRE CXI.

AU ROI DE PRUSSE[1].

A La Haye, le 28 juin 1743.

Sous vos magnifiques lambris,
Très-dorés autrefois, maintenant très-pourris,
Emblème et monument des grandeurs de ce monde,
O mon maître! je vous écris,
Navré d'une doûleur profonde.
Je suis dans votre vieille cour,
Mais je veux une cour nouvelle,
Une cour où les Arts ont fixé leur séjour,
Une cour où mon roi les suit et les appelle,
Et les protége tour-à-tour.
Envoyez-moi Pégase, et je pars dès ce jour.

. . . . . .

Pour vous, grand roi, si votre diable
Vous promène au son du tambour
Dans Stettin ou dans Magdebourg,
Mon bon ange, plus favorable,
Va me conduire à votre cour
Au nom de votre lyre aimable.

. . . . . .

Quand quitterai-je, hélas! cette humide province,
Pour voir mon héros et mon prince?

[1] Tome LI, page 166.

ÉPITRE CXII.

AU MÊME[1].

Juillet 1743.

Grand roi, j'aime fort les héros
Lorsque leur esprit s'abandonne
Aux doux passe-temps, aux bons mots;
Car alors ils sont en repos,
Et ne font de tort à personne.
J'aime César, ce bel esprit,
César dont la main fortunée,
A tous les lauriers destinée,
Agrandit Rome, et lui prescrit
Un autre ciel, une autre année.
J'aime César entre les bras
De la maîtresse qui lui cède;
Je ris, et ne me fâche pas
De le voir, jeune et plein d'appas,
Dessus et dessous Nicomède.
Je l'admire plus que Caton;
Car il est tendre et magnanime,
Éloquent comme Cicéron,
Et tantôt gai, tantôt sublime,
Comme un roi dont je tais le nom:
Mais je perds un peu de l'estime

[1] Tome LI, page 170.

Quand il passe le Rubicon;
Et je pleure quand ce grand homme,
Bon poète et bon orateur,
Ayant tant combattu pour Rome,
Combat Rome pour son malheur.

ÉPITRE CXIII.

A M. LE BARON DE KEISERLING[1].

Dans un f.... village de Brunsvick,
ce 14 octobre au matin 1743.

Je continuais mon voyage
Dans la ville d'Otto-Guéric,
Rêvant à la divine Ulric,
Baisant quelquefois son image
Et celle du grand Frédéric:
Un heurt survient, ma glace casse,
Mon bras en est ensanglanté;
Ce bras qui toujours a porté
La lyre du bon-homme Horace,
Pendante encore à mon côté.
La portière, à ses gonds par le choc arrachée,
Saute, et vole en débris sur la terre couchée;
Je tombe dans sa chute: un peuple de bourgeois,
D'artisans, de soldats, s'empressent à la fois,
M'offrent tous de leur main, grossièrement avide,

[1] Tome LVIII, page 262.

Le dangereux appui, secourable et perfide;
On m'ôte enfin le soin de porter avec moi
La boîte de la reine et les portraits du roi.
Ah! fripons! envieux de mon bonheur suprême,
L'amour vous fit commettre un tour si déloyal.
J'adore Frédéric, et vous l'aimez de même :
Il est tout naturel d'ôter à son rival
Le portrait de ce que l'on aime.

ÉPITRE CXIV.

AU ROI DE PRUSSE[1].

La Haye, 28 octobre 1743.

Ainsi donc vous êtes cité
Par les auteurs, comme auteur grave;
Comme roi politique et brave,
Des rois vous êtes respecté;
Chacun vous craint, nul ne vous brave.
Le taciturne et froid Batave,
Amoureux de sa liberté,
Le Russe, né pour être esclave,
Ménagent votre majesté.
Vous auriez, ma foi, tout dompté
Sur le Danube et sur la Save,
Et le double cou si vanté
De l'aigle jadis redouté

[1] Tome LI, page 185.

Eût été coupé comme rave;
Mais vous vous êtes arrêté.
Maintenant votre main se lave
Des malheurs du monde agité;
Pour comble de félicité,
Vous possédez dans votre cave
De ce Tokai dont j'ai tâté :
Je ne puis plus rimer en *ave*.

. . . . . .

Messieurs Gérard, mes chers amis,
Dépêchez, préparez ma chambre,
Un pupitre pour mes écrits,
Avec quelques flacons remplis
De ce jus divin de septembre;
Non cet ennemi du gosier,
Fabriqué de la main profane
De ce Liégeois nommé Lognier;
Je l'ai surnommé *pissat d'âne*,
Et je l'ai dit à haute voix;
Je le redis, je le condamne
A n'être bu que par des rois.
J'aime mieux la simple nature
Du vin qu'on recueille à Bordeaux :
Car je préfère la lecture
D'un écrivain sage en propos,
A ce frelaté de Voiture,
Et plus encore à Marivaux.

ÉPITRE CXV.

AU MÊME[1].

Lille, 16 novembre 1743.

Est-il vrai que dans votre cour
Vous avez placé, cet automne,
Dans les meubles de la couronne,
La peau de ce fameux tambour
Que Zisca fit de sa personne?
La peau d'un grand homme enterré
D'ordinaire est bien peu de chose,
Et, malgré son apothéose,
Par les vers il est dévoré.
Le seul Zisca fut préservé
Du destin de la tombe noire;
Grace à son tambour conservé,
Sa peau dure autant que sa gloire.
C'est un sort assez singulier.
Ah! chétifs mortels que nous sommes!
Pour sauver la peau des grands hommes
Il faut la faire corroyer.
O mon roi! conservez la vôtre;
Car le bon Dieu qui vous la fit
Ne saurait vous en faire une autre
Dans laquelle il mît tant d'esprit.

[1] Tome LI, page 187.

ÉPITRE CXVI.

AU MÊME[1].

7 janvier 1744.

Quel est cet agréable son?
D'où vient cette profusion
De belles rimes redoublées?
Par qui les muses appelées
Ont-elles quitté l'Hélicon?
Est-ce Bernard, mon compagnon,
Qui de fleurs sème les allées
Des jardins du sacré vallon?
Est-ce l'architecte Amphion,
Par qui les pierres assemblées
S'arrangent sous son violon?
Est-ce le charmant Arion
Chantant sur les plaines salées?
C'est mon prince, ou c'est Apollon.
Au doux son de tant de merveilles,
J'entends braire près d'un chardon
L'animal à longues oreilles,
De qui vous devinez le nom[2].
Il nous dit de sa voix pesante,
N'admirez plus la voix brillante

[1] Tome LI, page 191.
[2] Il est probablement ici question de Boyer.

De ce roi poète, orateur;
Auprès de moi que peut-il être?
Il n'est que roi, je suis son maître;
Car des rois je suis précepteur.
Oui, tu l'es; autrefois Achille
Soumit son enfance docile
A ce singulier animal
Moitié sage, moitié cheval :
Mon cher précepteur, c'est dommage;
Mais quand le ciel t'a fabriqué
Il n'acheva pas son ouvrage :
Une des moitiés a manqué.

ÉPITRE CXVII.

AU MÊME.

1744.

Ceux qui sont nés sous un monarque [1]
Font tous semblant de l'adorer;
Sa majesté, qui le remarque,
Fait semblant de les honorer;

[1] Le commencement de l'épître est différent dans quelques copies.

Grand roi, la longue maladie
Qui va rongeant l'étui malsain
De mon ame assez engourdie,
Et de plus une comédie
Que je fais pour notre dauphin,
Et que j'ai peur qui ne l'ennuie,
Tout cela retenait ma main;

Et de cette fausse monnoie,
Que le courtisan donne au roi,
Et que le prince lui renvoie,
Chacun vit, ne songeant qu'à soi.
Mais lorsque la philosophie,
La séduisante poésie,
Le goût, l'esprit, l'amour des arts,
Rejoignent sous leurs étendards,
A trois cents milles de distance,
Votre très-royale éloquence
Et mon goût pour tous vos talents;
Quand, sans crainte et sans espérance,
Je sens en moi tous vos penchants;
Et lorsqu'un peu de confidence
Resserre encor ces nœuds charmants;

Et souvent je donnais en vain
Des secousses à mon génie,
Pour qu'il envoyât dans Berlin
Quelque nouvelle rapsodie,
Quelque rondeau, quelque huitain,
Au vainqueur de la Silésie,
A ce bel esprit souverain,
A ce grand homme un peu malin,
Chez qui j'aurais passé ma vie,
Si j'avais à ma fantaisie
Pu disposer de mon destin.
En vain vous m'appelez volage,
Toujours dans un noble esclavage
Votre muse retient mes pas :
Et je suis serviteur du sage,
Quoique mon cœur ne le soit pas.
Votre esprit sublime et facile,
Vos entretiens et votre style,
Ont pour moi des charmes plus doux
Que votre suprême puissance,
Vos grenadiers, votre opulence,
Et cent villes à vos genoux.
Dussé-je leur faire une offense,
Je ne puis rien aimer que vous.
Ceux qui son nés, etc.

Enfin lorsque Berlin attire
Tous mes sens à Cirey séduits,
Alors ne pouvez-vous pas dire,
On m'aime, tout roi que je suis?
Enfin l'océan germanique,
Qui toujours des bons Hambourgeois
Servit si bien la république,
Vers Embden sera sous vos lois,
Avec garnison batavique.
Un tel mélange me confond;
Je m'attendais peu, je vous jure,
De voir de l'or avec du plomb;
Mais votre creuset me rassure :
A votre feu, qui tout épure,
Bientôt le vil métal se fond,
Et l'or vous demeure en nature.
Partout que de prospérités!
Vous conquérez, vous héritez [1]
Des ports de mer et des provinces;
Vous mariez à de grands princes [2]
De très-adorables beautés;
Vous faites noce, et vous chantez
Sur votre lyre enchanteresse
Tantôt de Mars les cruautés,
Et tantôt la douce mollesse.

[1] Le dernier duc d'Ost-Frise venait de mourir, et avait laissé à la couronne de Prusse une principauté riche et considérable.

[2] Pendant son séjour à Pirmont, dans les premiers mois de l'année 1744, Frédéric avait fait demander en mariage la fille unique du landgrave de Cassel, Marie-Amélie, pour le margrave Charles de Brandebourg. Elle fut accordée; mais sa mort arriva le 19 novembre 1744, avant la célébration. (*Note de M. Beuchot.*)

Vos sujets, au sein du loisir,
Goûtent les fruits de la victoire;
Vous avez et fortune et gloire;
Vous avez surtout du plaisir;
Et cependant le roi mon maître,
Si digne avec vous de paraître
Dans la liste des meilleurs rois,
S'amuse à faire dans la Flandre [1]
Ce que vous fesiez autrefois
Quand trente canons à la fois
Mettaient des bastions en cendre.
C'est lui qui, secouru du ciel,
Et surtout d'une armée entière,
A brisé la forte barrière
Qu'à notre nation guerrière
Mettait le bon greffier Fagel.
De Flandre il court en Allemagne
Défendre les rives du Rhin;
Sans quoi le pandoure inhumain
Viendrait s'enivrer de ce vin
Qu'on a cuvé dans la Champagne.
Grand roi, je vous l'avais bien dit
Que mon souverain magnanime
Dans l'Europe aurait du crédit,
Et de grands droits à votre estime.
Son beau feu, dont un vieux prélat
Avait caché les étincelles,
A de ses flammes immortelles
Tout d'un coup répandu l'éclat.

[1] Voyez dans le tome précédent le Poème sur les Événements de 1744 et ci-après l'épître CXIX.

Ainsi la brillante fusée
Est tranquille jusqu'au moment
Où, par son amorce embrasée,
Elle éclaire le firmament,
Et, perçant dans les sombres voiles,
Semble se mêler aux étoiles;
Qu'elle efface par son brillant.
C'est ainsi que vous enflammâtes
Tout l'horizon d'un nouveau ciel,
Lorsqu'à Berlin vous commençâtes
A prendre ce vol immortel
Devers la gloire, où vous volâtes.
Tout du plus loin que je vous vis,
Je m'écriai, je vous prédis
A l'Europe tout incertaine.
Vous parûtes : vingt potentats
Se troublèrent dans leurs états
En voyant ce grand phénomène.
Il brille, il donne de beaux jours :
J'admire, je bénis son cours;
Mais c'est de loin : voilà ma peine.

ÉPITRE CXVIII.

A M. LE PRÉSIDENT HÉNAULT[1].

A Cirey, 1er septembre 1744.

O déesse de la santé,
Fille de la sobriété,
Et mère des plaisirs du sage,
Qui sur le matin de notre âge
Fais briller ta vive clarté,
Et répands la sérénité
Sur le soir d'un jour plein d'orage,
O déesse, exauce mes vœux!
Que ton étoile favorable
Conduise ce mortel aimable;
Il est si digne d'être heureux!
Sur Hénault tous les autres dieux
Versent la source inépuisable
De leurs dons les plus précieux.
Toi qui seule tiendrais lieu d'eux,
Serais-tu seule inexorable?
Ramène à ses amis charmants,
Ramène à ses belles demeures
Ce bel esprit de tous les temps,
Cet homme de toutes les heures.
Orne pour lui, pour lui suspends

[1] Tome LVIII, page 304.

La course rapide du temps;
Il en fait un si bel usage!
Les devoirs et les agréments
En font chez lui l'heureux partage.
Les femmes l'ont pris fort souvent
Pour un ignorant agréable,
Les gens en *us* pour un savant,
Et le dieu joufflu de la table
Pour un connaisseur très-gourmand.
Qu'il vive autant que son ouvrage,
Qu'il vive autant que tous les rois
Dont il nous décrit les exploits,
Et la faiblesse et le courage,
Les mœurs, les passions, les lois,
Sans erreurs et sans verbiage.
Qu'un bon estomac soit le prix
De son cœur, de son caractère,
De ses chansons, de ses écrits.
Il a tout : il a l'art de plaire,
L'art de nous donner du plaisir,
L'art si peu connu de jouir;
Mais il n'a rien s'il ne digère.
Grand Dieu! je ne m'étonne pas
Qu'un ennuyeux, un Desfontaine,
Entouré dans son galetas
De ses livres rongés des rats,
Nous endormant, dorme sans peine;
Et que le bouc soit gros et gras.
Jamais Églé, jamais Sylvie,
Jamais Lise à souper ne prie
Un pédant à citations,

Sans goût, sans grace et sans génie;
Sa personne, en tous lieux honnie,
Est réduite à ses noirs gitons.
Hélas! les indigestions
Sont pour la bonne compagnie.

ÉPITRE CXIX.

AU ROI DE PRUSSE.

A Paris, ce 1er novembre 1744.

Du héros de la Germanie
Et du plus bel esprit des rois
Je n'ai reçu depuis trois mois
Ni beaux vers, ni prose polie;
Ma muse en est en léthargie.
Je me réveille aux fiers accents
De l'Allemagne ranimée;
Aux fanfares de votre armée,
A vos tonnerres menaçants,
Qui se mêlent aux cris perçants
Des cent voix de la Renommée.
Je vois de Berlin à Paris
Cette déesse vagabonde,
De Frédéric et de Louis
Porter les noms au bout du monde;
Ces noms, que la gloire a tracés
Dans un cartouche de lumière;

Ces noms, qui répondent assez
Du bonheur de l'Europe entière,
S'ils sont toujours entrelacés.
Quels seront les heureux poètes,
Les chantres boursouflés des rois,
Qui pourront élever leurs voix,
Et parler de ce que vous faites?
C'est à vous seul de vous chanter,
Vous qu'en vos mains j'ai vu porter
La lyre et la lance d'Achille;
Vous qui, rapide en votre style
Comme dans vos exploits divers,
Faites de la prose et des vers
Comme vous prenez une ville.
D'Horace heureux imitateur,
Sa gaieté, son esprit, sa grace,
Ornent votre style enchanteur;
Mais votre muse le surpasse
Dans un point cher à notre cœur :
L'empereur protégeait Horace,
Et vous protégez l'empereur.
Fils de Mars et de Calliope,
Et digne de ces deux grands noms,
Faites le destin de l'Europe,
Et daignez faire des chansons;
Et quand Thémis avec Bellone
Par votre main raffermira
Des Césars le funeste trône;
Quand le Hongrois cultivera
A l'abri d'une paix profonde
Du Tokai la vigne féconde;

Quand partout son vin se boira,
Qu'en le buvant on chantera
Les pacificateurs du monde,
Mon prince à Berlin reviendra;
Mon prince à son peuple qui l'aime
Libéralement donnera
Un nouvel et bel opéra,
Qu'il aura composé lui-même.
Chaque auteur vous applaudira;
Car, tout envieux que nous sommes
Et du mérite et du grand nom,
Un poète est toujours fort bon
A la tête de cent mille hommes.
Mais, croyez-moi, d'un tel secours
Vous n'avez pas besoin pour plaire;
Fussiez-vous pauvre comme Homère,
Comme lui vous vivrez toujours.
Pardon, si ma plume légère,
Que souvent la vôtre enhardit,
Écrit toujours au bel esprit
Beaucoup plus qu'au roi qu'on révère.
Le Nord, à vos sanglants progrès,
Vit des rois le plus formidable:
Moi, qui vous approchai de près,
Je n'y vis que le plus aimable.

ÉPITRE CXX.

AU ROI.

PRÉSENTÉE A SA MAJESTÉ, AU CAMP DEVANT FRIBOURG.

Novembre 1744.

Vous dont l'Europe entière aime ou craint la justice,
Brave et doux à la fois, prudent sans artifice,
Roi nécessaire au monde, où portez-vous vos pas?
De la fièvre échappé, vous courez aux combats!
Vous volez à Fribourg! En vain La Peyronie [1]
Vous disait : « Arrêtez, ménagez votre vie;
« Il vous faut du régime et non des soins guerriers :
« Un héros peut dormir couronné de lauriers. »
Le zèle a beau parler, vous n'avez pu le croire.
Rebelle aux médecins, et fidèle à la gloire,
Vous bravez l'ennemi, les assauts, les saisons,
Le poids de la fatigue et le feu des canons.
Tout l'état en frémit, et craint votre courage.
Vos ennemis, grand roi, le craignent davantage.
Ah! n'effrayez que Vienne, et rassurez Paris,
Rendez, rendez la joie à vos peuples chéris;
Rendez-nous ce héros qu'on admire et qu'on aime.
Un sage nous a dit que le seul bien suprême,
Le seul bien qui du moins ressemble au vrai bonheur,
Le seul digne de l'homme, est de toucher un cœur.

[1] Premier chirurgien du roi. (Édit. de 1751.)

Si ce sage eut raison, si la philosophie
Plaça dans l'amitié le charme de la vie,
Quel est donc, justes dieux! le destin d'un bon roi,
Qui dit, sans se flatter : Tous les cœurs sont à moi?
A cet empire heureux qu'il est beau de prétendre!
Vous qui le possédez, venez, daignez entendre
Des bornes de l'Alsace aux remparts de Paris
Ce cri que l'amour seul forme de tant de cris.
Accourez, contemplez ce peuple dans la joie,
Bénissant le héros que le ciel lui renvoie.
Ne le voyez-vous pas tout ce peuple à genoux;
Tous ces avides yeux qui ne cherchent que vous,
Tous nos cœurs enflammés volant sur notre bouche?
C'est là le vrai triomphe, et le seul qui vous touche.
Cent rois, au capitole en esclaves traînés,
Leurs villes, leurs trésors, et leurs dieux enchaînés,
Ces chars étincelants, ces prêtres, cette armée,
Ce sénat insultant à la terre opprimée,
Ces vaincus envoyés du spectacle au cercueil,
Ces triomphes de Rome étaient ceux de l'orgueil :
Le vôtre est de l'amour, et la gloire en est pure;
Un jour les effaçait, le vôtre à jamais dure;
Ils effrayaient le monde, et vous le rassurez.
Vous, l'image des dieux sur la terre adorés,
Vous que dans l'âge d'or elle eût choisi pour maître,
Goûtez les jours heureux que vos soins font renaître!
Que la paix florissante embellisse leur cours!
Mars fait des jours brillants, la Paix fait les beaux jours.
Qu'elle vole à la voix du vainqueur qui l'appelle,
Et qui n'a combattu que pour nous et pour elle!

ÉPITRE CXXI.

AU ROI DE PRUSSE.

FRAGMENT.

. . . . . .

. . . . . .

Ah! mon prince, c'est grand dommage
Que vous n'ayez point votre image,
Un fils par la gloire animé,
Un fils par vous accoutumé
A rogner ce grand héritage
Que l'Autriche s'était formé.
Il est doux de se reconnaître
Dans sa noble postérité;
Un grand homme en doit faire naître :
Voyez comme le roi mon maître
De ce devoir s'est acquitté.
Son dauphin, comme vous, appelle
Auprès de lui les plus beaux-arts
De Le Brun, de Lulli, d'Handelle [1],
Tout aussi bien que ceux de Mars.
Il apprit la langue espagnole;
Il entend celle des Césars,
Mais des Césars du Capitole.
Vous me demanderez comment

[1] Handel, né en 1684, mort en 1759.

Dans le beau printemps de sa vie
Un dauphin peut en savoir tant;
Qui fut son maître? le génie:
Ce fut là votre précepteur.
Je sais bien qu'un peu de culture
Rend encor le terrain meilleur;
Mais l'art fait moins que la nature.

ÉPITRE CXXII.

AU MÊME.

J'ai donc vu ce Potsdam, et je ne vous vois pas;
On dit qu'ainsi que moi vous prenez médecine.
Que de conformités m'attachent sur vos pas!
Le dieu de la double colline,
L'amour de tous les arts, la haine des dévots;
Raisonner quelquefois sur l'essence divine,
Peu hanter nosseigneurs les sots;
Au corps comme à l'esprit donner peu de repos;
Mettre l'ennui toujours en fuite;
Manger trop quelquefois, et me purger ensuite;
Savourer les plaisirs, et me moquer des maux;
Sentir et réprimer ma vive impatience:
Voilà quel est mon lot, voilà ma ressemblance
Avec mon aimable héros.
O vous, maîtres du monde! ô vous, rois que j'atteste,
Indolents dans la paix, ou de sang abreuvés....
Ressemblez-lui dans tout le reste....

ÉPITRE CXXIII.

AU MÊME,

QUI AVAIT ADRESSÉ DES VERS A L'AUTEUR SUR CES RIMES REDOUBLÉES.

Juin 1745.

Lorsque deux rois s'entendent bien,
Que chacun d'eux défend son bien,
Et du bien d'autrui fait ripaille;
Quand un des deux, roi très-chrétien,
L'autre, qui l'est vaille que vaille,
Prennent des murs, gagnent bataille,
Et font sur le bord stygien
Voler des pandours la canaille;
Quand Berlin rit avec Versaille
Aux dépens de l'Hanovrien,
Que dit monsieur l'Autrichien?
Tout honteux, il faut qu'il s'en aille
Loin du monarque prussien,
Qui le bat, le suit, et s'en raille.
Cela pourra gâter la taille
De ce gros monsieur Bartenstein,
Et rabaisser ce ton hautain
Qui toujours contre vous criaille.
C'est en vain que l'Anglais travaille
A combattre votre destin,

Vous aurez l'huître, et lui l'écaille;
Vous aurez le fruit et le grain,
Et lui l'écorce avec la paille.
Le Saxon voit que c'est en vain
Qu'un petit moment il ferraille;
Contre un aussi mauvais voisin
Que peut-il faire? rien qui vaille.
Vous seriez empereur romain,
Et du pape première ouaille,
Si vous en aviez le dessein;
Mais votre pouvoir souverain
Subsistera pour le certain,
Sans cette belle pretintaille.
Soyez l'arbitre du Germain,
Soyez toujours vainqueur humain,
Et laissez là la rime en *aille*.

EPITRE CXXIV.

A M. LE DUC D'AREMBERG[1].

1745.

D'Aremberg, où vas-tu? penses-tu m'échapper?
Quoi! tandis qu'à Paris on t'attend pour souper,
Tu pars, et je te vois, loin de ce doux rivage,

[1] Cette épître a été imprimée en 1764, et peut-être plus tôt, mais bien incorrectement. On n'y lit que trente-cinq vers, il y en a ici neuf de plus. (*Note de M. Beuchot.*)

Voler en un clin d'œil aux lieux de ton bailliage!
C'est ainsi que les dieux qu'Homère a tant prônés
Fendaient les vastes airs, de leur course étonnés,
Et les fougueux chevaux du fier dieu de la guerre
Franchissaient en deux sauts la moitié de la terre:
Ces grands dieux toutefois, à ne déguiser rien,
N'avaient point dans la Grèce un château comme Enghien,
Et leurs divins coursiers, regorgeant d'ambroisie,
Ma foi, ne valaient pas tes chevaux d'Italie.
Que fais-tu cependant dans ces climats amis
Qu'à tes soins vigilants l'empereur a commis?
Vas-tu, de tes désirs portant partout l'offrande,
Séduire la pudeur d'une jeune Flamande,
Qui, tout en rougissant, acceptera l'honneur
Des amours indiscrets de son cher gouverneur?
La paix offre un champ libre à tes exploits lubriques;
Va remplir de cocus les campagnes belgiques,
Et fais-moi des bâtards où tes vaillantes mains
Dans nos derniers combats firent tant d'orphelins.
Mais quitte aussi bientôt, si la France te tente,
Des tétons du Brabant la chair flasque et tremblante,
Et, conduit par Momus et porté par les Ris,
Accours, vole, et reviens t'enivrer à Paris.
Ton salon est tout prêt, tes amis te demandent,
Du défunt Rothelin les pénates t'attendent.
Viens voir le doux La Faye aussi fin que courtois,
Le conteur Lasseré, Matignon le sournois,
Courcillon, qui toujours du théâtre dispose,
Courcillon, dont ma plume a fait l'apothéose [1],

[1] Voyez, dans le tome suivant, la pièce intitulée *l'Anti-Giton*.

Courcillon qui se gâte, et qui, si je m'en croi,
Pourrait bien quelque jour être indigne de toi.
Ah! s'il allait quitter la débauche et la table,
S'il était assez fou pour être raisonnable,
Il se perdrait, grands dieux! Ah! cher duc, aujourd'hui
Si tu ne viens pour toi, viens par pitié pour lui!
Viens le sauver : dis-lui qu'il s'égare et s'oublie,
Qu'il ne peut être bon qu'à force de folie,
Et, pour tout dire enfin, remets-le dans tes fers.
Pour toi, près l'Auxerrois, pendant quarante hivers,
Bois, parmi les douceurs d'une agréable vie,
Un peu plus d'hypocras, un peu moins d'eau-de-vie.

ÉPITRE CXXV.

A M. L'ABBÉ DE VOISENON[1].

1745.

Vous êtes dans le beau pays
Et des amours et des perdrix.
Tout cela vous convient. Quels beaux jours sont les vôtres!
Mais dans le triste état où le destin m'a mis,
Puis-je suivre les uns, puis-je manger les autres?
Aux autels de Vénus on peut, dans son malheur,
Quand on n'a rien de mieux, donner au moins son cœur.
Mais sans un estomac peut-on se mettre à table

[1] Tome LVIII, page 361.

Chez ce héros de Champs [1], intrépide mangeur,
Et non moins effronté buveur;
Qui d'un ton toujours gai, brillant, inaltérable,
Répand les agréments, les plaisirs, les bons mots,
Les pointes quelquefois, mais toujours à propos?
La tristesse attachée à ma langueur fatale
Me chasse de ces lieux consacrés au bonheur;
Je suis un pauvre moine indigne du prieur.
La santé, la gaieté, la vive et douce humeur,
Sont la robe nuptiale
Qu'il faut au festin du Seigneur.

ÉPITRE CXXVI.

AU DUC DE RICHELIEU [2].

1745.

Généreux courtisan d'un roi brillant de gloire,
Vous, ministre et témoin de ses vaillants exploits,
L'emploi d'écrire son histoire
Devient le plus beau des emplois.
Plus il est glorieux, et plus il est facile;
Le sujet seul fait tout, et l'art est inutile.
Je n'ai pas besoin d'ornement,
Je n'ai rien à flatter, et je n'ai rien à taire:

[1] M. le duc de La Vallière. (Édit. de Kehl.)

[2] Cette épître, imprimée pour la première fois en 1817, paraît être le premier jet du *Poème de Fontenoi*.

Je dois raconter simplement
Les grandes actions, ainsi qu'il les sait faire.
Je dirai qu'il porte ses pas
Des jeux à la tranchée, et d'un siége aux combats;
Que si Louis-le-Grand renversa des murailles,
Le ciel réservait à son fils
L'honneur de gagner des batailles,
Et de mettre le comble à la gloire des lis.
Je peindrai ce courage et tranquille et terrible,
Vainqueur du fier Anglais, qui se croit invincible;
Le champ de Fontenoi de meurtre ensanglanté,
D'autant plus glorieux qu'il fut plus disputé.
Dans ce combat affreux, acharné, sanguinaire,
Le roi craint pour son fils, le fils craint pour son père;
Nos soldats tout sanglants frémissent pour tous deux,
Seul mouvement d'effroi dans ces cœurs généreux.
Grand roi, Londres gémit, Vienne pleure et t'admire:
Ton bras va décider des destins de l'Empire.
La Sardaigne balance, et Munich se repent;
Le Batave indécis au remords est en proie;
Et la France s'écrie, au milieu de sa joie:
« Le plus aimé des rois est aussi le plus grand. »

EPITRE CXXVII.

A M. LE DUC DE RICHELIEU[1],

AMBASSADEUR A DRESDE.

A Paris, 24 décembre 1746.

Très-magnifique ambassadeur,
Vous avez quelque sympathie
Pour ces catins dont la manie
Est d'avoir du goût pour l'honneur,
Et qui, sur la fin du bel âge,
Savent terminer quelquefois
Le cours de leurs galants exploits
Par un honnête mariage.
De votre petite maison,
A tant de belles destinée,
Vous allez chez le roi saxon
Rendre hommage au dieu d'hyménée;
Vous, cet aimable Richelieu,
Qui, né pour un autre mystère,
Avez toujours battu ce dieu
Avec les armes de son frère.
Revenez cher à tous les deux,
Ramenez la paix avec eux,
Ainsi que vous eûtes la gloire

[1] Tome LVIII, page 411.

Aux campagnes de Fontenoi
De ramener aux pieds du roi
Les étendards de la victoire.

ÉPITRE CXXVIII.

A M. LE COMTE ALGAROTTI,

QUI ÉTAIT ALORS A LA COUR DE SAXE, ET QUE LE ROI DE POLOGNE AVAIT FAIT SON CONSEILLER DE GUERRE.

A Paris, 21 février 1747.

Enfant du Pinde et de Cythère,
Brillant et sage Algarotti,
A qui le ciel a départi
L'art d'aimer, d'écrire et de plaire,
Et que, pour comble de bienfaits,
Un des meilleurs rois de la terre
A fait son conseiller de guerre
Dès qu'il a voulu vivre en paix[1];
Dans vos palais de porcelaine,
Recevez ces frivoles sons,
Enfilés sans art et sans peine
Au charmant pays des pompons.

[1] Dans la plupart des éditions, au lieu de ces quatre vers, on lisait :

L'art d'aimer, d'écrire et de plaire,
Et dont le charmant caractère
A tous les goûts est assorti;
Dans vos palais, *etc.*

O Saxe! que nous vous aimons!
O Saxe! que nous vous devons
D'amour et de reconnaissance!
C'est de votre sein que sortit
Le héros qui venge la France [1],
Et la nymphe qui l'embellit [2].
Apprenez que cette dauphine
Par ses graces, par son esprit,
Ici chaque jour accomplit
Ce que votre muse divine
Dans ses lettres m'avait prédit.
Vous penserez que je l'ai vue,
Quand je vous en dis tant de bien,
Et que je l'ai même entendue;
Je vous jure qu'il n'en est rien,
Et que ma muse peu connue,
En vous répétant dans ces vers
Cette vérité toute nue,
N'est que l'écho de l'univers.
Une dauphine est entourée,
Et l'étiquette est son tourment.
J'ai laissé passer prudemment
Des paniers la foule titrée,
Qui remplit tout l'appartement
De sa bigarrure dorée [3].

[1] Le maréchal de Saxe, qui venait d'être nommé maréchal général des camps et armées du roi, titre qu'avait eu Turenne.

[2] Marie-Josèphe, fille du roi de Pologne, électeur de Saxe, mariée au dauphin, le 9 février 1747.

[3] Var. J'ai laissé passer prudemment
Des paniers la foule dorée,
Qui remplit tout l'appartement;

Virgile était-il le premier
A la toilette de Livie?
Il laissait passer Cornélie,
Les ducs et pairs, le chancelier,
Et les cordons bleus d'Italie,
Et s'amusait sur l'escalier
Avec Tibulle et Polymnie.
Mais à la fin j'aurai mon tour:
Les dieux ne me refusent guère;
Je fais aux Graces chaque jour
Une très-dévote prière.
Je leur dis : Filles de l'Amour,
Daignez, à ma muse discrète
Accordant un peu de faveur,
Me présenter à votre sœur
Quand vous irez à sa toilette.
Que vous dirai-je maintenant
Du dauphin, et de cette affaire
De l'amour et du sacrement?
Les dames d'honneur de Cythère
En pourraient parler dignement;
Mais un profane doit se taire.
Sa cour dit qu'il s'occupe à faire
Une famille de héros,
Ainsi qu'ont fait très à propos
Son aïeul et son digne père.
Daignez pour moi remercier

Et cinq cents dames qui, peut-être,
S'approchant pour la censurer,
Se sont mises à l'adorer
Dès qu'elles ont pu la connaître.
Virgile, etc.

Votre ministre magnifique;
D'un fade éloge poétique
Je pourrais fort bien l'ennuyer:
Mais je n'aime pas à louer;
Et ces offrandes si chéries
Des belles et des potentats,
Gens tous nourris de flatteries,
Sont un bijou qui n'entre pas
Dans son baguier de pierreries.
Adieu; faites bien au Saxon
Goûter les vers de l'Italie
Et les vérités de Newton;
Et que votre muse polie
Parle encor sur un nouveau ton
De notre immortelle Émilie.

ÉPITRE CXXIX.

AU ROI DE PRUSSE[1].

9 mars 1747.

Les fileuses des destinées,
Les Parques, ayant mille fois
Entendu les ames damnées[2]
Parler là-bas de vos exploits,
De vos rimes si bien tournées,

[1] Tome LI, page 207.

[2] VAR. Entendu des ames damnées.

De vos victoires, de vos lois,
Et de tant de belles journées,
Vous crurent le plus vieux des rois.
Alors, des rives du Cocyte,
A Berlin vous rendant visite,
Atropos vint avec le temps [1],
Croyant trouver des cheveux blancs,
Front ridé, face décrépite,
Et discours de quatre-vingts ans.
Que l'inhumaine fut trompée!
Elle aperçut de blonds cheveux,
Un teint fleuri, de grands yeux bleux,
Et votre flûte et votre épée;
Elle songea, pour mon bonheur [2],
Qu'Orphée autrefois par sa lyre,
Et qu'Alcide par sa valeur,
La bravèrent dans son empire.
Elle trembla quand elle vit
Ce grand homme qui réunit [3]
Les dons d'Orphée et ceux d'Alcide;
Doublement elle vous craignit,
Et, jetant son ciseau perfide [4],
Chez ses sœurs elle s'en alla,

1 VAR. La Mort s'en vint avec le Temps.

2 VAR. Elle se souvint par bonheur.

3 VAR. Dans vous, dans mon prince, elle vit
Le seul homme qui réunit.

4 VAR. Et, laissant son dard homicide,
S'enfuit au plus vite, et partit
Pour aller saisir la personne
De quelque pesant cardinal,
Ou pour achever dans Lisbonne
Le prêtre-roi du Portugal.

Et pour vous le trio fila
Une trame toute nouvelle,
Brillante, dorée, immortelle,
Et la même que pour Louis;
Car vous êtes tous deux amis.
Tous deux vous forcez des murailles,
Tous deux vous gagnez des batailles
Contre les mêmes ennemis;
Vous régnez sur des cœurs soumis,
L'un à Berlin, l'autre à Versailles.
Tous deux un jour.... mais je finis.
Il est trop aisé de déplaire
Quand on parle aux rois trop long-temps;
Comparer deux héros vivants
N'est pas une petite affaire.

ÉPITRE CXXX.

A S. A. S. Mme LA DUCHESSE DU MAINE,

SUR LA VICTOIRE REMPORTÉE PAR LE ROI, A LAWFELT.

1747.

Auguste fille et mère de héros,
Vous ranimez ma voix faible et cassée,
Et vous voulez que ma muse lassée
Comme Louis ignore le repos.
D'un crayon vrai vous m'ordonnez de peindre
Son cœur modeste et ses brillants exploits,

Et Cumberland, que l'on a vu deux fois
Chercher ce roi, l'admirer, et le craindre.
Mais des bons vers l'heureux temps est passé;
L'art des combats est l'art où l'on excelle.
Notre Alexandre en vain cherche un Appelle:
Louis s'élève, et le siècle est baissé.
De Fontenoi le nom plein d'harmonie
Pouvait au moins seconder le génie.
Boileau pâlit au seul nom de Voërden.
Que dirait-il si, non loin d'Helderen,
Il eût fallu suivre entre les deux Nèthes
Bathiani, si savant en retraites;
Avec d'Estrée à Rosmal s'avancer?
La Gloire parle, et Louis me réveille;
Le nom du roi charme toujours l'oreille;
Mais que Lawfelt est rude à prononcer [1]!
Et quel besoin de nos panégyriques,
Discours en vers, épîtres héroïques,
Enregistrés, visés par Crébillon [2],
Signés Marville [3], et jamais Apollon?
De votre fils je connais l'indulgence;
Il recevra sans courroux mon encens;
Car la Bonté, la sœur de la Vaillance,
De vos aïeux passa dans vos enfants.

[1] VAR. Mais que Lawfelt est rude à prononcer!
Puis, quand ma voix, par ses faits enhardie,
L'aurait chanté sur le plus noble ton,
Qu'aurais-je fait? blesser sa modestie,
Sans ajouter à l'éclat de son nom,
De votre fils, etc.

[2] M. Crébillon, de l'Académie Française, examinateur des écrits en une feuille, présentés à la police. (Édit. de 1757.)

[3] M. Feydeau de Marville, alors lieutenant de police. (*Ibid.*)

Mais tout lecteur n'est pas si débonnaire ;
Et si j'avais, peut-être téméraire,
Représenté vos fiers carabiniers
Donnant l'exemple aux plus braves guerriers ;
Si je peignais ce soutien de nos armes,
Ce petit-fils, ce rival de Condé ;
Du dieu des vers si j'étais secondé,
Comme il le fut par le dieu des alarmes,
Plus d'un censeur, encore avec dépit,
M'accuserait d'en avoir trop peu dit.
Très-peu de gré, mille traits de satire,
Sont le loyer de quiconque ose écrire :
Mais pour son prince il faut savoir souffrir ;
Il est partout des risques à courir,
Et la censure, avec plus d'injustice,
Va tous les jours acharner sa malice
Sur des héros dont la fidélité
L'a mieux servi que je ne l'ai chanté [1].
Allons, parlez, ma noble Académie :
Sur vos lauriers êtes-vous endormie ?
Représentez ce conquérant humain
Offrant la paix, le tonnerre à la main.
Ne louez point, auteurs, rendez justice ;
Et, comparant aux siècles reculés
Le siècle heureux, les jours dont vous parlez,

[1] VAR. L'a mieux servi que je ne l'ai chanté.
Auteurs du temps, rompez donc le silence,
Osez sortir d'une morne indolence ;
Quand Louis vole à des périls nouveaux,
Si les Latours ainsi que les Vauloos
Peignent ses traits qu'un peuple heureux adore,
Peignez son ame, elle est plus belle encore.
Représentez, etc.

Lisez César, vous connaîtrez Maurice[1].
Si de l'état vous aimez les vengeurs,
Si la patrie est vivante en vos cœurs,
Voyez ce chef dont l'active prudence
Venge à la fois Gênes, Parme et la France.
Chantez Belle-Isle : élevez dans vos vers
Un monument au généreux Boufflers[2] ;
Il est du sang qui fut l'appui du trône :
Il eût pu l'être ; et la faux du trépas
Tranche ses jours, échappés à Bellone,
Au sein des murs délivrés par son bras.
Mais quelle voix assez forte, assez tendre,
Saura gémir sur l'honorable cendre
De ces héros que Mars priva du jour,
Aux yeux d'un roi, leur père et leur amour ?
O vous surtout, infortuné Bavière,
Jeune Froulai, si digne de nos pleurs,
Qui chantera votre vertu guerrière ?
Sur vos tombeaux qui répandra des fleurs ?
Anges des cieux, puissances immortelles,
Qui présidez à nos jours passagers,
Sauvez Lautrec au milieu des dangers :
Mettez Ségur à l'ombre de vos ailes ;
Déjà Rocoux vit déchirer son flanc.
Ayez pitié de cet âge si tendre ;

[1] Maurice, comte de Saxe. (Édit. de 1757.)

[2] Le duc de Boufflers, arrivé le 1er mai à Gênes pour y commander les troupes destinées à secourir cette république contre les Impériaux, après s'être signalé en diverses occasions, et avoir remporté de grands avantages sur les Autrichiens, tomba malade de la petite-vérole, et mourut le 2 juillet 1747, à quarante-deux ans. (*Note de M. Beuchot.*)

Ne versez pas le reste de ce sang
Que pour Louis il brûle de répandre [1].
De cent guerriers couronnez les beaux jours :
Ne frappez pas Bonac et d'Aubeterre,
Plus accablés sous de cruels secours
Que sous les coups des foudres de la guerre.
Mais, me dit-on, faut-il à tout propos
Donner en vers des listes de héros?
Sachez qu'en vain l'amour de la patrie
Dicte vos vers au vrai seul consacrés :
On flatte peu ceux qu'on a célébrés;
On déplaît fort à tous ceux qu'on oublie.
Ainsi toujours le danger suit mes pas;
Il faut livrer presque autant de combats
Qu'en a causé sur l'onde et sur la terre
Cette balance utile à l'Angleterre.
Cessez, cessez, digne sang de Bourbon,
De ranimer mon timide Apollon,
Et laissez-moi tout entier à l'histoire;
C'est là qu'on peut, sans génie et sans art,
Suivre Louis de l'Escaut jusqu'au Jart.
Je dirai tout, car tout est à sa gloire.
Il fait la mienne, et je me garde bien
De ressembler à ce grand satirique [2],
De son héros discret historien,
Qui, pour écrire un beau panégyrique,
Fut bien payé, mais qui n'écrivit rien.

[1] M. le marquis de Ségur, ministre de la guerre, en 1780 : il avait été dangereusement blessé à Rocoux, et perdit un bras à la bataille de Lawfelt. (Édit. de Kehl.)

[2] Boileau. (Édit. de 1757.)

ÉPITRE CXXXI.

A M. LE DUC DE RICHELIEU.

Dans vos projets étudiés
Joignant la force et l'artifice,
Vous devenez donc un Ulysse,
D'un Achille que vous étiez.
Les intérêts de deux couronnes
Sont soutenus par vos exploits,
Et des fiers tyrans du Génois
On vous a vu prendre à la fois
Et les postes et les personnes.
L'ennemi, par vous déposté,
Admire votre habileté.
En pareil cas, quelque Voiture
Vous dirait qu'on vous vit toujours
Auprès de Mars et des Amours
Dans la plus brillante posture.
Ainsi jadis on s'exprimait
Dans la naissante Académie
Que votre grand-oncle formait;
Mais la vieille dame, endormie
Dans le sein d'un triste repos,
Semble renoncer aux bons mots,
Et peut-être même au génie.
Mais quand vous viendrez à Paris,
Après plus d'un beau poste pris,

Il faudra bien qu'on vous harangue
Au nom du corps des beaux esprits,
Et des maîtres de notre langue.
Revenez bientôt essuyer
Ces fadeurs qu'on nomme éloquence,
Et donnez-moi la préférence
Quand il faudra vous ennuyer.

ÉPITRE CXXXII.

A MADAME DENIS,

NIÈCE DE L'AUTEUR.

LA VIE DE PARIS ET DE VERSAILLES.

1748.

Vivons pour nous, ma chère Rosalie;
Que l'amitié, que le sang qui nous lie
Nous tienne lieu du reste des humains:
Ils sont si sots, si dangereux, si vains!
Ce tourbillon qu'on appelle le monde
Est si frivole, en tant d'erreurs abonde,
Qu'il n'est permis d'en aimer le fracas
Qu'à l'étourdi qui ne le connaît pas.
Après dîné, l'indolente Glycère
Sort pour sortir, sans avoir rien à faire:
On a conduit son insipidité
Au fond d'un char, où, montant de côté,

Son corps pressé gémit sous les barrières
D'un lourd panier qui flotte aux deux portières.
Chez son amie au grand trot elle va,
Monte avec joie, et s'en repent déjà,
L'embrasse, et bâille ; et puis lui dit : Madame,
J'apporte ici tout l'ennui de mon ame :
Joignez un peu votre inutilité
A ce fardeau de mon oisiveté.
Si ce ne sont ses paroles expresses,
C'en est le sens. Quelques feintes caresses,
Quelques propos sur le jeu, sur le temps,
Sur un sermon, sur le prix des rubans,
Ont épuisé leurs ames excédées :
Elles chantaient déjà, faute d'idées ;
Dans le néant leur cœur est absorbé,
Quand dans la chambre entre monsieur l'abbé,
Fade plaisant, galant escroc et prêtre,
Et du logis pour quelques mois le maître.
Vient à la piste un fat en manteau noir,
Qui se rengorge, et se lorgne au miroir.
Nos deux pédants sont tous deux sûrs de plaire ;
Un officier arrive, et les fait taire,
Prend la parole, et conte longuement
Ce qu'à Plaisance [1] eût fait son régiment
Si par malheur on n'eût pas fait retraite.
Il vous le mène au col de la Bouquette [2] ;

[1] Il paraît que cette petite pièce fut faite immédiatement après la guerre de 1741 : guerre funeste, entreprise pour dépouiller l'héritière de la maison d'Autriche de la succession paternelle. (Édition de Kehl.)

[2] La *Bocheta* ou *Bocchetta*, passage en Italie, dans les montagnes, du côté de Gênes.

A Nice, au Var, à Digne il le conduit;
Nul ne l'écoute, et le cruel poursuit.
Arrive Isis, dévote au maintien triste,
A l'air sournois : un petit janséniste,
Tout plein d'orgueil et de saint Augustin,
Entre avec elle, en lui serrant la main.
D'autres oiseaux de différent plumage,
Divers de goût, d'instinct et de ramage,
En sautillant font entendre à la fois
Le gazouillis de leurs confuses voix :
Et dans les cris de la folle cohue
La médisance est à peine entendue.
Ce chamaillis de cent propos croisés
Ressemble aux vents l'un à l'autre opposés.
Un profond calme, un stupide silence
Succède au bruit de leur impertinence;
Chacun redoute un honnête entretien :
On veut penser, et l'on ne pense rien.
O roi David! ô ressource assurée!
Viens ranimer leur langueur désœuvrée;
Grand roi David, c'est toi dont les sizains[1]
Fixent l'esprit et le goût des humains.
Sur un tapis dès qu'on te voit paraître,
Noble, bourgeois, clerc, prélat, petit-maître,
Femme surtout, chacun met son espoir
Dans tes cartons peints de rouge et de noir[2] :

[1] Tous les jeux de cartes sont à l'enseigne du roi David. (Édition de 1757.)

[2] VAR. Dans tes cartons peints de rouge et de noir.
Tu fais leur joie, et l'ame est abusée
Par l'avarice en plaisir déguisée.
C'est là qu'on voit l'Intérêt attentif,

Leur ame vide est du moins amusée
Par l'avarice en plaisir déguisée.
De ces exploits le beau monde occupé
Quitte à la fin le jeu pour le soupé;
Chaque convive en liberté déploie
A son voisin son insipide joie.
L'homme machine, esprit qui tient du corps
En bien mangeant remonte ses ressorts:
Avec le sang l'ame se renouvelle,
Et l'estomac gouverne la cervelle.
Ciel! quels propos! ce pédant du palais
Blâme la guerre et se plaint de la paix.
Ce vieux Crésus, en sablant du champagne,
Gémit des maux que souffre la campagne;
Et, cousu d'or, dans le luxe plongé,
Plaint le pays de tailles surchargé.
Monsieur l'abbé vous entame une histoire,
Qu'il ne croit point, et qu'il veut faire croire;
On l'interrompt par un propos du jour,
Qu'un autre conte interrompt à son tour.
De froids bons mots, des équivoques fades,
Des quolibets et des turlupinades,
Un rire faux que l'on prend pour gaieté,

Qui d'un œil sombre et d'un esprit actif,
En combinant que deux et deux font quatre,
S'obstine à vaincre, et se plaît à combattre.
Saint-Severin * et vous, grave du Theil,
Travaillez-vous avec un soin pareil,
Quand dans les murs bâtis par Charlemagne
Vous rajustez la France et l'Allemagne!
De ces exploits, etc.

* Le marquis de Saint-Severin, l'un des plénipotentiaires au congrès d'Aix-la-Chapelle.

Font le brillant de la société.
C'est donc ainsi, troupe absurde et frivole,
Que nous usons de ce temps qui s'envole;
C'est donc ainsi que nous perdons des jours
Longs pour les sots, pour qui pense si courts.
Mais que ferai-je? où fuir loin de moi-même?
Il faut du monde; on le condamne, on l'aime:
On ne peut vivre avec lui ni sans lui [1].
Notre ennemi le plus grand, c'est l'ennui.
Tel qui chez soi se plaint d'un sort tranquille,
Vole à la cour, dégoûté de la ville.
Si dans Paris chacun parle au hasard,
Dans cette cour on se tait avec art,
Et de la joie, ou fausse ou passagère,
On n'a pas même une image légère.
Heureux qui peut de son maître approcher!
Il n'a plus rien désormais à chercher.
Mais Jupiter, au fond de l'empyrée,
Cache aux humains sa présence adorée:
Il n'est permis qu'à quelques demi-dieux
D'entrer le soir aux cabinets des cieux.
Faut-il aller, confondu dans la presse,
Prier les dieux de la seconde espèce [2],

[1] Imitation de ce vers de Martial, XII, 41 :

Nec tecum possum vivere, nec sine te.

[2] VAR. Prier les dieux de la seconde espèce,
A leurs autels porter son encensoir,
Et de leurs mains attendre un billet non,
Qui peut sortir de cette roue immense
Où sont les lots que leur faveur dispense?
A leurs humeurs faut-il s'assujettir,
Importuner, souffrir, flatter, mentir,
Remercier d'un dégoût, d'un caprice,

Qui des mortels font le mal ou le bien?
Comment aimer des gens qui n'aiment rien,
Et qui, portés sur ces rapides sphères
Que la fortune agite en sens contraires,
L'esprit troublé de ce grand mouvement,
N'ont pas le temps d'avoir un sentiment?
A leur lever pressez-vous pour attendre,
Pour leur parler sans vous en faire entendre,
Pour obtenir, après trois ans d'oubli,
Dans l'antichambre un refus très-poli.
Non, dites-vous, la cour ni le beau monde
Ne sont point faits pour celui qui les fronde.
Fuis pour jamais ces puissants dangereux;
Fuis les plaisirs, qui sont trompeurs comme eux.
Bon citoyen, travaille pour la France,
Et du public attends ta récompense.
Qui? le public! ce fantôme inconstant,
Monstre à cent voix, Cerbère dévorant,
Qui flatte, et mord, qui dresse par sottise
Une statue, et par dégoût la brise?
Tyran jaloux de quiconque le sert,
Il profana la cendre de Colbert;
Et, prodiguant l'insolence et l'injure,
Il a flétri la candeur la plus pure:
Il juge, il loue, il condamne au hasard
Toute vertu, tout mérite et tout art.
C'est lui qu'on vit, de critiques avide,
Déshonorer le chef-d'œuvre d'Armide,

Et, pour loyer d'un si noble service,
Obtenir d'eux, après un an d'oubli,
Dans l'antichambre, etc.

Et, pour Judith, Pirame et Régulus [1],
Abandonner Phèdre et Britannicus;
Lui qui dix ans proscrivit Athalie,
Qui, protecteur d'une scène avilie,
Frappant des mains, bat à tort, à travers,
Au mauvais sens qui hurle en mauvais vers.
Mais il revient, il répare sa honte;
Le temps l'éclaire : oui, mais la mort plus prompte
Ferme mes yeux dans ce siècle pervers,
En attendant que les siens soient ouverts.
Chez nos neveux on me rendra justice;
Mais, moi vivant, il faut que je jouisse.
Quand dans la tombe un pauvre homme est inclus,
Qu'importe un bruit, un nom qu'on n'entend plus [2]?
L'ombre de Pope avec les rois repose;
Un peuple entier fait son apothéose,
Et son nom vole à l'immortalité :
Quand il vivait, il fut persécuté.
Ah! cachons-nous; passons avec les sages
Le soir serein d'un jour mêlé d'orages;
Et dérobons à l'œil de l'envieux
Le peu de temps que me laissent les dieux.
Tendre amitié, don du ciel, beauté pure,
Porte un jour doux dans ma retraite obscure,
Puissé-je vivre et mourir dans tes bras,
Loin du méchant qui ne te connaît pas,

[1] *Judith* est une tragédie de Boyer : *Pirame* et *Régulus* sont de Pradon. (*Note de M. Beuchot.*)

[2] Autre imitation de Martial, v. 10 :

Si post fata venit gloria, non propero.

Loin du bigot, dont la peur dangereuse
Corrompt la vie, et rend la mort affreuse!

ÉPITRE CXXXIII.

A M. LE PRÉSIDENT HÉNAULT.

Lunéville, novembre 1748.

Vous qui de la chronologie [1]
Avez réformé les erreurs;
Vous dont la main cueillit les fleurs
De la plus belle poésie;
Vous qui de la philosophie
Avez sondé les profondeurs,
Malgré les plaisirs séducteurs

[1] Cette épître commençait ainsi :

Hénault, fameux par vos soupés*,
Et par votre chronologie,
Par des vers au bon coin frappés,
Pleins de douceur et d'harmonie;
Vous qui dans l'étude occupez
L'heureux loisir de votre vie,
Daignez m'apprendre, je vous prie,
Par quel secret vous échappez
Aux malignités de l'Envie;
Tandis que moi, placé plus bas,
Qui devrais être inconnu d'elle,
Je vois que sa rage éternelle
Répand son poison sur mes pas.
Il ne faut point, etc.

* Le président Hénault fut blessé de ce qu'on paraissait faire entrer ses soupés pour quelque chose dans sa réputation, et se fâcha sérieusement. M. de Voltaire changea sur-le-champ les premiers vers de sa pièce. (Édition de Kehl.)

Qui partagèrent votre vie;
Hénault, dites-moi, je vous prie,
Par quel art, par quelle magie,
Parmi tant de succès flatteurs,
Vous avez désarmé l'Envie:
Tandis que moi, placé plus bas,
Qui devrais être inconnu d'elle,
Je vois chaque jour la cruelle
Verser ses poisons sur mes pas?
Il ne faut point s'en faire accroire;
J'eus l'air de me faire afficher
Aux murs du temple de Mémoire:
Aux sots vous sûtes vous cacher.
Je parus trop chercher la gloire,
Et la gloire vint vous chercher.
Qu'un chêne, l'honneur d'un bocage,
Domine sur mille arbrisseaux,
On respecte ses verts rameaux,
Et l'on danse sous son ombrage;
Mais que du tapis d'un gazon
Quelque brin d'herbe ou de fougère
S'élève un peu sur l'horizon,
On l'en arrache avec colère.
Je plains le sort de tout auteur,
Que les autres ne plaignent guères;
Si dans ses travaux littéraires
Il veut goûter quelque douceur,
Que, des beaux esprits serviteur,
Il évite ses chers confrères.
Montaigne, cet auteur charmant,
Tour-à-tour profond et frivole,

Dans son château paisiblement,
Loin de tout frondeur malévole,
Doutait de tout impunément,
Et se moquait très-librement
Des bavards fourrés de l'école;
Mais quand son élève Charron,
Plus retenu, plus méthodique,
De sagesse donna leçon,
Il fut près de périr, dit-on,
Par la haine théologique.
Les lieux, le temps, l'occasion,
Font votre gloire ou votre chute :
Hier on aimait votre nom,
Aujourd'hui l'on vous persécute.
La Grèce à l'insensé Pyrrhon
Fait élever une statue :
Socrate prêche la raison,
Et Socrate boit la ciguë.
Heureux qui dans d'obscurs travaux
A soi-même se rend utile!
Il faudrait pour vivre tranquille
Des amis, et point de rivaux.
La gloire est toujours inquiète;
Le bel esprit est un tourment.
On est dupe de son talent :
C'est comme une épouse coquette,
Il lui faut toujours quelque amant.
Sa vanité, qui vous obsède,
S'expose à tout imprudemment;
Elle est des autres l'agrément,
Et le mal de qui la possède.

Mais finissons ce triste ton :
Est-il si malheureux de plaire?
L'envie est un mal nécessaire;
C'est un petit coup d'aiguillon
Qui vous force encore à mieux faire.
Dans la carrière des vertus
L'ame noble en est excitée.
Virgile avait son Mévius,
Hercule avait son Eurysthée.
Que m'importent de vains discours
Qui s'envolent et qu'on oublie?
Je coule ici mes heureux jours
Dans la plus tranquille des cours,
Sans intrigue, sans jalousie,
Auprès d'un roi sans courtisans[1],
Près de Boufflers et d'Émilie;
Je les vois et je les entends,
Il faut bien que je fasse envie.

[1] Le roi Stanislas.

ÉPITRE CXXXIV.

A M. LE DUC DE RICHELIEU,

A QUI LE SÉNAT DE GÊNES AVAIT ÉRIGÉ UNE STATUE [1].

A Lunéville, 18 novembre 1748.

Je la verrai cette statue
Que Gêne élève justement
Au héros qui l'a défendue.
Votre grand-oncle, moins brillant,
Vit sa gloire moins étendue;
Il serait jaloux à la vue
De cet unique monument.
  Dans l'âge frivole et charmant
Où le plaisir seul est d'usage,
Où vous reçûtes en partage
L'art de tromper si tendrement,
Pour modeler ce beau visage,
Qui de Vénus ornait la cour,
On eût pris celui de l'Amour,
Et surtout de l'Amour volage;
Et quelques traits moins enfantins
Auraient été la vive image

[1] Dans le *Nouveau magasin français*, par madame L. P. de Beaumont, tome 1, page 151, de la seconde édition anglaise, il y a une *Réponse* (au nom) *de M. le duc de Richelieu à M. de Voltaire.* Cette réponse est aussi en vers de huit syllabes. (*Note de M. Beuchot.*)

Du dieu qui préside aux jardins.
Ce double et charmant avantage
Peut diminuer à la fin;
Mais la gloire augmente avec l'âge.
Du sculpteur la modeste main
Vous fera l'air moins libertin;
C'est de quoi mon héros enrage.
On ne peut filer tous ses jours
Sur le trône heureux des Amours;
Tous les plaisirs sont de passage :
Mais vous saurez régner toujours
Par l'esprit et par le courage.
Les traits du Richelieu coquet,
De cette aimable créature,
Se trouveront en miniature
Dans mille boîtes à portrait
Où Macé mit votre figure [1].
Mais ceux du Richelieu vainqueur,
Du héros soutien de nos armes,
Ceux du père, du défenseur
D'une république en alarmes,
Ceux de Richelieu son vengeur,
Ont pour moi cent fois plus de charmes.
Pardon, je sens tous les travers
De la morale où je m'engage;
Pardon, vous n'êtes pas si sage
Que je le prétends dans ces vers :
Je ne veux pas que l'univers
Vous croie un grave personnage.

[1] J. B. Macé, peintre, mort en 1767.

Après ce jour de Fontenoi,
Où, couvert de sang et de poudre,
On vous vit ramener la foudre
Et la victoire à votre roi [1];
Lorsque, prodiguant votre vie,
Vous eûtes fait pâlir d'effroi
Les Anglais, l'Autriche et l'Envie,
Vous revîntes vite à Paris
Mêler les myrtes de Cypris
A tant de palmes immortelles.
Pour vous seul, à ce que je vois,
Le Temps et l'Amour n'ont point d'ailes,
Et vous servez encor les belles,
Comme la France et les Génois.

ÉPITRE CXXXV.

AU ROI DE PRUSSE [2].

FRAGMENT.

24 janvier 1749.

Tous les amiraux d'Albion
Auraient eu le temps de nous rendre

[1] Voltaire, dans son *Précis du siècle de Louis XV* (chap. xv), fait honneur au duc de Richelieu du conseil de faire avancer quatre pièces de canon contre la colonne anglaise : ce qui décida la victoire. C'était, dit-on, un simple grenadier français qui en avait donné l'idée au duc de Richelieu. (*Note de M. Beuchot.*)

[2] Tome LI, page 219.

Les ruines du Cap-Breton,
Et nous le temps de les reprendre,
Pendant que cet aimable don
De mon Frédéric-Apollon
A Cirey se fesait attendre.

. . . . . .

Mais il faut que votre génie,
Que rien n'a jamais limité,
S'élance avec rapidité
Du haut du mont inhabité
Où pâlit la Philosophie
Jusqu'en ce pays enchanté
Où folâtre la Poésie.

. . . . . .

Des fous qui s'en font tant accroire
Vous peignez les légèretés;
De nos vaines témérités
Vos vers sont la fidèle histoire :
On peut fronder les vanités
Quand on est au sein de la gloire.

. . . . . .

J'aime fort cette Épiphanie
Des trois rois que vous me citez;
Tous trois différents de génie,
Tous trois de moi très-respectés :
Louis, mon bienfaiteur, mon maître,
M'a fait un fortuné destin;
Stanislas est mon médecin;
Mais que Frédéric veut-il être?

ÉPITRE CXXXVI.

A M. DE SAINT-LAMBERT.

1749.

Tandis qu'au-dessus de la terre,
Des aquilons et du tonnerre,
La belle amante de Newton
Dans les routes de la lumière
Conduit le char de Phaéton,
Sans verser dans cette carrière,
Nous attendons paisiblement,
Près de l'onde castalienne,
Que notre héroïne revienne
De son voyage au firmament;
Et nous assemblons pour lui plaire,
Dans ces vallons et dans ces bois,
Les fleurs dont Horace autrefois
Fesait des bouquets pour Glycère.
Saint-Lambert, ce n'est que pour toi
Que ces belles fleurs sont écloses;
C'est ta main qui cueille les roses,
Et les épines sont pour moi.
Ce vieillard chenu qui s'avance,
Le Temps, dont je subis les lois,
Sur ma lyre a glacé mes doigts,
Et des organes de ma voix

Fait trembler la sourde cadence.
Les Graces dans ces beaux vallons,
Les dieux de l'amoureux délire,
Ceux de la flûte et de la lyre,
T'inspirent tes aimables sons,
Avec toi dansent aux chansons,
Et ne daignent plus me sourire.
Dans l'heureux printemps de tes jours
Des dieux du Pinde et des amours
Saisis la faveur passagère;
C'est le temps de l'illusion.
Je n'ai plus que de la raison :
Encore, hélas! n'en ai-je guère.
Mais je vois venir sur le soir,
Du plus haut de son aphélie,
Notre astronomique Émilie
Avec un vieux tablier noir,
Et la main d'encre encor salie.
Elle a laissé là son compas,
Et ses calculs, et sa lunette;
Elle reprend tous ses appas :
Porte-lui vite à sa toilette
Ces fleurs qui naissent sous tes pas,
Et chante-lui sur ta musette
Ces beaux airs que l'Amour répète,
Et que Newton ne connut pas.

ÉPITRE CXXXVII.

AU ROI DE PRUSSE[1].

A Paris, le 15 mai 1749.

J'aurai l'honneur d'être purgé
De la main royale et chérie
Qu'on vit, bravant le préjugé,
Saigner l'Autriche et la Hongrie.
Grand prince, je vous remercie
Des salutaires petits grains
Qu'avec des vers un peu malins
Me départ votre courtoisie.
L'inventeur de la poésie,
Ce dieu que si bien vous servez,
Ce dieu dont l'esprit vous domine,
Fut aussi, comme vous savez,
L'inventeur de la médecine.
Mais vous avez aux champs de Mars
Fait connaître à toute la terre
Que ce dieu qui préside aux arts
Est maître dans l'art de la guerre.
C'est peu d'avoir par maint écrit
Étendu votre renommée;
L'Autriche à ses dépens apprit
Ce que vaut un homme d'esprit

[1] Tome LI, page 245.

Qui conduit une bonne armée.
Il prévoit d'un œil pénétrant,
Il combine avec prud'homie,
Avec ardeur il entreprend;
Jamais sot ne fut conquérant,
Et pour vaincre il faut du génie.

ÉPITRE CXXXVIII.

A M. D'ARGET[1],

SECRÉTAIRE DE S. M. LE ROI DE PRUSSE[2].

Cirey, le 29 juin 1749.

O gens profonds et délicats,
Lumières de l'académie,
Chacun prend de vos almanachs.
Vous donnez des certificats
Sur le beau temps et sur la pluie;
Mais il me faut un autre soin,
Et ma figure aurait besoin
D'un bon certificat de vie.
Chez vous tout brille, tout fleurit;
Tout vous y plaît, je dois le croire:
Je me doute bien qu'on chérit

[1] Tome LVIII, page 289.

[2] M. d'Arget et plusieurs gens de lettres avaient envoyé à M. de Voltaire, par ordre du roi de Prusse, des certificats en prose et en vers sur la beauté du climat de Berlin. (Édit. de Kehl.)

Les climats dont on fait la gloire.
Vous, et Frédéric votre appui,
Que j'appelle toujours grand homme
Quand je ne parle pas à lui;
Ce roi, ce Trajan d'aujourd'hui,
Plus gai que le Trajan de Rome,
Ce roi dont je fus tant épris,
Et vous, très-graves personnages,
Qui passez pour ses favoris,
Et pour heureux autant que sages;
Vous, dis-je, et Frédéric-le-Grand;
Vous, vos talents et son génie,
Vous feriez un pays charmant
Des glaces de la Laponie.
Vous auriez beau certifier
Qu'on voit mûrir dans vos contrées
De Bacchus les grappes dorées
Tout aussi bien que le laurier,
De ma part je vous certifie
Que le devoir et l'amitié,
Qui depuis vingt ans m'ont lié,
Me retiennent près d'Émilie.
Cette Émilie incessamment
Doit accoucher d'un gros enfant,
Et d'un bien plus gros commentaire.
Je veux voir cette double affaire;
Je les entends très-faiblement;
Mais, messieurs, ne voit-on donc faire
Que les choses que l'on entend?

ÉPITRE CXXXIX.

AU ROI DE PRUSSE[1].

29 juin 1749.

Votre muse à propos s'irrite
Contre ce vilain Bestuchef;
Et ce gros buffle moscovite,
Qui voulait nous porter méchef,
Est traité comme il le mérite.
  Je crois qu'autrefois Apollon,
Avant que d'un trait redoutable
Il perçât le serpent Python,
Fit contre lui quelque chanson,
Ou quelque épigramme agréable.
  De ce dieu beaucoup vous tenez:
Vous avez ses traits et sa lyre;
Vous battez et vous chansonnez
Les ennemis de votre empire.

[1] Tome LI, page 251.

ÉPITRE CXL.

AU MÊME[1].

A Lunéville, le 18 auguste 1749.

J'ai reçu vos vers très-plaisants
Sur notre triste Académie.
Nos Quarante sont fort savants;
Des mots ils sentent l'énergie,
Et de prose et de poésie
Ils donnent des prix tous les ans;
Ils font surtout des compliments:
Mais aucun n'a votre génie.
. . . . . .
Mais un ministre d'importance,
Envoyé du roi très-chrétien,
Et sa bedaine et sa prestance,
Le courage du Prussien,
La fuite de l'Autrichien,
Que votre active vigilance
A cinq fois battu comme un chien,
Tout ce grand fracas héroïque,
Vos aventures, vos combats,
Ont un air un peu plus épique
Que les grenouilles et les rats
Chantés par ce poète unique

[1] Tome LI, page 258.

Qu'on admire, et qu'on ne lit pas.

. . . . . .

Entre ces deux héros [1] prenez votre balance;
Décidez entre leurs vertus.
César, je le prévois, aura la préférence:
Quelque juste qu'on soit, c'est notre ressemblance
Qui nous touche toujours le plus.

ÉPITRE CXLI.

AU MÊME [2].

16 mars 1750.

Enfin d'Arnaud, loin de Manon,
S'en va, dans sa tendre jeunesse,
A Berlin chercher la sagesse
Près de Frédéric-Apollon.
Ah! j'aurais bien plus de raison
D'en faire autant dans ma vieillesse!
Il va donc goûter le bonheur
De voir ce brillant phénomène,
Ce conquérant législateur,
Qui sut chasser de son domaine [3]
Tout dévot et tout procureur,
Deux fléaux de l'engeance humaine.

[1] Cicéron et César. — [2] Voyez tome LI, page 291.

[3] VAR. Qui sut chasser de son domaine
Toute sottise et toute erreur,
Tout dévot ou tout procureur,
Tout fléau de l'engeance humaine.

Il verra couler dans Berlin
Les belles eaux de l'Hippocrène,
Non pas comme dans ce jardin
Où l'art avec effort amène
Les Naïades de Saint-Germain
Et le fleuve entier de la Seine,
Fort étonné de son chemin;
Mais par un art bien plus divin,
Par le pouvoir de ce génie
Qui, sans effort, tient sous sa main
Toute la nature embellie.
Mon d'Arnaud est donc appelé
Dans ce séjour que l'on renomme;
Et, tandis qu'un troupeau zélé
De pélerins au front pelé
Court à pied dans les murs de Rome
Pour voir un triste jubilé,
L'heureux d'Arnaud voit un grand homme.

ÉPITRE CXLII.

AU MÊME[1],

EN LUI ENVOYANT LE MANUSCRIT D'ORESTE.

17 mars 1750.

Grand juge et grand feseur de vers,
Lisez cette œuvre dramatique,

[1] Tome I, page 398, et tome LI, page 292.

Ce croquis de la scène antique,
Que des Grecs le pinceau tragique
Fit admirer à l'univers;
Jugez si l'ardeur amoureuse
D'une Électre de quarante ans
Doit dans de tels événements
Étaler les beaux sentiments
D'une héroïne doucereuse,
En massacrant ses chers parents
D'une main peu respectueuse.
Une princesse en son printemps,
Qui surtout n'aurait rien à faire,
Pourrait avoir par passe-temps
A ses pieds un ou deux amants,
Et les tromper avec mystère.
Mais la fille d'Agamemnon
N'eut dans la tête d'autre affaire
Que d'être digne de son nom,
Et de venger le roi son père [1];
Et j'estime encor que son frère
Ne doit point être un Céladon;
Ce héros fort atrabilaire
N'était point né sur le Lignon.
Apprenez-moi, mon Apollon,
Si j'ai tort d'être si sévère,
Et lequel des deux doit vous plaire
De Sophocle ou de Crébillon :
Sophocle peut avoir raison,
Et laisser des torts à Voltaire.

1 VAR. Et de venger monsieur son père.

ÉPITRE CXLIII.

A M. D'ARNAUD[1].

A Paris, 19 mai 1750.

Vous voilà donc, mon cher enfant,
Dans votre gloire de *niquée*,
Près du bel esprit triomphant
Par qui Minerve heureusement
Ainsi que Mars est invoquée,
Et que l'Autriche provoquée
Admire encore en enrageant.
Quant à notre muse attaquée
Par maint rimailleur indigent
Dont la cervelle est détraquée,
Cette canaille assurément
Du public est peu remarquée.
Que le seul Frédéric-le-Grand
Tienne votre vue appliquée;
Si l'Envie est un peu piquée
Contre votre bonheur présent,
Laissons sa rage suffoquée,
Honteuse, impuissante, et moquée,
Se débattre inutilement.
Une belle ést-elle choquée
Par le propos impertinent

[1] Tome LVIII, page 538.

De quelque vieille requinquée?
Elle en rit : j'en dois faire autant.....
Hélas! quelle étrange folie
D'aller au gourmet le plus fin
Présenter tristement la lie
Et les restes de mon vieux vin!
Un danseur avec des béquilles
Dans les bals se présente peu;
La Pâris veut de jeunes filles,
Les vieilles sont au coin du feu.
J'y suis, et j'en enrage. Adieu.

ÉPITRE CXLIV.

AU ROI DE PRUSSE[1].

A Paris, le 20 mai 1750.

Grand roi, voici donc le recueil
De ma dernière rapsodie.
Si j'avais quelque grain d'orgueil,
De Frédéric un seul coup d'œil
Me rendrait de la modestie.
Votre tribunal est l'écueil
Où notre vanité se brise;
L'œuvre que votre goût méprise
Dès ce moment tombe au cercueil.
Rien n'est plus juste : votre accueil

[1] Tome II, page 295.

Est ce qui nous immortalise.

. . . . . .

Jugez ce testament fameux [1]
Qu'envain d'Aiguillon veut défendre;
Vous en avez bien jugé deux
Plus difficiles à comprendre.

ÉPITRE CXLV.

AU MÊME[2].

9 juin 1750.

Votre très-vieille Danaé
Va quitter son petit ménage
Pour le beau séjour étoilé
Dont elle est indigne à son âge.
L'or par Jupiter envoyé
N'est pas l'objet de son envie;
Elle aime d'un cœur dévoué
Son Jupiter, et non la pluie.
Mais c'est en vain que l'on médit
De ces gouttes très-salutaires;
Au siècle de fer où l'on vit
Les gouttes d'or sont nécessaires.
On peut du fond de son taudis,
Sans argent, l'ame timorée,
Entouré de cierges bénits,

[1] Testament politique du cardinal de Richelieu.
[2] Tome LI, page 304.

Aller tout droit en paradis,
Mais non pas dans votre empyrée.

. . . . . .

Ah! que mon destin sera doux
Dans votre céleste demeure!
Que d'Arnaud vive à vos genoux,
Et que votre Voltaire y meure!

ÉPITRE CXLVI.

AU MÊME[1].

1750[2].

Ainsi dans vos galants écrits
Qui vont courant toute la France,
Vous flattez donc l'adolescence
De ce d'Arnaud que je chéris,

[1] Tome LI, page 305.

[2] M. de Voltaire écrivit cette épître en 1750, avant son départ de Paris, à l'occasion de quelques vers que le roi de Prusse avait faits pour M. d'Arnaud. Les voici :

D'Arnaud, par votre beau génie,
Venez réchauffer nos cantons,
Et des sons de votre harmonie
Réveiller ma muse assoupie,
Et diviniser nos Manons.
L'amour préside à vos chansons;
Et dans vos hymnes que j'admire
La tendre volupté respire,
Et semble dicter ses leçons.
Bientôt sans être téméraire,
Prenant votre vol jusqu'aux cieux,
Vous pourrez égaler Voltaire,

Et lui montrez ma décadence.
Je touche à mes soixante hivers;
Mais quand tant de lauriers divers
S'accumulent sur votre tête [1]
Par vos exploits et par vos vers,
Grand prince, il n'est pas fort honnête
De dépouiller mes cheveux blancs
De quelques feuilles négligées
Que déjà l'Envie et le Temps
Ont de leurs détestables dents
Sur mon front à demi rongées [2].
Quel diable de Marc-Antonin!
Et quelle malice est la vôtre!
Vous égratignez d'une main [3]
Lorsque vous caressez de l'autre.
Croyez, s'il vous plaît, que mon cœur,
En dépit de mes onze lustres,
Conserve encore quelque ardeur [4],
Et c'est pour les hommes illustres.

Et près de Virgile et d'Homère,
Jouir de vos succès heureux.
Déjà l'Apollon de la France
S'achemine à sa décadence;
Venez briller à votre tour,
Élevez-vous, s'il baisse encore :
Ainsi le couchant d'un beau jour
Promet une plus belle aurore. (Édit. de Kehl.)

1 VAR. Ombragent votre jeune tête,
Grand homme, est-il donc bien honnête.

2 VAR. Sur ma tête à demi rongées.

3 VAR. Égratignez-vous d'une main,
Lorsque vous protégez de l'autre?

4 VAR. Sent encor la plus noble ardeur
Pour le premier des rois illustres.

L'esprit baisse; mes sens glacés
Cèdent au temps impitoyable,
Comme des convives lassés
D'avoir trop long-temps tenu table;
Mais mon cœur est inépuisable,
Et c'est vous qui le rêmplissez.

ÉPITRE CXLVII.

AU MÊME[1].

Clèves, 2 juillet 1750.

Ici j'acquiers un double grade;
Je suis de votre majesté
Et le sujet et le malade.
Je fais ma cour à la Naïade
De ce beau lieu peu fréquenté;
De son onde je bois rasade.
La nymphe, pleine de bonté,
A mes yeux a daigné paraître;
Elle m'a dit : « Ce dieu champêtre
« Pourrait te donner la santé;

Bientôt nos beaux jours sont passés,
L'esprit s'éteint, le temps l'accable,
Les sens languissent émoussés,
Comme des convives lassés
Qui sortent tristement de table.
Mais le cœur, etc.

[1] Tome LI, page 307.

« Mais vole auprès du roi mon maître,
« Il donne l'immortalité. »

ÉPITRE CXLVIII.

A M. D'ARGET.

9 ou 10 auguste 1750.

Ma foi, plus je lis, plus j'admire
Le philosophe de ces lieux;
Son sceptre peut briller aux yeux,
Mais mon oreille aime encor mieux
Les sons enchanteurs de sa lyre.
  Ce feu que dans les cieux vola
Le demi-dieu qui modela
Notre première mijaurée;
Ce feu, cette essence sacrée,
Dont ailleurs assez peu l'on a,
Est donc tout en cette contrée?
Ou bien du haut de l'empyrée
L'esprit d'Horace s'en alla
Sur les rivages de la Sprée
Et sur le trône d'Attila.
Le feu roi, s'il voyait cela,
En aurait l'ame pénétrée.

ÉPITRE CXLIX.

A M. DESMAHIS.

1750.

Vos jeunes mains cueillent des fleurs
Dont je n'ai plus que les épines;
Vous dormez dessous les courtines
Et des Graces et des neuf Sœurs :
Je leur fais encor quelques mines,
Mais vous possédez leurs faveurs.
Tout s'éteint, tout s'use, tout passe :
Je m'affaiblis, et vous croissez;
Mais je descendrai du Parnasse
Content, si vous m'y remplacez.
Je jouis peu, mais j'aime encore;
Je verrai du moins vos amours :
Le crépuscule de mes jours
S'embellira de votre aurore.
Je dirai, Je fus comme vous :
C'est beaucoup me vanter peut-être;
Mais je ne serai point jaloux :
Le plaisir permet-il de l'être?

ÉPITRE CL.

A M. LE CARDINAL QUIRINI.

Berlin, 1751.

Quoi! vous voulez donc que je chante
Ce temple orné par vos bienfaits,
Dont aujourd'hui Berlin se vante!
Je vous admire, et je me tais.
Comment sur les bords de la Sprée,
Dans cette infidèle contrée
Où de Rome on brave les lois,
Pourrai-je élever une voix
A des cardinaux consacrée?
Éloigné des murs de Sion,
Je gémis en bon catholique.
Hélas! mon prince est hérétique,
Et n'a point de dévotion.
Je vois avec componction
Que dans l'infernale séquelle
Il sera près de Cicéron,
Et d'Aristide et de Platon,
Ou vis-à-vis de Marc-Aurèle.
On sait que ces esprits fameux
Sont punis dans la nuit profonde;
Il faut qu'il soit damné comme eux,

Puisqu'il vit comme eux dans ce monde.
Mais surtout que je suis fâché
De le voir toujours entiché
De l'énorme et cruel péché
Que l'on nomme la tolérance!
Pour moi je frémis quand je pense
Que le musulman, le païen,
Le quakre et le luthérien,
L'enfant de Genève et de Rome,
Chez lui tout est reçu si bien,
Pourvu que l'on soit honnête homme.
Pour comble de méchanceté
Il a su rendre ridicule
Cette sainte inhumanité,
Cette haine dont sans scrupule
S'arme le dévot entêté,
Et dont se raille l'incrédule.
Que ferai-je, grand cardinal,
Moi chambellan très-inutile
D'un prince endurci dans le mal,
Et proscrit dans notre évangile?
Vous dont le front prédestiné
A nos yeux doublement éclate;
Vous dont le chapeau d'écarlate
Des lauriers du Pinde est orné;
Qui, marchant sur les pas d'Horace
Et sur ceux de saint Augustin,
Suivez le raboteux chemin
Du Paradis et du Parnasse,
Convertissez ce rare esprit:
C'est à vous d'instruire et de plaire;

Et la grace de Jésus-Christ
Chez vous brille en plus d'un écrit
Avec les trois Graces d'Homère.

EPITRE CLI.

A M. D'ARGET.

9 mars 1751.

Tout mon corps est en désarroi;
Cu, tête et ventre sont chez moi
Fort indignes de notre maître.
Un cœur me reste : il est peut-être
Moins indigne de ce grand roi.
C'est un tribut que je lui doi;
Mais, hélas! il n'en a que faire.
Fatigué de vœux empressés,
Il peut croire que c'est assez
D'être bienfesant et de plaire.
Né pour le grand art de charmer,
Pour la guerre et la politique,
Il est trop grand, trop héroïque,
Et trop aimable pour aimer.
Tant pis pour mes flammes secrètes :
J'ose aimer le premier des rois;
Je crains de vivre sous les lois
De la première des coquettes.
Du moins, pour prix de mes désirs,

J'entendrai sa docte harmonie,
Ces vers qui feraient mon envie,
S'ils ne fesaient pas mes plaisirs.
Adieu, monsieur son secrétaire;
Soyez toujours mon tendre appui :
Si Frédéric ne m'aimait guère,
Songez que vous paierez pour lui.

ÉPITRE CLII.

AU ROI DE PRUSSE.

9 avril 1751.

Dans ce jour du saint vendredi,
Jour où l'on veut nous faire accroire
Qu'un Dieu pour le monde a pâti,
J'ose adresser ma voix à mon vrai roi de gloire.

De mon salut vrai créateur,
De d'Argens et de moi l'unique rédempteur,
Du salut éternel je ne suis pas en peine;
Mais de ce vrai salut qu'on nomme la santé,
Mon esprit est inquiété.
Pardonnez, cher sauveur, à mon audace vaine.

O vous qui faites des heureux,
L'êtes-vous? souffrez-vous? êtes-vous à la gêne?
Et les points de côté, la colique inhumaine,
Troubleraient-ils encor des jours si précieux?

O philosophe roi! grand homme! heureux génie!
Vous dont le charmant entretien,
L'indulgente raison, l'aimable poésie,
Étonnent mon ame ravie,
Puissiez-vous goûter tout le bien
Que vous versez sur notre vie!

EPITRE CLIII.

AU MÊME[1].

5 juin 1751.

Du fond du désert que j'habite
J'écris à mon héros errant.
Vous courez, sire, et je médite;
Mais vous pensez plus en courant
Que moi dans mon logis d'ermite.
D'un œil surpris, d'un œil jaloux,
L'Europe entière vous observe.
Vous courez, mais Mars et Minerve
Voyagent en poste avec vous.
Je songe dans mon ermitage
A faire encore un peu d'usage
De mon esprit trop épuisé;
A goûter, sans être blasé,
Ce qui reste de ce breuvage;
A m'armer pour le long voyage

[1] Tome LI, page 320.

Dont m'avertit mon corps usé;
A voir d'un œil apprivoisé
La fin de mon pélerinage:
Mais, hélas! il est plus aisé
D'être ermite que d'être sage.

. . . . . .

Sous vos aimables lois je me flatte de l'être.
Aux yeux de l'avenir vous serez un grand roi,
Et, grace à votre gloire, on voudra me connaître.
On dira quelque jour, si l'on parle de moi,
« Voltaire avait raison de choisir un tel maître. »

ÉPITRE CLIV.

AU MÊME.

1751.

Est-il vrai que Voltaire aura
A Sans-Souci l'honneur de boire
Les eaux d'Hippocrène ou d'Égra,
Au lieu de l'onde sale et noire
Qu'en enfer il avalera?
En ce cas il apportera
Son paquet et son écritoire,
Et près de vous il apprendra
Que sagesse vaut mieux que gloire.
Sur les arbres il écrira :
« Beaux lieux consacrés à la lyre,

« Aux arts, aux douceurs du repos,
« J'admirais ici mon héros,
« Et me gardais de le lui dire. »

ÉPITRE CLV.

AU MÊME[1].

1751.

Vous qui daignez me départir
Les fruits d'une muse divine,
O roi! je ne puis consentir
Que, sans daigner m'en avertir,
Vous alliez prendre médecine.
Je suis votre malade-né,
Et sur la casse et le séné
J'ai des notions non communes.
Nous sommes de même métier :
Faut-il de moi vous défier,
Et cacher vos bonnes fortunes?

[1] Tome LI, page 329.

ÉPITRE CLVI.

AU MÊME[1].

A Berlin, 1751.

Par ma foi, ces Anglais que j'avais crus si sages,
N'ont plus ni rime ni raison.
Avec Pope, avec Addison,
Le bon goût et les bons ouvrages
Ont passé la barque à Caron.
Le soleil sur leur horizon
N'amène plus que des nuages;
Il faut que chaque nation
Tour-à-tour ait ses avantages.
Minerve, Thémis, Apollon,
Sont allés sur d'autres rivages
Assez loin de Georges-Second;
Et c'est à Sans-Souci, dit-on,
Qu'il faut chercher dans ses voyages
Ce qu'on perdit dans Albion.

. . . . . .

Chaque chose à la fin dans sa place est remise.
Isac[2], après mille détours,
Vient de fixer ses pas, son caprice et ses jours,
Auprès de Sans-Souci, dans sa terre promise;

[1] Tome II, page 333.

[2] Voltaire appelait du nom juif *Isaac* l'auteur des *Lettres juives*, J. B. de Boyer, marquis d'Argens, né en 1704, mort en 1771.

Moi je vais fixer mon destin
Dans la chambre où Jordan, de savante mémoire,
Commentait à la fois saint Paul et l'Arétin,
Sans savoir des deux à qui croire.

Unir les opposés est un secret bien doux :
Il tient l'ame en haleine, il exerce le sage.
Je connais un héros dont l'ame a tous les goûts,
Tous les talents, tout l'art de les mettre en usage,
Et je ne sais encor s'il est connu de vous.

ÉPITRE CLVII.

AU MÊME[1].

A Berlin, 14 ...1751.

J'ai quitté la rive fleurie
Où j'avais fixé mon séjour,
Pour aller près de Rothenbourg,
De qui la personne chérie
Chez Pluton allait faire un tour,
Pour un peu de gloutonnerie.
Lieberkind et sa prud'homie
L'allaient dépêcher sans retour
Pour en faire une anatomie;
Mais votre lecteur La Métrie
Vient de le rappeler au jour.

[1] Tome LI, page 338.

La grave charlatanerie
A tout-à-fait l'air d'un Caton;
Pour moi j'aime assez la raison
Sous le masque de la folie.
Que la veine hémorrhoïdale
De votre personne royale
Cesse de troubler le repos.
Quand pourrai-je d'un style honnête
Dire : « Le cu de mon héros
« Va tout aussi bien que sa tête. »

ÉPITRE CLVIII.

AU MÊME[1].

Blaise Pascal a tort, il en faut convenir;
Ce pieux misanthrope, Héraclite sublime,
Qui pense qu'ici-bas tout est misère et crime,
Dans ses tristes accès ose nous maintenir
Qu'un roi que l'on amuse, et même un roi qu'on aime,
Dès qu'il n'est plus environné,
Dès qu'il est réduit à lui-même,
Est de tous les mortels le plus infortuné[2].
Il est le plus heureux s'il s'occupe et s'il pense.
Vous le prouvez très-bien; car, loin de votre cour,
En hibou fort souvent renfermé tout le jour,
Vous percez d'un œil d'aigle en cet abîme immense

[1] Cette pièce est de 1751. On l'a imprimée souvent avec le titre des *Deux tonneaux*. (Édit. de Kehl.)

[2] Les *Pensées de Pascal*, 1re part., art. VII, n° 1.

Que la philosophie offre à nos faibles yeux;
Et votre esprit laborieux,
Qui sait tout observer, tout orner, tout connaître,
Qui se connaît lui-même, et qui n'en vaut que mieux,
Par ce mâle exercice augmente encor son être.
Travailler est le lot et l'honneur d'un mortel.
Le repos est, dit-on, le partage du ciel.
Je n'en crois rien du tout: quel bien imaginaire
D'être les bras croisés pendant l'éternité!
Est-ce dans le néant qu'est la félicité?
Dieu serait malheureux s'il n'avait rien à faire;
Il est d'autant plus Dieu qu'il est plus agissant.
Toujours, ainsi que vous, il produit quelque ouvrage:
On prétend qu'il fait plus, on dit qu'il se repent.
Il préside au scrutin qui, dans le Vatican,
Met sur un front ridé la coiffe à triple étage.
Du prisonnier Mahmoud il vous fait un sultan.
Il mûrit à Moka, dans le sable arabique,
Ce café nécessaire aux pays des frimas;
Il met la fièvre en nos climats,
Et le remède en Amérique.
Il a rendu l'humain séjour
De la variété le mobile théâtre;
Il se plut à pétrir d'incarnat et d'albâtre
Les charmes arrondis du sein de Pompadour,
Tandis qu'il vous étend un noir luisant d'ébène
Sur le nez aplati d'une dame africaine,
Qui ressemble à la nuit comme l'autre au beau jour.
Dieu se joue à son gré de la race mortelle;
Il fait vivre cent ans le normand Fontenelle,
Et trousse à trente-neuf mon dévot de Pascal.

Il a deux gros tonneaux d'où le bien et le mal
Descendent en pluie éternelle
Sur cent mondes divers et sur chaque animal.
Les sots, les gens d'esprit, et les fous, et les sages,
Chacun reçoit sa dose, et le tout est égal.
On prétend que de Dieu les rois sont les images :
Les Anglais pensent autrement;
Ils disent en plein parlement
Qu'un roi n'est pas plus dieu que le pape infaillible.
Mais il est pourtant très-plausible
Que ces puissants du siècle un peu trop adorés,
A la faiblesse humaine ainsi que nous livrés,
Ressemblent en un point à notre commun maître :
C'est qu'ils font comme lui le mal et le bien-être;
Ils ont les deux tonneaux. Bouchez-moi pour jamais
Le tonneau des dégoûts, des chagrins, des caprices,
Dont on voit tant de cours s'abreuver à longs traits;
Répandez de pures délices
Sur votre peu d'élus à vos banquets admis;
Que leurs fronts soient sereins, que leurs cœurs soient unis;
Au feu de votre esprit que notre esprit s'éclaire;
Que sans empressement nous cherchions à vous plaire;
Qu'en dépit de la majesté
Notre agréable Liberté,
Compagne du Plaisir, mère de la Saillie,
Assaisonne avec volupté
Les ragoûts de votre ambroisie.
Les honneurs rendent vain, le plaisir rend heureux.
Versez les douceurs de la vie
Sur votre olympe sablonneux,
Et que le bon tonneau soit à jamais sans lie.

ÉPITRE CLIX.

A M. LE DUC DE LA VALLIÈRE[1].

Des bords du lac, 26 février 1755.

Dans ma vieillesse languissante,
La lueur faible et tremblottante
D'un feu prêt à se consumer
Pourrait encor se ranimer
A la lumière étincelante
De cette jeunesse brillante
Qui peut toujours vous animer.
Les matins on vous voit paraître
Dans la meute des chiens courants
Et dans celle des courtisans,
Tous bons serviteurs de leur maître;
Avec grand bruit vous le suivez
Pour mieux vous éviter vous-même,
Et le soir vous vous retrouvez.
Votre bonheur doit être extrême
Alors qu'avec vous vous vivez.
A vos beaux festins vous avez
Une troupe leste et choisie
D'esprits comme vous cultivés,
Gens dont les goûts non dépravés,
En vins, en prose, en poésie,

[1] Tome LIX, page 491.

Sont de bons gourmets approuvés,
Et par qui tout bas sont bravés
Préjugés de théologie.
Dans ce bonheur vous enclavez
Une fille jeune et jolie,
Par vos soins encore embellie,
Qu'à votre gré vous captivez,
Et qui dit, comme vous savez,
Qu'elle vous aime à la folie.
Quelle est donc votre fantaisie
Lorsque, dans le rapide cours
D'une carrière si remplie,
Vous prétendez avoir recours
A quelque mienne rapsodie!
N'allez pas mêler, je vous prie,
Dans vos soupers, dans vos amours,
Ma piquette à votre ambroisie.
Ah! toute ma philosophie
Vaut-elle un soir de vos beaux jours?

ÉPITRE CLX.

L'AUTEUR

ARRIVANT DANS SA TERRE, PRÈS DU LAC DE GENÈVE

Mars 1755.

O maison d'Aristippe! ô jardins d'Épicure!
Vous qui me présentez, dans vos enclos divers,

Ce qui souvent manque à mes vers,
Le mérite de l'art soumis à la nature,
Empire de Pomone et de Flore sa sœur,
Recevez votre possesseur!
Qu'il soit, ainsi que vous, solitaire et tranquille.
Je ne me vante point d'avoir en cet asile
Rencontré le parfait bonheur:
Il n'est point retiré dans le fond d'un bocage;
Il est encor moins chez les rois;
Il n'est pas même chez le sage:
De cette courte vie il n'est point le partage.
Il y faut renoncer: mais on peut quelquefois
Embrasser au moins son image.

Que tout plaît en ces lieux à mes sens étonnés!
D'un tranquille océan [1] l'eau pure et transparente
Baigne les bords fleuris de ces champs fortunés;
D'innombrables coteaux ces champs sont couronnés.
Bacchus les embellit; leur insensible pente
Vous conduit par degrés à ces monts sourcilleux [2]
Qui pressent les enfers et qui fendent les cieux.
Le voilà ce théâtre et de neige et de gloire,
Éternel boulevard qui n'a point garanti
Des Lombards le beau territoire.
Voilà ces monts affreux, célébrés dans l'histoire,
Ces monts qu'ont traversés, par un vol si hardi,
Les Charles, les Othon, Catinat et Conti,
Sur les ailes de la victoire.
Au bord de cette mer où s'égarent mes yeux,

[1] Le lac de Genève. (Édit. de 1757.)
[2] Les Alpes. (*Ibid.*)

Ripaille[1], je te vois. O bizarre Amédée[2],
Est-il vrai que dans ces beaux lieux,
Des soins et des grandeurs écartant toute idée,
Tu vécus en vrai sage, en vrai voluptueux,
Et que, lassé bientôt de ton doux ermitage,
Tu voulus être pape, et cessas d'être heureux[3]?
Lieux sacrés du repos, je n'en ferais pas tant,
Et, malgré les deux clefs dont la vertu nous frappe,
Si j'étais ainsi pénitent,
Je ne voudrais point être pape.

Que le chantre flatteur du tyran des Romains,
L'auteur harmonieux des douces Géorgiques,
Ne vante plus ces lacs et leurs bords magnifiques,
Ces lacs que la nature a creusés de ses mains
Dans les campagnes italiques!
Mon lac est le premier : c'est sur ces bords heureux
Qu'habite des humains la déesse éternelle,
L'ame des grands travaux, l'objet des nobles vœux,
Que tout mortel embrasse, ou désire, ou rappelle,

[1] Ripaille était un couvent d'augustins sur la rive gauche du lac de Genève. La vie que le duc de Savoie Amédée y menait, depuis qu'il s'était retiré du monde, a donné lieu au proverbe, *Faire ripaille.* (*Note de M. Beuchot.*)

[2] Le premier duc de Savoie, Amédée, pape ou antipape, sous le nom de Félix.

[3] Var. . . . . O bizarre Amédée!
De quel caprice ambitieux
Ton ame est-elle possédée?
Duc, ermite et voluptueux,
Ah! pourquoi t'échapper de ta douce carrière?
Comment as-tu quitté ces bords délicieux,
Ta cellule et ton vin, ta maîtresse et tes jeux,
Pour aller disputer la barque de saint Pierre?
Lieux sacrés du repos, etc.

Qui vit dans tous les cœurs, et dont le nom sacré,
Dans les cours des tyrans est tout bas adoré,
La Liberté. J'ai vu cette déesse altière,
Avec égalité répandant tous les biens,
Descendre de Morat en habit de guerrière,
Les mains teintes du sang des fiers Autrichiens
Et de Charles-le-Téméraire.
Devant elle on portait ces piques et ces dards,
On traînait ces canons, ces échelles fatales
Qu'elle-même brisa quand ses mains triomphales
De Genève en danger défendaient les remparts.
Un peuple entier la suit : sa naïve allégresse
Fait à tout l'Apennin répéter ses clameurs;
Leurs fronts sont couronnés de ces fleurs que la Grèce
Aux champs de Marathon prodiguait aux vainqueurs.
C'est là leur diadème; ils en font plus de compte
Que d'un cercle à fleurons de marquis et de comte,
Et des larges mortiers à grands bords abattus,
Et de ces mitres d'or aux deux sommets pointus.
On ne voit point ici la grandeur insultante
Portant de l'épaule au côté
Un ruban que la Vanité
A tissu de sa main brillante,
Ni la fortune insolente
Repoussant avec fierté
La prière humble et tremblante
De la triste pauvreté.
On n'y méprise point les travaux nécessaires :
Les états sont égaux, et les hommes sont frères.

Liberté! Liberté! ton trône est en ces lieux :

La Grèce où tu naquis t'a pour jamais perdue,
Avec ses sages et ses dieux.
Rome, depuis Brutus, ne t'a jamais revue.
Chez vingt peuples polis à peine es-tu connue.
Le Sarmate à cheval t'embrasse avec fureur;
Mais le bourgeois à pied, rampant dans l'esclavage,
Te regarde, soupire, et meurt dans la douleur.
L'Anglais, pour te garder, signala son courage:
Mais on prétend qu'à Londres on te vend quelquefois.
Non, je ne le crois point: ce peuple fier et sage
Te paya de son sang, et soutiendra tes droits.
Aux marais du Batave on dit que tu chancelles;
Tu peux te rassurer: la race des Nassaux,
Qui dressa sept autels à tes lois immortelles [1],
Maintiendra de ses mains fidèles
Et tes honneurs et tes faisceaux.
Venise te conserve, et Gênes t'a reprise.
Tout à côté du trône à Stockholm on t'a mise;
Un si beau voisinage est souvent dangereux.
Préside à tout état où la loi t'autorise,
Et restes-y, si tu le peux.
Ne va plus, sous les noms et de ligue et de fronde,
Protectrice funeste en nouveautés féconde,
Troubler les jours brillants d'un peuple de vainqueurs,
Gouverné par les lois, plus encor par les mœurs;
Il chérit la grandeur suprême:
Qu'a-t-il besoin de tes faveurs
Quand son joug est si doux qu'on le prend pour toi-même?
Dans le vaste Orient ton sort n'est pas si beau.

[1] L'union des sept provinces. (Édit. de 1757.)

Aux murs de Constantin, tremblante et consternée,
Sous les pieds d'un visir tu languis enchaînée,
Entre le sabre et le cordeau.
Chez tous les Levantins tu perdis ton chapeau.
Que celui du grand Tell[1] orne en ces lieux ta tête!
Descends dans mes foyers en tes beaux jours de fête,
Viens m'y faire un destin nouveau.
Embellis ma retraite, où l'Amitié t'appelle,
Sur de simples gazons viens t'asseoir avec elle.
Elle fuit comme toi les vanités des cours,
Les cabales du monde et son règne frivole.
O deux divinités! vous êtes mon recours.
L'une élève mon ame, et l'autre la console:
Présidez à mes derniers jours!

ÉPITRE CLXI.

A M. DE CIDEVILLE[2].

A Genève, le 19 septembre 1755.

Oui, ma muse est trop libertine,
Elle a trop changé d'horizon:
Elle a voyagé sans raison
Du Pérou jusques à la Chine.
Je n'ai jamais pu limiter
L'essor de cette vagabonde;

[1] L'auteur de la liberté helvétique. (Édit. de 1757.)
[2] Tome LX, page 68.

J'ai plus mal fait de l'imiter;
J'ai, comme elle, couru le monde.
Les girouettes ne tournent plus
Lorsque la rouille les arrête :
Après cent travaux superflus,
Il en est ainsi de ma tête.
Je suis fixé, je suis lié,
Mais par la plus tendre amitié,
Mais dans l'heureuse indépendance,
Dans la tranquille jouissance
De la fortune et de la paix,
Ne pouvant regretter la France,
Et vous regrettant à jamais.

ÉPITRE CLXII.

A M. DESMAHIS.

1756.

Vous ne comptez pas trente hivers :
Les graces sont votre partage;
Elles ont dicté vos beaux vers.
Mais je ne sais par quel travers
Vous vous proposez d'être sage.
C'est un mal qui prend à mon âge,
Quand le ressort des passions,
Quand de l'Amour la main divine,

Quand les belles tentations
Ne soutiennent plus la machine.
Trop tôt vous vous désespérez.
Croyez-moi, la raison sévère,
Qui trompe vos sens égarés,
N'est qu'une attaque passagère;
Vous êtes jeune et fait pour plaire,
Soyez sûr que vous guérirez.
Je vous en dirais davantage
Contre ce mal de la raison,
Que je hais d'un si bon courage;
Mais je médite un gros ouvrage
Pour le vainqueur du Port-Mahon.
Je veux peindre à ma nation
Ce jour d'éternelle mémoire.
Je dirai, moi qui sais l'histoire,
Qu'un géant nommé Gérion
Fut pris autrefois par Alcide
Dans la même île, au même lieu
Où notre brillant Richelieu
A vaincu l'Anglais intrépide;
Je dirai qu'ainsi que Paphos
Minorque à Vénus fut soumise.
Vous voyez bien que mon héros
Avait double droit à sa prise.
J'ai prédit ses heureux exploits,
Malgré l'envie et la critique :
Je suis prophète quelquefois;
Et l'on prétend que je lui dois
Encore une ode pindarique.
Mais les odes ont peu d'appas

Pour les guerriers et pour moi-même,
Et je conçois qu'il ne faut pas
Ennuyer les héros qu'on aime.

ÉPITRE CLXIII.

A L'EMPEREUR FRANÇOIS Ier,

ET L'IMPÉRATRICE,

REINE DE HONGRIE.

SUR L'INAUGURATION DE L'UNIVERSITÉ DE VIENNE.

1756 [1].

Quand un roi bienfesant que ses peuples bénissent
Les a comblés de ses bienfaits,
Les autres nations à sa gloire applaudissent;
Les étrangers charmés deviennent ses sujets;
Tous les rois à l'envi vont suivre ses exemples :
Il est le bienfaiteur du reste des mortels;
Et, tandis qu'aux beaux-arts il élève des temples,
Dans nos cœurs il a des autels.
Dans Vienne à l'indigence on donne des asiles,
Aux guerriers des leçons, des honneurs aux beaux-arts,
Et des secours aux arts utiles.
Connaissez à ces traits la fille des Césars.

[1] Tirée d'un volume in-folio, où se trouve le discours latin du P. Maister, jésuite, prononcé à la même occasion devant leurs majestés, au mois d'avril 1756. (Édit. de Kehl.)

Du Danube embelli les rives fortunées
Font retentir la voix des premiers des Germains;
Leurs chants sont parvenus aux Alpes étonnées,
Et l'écho les redit aux rivages romains.
Le Rhône impétueux et la Tamise altière
Répètent les mêmes accents.
Thérèse et son époux ont dans l'Europe entière
Un concert d'applaudissements.
Couple auguste et chéri, recevez cet hommage
Que cent nations ont dicté;
Pardonnez cet éloge, et souffrez ce langage
En faveur de la vérité.

ÉPITRE CLXIV.

A M. TRONCHIN[1].

18 avril 1756.

Il est des préjugés utiles,
Il en est de bien dangereux;
Il fallait pour triompher d'eux
Un père, un héros courageux,
Secondé de vos mains habiles.
Autrefois à ma nation
J'osai parler, dans mon jeune âge,
De cette inoculation
Dont, grace à vous, on fait usage :

[1] Tome LX, page 147.

On la traita de vision;
On la reçut avec outrage,
Tout ainsi que l'attraction.
J'étais un trop faible interprète
De ce vrai qu'on prit pour erreur;
Et je n'ai jamais eu l'honneur
De passer chez moi pour prophète.
  Comment recevoir, disait-on,
Des vérités de l'Angleterre?
Peut-il se trouver rien de bon
Chez des gens qui nous font la guerre?
Français, il fallait consulter
Ces Anglais qu'il vous faut combattre:
Rougit-on de les imiter
Quand on a si bien su les battre?
Également à tous les yeux
Le dieu du jour doit sa carrière;
La vérité doit sa lumière
A tous les temps, à tous les lieux.
Recevons sa clarté chérie,
Et, sans songer quelle est la main
Qui la présente au genre humain,
Que l'univers soit sa patrie.

ÉPITRE CLXV.

A M. LE DUC DE RICHELIEU.

SUR LA CONQUÊTE DE MAHON.

Mai 1756.

Depuis plus de quarante années
Vous avez été mon héros;
J'ai présagé vos destinées.
Ainsi quand Achille à Scyros
Paraissait se livrer en proie
Aux jeux, aux amours, au repos,
Il devait un jour sur les flots
Porter la flamme devant Troie :
Ainsi quand Phryné dans ses bras
Tenait le jeune Alcibiade,
Phryné ne le possédait pas,
Et son nom fut dans les combats
Égal au nom de Miltiade.
Jadis les amants, les époux,
Tremblaient en vous voyant paraître.
Près des belles et près du maître
Vous avez fait plus d'un jaloux;
Enfin c'est aux héros à l'être.
C'est rarement que dans Paris,
Parmi les festins et les ris,

On démêle un grand caractère;
Le préjugé ne conçoit pas
Que celui qui sait l'art de plaire
Sache aussi sauver les états :
Le grand homme échappe au vulgaire.
Mais lorsqu'aux champs de Fontenoi
Il sert sa patrie et son roi,
Quand sa main des peuples de Gênes
Défend les jours et rompt les chaînes,
Lorsque, aussi prompt que les éclairs,
Il chasse les tyrans des mers
Des murs de Minorque opprimée,
Alors ceux qui l'ont méconnu
En parlent comme son armée.
Chacun dit : Je l'avais prévu.
Le succès fait la renommée.
Homme aimable, illustre guerrier,
En tout temps l'honneur de la France,
Triomphez de l'Anglais altier,
De l'envie et de l'ignorance.
Je ne sais si dans Port-Mahon
Vous trouverez un statuaire;
Mais vous n'en avez plus affaire :
Vous allez graver votre nom
Sur les débris de l'Angleterre;
Il sera béni chez l'Ibère,
Et chéri dans ma nation.
Des deux Richelieu sur la terre
Les exploits seront admirés;
Déjà tous deux sont comparés,
Et l'on ne sait qui l'on préfère.

Le cardinal affermissait
Et partageait le rang suprême
D'un maître qui le haïssait :
Vous vengez un roi qui vous aime.
Le cardinal fut plus puissant,
Et même un peu trop redoutable :
Vous me paraissez bien plus grand,
Puisque vous êtes plus aimable.

ÉPITRE CLXVI.

A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU[1].

27 juillet 1756.

Ce n'est plus aux Anacréons
De chanter avec vous à table;
La mollesse de leurs chansons
N'aurait plus rien de convenable
A vos illustres actions.
Il n'appartient plus qu'aux Pindares
De suivre vos fiers compagnons
Aux assauts de cent bastions
Devers les îles Baléares.
J'attends leurs sublimes écrits;
Et s'il est vrai, comme il peut l'être,
Qu'il soit parmi vos beaux esprits
Peu de Pindares dans Paris,

[1] Tome LX, page 190.

Vos succès en feront renaître.
Ils diront qu'un roi modéré
Vit long-temps avec patience
L'attentat inconsidéré
D'un peuple un peu trop enivré
De sa maritime puissance,
Qu'on a sagement préparé
La plus légitime vengeance;
Et qu'enfin l'honneur de la France
Par vos exploits est assuré.
Mais pour moi, dans ma décadence,
Faible et sans voix, je me tairai;
Jamais je ne me mêlerai
De ces querelles passagères.
Je sais qu'aux marins d'Albion
Vous reprochez avec raison
Quelques procédés de corsaires;
Ce ne sont pas là mes affaires.
Milton, Pope, Swift, Addison,
Ce sage Lock, ce grand Newton,
Sont toujours mes dieux tutélaires.
Deux peuples en valeur égaux
Dans tous les temps seront rivaux;
Mais les philosophes sont frères.
Vos ministres par leurs traités
Ont assujetti la Fortune;
Vos vaisseaux, de héros montés,
Ont battu les fils de Neptune;
Une prudence peu commune
A conduit vos prospérités:
Mais la politique et les armes

Ne font pas mes félicités.
Croyez qu'il est encor des charmes
Sous les berceaux que j'ai plantés.
Je vis en paix, peut-être en sage,
Entre ma vigne et mes figuiers.
Pour embellir mon ermitage,
Envoyez-moi de vos lauriers,
Je dormirai sous leur ombrage.

ÉPITRE CLXVII.

A M. LE MARQUIS D'ADHÉMAR[1],

GRAND-MAÎTRE DE LA MAISON DE MADAME LA MARGRAVE DE BAREITH.

1756.

Dans la retraite où la raison m'attire,
Je goûte en paix la liberté;
Cette sage divinité,
Que tout mortel ou regrette ou désire,
Fait ici ma félicité.
Indépendant, heureux au sein de l'abondance,
Et dans les bras de l'amitié,
Je ne puis regretter ni Berlin ni la France,
Et je regarde avec pitié
Les traités frauduleux, la sourde inimitié,
Et les fureurs de la vengeance.

[1] Tome LX, page 229.

Mes vins, mes fruits mes fleurs, ces campagnes, ces eaux,
Mes fertiles vergers, et mes riants berceaux,
Trois fleuves que de loin mon œil charmé contemple,
Mes pénates brillants, fermés aux envieux,
Voilà mes rois, voila mes dieux;
Je n'ai point d'autre cour, je n'ai point d'autre temple.
Loin des courtisans dangereux,
Loin des fanatiques affreux,
L'étude me soutient, la raison m'illumine;
Je dis ce que je pense, et fais ce que je veux,
Mais vous êtes bien plus heureux,
Vous vivez près de Wilhelmine.

ÉPITRE CLXVIII.

AU ROI DE PRUSSE[1].

Le 15 avril 1758.

Puisque vous êtes si grand maître
Dans l'art des vers et des combats,
Et que vous aimez tant à l'être,
Rimez donc, bravez le trépas;
Instruisez, ravagez la terre.
J'aime les vers, je hais la guerre;
Mais je ne m'opposerai pas
A votre fureur militaire :
Chaque esprit a son caractère.

[1] Tome LI, page 366.

Je conçois qu'on a du plaisir
A savoir, comme vous, saisir
L'art de tuer et l'art de plaire.

. . . . . .

Je m'imaginais qu'un grand homme,
Qui bat le monde et qui s'en rit,
N'aurait à dominer que sur les gens d'esprit,
Et je voudrais le voir à Rome.

ÉPITRE CLXIX.

AU MÊME[1].

Le 2 mai 1758.

Héros du Nord, je savais bien
Que vous avez vu les derrières
Des guerriers du roi très-chrétien
A qui vous taillez des croupières :
Mais que vos rimes familières
Immortalisent les beaux cus
De ceux que vous avez vaincus,
Ce sont des faveurs singulières.
Nos blanc-poudrés sont convaincus
De tout ce que vous savez faire;
Mais les *ons*, les *its* et les *us*,
A présent ne vous touchent guère.
Mars, votre autre dieu tutélaire,

[1] Tome LI, page 368.

Brise la lyre de Phébus;
Horace, Lucrèce, et Pétrone,
Dans l'hiver sont vos courtisans :
Vos beaux printemps sont pour Bellone;
Vous vous amusez en tout temps.

ÉPITRE CLXX.

A M. L'ABBÉ DE LA PORTE.

1759 [1].

Tu pousses trop loin l'amitié,
Abbé, quand tu prends ma défense;
Le vil objet de ta vengeance
Sous ta verge me fait pitié.
Il ne faut point tant de courage
Pour se battre contre un poltron,
Ni pour écraser un Fréron
Dont le nom seul est un outrage.
Un passant donne au polisson
Un coup de fouet sur le visage :
Ce n'est que de cette façon
Qu'on corrige un tel personnage,

[1] Dans son *Observateur littéraire*, 1759, II, page 177, en rendant compte de la nouvelle édition des *OEuvres de Voltaire*, l'abbé de La Porte avait dit : « J'ai saisi plus d'une fois l'occasion de rendre « à cet illustre auteur l'hommage que la malignité, et surtout la ja- « lousie impuissante et ridicule de certains petits esprits s'efforcent « de lui ravir. (*Note de M. Beuchot.*)

S'il pouvait être corrigé.
Mais on le hue, on le bafoue,
On l'a mille fois fustigé :
Il se carre encor dans la boue;
Dans le mépris il est plongé;
Sur chaque théâtre on le joue :
Ne suis-je pas assez vengé?

ÉPITRE CLXXI.

AU ROI DE PRUSSE[1].

Mai 1759.

Vos derniers vers sont aisés et coulants,
Ils semblent faits sur les heureux modèles
Des Sarrasins, des Chaulieux, des Chapelles;
Ce temps n'est plus : vous êtes du bon temps.
Mais pardonnez au lubrique Évangile
Du bon Pétrone, et souffrez sa gaieté.
Je vous connais; vous semblez difficile;
Mais vous aimez un peu d'impureté
Quand on y joint la pureté du style.
Pour Maupertuis, de poix-résine enduit,
S'il fait un trou jusqu'au centre du monde,
Si dans ce trou male-mort le conduit,
J'en suis fâché; car mon ame n'abonde
En fiel amer, en dépit sans retour.

[1] Tome LI, page 398.

Ce n'est pas moi qui le mine et le tue;
Ah! c'est bien lui qui m'a privé du jour,
Puisque c'est lui qui m'ôta votre vue.

ÉPITRE CLXXII.

AU MÊME[1].

Auguste 1759.

Vous n'êtes pas ce fils d'un insensé,
Huilé dans Reims, et par l'Anglais pressé,
Que son Agnès, si fidèle et si sage,
Aima toujours, ayant tant caressé
Tantôt un moine et tantôt un beau page.
A Jeanne d'Arc vous n'avez point recours;
Son pucelage, et son beaudet profane,
Et saint Denys sont de faibles secours :
Le vrai Denys, le héros de nos jours,
Je le connais, et je sais quel est l'âne.
Pour la Pucelle, en vérité,
Il faut que vous alliez dans Vienne
Au tribunal de chasteté :
Allez, que rien ne vous retienne;
Et retournez à Sans-Souci,
Quand dans vos courses éternelles
Vous aurez vu chez l'ennemi
Et des héros et des pucelles.

[1] Tome LI, page 407.

ÉPITRE CLXXIII.

A M. LE PRÉSIDENT HÉNAULT,

Sur son ballet du Temple des Chimères, mis en musique par M. le duc de Nivernais, et représenté chez M. le maréchal de Belle-Isle, en 1760.

Votre amusement lyrique
M'a paru du meilleur ton.
Si Linus fit la musique,
Les vers sont d'Anacréon.
L'Anacréon de la Grèce
Vaut-il celui de Paris?
Il chanta la double ivresse
De Silène et de Cypris;
Mais fit-il avec sagesse
L'histoire de son pays?
Après des travaux austères,
Dans vos doux délassements
Vous célébrez les chimères.
Elles sont de tous les temps;
Elles nous sont nécessaires.
Nous sommes de vieux enfants;
Nos erreurs sont nos lisières,
Et les vanités légères
Nous bercent en cheveux blancs.

ÉPITRE CLXXV.

A DAPHNÉ,

CÉLÈBRE ACTRICE[1]

TRADUITE DE L'ANGLAIS.

1761.

Belle Daphné, peintre de la nature,
Vous l'imitez et vous l'embellissez.
La voix, l'esprit, la grace, la figure,
Le sentiment, n'est point encore assez;
Vous nous rendez ces prodiges d'Athènes
Que le génie étalait sur la scène.
Quand dans les arts de l'esprit et du goût
On est sublime, on est égal à tout.
Que dis-je? on règne, et d'un peuple idolâtre
On est chéri, surtout si l'on est belle.
O ma Daphné! qu'un destin si flatteur
Est différent du destin d'un auteur!
Je crois vous voir sur ce brillant théâtre
Où tout Paris[2], de votre art idolâtre,
Porte en tribut son esprit et son cœur.
Vous récitez des vers plats et sans grâce,
Vous leur donnez la force et la douceur.

[1] Mademoiselle Clairon.

[2] Le traducteur a mis *Paris* au lieu de *Londres* (1761.)

D'un froid réc vous réchauffez la glace;
Les contre-ser deviennent des raisons.
Vous exprime par vos sublimes sons,
Par vos beau eux, ce que l'auteur veut dire;
Vous lui donez tout ce qu'il croit avoir;
Vous exercez n magique pouvoir
Qui fait aime ce qu'on ne saurait lire.
On bat des mans, et l'auteur ébaubi
Se remercie, pense être applaudi.
La toile tobe, alors le charme cesse.
Le spectateu pportait des présents
Assez commus de sifflets et d'encens;
Il fait deux les quand il sort de l'ivresse,
L'un pour l'ateur, l'autre pour son appui :
L'encens pou vous, et les sifflets pour lui.
Vous cepedant, au doux bruit des éloges
Qui vont plevant de l'orchestre et des loges,
Marchant en eine, et traînant après vous
Vingt courtans l'un de l'autre jaloux,
Vous admettiz près de votre toilette
Du noble essim la cohue indiscrète.
L'un dans l main vous glisse un billet doux;
L'autre à Pasy [1] vous propose une fête;
Josse avec vus veut souper tête à tête;
Candale y supe, et rit tout haut d'eux tous.
On vous emure, on vous presse, on vous lasse.
Le pauvre ateur est tapi dans un coin,
Se fait peti, tient à peine une place.
Certain maquis, l'apercevant de loin,

[1] Le traducteu a mis *Passy* au lieu *Kinsington.* (1764.)

ÉPITRE CLXXIV.

A DAPHNÉ,

CÉLÈBRE ACTRICE[1].

TRADUITE DE L'ANGLAIS.

1761.

Belle Daphné, peintre de la nature,
Vous l'imitez et vous l'embellissez.
La voix, l'esprit, la grace, la figure,
Le sentiment, n'est point encore assez;
Vous nous rendez ces prodiges d'Athène
Que le génie étalait sur la scène.
Quand dans les arts de l'esprit et du goût
On est sublime, on est égal à tout.
Que dis-je? on règne, et d'un peuple fidèle
On est chéri, surtout si l'on est belle.
O ma Daphné! qu'un destin si flatteur
Est différent du destin d'un auteur!
Je crois vous voir sur ce brillant théâtre
Où tout Paris[2], de votre art idolâtre,
Porte en tribut son esprit et son cœur.
Vous récitez des vers plats et sans grace,
Vous leur donnez la force et la douceur;

[1] Mademoiselle Clairon.

[2] Le traducteur a mis *Paris* au lieu de *Londres*. (1764.)

D'un froid récit vous réchauffez la glace;
Les contre-sens deviennent des raisons.
Vous exprimez par vos sublimes sons,
Par vos beaux yeux, ce que l'auteur veut dire;
Vous lui donnez tout ce qu'il croit avoir;
Vous exercez un magique pouvoir
Qui fait aimer ce qu'on ne saurait lire.
On bat des mains, et l'auteur ébaubi
Se remercie, et pense être applaudi.
La toile tombe, alors le charme cesse.
Le spectateur apportait des présents
Assez communs de sifflets et d'encens;
Il fait deux lots quand il sort de l'ivresse,
L'un pour l'auteur, l'autre pour son appui :
L'encens pour vous, et les sifflets pour lui.
Vous cependant, au doux bruit des éloges
Qui vont pleuvant de l'orchestre et des loges,
Marchant en reine, et traînant après vous
Vingt courtisans l'un de l'autre jaloux,
Vous admettez près de votre toilette
Du noble essaim la cohue indiscrète.
L'un dans la main vous glisse un billet doux;
L'autre à Passy [1] vous propose une fête;
Josse avec vous veut souper tête à tête;
Candale y soupe, et rit tout haut d'eux tous.
On vous entoure, on vous presse, on vous lasse.
Le pauvre auteur est tapi dans un coin,
Se fait petit, tient à peine une place.
Certain marquis, l'apercevant de loin,

[1] Le traducteur a mis *Passy* au lieu *Kinsington*. (1764.)

Dit : Ah! c'est vous; bonjour, monsieur Pancrace,
Bonjour : vraiment, votre pièce a du bon.
Pancrace fait révérence profonde,
Bégaie un mot, à quoi nul ne répond,
Puis se retire, et se croit du beau monde.
Un intendant des plaisirs dits menus,
Chez qui les arts sont toujours bien venus,
Grand connaisseur, et pour vous plein de zèle,
Vous avertit que la pièce nouvelle
Aura l'honneur de paraître à la cour.
Vous arrivez, conduite par l'Amour :
On vous présente à la reine, aux princesses,
Aux vieux seigneurs, qui, dans leurs vieux propos,
Vont regrettant le chant de la Duclos.
Vous recevez compliments et caresses;
Chacun accourt, chacun dit : La voilà.
De tous les yeux vous êtes remarquée;
De mille mains on vous verrait claquée
Dans le salon, si le roi n'était là.
Pancrace suit : un gros huissier lui ferme
La porte au nez; il reste comme un terme,
La bouche ouverte et le front interdit :
Tel que Le Franc, qui, tout brillant de gloire,
Ayant en cour présenté son mémoire,
Crève à la fois d'orgueil et de dépit.
Il gratte, il gratte; il se présente, il dit :
Je suis l'auteur... Hélas! mon pauvre hère,
C'est pour cela que vous n'entrerez pas.
Le malheureux, honteux de sa misère,
S'esquive en hâte, et, murmurant tout bas
De voir en lui les neuf muses bannies,

Du temps passé regrettant les beaux jours,
Il rime encore, et s'étonne toujours
Du peu de cas qu'on fait des grands génies.
Pour l'achever, quelque compilateur,
Froid gazetier, jaloux d'un froid auteur,
Quelque Fréron, dans l'*Ane littéraire*,
Vient l'entamer de sa dent mercenaire;
A l'aboyeur il reste abandonné,
Comme un esclave aux bêtes condamné,
Voilà son sort; et puis cherchez à plaire.
Mais c'est bien pis, hélas! s'il réussit.
L'Envie alors, Euménide implacable,
Chez les vivants harpie insatiable,
Que la mort seule à grand'peine adoucit,
L'affreuse Envie, active, impatiente,
Versant le fiel de sa bouche écumante,
Court à Paris, par de longs sifflements,
Dans leurs greniers réveiller ses enfants.
A cette voix, les voilà qui descendent,
Qui dans le monde à grands flots se répandent,
En manteau court, en soutane, en rabat,
En petit maître, en petit magistrat.
Écoutez-les: Cette œuvre dramatique
Est dangereuse, et l'auteur hérétique[1].

[1] Après ce vers,

Est dangereuse, et l'auteur hérétique,

on lisait ceux-ci, qui terminaient l'épître :

Mais s'il compose un ouvrage nouveau
Qui puisse plaire à Boufflers, à Beauvau,
A ce vainqueur des Anglais et des belles,
Qui ne trouva ni rivaux, ni cruelles;

Maître Abraham va sur lui distillant
L'acide impur qu'il vendait sur la Loire[1];
Maître Crevier, dans sa pesante histoire
Qu'on ne lit point, condamne son talent.
Un petit singe[2], à face de Thersite[3],

Si le bon goût du généreux Choiseul
A ses travaux fait un honnête accueil,
S'il trouve grace aux yeux de la marquise,
Du seul mérite en plus d'un genre éprise;
S'il satisfait La Vallière et d'Ayen,
Malheur à lui: la cohorte empestée,
Damne mon homme, et le journal chrétien
Secrètement vous le déclare athée.
S'il répond peu, c'est qu'il est accablé;
Si, méprisant l'Envie et ses trompettes,
Il vit en paix dans ses belles retraites,
S'il y sert Dieu, c'est qu'il est exilé.

[1] Le traducteur a substitué la *Loire* à la *Tamise*. (1764.)

[2] Omer Joly de Fleury.

[3] Var. Un petit singe, à phrases compassées,
Au sourcil noir, au long et noir habit,
Plus noir encore et de cœur et d'esprit,
Vomit sur lui ses fureurs empestées;
Mais, grace au ciel, il est un roi puissant,
Qui d'un coup d'œil protége l'innocent,
Et d'un coup d'œil démasque l'hypocrite;
Il hait la fraude, il hait les imposteurs;
Des factions il connaît les auteurs.
Tremblez, méchants, qui trompez sa justice,
Craignez l'Histoire, elle est votre supplice;
Craignez sa main: cette main qui des rois
A sur l'airain consacré les exploits,
Y gravera vos infames cabales,
Vos sourds complots, vos ténébreux scandales;
L'Hypocrisie au perfide souris,
Le Fanatisme étincelant de rage,
Le fade Orgueil peignant son plat visage
Du fard brillant de l'amour du pays,
Tout paraîtra dans son jour véritable.
On vous verra l'horreur et le mépris
D'un peuple entier par vos fourbes surpris.
Le dieu des vers, ce dieu de la lumière,

Au sourcil noir, à l'œil noir, au teint gris,
Bel esprit faux qui hait les bons esprits,
Fou sérieux que le bon sens irrite,
Écho des sots, trompette des pervers,
En prose dure insulte les beaux vers,
Poursuit le sage, et noircit le mérite.
Mais écoutez ces pieux loups-garous,
Persécuteurs de l'art des Euripides,
Qui vont hurlant en phrases insipides
Contre la scène, et même contre vous.
Quand vos talens entraînent au théâtre
Un peuple entier de votre art idolâtre,
Et font valoir quelque ouvrage nouveau,
Un possédé dans le fond d'un tonneau [1]

Dont votre oreille ignore les accents,
Et dont votre œil fuit les rayons perçants;
Ce même dieu, finissant sa carrière,
Daigne écraser et plonger dans la nuit
L'affreux Python que la fange a produit.
Mais aujourd'hui, dans leurs grottes obscures,
Laissons siffler ces couleuvres impures;
Ne souillons pas de leurs hideux portraits
Les deux crayons qui dessinent vos traits.
Belle Clairon, toutes ces barbaries
Sont des objets à vos yeux inconnus;
Et quand on parle à Minerve, à Vénus,
Faut-il nommer Cerbère et les Furies?

Autre variante :

Un petit singe, ignorant, indocile,
Au sourcil noir, au long et noir habit,
Plus noir encore et de cœur et d'esprit,
Répand sur moi ses phrases et sa bile;
En grimaçant le monstre s'applaudit
D'être à la fois et Thersite et Zoïle.
Mais, grace au ciel, etc.

[1] L'auteur anglais a, sans doute, en vue les chaires des presbytériens. (1764.)

Qu'on coupe en deux, et qu'un vieux dais surmonte,
Crie au scandale, à l'horreur, à la honte,
Et vous dépeint au public abusé
Comme un démon en fille déguisé.
Ainsi toujours unissant les contraires,
Nos chers Français, dans leurs têtes légères[1],
Que tous les vents font tourner à leur gré,
Vont diffamer ce qu'ils ont admiré.
O mes amis! raisonnez, je vous prie;
Un mot suffit. Si cet art est impie,
Sans répugnance il le faut abjurer;
S'il ne l'est pas, il le faut honorer.

ÉPITRE CLXXV.

A MADAME DENIS.

SUR L'AGRICULTURE.

14 mars 1761.

Qu'il est doux d'employer le déclin de son âge
Comme le grand Virgile occupa son printemps!
Du beau lac de Mantoue il aimait le rivage;
Il cultivait la terre, et chantait ses présents.
Mais bientôt, ennuyé des plaisirs du village,
D'Alexis et d'Aminte il quitta le séjour,
Et, malgré Mévius, il parut à la cour.
C'est la cour qu'on doit fuir, c'est aux champs qu'il faut vivre.

[1] Le traducteur transporte toujours la scène à Paris. (1764.)

Dieu du jour, dieu des vers, j'ai ton exemple à suivre.
Tu gardas les troupeaux, mais c'étaient ceux d'un roi;
Je n'aime les moutons que quand ils sont à moi.
L'arbre qu'on a planté rit plus à notre vue
Que le parc de Versaille et sa vaste étendue.
Le normand Fontenelle, au milieu de Paris [1],
Prêta des agréments au chalumeau champêtre;
Mais il vantait des soins qu'il craignait de connaître,
Et de ses faux bergers il fit de beaux esprits.
Je veux que le cœur parle, ou que l'auteur se taise;
Ne célébrons jamais que ce que nous aimons.
En fait de sentiment l'art n'a rien qui nous plaise:
Ou chantez vos plaisirs, ou quittez vos chansons;
Ce sont des faussetés, et non des fictions.
Mais quoi! loin de Paris se peut-il qu'on respire?
Me dit un petit maître, amoureux du fracas.
Les Plaisirs dans Paris voltigent sur nos pas:
On s'oublie, on espère, on jouit, on désire;

1 Le Normand Fontenelle, etc.

Théocrite et Virgile étaient à la campagne, ou en venaient, quand ils firent des églogues. Ils chantèrent les moissons qu'ils avaient fait naître, et les troupeaux qu'ils avaient conduits. Cela donnait à leurs bergers un air de vérité qu'ils ne peuvent guère avoir dans les rues de Paris. Aussi les églogues de Fontenelle furent des madrigaux galants. (Édit. de 1771.)

N. B. M. de Voltaire a donné à Fontenelle l'épithète de normand dans cette pièce, comme dans l'épître au roi de Prusse: *Blaise Pascal a tort.* Il a substitué aussi, dans le *Temple du Goût*, le *discret* Fontenelle au *sage* Fontenelle des premières éditions; c'est que le sage Fontenelle n'avait pas contre les préjugés la haine active de M. de Voltaire; qu'il le laissa combattre seul, cachant avec soin aux ennemis de la raison le mépris qu'il avait pour eux, et ne s'intéressant point assez à la vérité ou à ses apôtres pour risquer de se brouiller avec les persécuteurs. (Édit. de Kehl.)

Et le sot mari d'Ève, au paradis d'Éden,
Reçut un ordre exprès d'arranger son jardin[1].
C'est la première loi donnée au premier homme[2],
Avant qu'il eût mangé la moitié de sa pomme.
Mais ne détournons point nos mains et nos regards
Ni des autres emplois, ni surtout des beaux-arts.
Il est des temps pour tout; et lorsqu'en mes vallées,
Qu'entoure un long amas de montagnes pelées,
De quelques malheureux ma main sèche les pleurs,
Sur la scène, à Paris, j'en fais verser peut-être;
Dans Versaille étonné j'attendris de grands cœurs;
Et, sans croire approcher de Racine, mon maître,
Quelquefois je peux plaire, à l'aide de Clairon.
Au fond de son bourbier je fais rentrer Fréron.
L'archidiacre Trublet prétend que je l'ennuie;
La représaille est juste; et je sais à propos
Confondre les pervers et me moquer des sots.
En vain sur son crédit un délateur s'appuie;
Sous son bonnet carré, que ma main jette à bas,
Je découvre, en riant, la tête de Midas.

1 Reçut un ordre exprès d'arranger son jardin.

Cet ordre exprès, que la Genèse dit avoir été donné de Dieu à l'homme, de cultiver son jardin, fait bien voir quel est le ridicule de dire que l'homme fut condamné au travail. L'Arabe Job est bien plus raisonnable : il dit que l'homme est né pour travailler, comme l'oiseau pour voler. (Édit. de 1771.)

2 Cette épître ayant fait beaucoup de bruit, la reine désira la lire; mais pour ménager la susceptibilité de cette princesse, d'Alembert corrigea ainsi deux vers :

Et le *bon* mari d'Ève, au paradis d'Éden....
Avant qu'il eût *goûté de la fatale pomme.*

« Ce qui est bien plat, dit-il; mais cela est encore trop bon pour « Versailles. » (*Note de M. Beuchot.*)

J'honore Diderot, malgré la calomnie;
Ma voix parle plus haut que les cris de l'envie:
Les échos des rochers qui ceignent mon désert
Répètent après moi le nom de d'Alembert.
Un philosophe est ferme, et n'a point d'artifice;
Sans espoir et sans crainte il sait rendre justice:
Jamais adulateur, et toujours citoyen,
A son prince attaché sans lui demander rien,
Fuyant des factions les brigues ennemies
Qui se glissent par fois dans nos académies,
Sans aimer Loyola, condamnant saint Médard[1],
Des billets qu'on exige il se rit à l'écart,
Et laisse aux parlements à réprimer l'Église;
Il s'élève à son Dieu, quand il foule à ses pieds
Un fatras dégoûtant d'arguments décriés;
Et son ame inflexible au vrai seul est soumise.
C'est ainsi qu'on peut vivre à l'ombre de ses bois,
En guerre avec les sots, en paix avec soi-même,
Gouvernant d'une main le soc de Triptolème,
Et de l'autre essayant d'accorder sous ses doigts
La lyre de Racine et le luth de Chapelle.

O vous, à l'amitié dans tous les temps fidèle,
Vous qui, sans préjugés, sans vices, sans travers,
Embellissez mes jours ainsi que mes déserts,
Soutenez mes travaux et ma philosophie;
Vous cultivez les arts, les arts vous ont suivie.

1 . . . . . condamnant saint Médard.

Voyez les notes sur les convulsions et sur les billets de confession, deux ridicules et opprobres de la France, à la fin de la pièce intitulée *Le pauvre Diable* (volume de *Contes* et *Satires*.)

(Édit. de 1771.)

Le sang du grand Corneille, élevé sous vos yeux[1],
Apprend, par vos leçons, à mériter d'en être.
Le père de Cinna vient m'instruire en ces lieux:
Son ombre entre nous trois aime encore à paraître;
Son ombre nous console, et nous dit qu'à Paris
Il faut abandonner la place aux Scudéris.

ÉPITRE CLXXVI.

A MADAME ÉLIE DE BEAUMONT,

EN RÉPONSE A UNE ÉPÎTRE EN VERS

AU SUJET DE MADEMOISELLE CORNEILLE.

20 mai 1761.

S'il est au monde une beauté
Qui de Corneille ait hérité,
Vous possédez cet apanage.
L'enfant dont je me suis chargé[2]
N'a point l'art des vers en partage;
Vous l'avez: c'est un avantage
Qui m'a quelquefois affligé,
Et que doit fuir tout homme sage.
Ce dangereux et beau talent
Est pour vous un simple ornement,

[1] Le sang du grand Corneille, etc.

Mademoiselle Corneille, mariée à M. du Pui, officier de l'etat-major. (Édit. de 1771.)

[2] Mademoiselle Corneille.

Un pompon de plus à votre âge;
Mais quand un homme a le malheur
D'avoir fait en forme un ouvrage,
Et quand il est monsieur l'auteur,
C'est un métier dont il enrage.
Les vers, la musique, l'amour,
Sont les charmes de notre vie;
Le sage en a la fantaisie,
Et sait les goûter tour-à-tour:
S'y livrer toujours, c'est folie.

ÉPITRE CLXXVII.

A M. LE DUC DE BOUILLON[1].

A Ferney, le 31 juillet 1761.

Au pied de mes rochers, au creux de mes vallons,
Pourrais-je regretter les rives de la Seine?
La fille de Corneille écoute mes leçons;
Je suis chanté par un Turenne:
J'ai pour moi deux grandes maisons
Chez Bellone et chez Melpomène.
A l'abri de ces deux beaux noms
On peut mépriser les Frérons
Et contempler gaiement leur sottise et leur haine.
C'est quelque chose d'être heureux;
Mais c'est un grand plaisir de le dire à l'Envie,
De l'abattre à nos pieds, et d'en rire à ses yeux!

[1] Tome LXII, page 29.

Qu'un souper est délicieux
Quand on brave, en mangeant, les griffes des harpies!
Que des frères Berthier les cris injurieux
Font une plaisante harmonie!
Que c'est pour un amant un passe-temps bien doux
D'embrasser la beauté qui subjugue son ame,
Et d'affubler encor du sel de l'épigramme
Un rival fâcheux et jaloux!
Cela n'est pas chrétien, j'en conviens avec vous;
Mais ces gens le sont-ils? Ce monde est une guerre:
On a des ennemis en tout genre, en tous lieux.
Tout mortel combat sur la terre;
Le diable avec Michel combattit dans les cieux:
On cabale à la cour, à l'église, à l'armée;
Au Parnasse on se bat pour un peu de fumée,
Pour un nom, pour du vent: et je conclus au bout
Qu'il faut jouir en paix, et se moquer de tout.

ÉPITRE CLXXVIII.

AU DUC DE LA VALLIÈRE.

GRAND FAUCONNIER DE FRANCE.

1761.

Illustre protecteur des perdrix de Mont-Rouge,
Des faucons, des auteurs, et surtout des catins,
Vous dont l'auguste sceptre au cuir blanc, au bout rouge,
Est l'effroi des cocus et l'amour des p.....,

Vous daignez vous servir de votre aimable plume
Pour dire à la postérité
Que vous avez aimé certain Suisse effronté,
Très-indiscret auteur de plus d'un gros volume,
Mais dont l'esprit encor conserve sa gaieté.
Il pense comme monsieur Hume,
Il rit de la sotte âpreté
De tout dévot plein d'amertume;
Tranquillement il s'accoutume
A l'humaine méchanceté;
Le flambeau de la Vérité
Quelquefois dans ses mains s'allume;
Il doit être bientôt compté
Dans le rang d'un auteur posthume :
Mais quand le temps qui tout consume
Au néant l'aura rapporté,
Son nom, comme je le présume,
Ira, par votre grace, à l'immortalité.

ÉPITRE CLXXIX.

A M. SAURIN[1],

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

A Ferney, 28 novembre.

J'aime le sexe assurément,
Je l'estime, je sais qu'il brille

[1] Tome LXII, page 437.

Par les graces, par l'enjouement,
Que souvent d'esprit il pétille,
Qu'en ses défauts il est charmant;
Mais j'aime mieux garçon que fille.
Nous avons besoin de Saurins
Qui vengent la philosophie
De ces fanatiques gredins
Ergotant en théologie.
En vain depuis peu la raison
Vient d'ouvrir en secret son temple,
L'infame superstition,
Qu'un vulgaire hébété contemple,
Monte toujours sur ses tréteaux.
Elle nous vend son mithridate;
Chaumeix la suit, Omer la flatte,
Et des fripons et des cagots,
En violet, en écarlate,
Sont ses Gilles et ses bedeaux.

ÉPITRE CLXXX.

A MADAME LA MARQUISE DU DEFFANT[1].

Aux Délices, 27 janvier 1764.

Oui; je perds les deux yeux; vous les avez perdus,
O sage du Deffand! est-ce une grande perte?
Du moins nous ne reverrons plus

[1] Tome LXIII, page 298.

Les sots dont la terre est couverte.
Et puis tout est aveugle en cet humain séjour;
On ne va qu'à tâtons sur la machine ronde.
On a les yeux bouchés à la ville, à la cour:
Plutus, la Fortune et l'Amour,
Sont trois aveugles-nés qui gouvernent le monde.
Si d'un de nos cinq sens nous sommes dégarnis,
Nous en possédons quatre; et c'est un avantage
Que la nature laisse à peu de ses amis
Lorsqu'ils parviennent à notre âge.
Nous avons vu mourir les papes et les rois;
Nous vivons, nous pensons, et notre ame nous reste.
Épicure et les siens prétendaient autrefois
Que ce sixième sens était un don céleste
Qui les valait tous à la fois.
Mais quand notre ame aurait des lumières parfaites,
Peut-être il serait encor mieux
Que nous eussions gardé nos yeux,
Dussions-nous porter des lunettes.

ÉPITRE CLXXXI.

A M. ***[1].

1764.

Dans le fond de mon ermitage,
Loin de l'illusion des cours,
Réduit, hélas! à vivre en sage,

[1] Tome LXIII, page 322.

Ne l'ayant pas été toujours,
Et ne l'étant qu'en mon vieux âge,
La retraite est mon seul recours :
Je ne ferai plus de voyage.
Que la Gloire avec les Amours
Couronne devers Cracovie
Un prince aimé de sa patrie,
Qui lui promet de si beaux jours;
Trop éloigné de sa personne,
Je me borne à former des vœux :
On lui décerne une couronne,
Et je voudrais qu'il en eût deux.

ÉPITRE CLXXXII.

A MADEMOISELLE CLAIRON.

1765.

Le sublime en tout genre est le don le plus rare;
C'est là le vrai phénix; et, sagement avare,
La nature a prévu qu'en nos faibles esprits
Le beau, s'il est commun, doit perdre de son prix.
La médiocrité couvre la terre entière;
Les mortels ont à peine une faible lumière,
Quelques vertus sans force, et des talents bornés.
S'il est quelques esprits par le ciel destinés
A s'ouvrir des chemins inconnus au vulgaire,
A franchir des beaux-arts la limite ordinaire,
La nature est alors prodigue en ses présents;

Elle égale dans eux les vertus aux talents.
Le souffle du génie et ses fécondes flammes
N'ont jamais descendu que dans de nobles ames;
Il faut qu'on en soit digne, et le cœur épuré
Est le seul aliment de ce flambeau sacré.
Un esprit corrompu ne fut jamais sublime.
Toi que forma Vénus, et que Minerve anime,
Toi qui ressuscitas sous mes rustiques toits
L'Électre de Sophocle aux accents de ta voix;
(Non l'Électre française, à la mode soumise,
Pour le galant Itys si galamment éprise;)
Toi qui peins la nature, en osant l'embellir,
Souveraine d'un art que tu sus ennoblir,
Toi dont un geste, un mot, m'attendrit et m'enflamme,
Si j'aime tes talents, je respecte ton ame.
L'amitié, la grandeur, la fermeté, la foi[1],
Les vertus que tu peins, je les retrouve en toi;
Elles sont dans ton cœur. La vertu que j'encense
N'est pas des voluptés la sévère abstinence.
L'amour, ce don du ciel, digne de son auteur,
Des malheureux humains est le consolateur.
Lui-même il fut un dieu dans les siècles antiques;
On en fait un démon chez nos vils fanatiques:
Très-désintéressé sur ce péché charmant,
J'en parle en philosophe, et non pas en amant.
Une femme sensible, et que l'amour engage,
Quand elle est honnête homme, à mes yeux est un sage.
Que ce conteur heureux qui plaisamment chanta[2]

[1] La foi, en poésie, signifie la bonne foi. (Édit. de 1765.)

[2] La Fontaine, dans son prologue de Belphégor, dédié à mademoiselle Champmêlé, fameuse actrice pour son temps. La déclama-

Le démon Belphégor et madame Honesta,
L'Ésope des Français, le maître de la fable,
Ait de la Champmêlé vanté la voix aimable,
Ses accents amoureux, et ses sons affétés,
Écho des fades airs que Lambert a notés [1];
Tu n'étais pas alors; on ne pouvait connaître
Cet art qui n'est qu'à toi, cet art que tu fais naître.
Corneille, des Romains peintre majestueux,
T'aurait vue aussi noble, aussi romaine qu'eux.
Le ciel, pour échauffer les glaces de mon âge,
Le ciel me réservait ce flatteur avantage:
Je ne suis point surpris qu'un sort capricieux
Ait pu mêler quelque ombre à tes jours glorieux.
L'ame qui sait penser n'en est point étonnée;
Elle s'en affermit, loin d'être consternée:
C'est le creuset du sage; et son or altéré
En renaît plus brillant, en sort plus épuré.
En tout temps, en tout lieu, le public est injuste;
Horace s'en plaignait sous l'empire d'Auguste.
La malice, l'orgueil, un indigne désir
D'abaisser des talents qui font notre plaisir,
De flétrir les beaux-arts qui consolent la vie,

tion était alors une espèce de chant. La Motte a fait des stances pour mademoiselle Duclos, dans lesquelles il la loue d'imiter la Champmêlé: et ni l'une ni l'autre ne devaient être imitées. On est tombé depuis dans un autre défaut beaucoup plus grand: c'est un familier excessif et ridicule qui donne à un héros le ton d'un bourgeois. Le naturel dans la tragédie doit toujours se ressentir de la grandeur du sujet, et ne s'avilir jamais par la familiarité. Baron, qui avait un jeu si naturel et si vrai, ne tomba jamais dans cette bassesse. (Édit. de 1765.)

[1] Lambert, auteur de quelques airs insipides, très-célèbre avant Lulli. (*Ibid.*)

Voilà le cœur de l'homme; il est né pour l'envie.
A l'église, au barreau, dans les camps, dans les cours,
Il est, il fut ingrat, et le sera toujours.
Du siècle que j'ai vu tu sais quelle est la gloire:
Ce siècle des talents vivra dans la mémoire.
Mais vois à quels dégoûts le sort abandonna
L'auteur d'Iphigénie et celui de Cinna,
Ce qu'essuya Quinault, ce que souffrit Molière,
Fénélon dans l'exil terminant sa carrière;
Arnauld, qui dut jouir du destin le plus beau,
Arnauld manquant d'asile, et même de tombeau.
De l'âge où nous vivons que pouvons-nous attendre?
La lumière, il est vrai, commence à se répandre;
Avec moins de talents on est plus éclairé:
Mais le goût s'est perdu, l'esprit s'est égaré.
Ce siècle ridicule est celui des brochures,
Des chansons, des extraits, et surtout des injures.
La barbarie approche : Apollon indigné
Quitte les bords heureux où ses lois ont régné;
Et, fuyant à regret son parterre et ses loges,
Melpomène avec toi fuit chez les Allobroges [1].

[1] Mademoiselle Clairon venait de quitter le théâtre, et avait été passer quelque temps à Ferney. (Édit. de Kehl.)

ÉPITRE CLXXXIII.

A HENRI IV.

Sur ce qu'on avait écrit à l'auteur que plusieurs citoyens de Paris s'étaient mis à genoux devant la statue équestre de ce prince pendant la maladie du dauphin (père de Louis XVI).

1766.

Intrépide soldat, vrai chevalier, grand homme,
Bon roi, fidèle ami, tendre et loyal amant,
Toi que l'Europe a plaint d'avoir fléchi sous Rome,
Sans qu'on osât blâmer ce triste abaissement,
Henri, tous les Français adorent ta mémoire :
Ton nom devient plus cher et plus grand chaque jour ;
Et peut-être autrefois quand j'ai chanté ta gloire
Je n'ai point dans les cœurs affaibli tant d'amour.
Un des beaux rejetons de ta race chérie,
Des marches de ton trône au tombeau descendu,
Te porte, en expirant, les vœux de ta patrie
Et les gémissements de ton peuple éperdu.
Lorsque la mort sur lui levait sa faux tranchante,
On vit de citoyens une foule tremblante
Entourer ta statue et la baigner de pleurs ;
C'était là leur autel, et, dans tous nos malheurs,
On t'implore aujourd'hui comme un dieu tutélaire.
La fille qui naquit aux chaumes de Nanterre,
Pieusement célèbre en des temps ténébreux [1],

[1] VAR. Pieusement célèbre en des temps ténébreux,

N'entend point nos regrets, n'exauce point nos vœux,
De l'empire français n'est point la protectrice.
C'est toi, c'est ta valeur, ta bonté, ta justice,
Qui préside à l'état raffermi par tes mains.
Ce n'est qu'en t'imitant qu'on a des jours prospères;
C'est l'encens qu'on te doit : les Grecs et les Romains
Invoquaient des héros, et non pas des bergères.
Oh! si de mes déserts, où j'achève mes jours,
Je m'étais fait entendre au fond du sombre empire!
Si, comme au temps d'Orphée, un enfant de la lyre
De l'ordre des destins interrompait le cours!
Si ma voix...! mais tout cède à leur arrêt suprême :
Ni nos chants, ni nos cris, ni l'art et ses secours,
Les offrandes, les vœux, les autels, ni toi-même,
Rien ne suspend la mort. Ce monde illimité
Est l'esclave éternel de la fatalité.
A d'immuables lois Dieu soumit la nature.
Sur ces monts entassés, séjour de la froidure,
Au creux de ces rochers, dans ces gouffres affreux
Je vois des animaux maigres, pâles, hideux,
Demi-nus, affamés, courbés sous l'infortune;
Ils sont hommes pourtant : notre mère commune
A daigné prodiguer des soins aussi puissants
A pétrir de ses mains leur substance mortelle,
Et le grossier instinct qui dirige leurs sens;
Qu'à former les vainqueurs de Pharsale et d'Arbelle.
Au livre des destins tous leurs jours sont comptés;
Les tiens l'étaient aussi. Ces dures vérités

A vu sans s'alarmer qu'on t'adressât des vœux.
Elle-même avec nous t'eût rendu cet hommage;
Tu l'as trop mérité : c'est toi, c'est ton courage
Qui préside à l'état raffermi par tes mains, etc.

Épouvantent le lâche et consolent le sage.
Tout est égal au monde : un mourant n'a point d'âge.
Le dauphin le disait au sein de la grandeur,
Au printemps de sa vie, au comble du bonheur;
Il l'a dit en mourant de sa voix affaiblie,
A son fils, à son père, à la cour attendrie.
O toi! triste témoin de son dernier moment,
Qui lis de sa vertu ce faible monument,
Ne me demande point ce qui fonda sa gloire,
Quels funestes exploits assurent sa mémoire,
Quels peuples malheureux on le vit conquérir,
Ce qu'il fit sur la terre... il t'apprit à mourir!

ÉPITRE CLXXXIV.

A M LE CHEVALIER DE BOUFFLERS.

1766.

Croyez qu'un vieillard cacochyme,
Chargé de soixante et douze ans,
Doit mettre, s'il a quelque sens,
Son ame et son corps au régime.
Dieu fit la douce Illusion
Pour les heureux fous du bel âge;
Pour les vieux fous l'ambition,
Et la retraite pour le sage.
Vous me direz qu'Anacréon,
Que Chaulieu même, et Saint-Aulaire,

Tiraient encor quelque chanson
De leur cervelle octogénaire.
Mais ces exemples sont trompeurs :
Et quand les derniers jours d'automne
Laissent éclore quelques fleurs,
On ne leur voit point les couleurs
Et l'éclat que le printemps donne :
Les bergères et les pasteurs
N'en forment point une couronne.
La Parque de ses vilains doigts
Marquait d'un sept avec un trois
La tête froide et peu pensante
De Fleuri qui donna des lois
A notre France languissante.
Il porta le sceptre des rois,
Et le garda jusqu'à nonante.
Régner est un amusement
Pour un vieillard triste et pesant,
De toute autre chose incapable ;
Mais vieux bel esprit, vieux amant,
Vieux chanteur, est insupportable.
C'est à vous, ô jeune Boufflers,
A vous dont notre Suisse admire
Le crayon, la prose et les vers,
Et les petits contes pour rire ;
C'est à vous de chanter Thémire,
Et de briller dans un festin,
Animé du triple délire
Des vers, de l'amour et du vin.

ÉPITRE CLXXXV.

A M. FRANÇOIS DE NEUFCHATEAU.

1766.

Si vous brillez à votre aurore,
Quand je m'éteins à mon couchant;
Si dans votre fertile champ
Tant de fleurs s'empressent d'éclore,
Lorsque mon terrain languissant
Est dégarni des dons de Flore;
Si votre voix jeune et sonore
Prélude d'un ton si touchant,
Quand je fredonne à peine encore
Les restes d'un lugubre chant;
Si des Graces, qu'en vain j'implore,
Vous devenez l'heureux amant;
Et si ma vieillesse déplore
La perte de cet art charmant
Dont le dieu des vers vous honore;
Tout cela peut m'humilier :
Mais je n'y vois point de remède;
Il faut bien que l'on me succède,
Et j'aime en vous mon héritier.

ÉPITRE CLXXXVI.

A M. DE CHABANON,

QUI DANS UNE PIÈCE DE VERS EXHORTAIT L'AUTEUR A QUITTER L'ÉTUDE DE LA MÉTAPHYSIQUE POUR LA POÉSIE.

27 auguste 1766.

Aimable amant de Polymnie,
Jouissez de cet âge heureux
Des voluptés et du génie ;
Abandonnez-vous à leurs feux :
Ceux de mon ame appesantie
Ne sont qu'une cendre amortie,
Et je renonce à tous vos jeux.
La fleur de la saison passée
Par d'autres fleurs est remplacée.
  Une sultane avec dépit,
Dans le vieux sérail délaissée,
Voit la jeune entrer dans le lit
Dont le grand-seigneur l'a chassée.
  Lorsque Élie était décrépit,
Il s'enfuit, laissant son esprit
A son jeune élève Élisée.
Ma muse est de moi trop lassée;
Elle me quitte, et vous chérit :
Elle sera mieux caressée.

ÉPITRE CLXXXVII.

A MADAME DE SAINT-JULIEN.

1768.

Des contraires bel assemblage,
Vous qui, sous l'air d'un papillon,
Cachez les sentiments d'un sage,
Revolez de mon ermitage
A votre brillant tourbillon;
Allez chercher l'Illusion,
Compagne heureuse du bel âge;
Que votre imagination
Toujours forte, toujours légère,
Entre Boufflers et Voisenon
Répande cent traits de lumière;
Que Diane[1], que les Amours,
Partagent vos nuits et vos jours.
S'il vous reste en ce train de vie,
Dans un temps si bien employé,
Quelques moments pour l'amitié,
Ne m'oubliez pas, je vous prie;
J'aurais encor la fantaisie
D'être au nombre de vos amants:
Je cède ces honneurs charmants

[1] Madame de Saint-Julien aimait beaucoup la chasse. (Édit. de Kehl.)

Aux doyens de l'Académie[1].
Mais quand j'aurai quatre-vingts ans,
Je prétends de ces jeunes gens
Surpasser la galanterie,
S'ils me passent en beaux talents.
Ces petits vers froids et coulants
Sentent un peu la décadence :
On m'assure qu'en plus d'un sens
Il en est tout de même en France.
Le bon temps reviendra, je pense;
Et j'ai la plus ferme espérance
Dans un de messieurs vos parents[2].

ÉPITRE CLXXXVIII.

A MON VAISSEAU[3].

O vaisseau qui portes mon nom,
Puisses-tu comme moi résister aux orages!
L'empire de Neptune a vu moins de naufrages
Que le Permesse d'Apollon.
Tu vogueras peut-être à ces climats sauvages
Que Jean-Jacque a vantés dans son nouveau jargon.
Va débarquer sur ces rivages

[1] Les doyens de l'Académie Française, en 1768, étaient le maréchal de Richelieu, reçu en 1720, et MM. d'Olivet et Hénault, reçus en 1723.

[2] M. le duc de Choiseul. (Édit. de Kehl.)

[3] Une compagnie de Nantes venait de mettre en mer un beau vaisseau qu'elle a nommé *le Voltaire*. (Édit. in-4°.)

Patouillet, Nonotte, et Fréron;
A moins qu'aux chantiers de Toulon
Ils ne servent le roi noblement et sans gages.
Mais non, ton sort t'appelle aux dunes d'Albion.
Tu verras dans les champs qu'arrose la Tamise
La Liberté superbe auprès du trône assise :
Le chapeau qui la couvre est orné de lauriers;
Et, malgré ses partis, sa fougue, sa licence,
Elle tient dans ses mains la corne d'abondance
Et les étendards des guerriers.

Sois certain que Paris ne s'informera guère
Si tu vogues vers Smyrne où l'on vit naître Homère,
Ou si ton breton nautonnier
Te conduit près de Naple, en ce séjour fertile
Qui fait bien plus de cas du sang de saint Janvier
Que de la cendre de Virgile.
Ne va point sur le Tibre : il n'est plus de talents,
Plus de héros, plus de grand homme;
Chez ce peuple de conquérants
Il est un pape, et plus de Rome.

Va plutôt vers ces monts qu'autrefois sépara
Le redoutable fils d'Alcmène,
Qui dompta les lions, sous qui l'hydre expira,
Et qui des dieux jaloux brava toujours la haine.
Tu verras en Espagne un Alcide nouveau [1],
Vainqueur d'une hydre plus fatale,
Des superstitions déchirant le baudeau,
Plongeant dans la nuit du tombeau

[1] M. le comte d'Aranda. (Édit. in-4°.)

De l'Inquisition la puissance infernale.
Dis-lui qu'il est en France un mortel qui l'égale;
Car tu parles, sans doute, ainsi que le vaisseau
Qui transporta dans la Colchide
Les deux jumeaux divins, Jason, Orphée, Alcide.
Baptisé sous mon nom tu parles hardiment :
Que ne diras-tu point des énormes sottises
Que mes chers Français ont commises
Sur l'un et sur l'autre élément!

Tu brûles de partir : attends, demeure, arrête;
Je prétends m'embarquer; attends-moi, je te joins.
Libre de passions, et d'erreurs, et de soins,
J'ai su de mon asile écarter la tempête:
Mais dans mes prés fleuris, dans mes sombres forêts,
Dans l'abondance, et dans la paix,
Mon ame est encore inquiète;
Des méchants et des sots je suis encor trop près :
Les cris des malheureux percent dans ma retraite.
Enfin le mauvais goût qui domine aujourd'hui
Déshonore trop ma patrie.
Hier on m'apporta, pour combler mon ennui,
Le Tacite de La Blétrie.
Je n'y tiens point, je pars, et j'ai trop différé.

Ainsi je m'occupais, sans suite, et sans méthode,
De ces pensers divers où j'étais égaré,
Comme tout solitaire à lui-même livré,
Ou comme un fou qui fait une ode,
Quand Minerve, tirant les rideaux de mon lit,
Avec l'aube du jour m'apparut et me dit :

Tu trouveras partout la même impertinence;
Les ennuyeux et les pervers
Composent ce vaste univers :
Le monde est fait comme la France.
Je me rendis à la raison;
Et, sans plus m'affliger des sottises du monde,
Je laissai mon vaisseau fendre le sein de l'onde,
Et je restai dans ma maison.

ÉPITRE CLXXXIX.

A MADAME LA MARQUISE DU DEFFAND[1].

SUR MADAME LA DUCHESSE DE CHOISEUL.

Le 3 avril 1769.

Que m'importe que la nature
En dessinant ses traits chéris,
Pour modèle ait pris la figure
De la Vénus de Médicis?
Je suis berger, mais non Pâris.
Un vieux berger n'est pas un homme.
Je pourrais lui donner la pomme
Sans que mon cœur en fût épris,
Et sans que la maligne engeance
Des déesses de son pays
Reprochât à mes sens surpris

[1] Tome LXVI, page 479.

D'être séduits par l'apparence.
Je sais que son esprit orné
A toute la délicatesse
Que l'on vanta dans Sévigné,
Avec beaucoup plus de justesse;
Qu'elle aime fort la vérité,
Mais ne la dit qu'avec finesse.
Ma grossière rusticité
Et mon impudence suissesse
Auraient grand'peine à se prêter
A tant de grace et de souplesse.
Il faut que, pour bien s'ajuster,
Les gens soient d'une même espèce.
Vous dont l'esprit et les bons mots,
L'imagination féconde,
La répartie et l'à-propos,
Font toujours le charme du monde;
Vous, ma brillante du Deffand,
Conversez dans votre retraite,
Vivez avec la grand'maman;
C'est pour vous que les dieux l'ont faite.
Si j'allais très-imprudemment
Troubler vos séances secrètes,
Que diriez-vous d'un chat-huant
Introduit entre deux fauvettes?

ÉPITRE CXC.

A M. DE SAINT-LAMBERT.

1769.

Chantre des vrais plaisirs, harmonieux émule
Du pasteur de Mantoue et du tendre Tibulle,
Qui peignez la nature, et qui l'embellissez,
Que vos Saisons m'ont plu! que mes sens émoussés
A votre aimable voix se sentirent renaître!
Que j'aime, en vous lisant, ma retraite champêtre!
Je fais, depuis quinze ans, tout ce que vous chantez.
Dans ces champs malheureux, si long-temps désertés,
Sur les pas du Travail j'ai conduit l'Abondance;
J'ai fait fleurir la Paix et régner l'Innocence.
Ces vignobles, ces bois, ma main les a plantés;
Ces granges, ces hameaux désormais habités,
Ces landes, ces marais changés en pâturages,
Ces colons rassemblés, ce sont là mes ouvrages:
Ouvrages fortunés, dont le succès constant
De la mode et du goût n'est jamais dépendant;
Ouvrages plus chéris que Mérope et Zaïre,
Et que n'atteindront point les traits de la satire [1]!

1 VAR. Ouvrages fortunés dont l'illustre Fréron,
Le divin Patouillet, monsieur l'abbé Guyon,
Ne pourront dans ma ferme abolir la mémoire:
Qu'ils m'en laissent jouir, ils ont assez de gloire.

Heureux qui peut chanter les jardins et les bois,
Les charmes de l'amour, l'honneur des grands exploits,
Et, parcourant des arts la flatteuse carrière,
Aux mortels aveuglés rendre un peu de lumière!
Mais encor plus heureux qui peut, loin de la cour,
Embellir sagement son champêtre séjour,
Entendre autour de lui cent voix qui le bénissent!
De ses heureux succès quelques fripons gémissent;
Un vil cagot mitré[1], tyran des gens de bien,
Va l'accuser en cour de n'être pas chrétien:
Le sage ministère écoute avec surprise;
Il reconnait Tartufe, et rit de sa sottise.
Cependant le vieillard achève ses moissons;
Le pauvre en est nourri : ses chanvres, ses toisons,
Habillent décemment le berger, la bergère.
Il unit par l'hymen Mœris avec Glycère;
Il donne une chasuble au bon curé du lieu,
Qui, buvant avec lui, voit bien qu'il croit en Dieu.
Ainsi dans l'allégresse il achève sa vie.
Ce n'est qu'au successeur du chantre d'Ausonie
De peindre ces tableaux ignorés dans Paris,

[1] On ne sait quel est le misérable brouillon dont l'auteur parle ici; dès que nous en serons informés, nous lui rendrons toute la justice qu'il mérite. (Édit. de 1771.)

N. B. Il s'agit ici du nommé Biord, évêque d'Anneci, lequel proposa à M. le duc de Choiseul de faire enlever M. de Voltaire de son château, attendu que sa présence empêchait Biord de faire croire la présence réelle aux Génevois. Le ministre lui répondit avec le mépris que méritaient sa sottise, son insolence et sa méchanceté. Biord croire que son nom l'emportera sur celui de l'auteur d'*Alzire* et de *Mahomet!* un prêtre ordonner, au nom de Dieu, d'arracher un vieillard de son asile; proposer à un ministre de violer les lois de l'humanité et celles de la nation! (Édit de Kehl.)

D'en ranimer les traits par son beau coloris,
D'inspirer aux humains le goût de la retraite.
Mais de nos chers Français la noblesse inquiète,
Pouvant régner chez soi, va ramper dans les cours;
Les folles vanités consument ses beaux jours:
Le vrai séjour de l'homme est un exil pour elle.
Plutus est dans Paris, et c'est là qu'il appelle
Les voisins de l'Adour, et du Rhône, et du Var:
Tous viennent à genoux environner son char;
Les uns montent dessus, les autres dans la boue
Baisent en soupirant les rayons de sa roue.
Le fils de mon manœuvre, en ma ferme élevé,
A d'utiles travaux à quinze ans enlevé,
Des laquais de Paris s'en va grossir l'armée.
Il sert d'un vieux traitant la maîtresse affamée;
De sergent des impôts il obtient un emploi:
Il vient dans son hameau, tout fier, *De par le roi*
Fait des procès-verbaux, tyrannise, emprisonne,
Ravit aux citoyens le pain que je leur donne,
Et traîne en des cachots le père et les enfants.
Vous le savez, grand Dieu! j'ai vu des innocents,
Sur le faux exposé de ces loups mercenaires,
Pour cinq sous de tabac envoyés aux galères.
Chers enfants de Cérès, ô chers agriculteurs!
Vertueux nourriciers de vos persécuteurs,
Jusqu'à quand serez-vous, vers ces tristes frontières,
Écrasés sans pitié sous ces mains meurtrières?
Ne vous ai-je assemblés que pour vous voir périr
En maudissant les champs que vos mains font fleurir!
Un temps viendra sans doute où des lois plus humaines
De vos bras opprimés relâcheront les chaînes:

Dans un monde nouveau vous aurez un soutien;
Car pour ce monde-ci je n'en espère rien.
Extremum... quod te alloquor, hoc est.

ÉPITRE CXCI.

A M. DE LA HARPE.

1769.

Des dames de Paris Boileau fit la satire.
De la moitié du monde, hélas! faut-il médire?
Jean-Jacque, assez connu par ses témérités,
En nouveau Diogène aboie à nos beautés.
Il leur a préféré l'innocente faiblesse,
Les faciles appas de sa grosse Suissesse,
Qui, contre son amant ayant peu combattu,
Se défait d'un faux germe, et garde sa vertu.
Mais nos dames, dit-il, sont fausses et galantes,
Sans esprit, sans pudeur, et fort impertinentes;
Elles ont l'air hautain, mais l'accueil familier,
Le ton d'un petit-maître, et l'œil d'un grenadier.
O le méchant esprit! gardez-vous bien de lire
De ce grave insensé l'insipide délire.
Auteurs mieux élevés, fêtez dans vos écrits
Les dames de Versaille et celles de Paris.
Étudiez leur goût : vous trouverez chez elles
De l'esprit sans effort, des graces naturelles,
De l'art de converser les naïves douceurs,

L'honnête liberté qui réforma nos mœurs,
Et tous ces agréments que souvent Polymnie
Dédaigna d'accorder aux hommes de génie.
Ne connaissez-vous point une femme de bien,
Aimable en ses propos, décente en son maintien,
Belle sans être vaine, instruite, et pourtant sage?
Elle n'est pas pour vous; mais briguez son suffrage.
Après un tel portrait cherchez-vous encor plus?
Avec tous les attraits vous faut-il des vertus?
Faites-vous présenter par certain secrétaire
Chez certaine beauté dont le nom doit se taire;
C'est Vénus-Uranie, épouse du dieu Mars.
C'est elle dont l'esprit anime les beaux-arts;
Non celle qu'on voyait sous le fils de Cynire,
De son fripon d'enfant suivant l'injuste empire,
Entre Adonis et Mars partager ses faveurs.
Il est vrai qu'en sa cour il est très-peu d'auteurs;
Dans les palais des dieux elle vit retirée.
Vénus est philosophe au sein de l'empyrée:
Mais sa philosophie est de faire du bien;
Elle exige surtout que je n'en dise rien.
Sur mille infortunés que sa bonté console
J'ai promis le secret, et je lui tiens parole.
Toi qui peignis si bien, dans un style épuré,
Une tendre novice, un honnête curé [1];
Toi, dont le goût formé voudrait encor s'instruire,
Entre Mars et Vénus tâche de t'introduire.
Déjà de leurs bienfaits tu connais le pouvoir:
Il est un plus grand bien, c'est celui de les voir.
Mais ce bonheur est rare; et le dieu de la guerre

[1] Dans le drame de *Mélanie*.

Garde son cabinet, dont on n'approche guère.
Je sais plus d'un brave homme, à sa porte assidu,
Qui lui doit sa fortune, et ne l'a jamais vu.
Il faut entrer pourtant; il faut que les Apelles
Puissent à leur plaisir contempler leurs modèles,
Et, pleins de leurs vertus ainsi que de leurs traits,
En transmettre à nos yeux de fidèles portraits.
Tes vers seront plus beaux, et ta muse plus fière
D'un pas plus assuré va fournir sa carrière.
Courtin jadis en vers à Sonning dit : « Adieu,
« Faites mes compliments à l'abbé de Chaulieu. »
Moi, je te dis en prose : « Enfant de l'Harmonie,
« Présente mon hommage à Vénus-Uranie. »

EPITRE CXCII.

A BOILEAU,

OU MON TESTAMENT[1].

1769.

Boileau, correct auteur de quelques bons écrits,
Zoïle de Quinault, et flatteur de Louis,
Mais oracle du goût dans cet art difficile,
Où s'égayait Horace, où travaillait Virgile,

[1] Clément de Dijon répondit à cette épître par une pièce intitulée, *Boileau à Voltaire*. C'est à cette réponse que Voltaire fait allusion, dans le quatrième vers de son épître à Horace. (*Note de M. Beuchot.*)

Dans la cour du Palais je naquis ton voisin :
De ton siècle brillant mes yeux virent la fin;
Siècle de grands talents bien plus que de lumière,
Dont Corneille, en bronchant, sut ouvrir la carrière.
Je vis le jardinier de ta maison d'Auteuil,
Qui chez toi, pour rimer, planta le chèvre-feuil [1].
Chez ton neveu Dongois [2] je passai mon enfance;
Bon bourgeois qui se crut un homme d'importance.
Je veux t'écrire un mot sur tes sots ennemis,
A l'hôtel Rambouillet contre toi réunis [3],
Qui voulaient pour loyer de tes rimes sincères,
Couronné de lauriers t'envoyer aux galères.
Ces petits beaux esprits craignaient la vérité
Et du sel de tes vers la piquante âcreté.
Louis avait du goût, Louis aimait la gloire :
Il voulut que ta muse assurât sa mémoire;
Et, satirique heureux, par ton prince avoué,

1 Antoine, gouverneur de mon jardin d'Auteuil,
Qui diriges chez moi l'if et le chèvre-feuil.

La maison était fort vilaine et le jardin aussi. (Édit. de 1769.)

2 Boileau a dit quelque part : *M. Dongois, mon illustre neveu.* C'était un greffier du parlement, qui demeurait dans la cour du Palais avec toute la famille de Boileau. (Édit. de 1771.)

3 A l'hôtel Rambouillet, etc.

L'hôtel Rambouillet se déchaîna long-temps contre Boileau, qui avait accablé, dans ses satires, Chapelain, très-estimé et recherché dans cette maison, mauvais poète, à la vérité, mais homme fort savant, et, ce qui est étonnant, bon critique; Cotin, non moins plat poète, et de plus, plat prédicateur, mais homme de lettres et aimable dans la société; d'autres encore, dont aucun ne lui avait donné le moindre sujet de plainte. Il n'en est pas de même de notre auteur : il n'a jamais rendu ridicules que ceux qui l'ont attaqué; et en cela il a très-bien fait, et nous l'exhortons à continuer. (Édition de 1773.)

Tu pus censurer tout, pourvu qu'il fût loué.
Bientôt les courtisans, ces singes de leur maître,
Surent tes vers par cœur, et crurent s'y connaître.
On admira dans toi jusqu'au style un peu dur
Dont tu défiguras le vainqueur de Namur;
Et sur l'amour de Dieu ta triste psalmodie,
Du haineux janséniste en son temps applaudie;
Et l'Équivoque même, enfant plus ténébreux,
D'un père sans vigueur avorton malheureux.
Des muses dans ce temps, au pied du trône assises,
On aimait les talents, on passait les sottises.
Un maudit Écossais, chassé de son pays,
Vint changer tout en France, et gâta nos esprits.
L'Espoir trompeur et vain, l'Avarice au teint blême,
Sous l'abbé Terrasson [1] calculant son système,
Répandaient à grands flots leurs papiers imposteurs,
Vidaient nos coffres-forts, et corrompaient nos mœurs;
Plus de goût, plus d'esprit : la sombre arithmétique
Succéda dans Paris à ton Art poétique.
Le duc et le prélat, le guerrier, le docteur,
Lisaient pour tous écrits des billets au porteur.

1 Sous l'abbé Terrasson, etc.

L'abbé Terrasson, traducteur de Diodore de Sicile, philosophe et savant, mais entêté du système de Law. Il fit imprimer, le 21 juin 1720, une brochure dans laquelle il démontrait que les billets de banque étaient fort préférables à l'argent, parce que le billet avait un prix invariable. Les colporteurs qui débitaient sa brochure criaient en même temps un arrêt qui réduisait les billets à moitié. Il fut ruiné par ce système même qu'il avait tant prêché. Ce fut lui qui, dans le temps où l'on remboursait en papier toutes les rentes, proposa à Law de rembourser la religion catholique. Law lui répondit que l'Église n'était pas si sotte, et qu'il lui fallait de l'argent comptant. (Édit. de 1773.)

On passa du Permesse au rivage du Gange,
Et le sacré vallon fut la place du change.
Le ciel nous envoya, dans ces temps corrompus,
Le sage et doux pasteur des brebis de Fréjus,
Économe sensé, renfermé dans lui-même,
Et qui n'affecta rien que le pouvoir suprême.
La France était blessée, il laissa ce grand corps
Reprendre un nouveau sang, raffermir ses ressorts,
Se rétablir lui-même en vivant de régime.
Mais si Fleuri fut sage, il n'eut rien de sublime;
Il fut loin d'imiter la grandeur des Colberts:
Il négligeait les arts, il aimait peu les vers.
Pardon si contre moi son ombre s'en irrite,
Mais il fut en secret jaloux de tout mérite.
Je l'ai vu refuser, poliment inhumain,
Une place à Racine [1], à Crébillon du pain.
Tout empira depuis. Deux partis fanatiques,
De la droite raison rivaux évangéliques,
Et des dons de l'esprit dévots persécuteurs,
S'acharnaient à l'envi sur les pauvres auteurs.
Du faubourg Saint-Médard les dogues aboyèrent,
Et les renards d'Ignace avec eux se glissèrent.
J'ai vu ces factions, semblables aux brigands
Rassemblés dans un bois pour voler les passants;
Et, combattant entre eux pour diviser leur proie,
De leur guerre intestine ils m'ont donné la joie.
J'ai vu l'un des partis de mon pays chassé,
Maudit comme les Juifs, et comme eux dispersé;
L'autre, plus méprisé, tombant dans la poussière

[1] Louis Racine, fils du grand Racine. (Édit. de 1773.)

Avec Guyon[1], Fréron, Nonotte et Sorinière.
Mais parmi ces faquins l'un sur l'autre expirants;
Au milieu des billets exigés des mourants,
Dans cet amas confus d'opprobre et de misère,
Qui distingue mon siècle et fait son caractère,
Quels chants pouvaient former les enfants des neuf Sœurs?
Sous un ciel orageux dans ces temps destructeurs,
Des chantres de nos bois les voix sont étouffées,
Au siècle des Midas on ne voit point d'Orphées.
Tel qui dans l'art d'écrire eût pu te défier,
Va compter dix pour cent chez Rabot le banquier:
De dépit et de honte il a brisé sa lyre.
Ce temps est, réponds-tu, très-bon pour la satire.
Mais quoi! puis-je en mes vers, aiguisant un bon mot,
Affliger sans raison l'amour-propre d'un sot;
Des Cotins de mon temps poursuivre la racaille,
Et railler un Coger dont tout Paris se raille?
Non, ma muse m'appelle à de plus hauts emplois.
A chanter la vertu j'ai consacré ma voix.
Vainqueur des préjugés que l'imbécile encense,
J'ose aux persécuteurs prêcher la tolérance;
Je dis au riche avare: Assiste l'indigent;
Au ministre des lois: Protége l'innocent;
Au docteur tonsuré: Sois humble et charitable,
Et garde-toi surtout de damner ton semblable.

[1] Avec Guyon, etc.

Guyon, auteur de plusieurs livres, comme de l'*Oracle des philosophes*. Fréron est connu; Nonotte est, ainsi que Fréron, un ex-jésuite et un folliculaire; Sorinière, nous ne savons quel est cet auteur. (Édit. de 1773.)

Malgré soixante hivers, escortés de seize ans[1],
Je fais au monde encore entendre mes accents.
Du fond de mes déserts, aux malheureux propice,
Pour Sirven opprimé je demande justice[2]:
Je l'obtiendrai sans doute; et cette même main,
Qui ranima la veuve et vengea l'orphelin,
Soutiendra jusqu'au bout la famille éplorée
Qu'un vil juge a proscrite et non déshonorée.
Ainsi je fais trembler, dans mes derniers moments,
Et les pédants jaloux et les petits tyrans.
J'ose agir sans rien craindre, ainsi que j'ose écrire.
Je fais le bien que j'aime, et voilà ma satire.
Je vous ai confondus, vils calomniateurs,
Détestables cagots, infames délateurs;
Je vais mourir content. Le siècle qui doit naître
De vos traits empestés me vengera peut-être.
Oui, déjà Saint-Lambert[3], en bravant vos clameurs,
Sur ma tombe qui s'ouvre a répandu des fleurs;

1 . . . . . escortés de seize ans.

L'auteur aurait dû dire dix-sept, mais apparemment dix-sept aurait gâté le vers. (Édit. de 1773.)

2 Pour Sirven, etc.

Sirven est cet homme si innocent et si connu dont M. de Voltaire prit la défense. Les juges l'avaient condamné lui et sa femme au dernier supplice. Le procureur fiscal de cette juridiction, nommé Trinquet, donna les conclusions suivantes: « Je requiers que l'ac- « cusé duement atteint et convaincu de parricide soit banni pour « dix ans. » Ce Trinquet était ivre, sans doute, quand il conclut ainsi; mais les juges! Et c'est de pareils imbéciles barbares que dépend la vie des hommes! A la fin M. de Voltaire est venu à bout de faire rendre justice à cette famille. (*Ibid.*)

3 M. de Saint-Lambert, dans son excellent poème des quatre Saisons. (Édit. de 1769.)

Aux sons harmonieux de son luth noble et tendre
Mes mânes consolés chez les morts vont descendre.
Nous nous verrons, Boileau: tu me présenteras
Chapelain, Scudéri, Perrin, Pradon, Coras.
Je pourrais t'amener, enchaînés sur mes traces,
Nos Zoïles honteux, successeurs des Garasses[1].
Minos entre eux et moi va bientôt prononcer :
Des serpents d'Alecton nous les verrons fesser :
Mais je veux avec toi baiser dans l'Élysée
La main qui nous peignit l'épouse de Thésée.
J'embrasserai Quinault, en dusses-tu crever;
Et si ton goût sévère a pu désapprouver
Du brillant Torquato le séduisant ouvrage,
Entre Homère et Virgile il aura mon hommage.
Tandis que j'ai vécu, l'on m'a vu hautement
Aux badauds effarés dire mon sentiment;
Je veux le dire encor dans ces royaumes sombres :
S'ils ont des préjugés, j'en guérirai les ombres.
A table avec Vendôme, et Chapelle et Chaulieu,
M'enivrant du nectar qu'on boit en ce beau lieu,
Secondé de Ninon, dont je fus légataire,
J'adoucirai les traits de ton humeur austère.
Partons, dépêche-toi, curé de mon hameau,
Viens de ton eau bénite asperger mon caveau.

1 Nos Zoïles honteux, successeurs des Garasses.

Garasse, jésuite fameux par l'excès de ses bêtises et de ses fureurs. Il fut le délateur et le calomniateur de Théophile, auquel il pensa en coûter la vie, dans un temps où il y avait beaucoup de juges aussi absurdes que Garasse. (Édit. de 1773.)

ÉPITRE CXCIII.

A M. MARMONTEL[1],

A L'OCCASION DU PROJET FORMÉ PAR DOUZE GENS DE LETTRES, RÉUNIS CHEZ MADAME NECKER, D'ÉLEVER UNE STATUE A L'AUTEUR.

27 avril 1770.

Cet honneur est bien grand, tous l'ont su mériter.
Mais douze monuments et douze statuaires!
Ce serait un peu trop d'affaires.
Ils ont dit : Choisissons, pour nous représenter,
Celui qui d'entre nous donna les étrivières
Le plus fort et le plus long-temps
Aux Grisels, aux Frérons, aux cuistres, aux pédants;
C'est notre prête-nom, c'est lui qui dans la troupe
Combattit en enfant perdu;
C'est notre vieux soldat, au service assidu.
Fesons son effigie avant qu'à notre insu
La friponne Atropos lui coupe
Le fil mal renoué dont on le tient pourvu :
On croira, quand on l'aura vu,
Que de nous tous on voit le groupe.
D'ailleurs si nous l'aimons, certe il nous le rend bien.
Vite, qu'on nous l'ébauche : allons, Pigal, dépêche;
Figure à ton plaisir ce très-mauvais chrétien.
Mais en secret nous craignons bien
Qu'un bon chrétien ne t'en empêche.

[1] Tome LXVII, page 221.

EPITRE CXCIV.

AU ROI DE PRUSSE[1].

8 juin 1770.

Quand un cordelier incendie
Les ouvrages d'un capucin,
On sent bien que c'est jalousie,
Et l'effet de l'esprit malin;
Mais lorsque d'un grand souverain
Les beaux écrits il associe
Aux farces de saint Cucufin,
C'est une énorme étourderie.
Le saint père est un pauvre saint:
C'est un sot moine qui s'oublie;
Au hasard il excommunie.
Qui trop embrasse mal étreint....
Il est beau de savoir railler
Ces arlequins feseurs de bulles:
J'aime à les rendre ridicules;
J'aimerais mieux les dépouiller....
De la fange la plus grossière
On voit souvent naître des fleurs,
Quand le dieu brillant des neuf Sœurs
La frappe d'un trait de lumière.

[1] Tome LII, page 84.

ÉPITRE CXCV.

A M. PIGAL[1].

1770.

Cher Phidias, votre statue
Me fait mille fois trop d'honneur,
Mais quand votre main s'évertue[2]
A sculpter votre serviteur,
Vous agacez l'esprit railleur
De certain peuple rimailleur,
Qui depuis si long-temps me hue.
L'ami Fréron, ce barbouilleur
D'écrits qu'on jette dans la rue,
Sourdement de sa main crochue
Mutilera votre labeur.
Attendez que le destructeur
Qui nous consume et qui nous tue,
Le Temps, aidé de mon pasteur,
Ait d'un bras exterminateur
Enterré ma tête chenue.
Que ferez-vous d'un pauvre auteur

[1] Voyez ci-après l'épître CCXIV, à madame Necker, et dans le volume précédent les stances XLVI, adressées à la même dame.

[2] VAR. Monsieur Pigal, votre statue
Me fait mille fois trop d'honneur;
Jean-Jacque a dit avec candeur
Que c'est à lui qu'elle était due.
Quand votre ciseau s'évertue, etc.

Dont la taille et le cou de grue,
Et la mine très-peu joufflue,
Feront rire le connaisseur?
Sculptez-nous quelque beauté nue
De qui la chair blanche et dodue
Séduise l'œil du spectateur,
Et qui dans son ame insinue[1]
Ces doux désirs et cette ardeur
Dont Pygmalion le sculpteur,
Votre digne prédécesseur,
Brûla, si la fable en est crue.
Au marbre il sut donner un cœur[2],
Cinq sens, instruments du bonheur,
Une ame en ces sens répandue;
Et, soudain fille devenue,
Cette fille resta pourvue
De doux appas que sa pudeur
Ne dérobait point à la vue:
Même elle fut plus dissolue
Que son père et son créateur.
Que cet exemple si flatteur[3]
Par vos beaux soins se perpétue!

[1] VAR. Et qui dans nos sens insinue....

[2] VAR. Son marbre eut un esprit, un cœur;
Il eut mieux, dit un grave auteur;
Car, soudain fille devenue, etc.

[3] VAR. C'est un exemple très-flatteur:
Il faut bien qu'on le perpétue!

ÉPITRE CXCVI.

AU ROI DE DANEMARCK, CHRISTIAN VII,

SUR LA LIBERTÉ DE LA PRESSE

ACCORDÉE DANS TOUS SES ÉTATS.

Janvier 1771.

Monarque vertueux, quoique né despotique,
Crois-tu régner sur moi de ton golfe Baltique?
Suis-je un de tes sujets pour me traiter comme eux,
Pour consoler ma vie, et pour me rendre heureux?
Peu de rois, comme toi, transgressent les limites
Qu'à leur pouvoir sacré la nature a prescrites.
L'empereur de la Chine, à qui j'écris souvent,
Ne m'a pas jusqu'ici fait un seul compliment.
Je suis plus satisfait de l'auguste amazone
Qui du gros Mustapha vient d'ébranler le trône;
Et Stanislas-le-Sage, et Frédéric-le-Grand
(Avec qui j'eus jadis un petit différent),
Font passer quelquefois dans mes humbles retraites
Des bontés dont la Suisse embellit ses gazettes.
Avec Ganganelli je ne suis pas si bien:
Sur mon voyage en Prusse il m'a cru peu chrétien.
Ce pape s'est trompé, bien qu'il soit infaillible.
Mais, sans examiner ce qu'on doit à la Bible,
S'il vaut mieux dans ce monde être pape que roi,
S'il est encor plus doux d'être obscur comme moi,

Des déserts du Jura ma tranquille vieillesse
Ose se faire entendre à ta sage jeunesse;
Et libre avec respect, hardi sans être vain,
Je me jette à tes pieds au nom du genre humain.
Il parle par ma voix, il bénit ta clémence;
Tu rends ses droits à l'homme, et tu permets qu'on pense.
Sermons, romans, physique, ode, histoire, opéra,
Chacun peut tout écrire; et siffle qui voudra.
Ailleurs on a coupé les ailes à Pégase.
Dans Paris quelquefois un commis à la phrase
Me dit: « A mon bureau venez vous adresser;
« Sans l'agrément du roi vous ne pouvez penser.
« Pour avoir de l'esprit allez à la police;
« Les filles y vont bien, sans qu'aucune en rougisse:
« Leur métier vaut le vôtre, il est cent fois plus doux,
« Et le public sensé leur doit bien plus qu'à vous. »
C'est donc ainsi, grand roi, qu'on traite le Parnasse,
Et les suivants honnis de Plutarque et d'Horace!
Bélisaire à Paris ne peut rien publier[1],
S'il n'est pas de l'avis de monsieur Ribalier!

1 Bélisaire à Paris, etc.

Le chapitre quinzième du roman moral de *Bélisaire* passe en général pour un des meilleurs morceaux de littérature, de philosophie, et de vraie piété, qui aient jamais été écrits dans la langue française. Son succès universel irrita un principal de collége, docteur de Sorbonne, nommé Ribalier, qui, avec un autre régent de collége, nommé Coger, souleva une grande partie de la Sorbonne contre M. Marmontel, auteur de cet ouvrage. Les docteurs cherchèrent pendant six mois entiers des propositions malsonnantes, téméraires, sentant l'hérésie. Il fallut bien qu'ils en trouvassent. On en trouverait dans le *Pater noster*, en transposant un mot, et en abusant d'un autre.

La Faculté fit enfin imprimer sa censure en latin comme en français, et elle commençait par un solécisme. Le public en rit, et bientôt on n'en parla plus. (Édit. de 1771.)

Hélas! dans un état l'art de l'imprimerie
Ne fut en aucun temps fatal à la patrie.
Les pointes de Voiture, et l'orgueil des grands mots [1]
Que prodigua Balzac assez mal à propos,
Les romans de Scarron n'ont point troublé le monde;
Chapelain ne fit point la guerre de la fronde.
Chez le Sarmate altier la Discorde en fureur [2],
Sous un roi sage et doux, semant partout l'horreur,
De l'empire ottoman la splendeur éclipsée,
Sous l'aigle de Moscou sa force terrassée,
Tous ces grands mouvements seraient-ils donc l'effet
D'un obscur commentaire ou d'un méchant sonnet?
Non, lorsqu'aux factions un peuple entier se livre,
Quand nous nous égorgeons, ce n'est pas pour un livre.
Hé! quel mal après tout peut faire un pauvre auteur?
Ruiner son libraire, excéder son lecteur,
Faire siffler partout sa charlatanerie,
Ses creuses visions, sa folle théorie.

1 Les pointes de Voiture, etc.

Voiture, qui fut frivole, et qui ne chercha que le bel esprit; Balzac, qui fut toujours ampoulé, et qui ne dit presque jamais rien d'utile, eurent une très-grande réputation dans leur temps; Chapelain en eut encore davantage: ils étaient les rois de la littérature. Les querelles dont ils furent l'objet ne servirent qu'à faire naître enfin le bon goût, et ne causèrent d'ailleurs aucun mal. (Édit. de 1771.)

2 Chez le Sarmate altier, etc.

Ce sera aux yeux de la postérité un événement unique, même en Pologne, qu'une guerre civile si acharnée et si cruelle, sous un roi auquel la faction opposée n'a jamais pu reprocher la moindre contravention aux lois, le plus léger abus de l'autorité, ni même la moindre action qui pût déplaire dans un particulier. C'est pour la première fois qu'on a vu un roi se borner à plaindre ceux qui se rendaient malheureux eux-mêmes en ravageant leur patrie. Il ne leur a donné que l'exemple de la modération. (*Ibid.*)

Un livre est-il mauvais, rien ne peut l'excuser;
Est-il bon, tous les rois ne peuvent l'écraser.
On le supprime à Rome, et dans Londre on l'admire;
Le pape le proscrit, l'Europe le veut lire.
Un certain charlatan, qui s'est mis en crédit,
Prétend qu'à son exemple on n'ait jamais d'esprit.
Tu n'y parviendras pas, apostat d'Hippocrate;
Tu guérirais plutôt les vapeurs de ma rate.
Va, cesse de vexer les vivants et les morts;
Tyran de ma pensée, assassin de mon corps,
Tu peux bien empêcher tes malades de vivre,
Tu peux les tuer tous, mais non pas un bon livre.
Tu les brûles, Jérôme; et de ces condamnés
La flamme, en m'éclairant, noircit ton vilain nez [1].
Mais voilà, me dis-tu, des phrases malsonnantes,
Sentant son philosophe, au vrai même tendantes.
Eh bien, réfute-les; n'est-ce pas ton métier?
Ne peux-tu comme moi barbouiller du papier?
Le public à profit met toutes nos querelles;
De nos cailloux frottés il sort des étincelles:
La lumière en peut naître, et nos grands érudits
Ne nous ont éclairés qu'en étant contredits.
Sifflez-moi librement, je vous le rends, mes frères.
Sans le droit d'examen, et sans les adversaires

[1] Il s'agit ici de Van-Swieten, premier médecin de l'impératrice-reine. Il s'était fait inquisiteur des livres, et passait pour entendre aussi parfaitement la médecine préservatrice des ames, qu'il entendait mal la médecine curative des corps. Il s'occupait surtout d'empêcher les œuvres de M. de Voltaire de pénétrer dans la ville impériale. C'était d'ailleurs un homme assez savant, et dont les compilations peuvent être utiles, quoiqu'il n'eût aucune philosophie, ni aucune connaissance des découvertes physiques faites de nos jours. (Édit. de Kehl.)

Tout languit comme à Rome, où depuis huit cents ans [1]
Le tranquille esclavage écrasa les talents.
Tu ne veux pas, grand roi, dans ta juste indulgence,
Que cette liberté dégénère en licence;
Et c'est aussi le vœu de tous les gens sensés:
A conserver les mœurs ils sont intéressés;
D'un écrivain pervers ils font toujours justice.
Tous ces libelles vains dictés par l'Avarice,
Enfants de l'Impudence, élevés chez Marteau [2],
Y trouvent en naissant un éternel tombeau [3].
Que dans l'Europe entière on me montre un libelle
Qui ne soit pas couvert d'une honte éternelle,
Ou qu'un oubli profond ne retienne englouti
Dans le fond du bourbier dont il était sorti.
On punit quelquefois et la plume et la langue,

1 . . . . . où depuis huit cents ans.

On ne voit pas en effet depuis ce temps un seul livre écrit à Rome, qui soit un ouvrage de génie, et qui entre dans la bibliothéque des nations. Les Dante, les Pétrarque, les Bocace, les Machiavel, les Guichardin, les Boyardo, les Tasse, les Arioste, ne furent point Romains. (Édit. de 1771.)

[2] Célèbre imprimeur de sottises. Tous les libelles contre Louis XIV étaient imprimés à Cologne chez Pierre Marteau. (*Ibid.*)

[3] S'il faut en croire la *Correspondance de Grimm* (t. VII, p. 437), quelque temps après la publication de sa pièce, Voltaire ajouta les huit vers que voici:

La voix des gens de bien nous suffit pour confondre
Du fantasque Maillet le système hypocondre;
Celui de la nature à peine s'est montré,
Qu'au sein de la poussière il est soudain rentré.
Non, grand Dieu! dans ce monde où la sagesse brille,
Jamais du blé pourri ne fit naître une anguille;
Thémis dut mépriser ce système nouveau:
C'est au savant d'instruire, et non pas au bourreau

(*Note de M. Beuchot.*)

D'un ligueur turbulent la dévote harangue,
D'un Guignard, d'un Bourgoin les horribles sermons[1],
Au nom de Jésus-Christ prêchés par des démons.
Mais quoi! si quelque main dans le sang s'est trempée,
Vous est-il défendu de porter une épée?
En coupables propos si l'on peut s'exhaler,
Doit-on faire une loi de ne jamais parler?
Un cuistre en son taudis compose une satire,
En ai-je moins le droit de penser et d'écrire?
Qu'on punisse l'abus; mais l'usage est permis.
De l'auguste raison les sombres ennemis
Se plaignent quelquefois de l'inventeur utile
Qui fondit en métal un alphabet mobile,
L'arrangea sous la presse, et sut multiplier
Tout ce que notre esprit peut transmettre au papier.
Cet art, disait Boyer, a troublé des familles[2];
Il a trop raffiné les garçons et les filles.
Je le veux; mais aussi quels biens n'a-t-il pas faits?
Tout peuple, excepté Rome, a senti ses bienfaits.
Avant qu'un Allemand trouvât l'imprimerie,
Dans quel cloaque affreux barbotait ma patrie!

1 D'un Guignard, d'un Bourgoin, etc.

C'étaient des écrivains, des prédicateurs de la ligue. Guignard était un jésuite qui fut pendu, et Bourgoin un jacobin qui fut roué. Il est vrai qu'ils étaient des fanatiques imbéciles; mais avec leur imbécillité ils mettaient le couteau dans les mains des parricides. (Édit. de 1771.)

2 Cet art, disait Boyer, etc.

Boyer, théatin, évêque de Mirepoix, disait toujours que l'imprimerie avait fait un mal effroyable, et que, depuis qu'il y avait des livres, les filles savaient plus de sottises à dix ans qu'elles n'en avaient su auparavant à vingt. (Édit. de 1773.)

Quel opprobre, grand Dieu! quand un peuple indigent
Courait à Rome, à pied, porter son peu d'argent,
Et revenait, content de la sainte Madone,
Chantant sa litanie, et demandant l'aumône!
Du temple au lit d'hymen un jeune époux conduit [1]
Payait au sacristain pour sa première nuit.
Un testateur, mourant sans léguer à saint Pierre [2],
Ne pouvait obtenir l'honneur du cimetière.
Enfin tout un royaume, interdit et damné [3],

1 Du temple au lit d'hymen, etc.

Jusqu'au seizième siècle il n'était pas permis chez les catholiques à un nouveau marié de coucher avec sa femme sans avoir fait bénir le lit nuptial, et cette bénédiction était taxée. (Édit. de 1773.)

2 Un testateur, mourant, etc.

Quiconque ne fesait pas un legs à l'église par son testament était déclaré déconfez, on lui refusait la sépulture; et, par accommodement, l'official, ou le curé, ou le prieur le plus voisin, fesait un testament au nom du mort, et léguait pour lui à l'église en conscience ce que le testateur aurait dû raisonnablement donner. (*Ibid.*)

3 . . . . . un royaume, interdit et damné.

Le commun des lecteurs ignore la manière dont on interdisait un royaume. On croit que celui qui se disait le père commun des chrétiens se bornait à priver une nation de toutes les fonctions du christianisme, afin qu'elle méritât sa grace en se révoltant contre le souverain; mais on observait dans cette sentence des cérémonies qui doivent passer à la postérité. D'abord on défendait à tout laïque d'entendre la messe, et on n'en célébrait plus au maître-autel. On déclarait l'air impur; on ôtait tous les corps saints de leurs châsses, et on les étendait par terre dans l'église, couverts d'un voile : on dépendait les cloches, et on les enterrait dans des caveaux. Quiconque mourait dans le temps de l'interdit était jeté à la voirie. Il était défendu de manger de la chair, de se raser, de se saluer; enfin le royaume appartenait de droit au premier occupant; mais le pape prenait le soin d'annoncer ce droit par une bulle particulière, dans laquelle il désignait le prince qu'il gratifiait de la couronne vacante. (Édit. de 1771.)

Au premier occupant restait abandonné,
Quand, du pape et de Dieu s'attirant la colère,
Le roi [1], sans payer Rome, épousait sa commère.
Rois! qui brisa les fers dont vous étiez chargés?
Qui put vous affranchir de vos vieux préjugés?
Quelle main favorable à vos grandeurs suprêmes [2]
A du triple bandeau vengé cent diadêmes?
Qui, du fond de son puits tirant la Vérité,
A su donner une ame au public hébété?
Les livres ont tout fait; et, quoi qu'on puisse dire,
Rois, vous n'avez régné que lorsqu'on a su lire.
Soyez reconnaissants, aimez les bons auteurs :
Il ne faut pas du moins vexer vos bienfaiteurs.
Et comptez-vous pour rien les plaisirs qu'ils vous donnent?
Plaisirs purs que jamais les remords n'empoisonnent.
Les pleurs de Melpomène et les ris de sa sœur
N'ont-ils jamais guéri votre mauvaise humeur?
Souvent un roi s'ennuie; il se fait lire à table
De Charle ou de Louis l'histoire véritable.
Si l'auteur fut gêné par un censeur bigot,
Ne décidez-vous pas que l'auteur est un sot?
Il faut qu'il soit à l'aise; il faut que l'aigle altière

[1] Robert, roi de France, épousa sa cousine, veuve d'Eudes, comte de Chartres et de Blois; il avait tenu sur les fonts de baptême un des enfants de cette princesse.

[2] Au lieu de ce vers et des trois qui suivent, on lisait d'abord :

> Qui vous rendit chez vous puissants sans être impies?
> Qui sut, de votre table, écartant les harpies,
> Sauver le peuple et vous de leur voracité?
> Qui sut donner une ame au public hébété?

Voltaire n'eut d'autre motif pour faire ce changement que d'éviter une répétition : il est question des harpies dans les quatre derniers vers de l'épître à d'Alembert, qui suit. (*Note de M. Beuchot.*)

Des airs à son plaisir franchisse la carrière.
Je ne plains point un bœuf au joug accoutumé;
C'est pour baisser son cou que le ciel l'a formé.
Au cheval qui vous porte un mors est nécessaire.
Un moine est de ses fers esclave volontaire.
Mais au mortel qui pense on doit la liberté.
Des neuf savantes sœurs le Parnasse habité
Serait-il un couvent sous une mère abbesse,
Qu'un évêque bénit, et qu'un Grisel confesse?
On ne leur dit jamais : Gardez-vous bien, ma sœur,
De vous mettre à penser sans votre directeur;
Et quand vous écrirez sur l'almanach de Liége,
Ne parlez des saisons qu'avec un privilége.
Que dirait Uranie à ces plaisants propos?
Le Parnasse ne veut ni tyrans ni bigots :
C'est une république éternelle et suprême,
Qui n'admet d'autre loi que la loi de Thélême [1];
Elle est plus libre encor que le vaillant Bernois,
Le noble de Venise, et l'esprit génevois;
D'un bout du monde à l'autre elle étend son empire;
Parmi ses citoyens chacun voudrait s'inscrire.
Chez nos sœurs, ô grand roi! le droit d'égalité,
Ridicule à la cour, est toujours respecté.
Mais leur gouvernement, à tant d'autres contraire,
Ressemble encore au tien, puisqu'à tous il sait plaire.

[1] Abbaye de la fondation de Rabelais. (*Gargant.*, liv. I, ch. LVII.) On avait gravé sur la porte : *Fay ce que vouldras.* (Édit. de 1771.)

ÉPITRE CXCVII.

A M. D'ALEMBERT.

1771.

Esprit juste et profond, parfait ami, vrai sage,
D'Alembert, que dis-tu de mon dernier ouvrage [1]?
Le roi danois et toi, mes juges souverains,
Vous donnez carte blanche à tous les écrivains.
Le privilége est beau; mais que faut-il écrire?
Me permettriez-vous quelques grains de satire?
Virgile a-t-il bien fait de pincer Mévius?
Horace a-t-il raison contre Nomentanus!
Oui, si ces deux Latins, montés sur le Parnasse,
S'égayaient aux dépens de Virgile et d'Horace,
La défense est de droit; et d'un coup d'aiguillon
L'abeille en tous les temps repoussa le frelon.
La guerre est au Parnasse, au conseil, en Sorbonne :
Allons, défendons-nous, mais n'attaquons personne.
Vous m'avez endormi, disait ce bon Trublet [2];
Je réveillai mon homme à grand coups de sifflet.
Je fis bien : chacun rit, et j'en ris même encore.
La critique a du bon; je l'aime et je l'honore.
Le parterre éclairé juge les combattants,

[1] L'Épître au roi de Danemarck, qui précède.

[2] . . . . . disait ce bon Trublet.

Voyez (t. XIX) la pièce intitulée *Le pauvre Diable.* (Édit. de 1771.)

Et la saine raison triomphe avec le temps.
Lorsque dans son grenier certain Larcher réclame [1]
La loi qui prostitue et sa fille et sa femme,
Qu'il veut dans Notre-Dame établir son sérail,
On lui dit qu'à Paris plus d'un gentil bercail
Est ouvert aux travaux d'un savant antiquaire;
Mais que jamais la loi n'ordonna l'adultère.
Alors on examine; et le public instruit
Se moque de Larcher, qui jure en son réduit.
L'abbé François écrit; le Léthé sur ses rives [2]
Reçoit avec plaisir ses feuilles fugitives.
Tancrède en vers croisés fait-il bâiller Paris?
On m'ennuie à mon tour des plus pesants écrits;
A Danchet, à Brunet, le Pont-Neuf me compare [3];

1 Lorsque dans son grenier certain Larcher réclame

Larcher, répétiteur au collége Mazarin. Il soutint opiniâtrement que, dans la grande ville de Babylone, toutes les femmes et les filles de la cour étaient obligées par la loi de se prostituer une fois dans leur vie au premier venu, pour de l'argent, et cela dans le temple de Vénus, quoique Vénus fût inconnue à Babylone. Il trouvait fort mauvais qu'on ne crût pas à cette impertinence, puisque Hérodote l'avait dite expressément. Le même Larcher disputa fortement sur le grand serpent Ophionée, sur le bouc de Mendès qui couchait avec les dames hébraïques : il traita notre auteur de vilain athée pour avoir dit que la *Providence envoie la peste et la famine sur la terre.* Il y a encore dans la poussière des colléges de ces cuistres qui semblent être du quinzième siècle. Notre auteur ne fit que se moquer de ce Larcher, et il fut secondé de tout Paris, à qui il le fit connaître. (Édit. de 1771.)

2 L'abbé François écrit, etc.

Il y a en effet un abbé nommé François, des ouvrages duquel le fleuve Léthé s'est chargé entièrement. C'est un pauvre imbécile qui a fait un livre en deux volumes contre les philosophes, livre que personne ne connaît ni ne connaîtra. (*Ibid.*)

3 A Danchet, à Brunet, etc.

On préfère à mes vers Crébillon le barbare [1];
Cette longue dispute échauffe les esprits.
Alors du plus beau feu vingt poètes épris,

Danchet est un de ces poètes médiocres qu'on ne connaît plus; il a fait quelques tragédies et quelques opéra. Pour Brunet, nous ne savons qui c'est, à moins que ce ne soit un nommé M. Le Brun, qui avait fait autrefois une ode pour engager notre auteur à prendre chez lui mademoiselle Corneille. Quelqu'un lui dit méchamment qu'on avait voulu recevoir mademoiselle Corneille, mais point son ode qui ne valait rien. Alors M. Le Brun écrivit contre le même homme auquel il venait de donner tant de louanges. Cela est dans l'ordre; mais il paraît dans l'ordre aussi qu'on se moque de lui. (Édit. de 1771.)

[1] . . . . . Crébillon le barbare.

Nous ne savons si par *barbare* on entend ici la barbarie d'Atrée, ou la barbarie du style, qu'on a reprochée à Crébillon; c'est peut-être l'un et l'autre. Mais ce n'est pas parce que Atrée est trop cruel qu'on ne joue point cette pièce, et qu'elle passe pour mauvaise chez tous les gens de goût; car dans Rodogune, Cléopâtre est plus cruelle encore, et cette atrocité même semblerait devoir être plus révoltante dans une femme que dans un homme; cependant cette fin de la tragédie de Rodogune est un chef-d'œuvre du théâtre, et réussira toujours.

Nous trouvons dans le Mercure de novembre 1770, page 83, les réflexions les plus judicieuses qu'on ait encore faites sur *Atrée;* les voici :

« En général les vengeances, pour être intéressantes au théâtre « doivent être promptes, subites, violentes; il faut toujours frapper « de grands coups sur la scène : les horreurs longues et détaillées ne « sont que rebutantes. M. de Crébillon, malgré ce précepte, a risqué « la coupe d'Atrée; mais elle n'a pu réussir, à beaucoup près. Quel- « ques esprits faux, quelques jeunes têtes qui n'ont pas réfléchi « croient que les atrocités sont le plus grand effort de l'esprit hu- « main, et que l'horreur est ce qu'il y a de plus tragique. Elles se « trompent beaucoup; c'est tout ce qu'il y de plus facile à trouver. « Nous avons des romans inconnus et fort au-dessous du médiocre, « où l'on a rassemblé assez d'horreurs pour faire cinquante tragédies « détestables. »

Il y a bien d'autres raisons qui font voir qu'*Atrée* est une fort mauvaise pièce.

De chefs-d'œuvre sans nombre enrichissent la scène,
Sur de sublimes tons font ronfler Melpomène.
Qu'importe que mon nom s'efface dans l'oubli?

1° C'est qu'elle est extrêmement mal écrite. D'abord « Atrée voit « enfin renaître l'espoir et la douceur de se venger d'un traître. Les « vents, qu'un dieu contraire enchaînait loin de lui, semblent ex- « citer son courroux avec les flots; le calme, si long-temps fatal à sa « vengeance, n'est plus d'intelligence avec ses ennemis; le soldat ne « craint plus qu'un indigne repos avilisse l'honneur de ses derniers « travaux. »

Aussitôt après Atrée commande *que la flotte d'Atrée se prépare à voguer loin de l'île d'Eubée;* il ordonne qu'on porte à tous ses chefs ses ordres absolus; et il dit *que ce jour tant souhaité ranime dans son cœur l'espoir et la fierté.*

Cet énorme galimatias, cet assemblage de paroles vagues, oiseuses, incohérentes, qui ne disent rien, qui n'apprennent ni où l'on est, ni l'acteur qui parle, ni de qui on parle, sont insupportables à quiconque a la plus légère connaissance du théâtre et de la langue.

Les maximes qu'Atrée débite, dès cette première scène, sont d'une extravagance qui va jusqu'au ridicule. Atrée dit :

Je voudrais me venger, fût-ce même des dieux;
Du plus puissant de tous j'ai reçu la naissance;
Je le sens au plaisir que me fait la vengeance.

Cette plaisanterie monstrueuse n'est-elle pas bien placée! La Fontaine a dit en riant :

. . . . . Je sais que la vengeance
Est un morceau de roi, car vous vivez en dieux.

Mais mettre une telle raillerie sérieusement dans une tragédie, cela est bien déplacé; et exprimer de tels sentiments sans avoir dit encore de quoi il veut se venger, cela est contre les principes du théâtre et du sens commun.

2° Il y a bien plus, c'est que cette fureur de vengeance, au bout de vingt ans, est nécessairement de la plus grande froideur, et ne peut intéresser personne.

3° Un homme qui jure à la première scène qu'il se vengera, et qui exécute son projet à la dernière sans aucun obstacle, ne peut jamais faire aucun effet. Il n'y a ni intrigue ni péripétie, rien qui vous tienne en suspens, rien qui vous surprenne, rien qui vous émeuve; ce n'est qu'une atrocité longue et plate.

4° La pièce pèche encore par un défaut plus grand, s'il est pos-

L'esprit, le goût s'épure, et l'art est embelli.
Mais ne pardonnons pas à ces folliculaires,
De libelles affreux écrivains téméraires,

sible; c'est un amour insipide et inutile entre un fils d'Atrée, nommé Plisthène, et Théodamie, fille de Thieste; amour postiche qui ne sert qu'à remplir le vide de la pièce.

5° Le style est digne de cette conduite : ce sont des répétitions continuelles du plaisir de la vengeance :

Un ennemi ne peut pardonner une offense ;
Il faut un terme au crime et non à la vengeance.
Rien ne peut *arrêter mes transports* furieux.
Tout est prêt, *et déjà dans mon cœur* furieux
Je goûte le plaisir *le plus parfait* des dieux ;
Je vais être vengé, *Thieste, quelle joie !*

La plupart des vers sont obscurs et ne sont pas français.

Ah! si je vous suis cher, que mon respect extrême
M'acquitte bien, seigneur, de mon bonheur suprême !
Mon amitié pour vous, par vos maux consacrée,
A semblé redoubler par les rigueurs d'Atrée.
Et bravant, sans respect, et les dieux et son père,
Son cœur pour eux et lui n'a qu'une foi légère :
Mais dût tomber sur moi le plus affreux courroux,
Je ne saurais trahir ce que je sens pour vous.
Que pour mieux m'obliger à lui percer le flanc,
De sa fille au refus il doit verser le sang.
Et je vais, s'il le faut, aux dépens de ma foi,
Prouver à vos beaux yeux ce qu'ils peuvent sur moi.
D'une indigne frayeur je vois ton ame atteinte,
Thieste, chasse-s-en les soupçons et la crainte.

Une pièce écrite ainsi d'un bout à l'autre pourrait-elle réussir? Pour comble d'impertinence la pièce finit par ce vers abominable :

Et je jouis enfin du fruit de mes forfaits.

Un tel vers est d'un scélérat ivre. Et remarquez qu'Atrée a ci-devant regardé la vengeance comme une vertu, dans un autre vers non moins extravagant :

Il faut un terme au crime, et non à la vengeance.

Nous avouons que la Sémiramis du même auteur, son Xerxès,

Aux stances de La Grange, aux couplets de Rousseau[1],
Que Mégère en courroux tira de son cerveau.
Pour gagner vingt écus ce fou de La Beaumelle[2]
Insulte de Louis la mémoire immortelle.
Il croit déshonorer dans ses obscurs écrits,

son Catilina, son Triumvirat, sont des pièces encore plus mauvaises, et que tout cela pouvait bien lui mériter le nom de barbare, mais nous ne convenons pas que son Électre, et surtout son Rhadamiste, mérite le mépris profond que Boileau avait pour ces deux tragédies. Le public a décidé qu'il y a de très-belles choses, particulièrement dans Rhadamiste; et quand le public a décidé constamment pendant soixante ans, il ne faut pas en appeler. Si les défauts subsistent, les beautés l'emportent. Boileau fut trop rebuté des défauts. Rhadamiste sera toujours jouée avec un grand succès; et même on verra Électre avec plaisir, malgré l'amour qui défigure cette pièce. Il y a dans ces deux ouvrages un fond de tragique qui attache le spectateur.

L'abbé de Chaulieu disait que la pièce de Rhadamiste aurait été très-claire, n'eût été l'exposition. Mais quoique le premier acte soit un peu obscur, il me semble qu'il y a dans les autres de très-grandes beautés. (Édit. de 1771.)

1 Aux stances de La Grange, aux couplets de Rousseau.

Les Philippiques de La Grange et les Couplets de Rousseau passèrent assez long-temps pour être écrits avec force et enthousiasme: mais les esprits bien faits et les gens de bon goût ne s'y sont jamais laissé tromper. En effet ôtez les injures, il ne reste rien. Le succès ne fut dû qu'à la malignité humaine. Mais quel succès qui conduisit La Grange en prison, et le portrait de Rousseau à la Grève!

La Grange était le plus coupable des deux, sans contredit; mais le duc d'Orléans régent eut encore plus de clémence que La Grange n'avait eu de folie. (Ibid.)

2 . . . . . ce fou de La Beaumelle.

On ne peut mieux connaître cet homme que par la lettre que nous allons copier. N'ayant ni le génie de La Grange ni celui de Rousseau, il s'est rendu aussi criminel qu'eux, mais infiniment plus méprisable. Il est né dans un village des Cévènes, auprès de Castres. Il a passé quelques années à Genève, et a été répétiteur des enfants de M. de Budé de Boisy. Il y fut proposant pour être ministre, en 1745.

Voici la lettre qui le fera connaître.

Princes, ducs, maréchaux, qui n'en ont rien appris.
Contre le vil croquant tout honnête homme éclate,
Avant que sur sa joue ou sur son omoplate
Des rois et des héros les grands noms soient vengés
Par l'empreinte des lis qu'il a tant outragés.

LETTRE A M. DE LA CONDAMINE,

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE ET DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES, etc.

MONSIEUR,

A Ferney, 8 mars 1771.

M. l'envoyé de Parme m'a fait parvenir votre lettre. J'ai l'honneur d'être votre confrère dans plus d'une académie : je suis votre ami depuis plus de quarante ans. Vous me parlez avec candeur, je vais vous répondre de même.

Le sieur de La Beaumelle, en 1752, vendit à Francfort, au libraire Eslinger, pour dix-sept louis, le *Siècle de Louis XIV*, que j'avais composé (autant qu'il avait été en moi) à l'honneur de la France et de ce monarque.

Il plut à cet écrivain de tourner cet éloge véridique en libelle diffamatoire. Il le chargea de notes, dans lesquelles il dit qu'il soupçonne Louis XIV d'avoir fait empoisonner le marquis de Louvois, son ministre, dont il était excédé, et qu'en effet ce ministre craignait que le roi ne l'empoisonnât. (Tome III, pages 269 et 271.)

Que Louis XIV ayant promis à madame de Maintenon de la déclarer reine, madame la duchesse de Bourgogne irritée engagea le prince son époux, père de Louis XV, à ne point secourir Lille, assiégée alors par le prince Eugène, et à trahir son roi, son aïeul, et sa patrie.

Il ajoute que l'armée des assiégeants jetait dans Lille des billets dans lesquels il était écrit : « Rassurez-vous, Français, la Maintenon « ne sera pas reine, nous ne lèverons pas le siège. »

La Beaumelle rapporte la même anecdote dans les mémoires qu'il a fait imprimer sous le nom de madame de Maintenon. (Tome IV, page 109.)

Qu'on trouva l'acte de célébration du mariage de Louis XIV avec madame de Maintenon dans de vieilles culottes de l'archevêque de Paris, mais qu'un « tel mariage n'est pas extraordinaire, attendu « que Cléopâtre déjà vieille enchaîna Auguste. » (Tome III, p. 75.)

Que le duc de Bourbon, étant premier ministre, fit assassiner

Ces serpents odieux de la littérature,
Abreuvés de poisons et rampant dans l'ordure,
Sont toujours écrasés sous les pieds des passants.
Vive le cigne heureux qui, par ses doux accents,
Célébra les saisons, leurs dons et leurs usages,

Vergier, ancien commissaire de marine, par un officier, auquel il donna la croix de Saint-Louis pour récompense. (Tome III, du *Siècle*, page 323.)

Que le grand-père de l'empereur, aujourd'hui régnant, avait, ainsi que sa maison, des empoisonneurs à gages. (Tom. II, p. 345.)

Les calomnies absurdes contre le duc d'Orléans, régent du royaume, sont encore plus exécrables; on ne veut pas en souiller le papier. Les enfants de La Voisin, de Cartouche, et de Damiens, n'auraient jamais osé écrire ainsi, s'ils avaient su écrire. L'ignorance de ce malheureux égalait sa détestable impudence.

Cette ignorance est poussée jusqu'à dire que la loi qui veut que le premier prince du sang hérite de la couronne, au défaut d'un fils du roi, *n'exista jamais.*

Il assure hardiment que le jour que le duc d'Orléans se fit reconnaître à la cour des pairs, régent du royaume, le parlement suivit constamment l'instabilité de ses pensées; que le premier président de Maisons était prêt à former un parti pour le duc du Maine, quoiqu'il n'y ait jamais eu de premier président de ce nom.

Toutes ces inepties, écrites du style d'un laquais qui veut faire le bel esprit et l'homme important, furent reçues comme elles le méritaient: on n'y prit pas garde; mais on rechercha le malheureux qui pour un peu d'argent avait tant vomi de calomnies atroces contre toute la famille royale, contre les ministres, les généraux et les plus honnêtes gens du royaume. Le gouvernement fut assez indulgent pour se contenter de le faire enfermer dans un cachot, le 24 avril 1753. Vous m'apprenez dans votre lettre qu'il fut enfermé deux fois, c'est ce que j'ignorais.

Après avoir publié ces horreurs, il se signala par un autre libelle intitulé *Mes pensées*, dans lequel il insulta nommément messieurs d'Erlach, de Watteville, de Diesbach, de Sinner, et d'autres membres du conseil souverain de Berne, qu'il n'avait jamais vus. Il voulut ensuite en faire une nouvelle édition; M. le comte d'Erlach en écrivit en France, où La Beaumelle était pour lors; on l'exila dans le pays des Cévènes dont il est natif. Je ne vous parle, monsieur, que papiers sur table et preuves en main.

Il avait outragé la maison de Saxe dans le même libelle (p. 108),

Les travaux, les vertus, et les plaisirs des sages!
Vainement de Dijon l'impudent écolier [3]
Coassa contre lui du fond de son bourbier.
Nous laissons le champ libre à ces petits critiques,
De l'ivrogne Fréron disciples faméliques*,

et s'était enfui de Gotha avec une femme de chambre qui venait de voler sa maîtresse.

Lorsqu'il fut en France, il demanda un certificat de madame la duchesse de Gotha. Cette princesse lui fit expédier celui-ci :

« On se rappelle très-bien que vous partîtes d'ici avec la gouver-« nante des enfants d'une dame de Gotha, qui s'éclipsa furtivement « avec vous, après avoir volé sa maîtresse, ce dont tout le public « est pleinement instruit ici. Mais nous ne disons pas que vous ayez « part à ce vol. A Gotha, 24 juillet 1767. *Signé* Rousseau, con-« seiller aulique de son altesse sérénissime. »

Son altesse eut la bonté de m'envoyer la copie de cette attestation, et m'écrivit ensuite ces propres mots, le 15 auguste 1767 : « Que « vous êtes aimable d'entrer si bien dans mes vues au sujet de ce « misérable La Beaumelle! Croyez-moi, nous ne pouvons rien faire « de plus sage que de l'abandonner lui et son aventurière, etc. » Je garde les originaux de ces lettres écrites de la main de madame la duchesse de Gotha. Je pourrais alléguer des choses beaucoup plus graves; mais comme elles pourraient être trop funestes à cet homme, je m'arrête par pitié.

Voilà une petite partie du procès bien constatée. Je vous en fais juge, monsieur, et je m'en rapporte à votre équité.

Dans ce cloaque d'infamies, sur lequel j'ai été forcé de jeter les yeux un moment, j'ai été bien consolé par votre souvenir. Je vous souhaite du fond de mon cœur une vieillesse plus heureuse que la mienne, sous laquelle je succombe dans des souffrances continuelles.

J'ai l'honneur d'être, etc.

Nous n'ajouterons rien à une lettre aussi authentique et aussi décisive. Nous nous contenterons de féliciter notre auteur philosophe d'avoir pour ennemis de tels misérables. (Édit. de 1771.)

1 Vainement de Dijon l'impudent écolier.

Un nommé Clément, jeune homme, fils d'un procureur de Dijon, et ci-devant maître de quartier dans une pension, a fait un livre entier contre M. de Saint-Lambert, M. Delille, M. Dorat, M. Watelet, et M. Le Mierre. Ce jeune homme s'est avisé de dicter des ar-

Qui, ne pouvant apprendre un honnête métier,
Devers Saint-Innocent vont salir du papier,
Et sur les dons des dieux porter leurs mains impies;
Animaux malfesants, semblables aux harpies,
De leurs ongles crochus et de leur souffle affreux
Gâtant un bon dîner qui n'était pas pour eux.

rêts du haut d'un tribunal qu'il s'est érigé. Il commence par prononcer qu'il ne faut point traduire Virgile en vers; et ensuite il décide que M. Delille a fort mal traduit les Géorgiques. Sa traduction est pourtant, de l'aveu de tous les connaisseurs, la meilleure qui ait été faite dans aucune langue, et il y en a eu quatre éditions en deux ans. Ce Clément, sans respect pour le public, décide d'un ton de maître, que tel vers est ridicule, tel autre plat, tel autre grossier, sans alléguer la plus faible raison. Il ressemble à ces juges qui ne motivent jamais leurs arrêts.

Nous ne connaissons point ce critique, nous ne connaissons point M. Delille; mais nous remercions M. Delille du plaisir qu'il nous a fait. Nous avouons qu'il a égalé Virgile en plusieurs endroits, et qu'il a vaincu les plus grandes difficultés. Nous osons dire qu'il a rendu un signalé service à la langue française, et Clément n'en a rendu qu'à l'envie.

Il attaque avec plus d'orgueil encore l'estimable poème des *Saisons*, de M. de Saint-Lambert. Mais quel chef-d'œuvre avait fait ce Clément pour être en droit de condamner si fièrement? à quels bons ouvrages avait-il donné la vie pour être en droit de porter ainsi des arrêts de mort? Il avait lu une tragédie de sa façon aux comédiens de Paris, qui ne purent en écouter que deux actes. Le *pauvre diable* mourant de honte et de faim se fit satirique pour avoir du pain. Vous trouverez dans l'histoire du *Pauvre Diable* la véritable histoire de tous ces petits écoliers qui, ne pouvant rien faire, se mettent à juger ce que les autres font. (Édit. de 1771.)

ÉPITRE CXCVIII.

A L'AUTEUR

DU LIVRE DE TROIS IMPOSTEURS.

1771.

Insipide écrivain, qui crois à tes lecteurs
Crayonner les portraits de tes Trois Imposteurs[1],
D'où vient que, sans esprit, tu fais le quatrième?
Pourquoi, pauvre ennemi de l'essence suprême,
Confonds-tu Mahomet avec le Créateur,
Et les œuvres de l'homme avec Dieu, son auteur?....
Corrige le valet, mais respecte le maître.
Dieu ne doit point pâtir des sottises du prêtre:
Reconnaissons ce Dieu, quoique très-mal servi.
De lézards et de rats mon logis est rempli;
Mais l'architecte existe, et quiconque le nie
Sous le manteau du sage est atteint de manie.
Consulte Zoroastre, et Minos, et Solon,
Et le martyr Socrate, et le grand Cicéron:
Ils ont adoré tous un maître, un juge, un père.
Ce système sublime à l'homme est nécessaire.
C'est le sacré lien de la société,
Le premier fondement de la sainte équité,
Le frein du scélérat, l'espérance du juste.

[1] Ce livre des *Trois Imposteurs* est un très-mauvais ouvrage, plein d'un athéisme grossier sans esprit et sans philosophie. (*Ibid.*)

Si les cieux, dépouillés de son empreinte auguste,
Pouvaient cesser jamais de le manifester,
Si Dieu n'existait pas, il faudrait l'inventer.
Que le sage l'annonce, et que les rois le craignent.
Rois, si vous m'opprimez, si vos grandeurs dédaignent
Les pleurs de l'innocent que vous faites couler,
Mon vengeur est au ciel : apprenez à trembler.
Tel est au moins le fruit d'une utile croyance.

Mais toi, raisonneur faux, dont la triste imprudence
Dans le chemin du crime ose les rassurer,
De tes beaux arguments quel fruit peux-tu tirer?
Tes enfants à ta voix seront-ils plus dociles?
Tes amis, au besoin, plus sûrs et plus utiles?
Ta femme plus honnête? et ton nouveau fermier,
Pour ne pas croire en Dieu, va-t-il mieux te payer?...
Ah! laissons aux humains la crainte et l'espérance.

Tu m'objectes en vain l'hypocrite insolence
De ces fiers charlatans aux honneurs élevés,
Nourris de nos travaux, de nos pleurs abreuvés;
Des césars avilis la grandeur usurpée;
Un prêtre au Capitole où triompha Pompée;
Des faquins en sandale, excrément des humains,
Trempant dans notre sang leurs détestables mains;
Cent villes à leur voix couvertes de ruines,
Et de Paris sanglant les horribles matines;
Je connais mieux que toi ces affreux monuments;
Je les ai sous ma plume exposés cinquante ans.
Mais, de ce fanatisme ennemi formidable,
J'ai fait adorer Dieu quand j'ai vaincu le diable.
Je distinguai toujours de la religion
Les malheurs qu'apporta la superstition.

L'Europe m'en sut gré; vingt têtes couronnées
Daignèrent applaudir mes veilles fortunées,
Tandis que Patouillet m'injuriait en vain.
J'ai fait plus en mon temps que Luther et Calvin.
On les vit opposer, par une erreur fatale,
Les abus aux abus, le scandale au scandale.
Parmi les factions ardents à se jeter,
Ils condamnaient le pape, et voulaient l'imiter.
L'Europe par eux tous fut long-temps désolée;
Ils ont troublé la terre, et je l'ai consolée.
J'ai dit aux disputants l'un sur l'autre acharnés :
Cessez, impertinents; cessez, infortunés;
Très-sots enfants de Dieu, chérissez-vous en frères,
Et ne vous mordez plus pour d'absurdes chimères.
Les gens de bien m'ont cru : les fripons écrasés
En ont poussé des cris du sage méprisés;
Et dans l'Europe enfin l'heureux tolérantisme
De tout esprit bien fait devient le catéchisme.
Je vois venir de loin ces temps, ces jours sereins,
Où la philosophie, éclairant les humains,
Doit les conduire en paix aux pieds du commun maître;
Le Fanatisme affreux tremblera d'y paraître :
On aura moins de dogme avec plus de vertu.
Si quelqu'un d'un emploi veut être revêtu,
Il n'amènera plus deux témoins à sa suite [1]
Jurer quelle est sa foi, mais quelle est sa conduite.
A l'attrayante sœur d'un gros bénéficier
Un amant huguenot pourra se marier;

[1] En France, pour être reçu procureur, notaire, greffier, il faut deux témoins qui déposent de la catholicité du récipiendaire. (Édit. de 1771.)

Des trésors de Lorette, amassés pour Marie,
On verra l'indigence habillée et nourrie;
Les enfants de Sara, que nous traitons de chiens,
Mangeront du jambon fumé par des chrétiens.
Le Turc, sans s'informer si l'iman lui pardonne,
Chez l'abbé Tamponet ira boire en Sorbonne[1].
Mes neveux souperont sans rancune et gaiement
Avec les héritiers des frères Pompignan;
Ils pourront pardonner au pincé La Blétrie[2]
D'avoir coupé trop tôt la trame de ma vie.
Entre les beaux esprits on verra l'union :
Mais qui pourra jamais souper avec Fréron ?

ÉPITRE CXCIX.

A L'IMPÉRATRICE DE RUSSIE, CATHERINE II.

1771.

Élève d'Apollon, de Thémis et de Mars,
Qui sur ton trône auguste as placé les beaux-arts,
Qui penses en grand homme, et qui permets qu'on pense;
Toi qu'on voit triompher du tyran de Byzance,
Et des sots préjugés, tyrans plus odieux,
Prête à ma faible voix des sons mélodieux;
A mon feu qui s'éteint rends sa clarté première :

[1] Tamponet était en effet docteur de Sorbonne. (Édit. de 1771.)

[2] La Blétrie, à ce qu'on m'a rapporté, a imprimé que j'avais oublié de me faire enterrer. (*Ibid.*)

C'est du Nord aujourd'hui que nous vient la lumière.
On m'a trop accusé d'aimer peu Moustapha,
Ses visirs, ses divans, son mufti, ses fetfa.
Fetfa! ce mot arabe est bien dur à l'oreille;
On ne le trouve point chez Racine et Corneille:
Du dieu de l'harmonie il fait frémir l'archet.
On l'exprime en français par *Lettres de cachet*.
Oui, je les hais, madame, il faut que je l'avoue.
Je ne veux point qu'un Turc à son plaisir se joue
Des droits de la nature et des jours des humains;
Qu'un bacha dans mon sang trempe à son gré ses mains;
Que, prenant pour sa loi sa pure fantaisie,
Le visir au bacha puisse arracher la vie,
Et qu'un heureux sultan, dans le sein du loisir,
Ait le droit de serrer le cou de son visir.
Ce code en mon esprit fait naître des scrupules.
Je ne saurais souffrir les affronts ridicules
Que d'un faquin châtré les grossières hauteurs [1]
Font subir gravement à nos ambassadeurs.
Tu venges l'univers en vengeant la Russie.
Je suis homme, je pense; et je te remercie.

1 Que d'un faquin châtré, etc.

Le chiaoux bacha, qui est d'ordinaire un eunuque blanc, veut toujours prendre la main sur l'ambassadeur, quand il vient le complimenter. Quand le grand eunuque noir marche, il faut, si un ambassadeur se trouve sur son passage, qu'il s'arrête jusqu'à ce que tout le cortége de l'eunuque soit passé. Il en est à plus forte raison de même avec le grand-visir, les deux cadileskers et le mufti; mais l'excès de l'insolence barbare est de faire enfermer au château des Sept-Tours les ambassadeurs des puissances auxquelles ils veulent faire la guerre. Le sultan Moustapha, avant de déclarer la guerre à la Russie, a commencé par mettre en prison le résident Obreskow, au mépris du droit des gens. (Édit. de 1771.)

Puissent les dieux surtout, si ces dieux éternels
Entrent dans les débats des malheureux mortels,
Puissent ces purs esprits émanés du grand Être,
Ces moteurs des destins, ces confidents du maître,
Que jadis dans la Grèce imagina Platon,
Conduire tes guerriers aux champs de Marathon [1],

[1] . . . . . aux champs de Marathon.

On connaît assez les batailles de Marathon de Platée et de Salamine. La victoire de Marathon fut remportée par Miltiade et neuf autres chefs ses collègues, qui n'avaient que dix mille Athéniens contre cent mille hommes de pied et dix mille cavaliers, commandés par les généraux du roi de Perse, Darius. Cet événement ressemble à la bataille de Poitiers; mais ce qui rend la victoire des Grecs plus étonnante, c'est qu'ils n'étaient point retranchés comme les Anglais l'étaient auprès de Poitiers, et qu'ils attaquèrent les ennemis. Au reste, il n'est pas bien sûr que les Perses fussent au nombre de cent dix mille; il faut toujours rabattre de ces exagérations.

La bataille de Salamine est un combat naval dans lequel Thémistocle défit la flotte de Xerxès, après que ce monarque eut réduit en cendres la ville d'Athènes. Cette journée est encore plus surprenante; les Athéniens, avant cette guerre, n'avaient jamais combattu sur mer.

C'est à peu près ainsi que la petite flotte de l'impératrice Catherine II, sous le commandement du comte Alexis Orlof, a détruit entièrement la flotte ottomane, le 6 juin 1770. Le nom d'Orlof n'est pas si harmonieux que celui de Miltiade, mais doit aller de même à la postérité.

La journée de Platée est semblable à celle de Marathon. Aristide et Pausanias, avec environ soixante mille Grecs, défirent entièrement une armée de cinq cent mille Perses, selon Diodore de Sicile: supposé qu'une armée de cinq cent mille hommes ait pu se mettre en ordre de bataille dans les défilés dont la Grèce est coupée. Mardonius, chef de l'armée persane, y fut tué; supposé qu'un Perse se soit jamais appelé Mardonius, ce qui est aussi ridicule que si on l'avait appelé Villars ou Turenne.

Xerxès possédait les mêmes pays que Moustapha. Le comte de Romanzow a battu le grand-visir turc, comme Pausanias et Aristide battirent celui de Xerxès; mais il n'a pas eu affaire à cinq cent mille Turcs: nous sommes plus modestes aujourd'hui. (Édition de 1771.)

Aux remparts de Platée, aux murs de Salamine!
Que, sortant des débris qui couvrent sa ruine,
Athènes ressuscite à ta puissante voix!
Rends-lui son nom, ses dieux, ses talents et ses lois.
Les descendants d'Hercule et la race d'Homère,
Sans cœur et sans esprit couchés dans la poussière,
A leurs divins aïeux craignant de ressembler,
Sont des fripons rampants qu'un aga fait trembler[1].
Ainsi, dans la cité d'Horace et de Scévole,
On voit des récollets aux murs du Capitole.
Ainsi cette Circé, qui savait dans son temps
Disposer de la lune et des quatre éléments,
Gourmandant la nature au gré de son caprice,
Changeait en chiens barbets les compagnons d'Ulysse.
Tu changeras les Grecs en guerriers généreux;
Ton esprit à la fin se répandra sur eux.
Ce n'est point le climat qui fait ce que nous sommes.
Pierre était créateur, il a formé des hommes.
Tu formes des héros... Ce sont les souverains
Qui font le caractère et les mœurs des humains.
Un grand homme du temps a dit dans un beau livre :
« Quand Auguste buvait, la Pologne était ivre[2], »

1 Sont des fripons rampants, etc.

Ceci ne doit pas s'entendre de tous les Grecs, mais de ceux qui n'ont pas secondé les Russes comme ils devaient. (Édit de 1771.)

2 Quand Auguste buvait, la Pologne était ivre.

Ce vers cité est du roi de Prusse : il est dans une épître à son frère

Lorsque Auguste buvait, la Pologne était ivre,
Lorsque le grand Louis brûlait d'un tendre amour,
Paris devint Cythère, et tout suivit la cour.
Quand il se fit dévot, ardent à la prière,
Le lâche courtisan marmotta son bréviaire. (*Ibid.*)

Ce grand homme a raison : les exemples d'un roi
Feraient oublier Dieu, la nature et la loi.
Si le prince est un sot, le peuple est sans génie.
Qu'un vieux sultan s'endorme avec ignominie
Dans les bras de l'orgueil et d'un repos fatal,
Ses bachas assoupis le serviront fort mal.
Mais Catherine veille au milieu des conquêtes ;
Tous ses jours sont marqués de combats et de fêtes :
Elle donne le bal, elle dicte des lois,
De ses braves soldats dirige les exploits,
Par les mains des beaux-arts enrichit son empire,
Travaille jour et nuit, et daigne encor m'écrire,
Tandis que Moustapha, caché dans son palais,
Bâille, n'a rien à faire, et ne m'écrit jamais.
Si quelque chiaoux lui dit que sa hautesse
A perdu cent vaisseaux dans les mers de la Grèce,
Que son visir battu s'enfuit très-à-propos,
Qu'on lui prend la Dacie, et Nimphée, et Colchos,
Colchos, où Mithridate expira sous Pompée[1] ;
De tous ces vains propos son ame est peu frappée;
Jamais de Mithridate il n'entendit parler.
Il prend sa pipe, il fume ; et, pour se consoler,
Il va dans son harem, où languit sa maîtresse,
Fatiguer ses appas de sa molle faiblesse.
Son vieil eunuque noir, témoin de son transport,
Lui dit qu'il est Hercule : il le croit, et s'endort.
O sagesse des dieux! je te crois très-profonde :
Mais à quels plats tyrans as-tu livré le monde!

1 Colchos, où Mithridate expira sous Pompée.

Pompée défit Mithridate sur la route de l'Ibérie à la Colchide ; mais Mithridate se donna la mort à Panticapée. (Édit. de 1771.)

Achève, Catherine, et rends tes ennemis,
Le grand-turc, et les sots, éclairés et soumis.

ÉPITRE CC.

AU ROI DE SUÈDE GUSTAVE III.

1771.

Gustave, jeune roi, digne de ton grand nom,
Je n'ai donc pu goûter le plaisir et la gloire
De voir dans mes déserts, en mon humble maison,
Le fils de ce héros que célébra l'histoire!
J'aurais cru ressembler à ce vieux Philémon
Qui recevait les dieux dans son pauvre ermitage.
Je les aurais connus à leur noble langage,
A leurs mœurs, à leurs traits, surtout à leur bonté[1];
Ils n'auraient point rougi de ma simplicité;
Et Gustave surtout, pour le prix de mon zèle,
N'aurait jamais changé mon logis en chapelle.
Je serais peu content que le pouvoir divin
En un dortoir béni transformât mon jardin;
De ma salle à manger fît une sacristie:
La grand'messe pour moi n'a que peu d'harmonie;
En vain mes chers vassaux me croiraient honoré
Si le seigneur du lieu devenait leur curé.
J'ai le cœur très-profane, et je sais me connaître;
Je ne me flatte pas de me voir jamais prêtre;

[1] Le prince son frère était avec lui. (Édit. de 1771.)

Si Philémon le fut pour un mauvais souper,
L'éclat de ce haut rang ne saurait me frapper.
Le grand roi des Bretons, qu'à Saint-Pierre on condamne,
Est le premier prélat de l'église anglicane.
Sur les bords du Volga Catherine tient lieu
D'un grave patriarche, ou, si l'on veut, de Dieu.
De cette ambition je n'ai point l'ame éprise,
Et je suis tout au plus serviteur de l'église.
J'aurais mis mon bonheur à te faire ma cour,
A contempler de près tout l'esprit de ta mère,
Qui forma tes beaux ans dans le grand art de plaire,
A revoir Sans-Souci, ce fortuné séjour,
Où règnent la Victoire et la Philosophie,
Où l'on voit le Pouvoir avec la Modestie.
Jeune héros du Nord, entouré de héros,
A ces nobles plaisirs je ne puis plus prétendre;
Il ne m'est pas permis de te voir, de t'entendre.
Je reste en ma chaumière, attendant qu'Atropos
Tranche le fil usé de ma vie inutile;
Et je crie aux Destins, du fond de mon asile:
« Destins, qui faites tout, et qui trompez nos vœux,
« Ne trompez pas les miens, rendez Gustave heureux. »

ÉPITRE CCI.

AU ROI DE LA CHINE[1],

SUR SON RECUEIL DE VERS QU'IL A FAIT IMPRIMER.

1771.

Reçois mes compliments, charmant roi de la Chine[2].
Ton trône est donc placé sur la double colline!
On sait dans l'Occident que, malgré mes travers,
J'ai toujours fort aimé les rois qui font des vers.

[1] La *Correspondance de Grimm*, VII, 346, contient une réponse à cette épître. Le titre de la pièce en est le premier vers :

Le grand roi de la Chine au grand Tien du Parnasse.

Cette réponse est attribuée à La Harpe. (*Note de M. Beuchot.*)

[2] Reçois mes compliments, charmant roi de la Chine.

Kien-Long, roi ou empereur de la Chine, actuellement régnant, a composé, vers l'an 1743 de notre ère vulgaire, un poème en vers chinois et en vers tartares. Ce n'est pas à beaucoup près son seul ouvrage. On vient de publier la traduction française de ce poème.

Les Chinois et les Tartares ont le malheur de n'avoir pas, comme presque tous les autres peuples, un alphabet qui, à l'aide d'environ vingt-quatre caractères, puisse suffire à tout exprimer. Au lieu de lettres, les Chinois ont trois mille trois cent quatre-vingt-dix caractères primitifs dont chacun exprime une idée. Ce caractère forme un mot; et ce mot avec une petite marque additionnelle en forme un autre. J'aime, *gnao*, se peint par une figure. J'ai aimé, j'aurais aimé, j'aimerai, demandent des figures un peu différentes, dont le caractère qui peint *gnao* est la racine.

Cette méthode a produit plus de quatre-vingt mille figures qui

David même me plut, quoique à parler sans feinte
Il prône trop souvent sa triste cité sainte,
Et que d'un même ton sa muse à tout propos
Fasse danser les monts et reculer les flots.
Frédéric a plus d'art, et connaît mieux son monde;
Il est plus varié, sa veine est plus féconde;
Il a lu son Horace, il l'imite; et vraiment

composent la langue; et à mesure qu'on fait de nouvelles découvertes dans la nature et dans les arts, elles exigent de nouveaux caractères pour les exprimer. Toute la vie d'un Chinois lettré se consume donc dans le soin pénible d'apprendre à lire et à écrire.

Rien ne marque mieux la prodigieuse antiquité de cette nation, qui, ayant d'abord exprimé, comme toutes les autres, le petit nombre d'idées absolument nécessaire, par des lignes et par des figures symboliques pour chaque mot, a persévéré dans cette méthode antique, lors même qu'elle est devenue insupportable.

Ce n'est pas tout : les caractères ont un peu changé avec le temps, et il y en a trente-deux espèces différentes. Les Tartares Mantchoux se sont trouvés accablés du même embarras; mais ils n'étaient point encore parvenus à la gloire d'être surchargés de trente-deux façons d'écrire. L'empereur Kien-Long, qui est, comme on sait, de race tartare, a voulu que ses compatriotes jouissent du même honneur que les Chinois. Il a inventé lui-même des caractères nouveaux, aidé dans l'art de multiplier les difficultés par les princes de son sang, par un de ses frères, un de ses oncles, et les principaux colao de l'empire.

On s'est donné une peine incroyable, et il a fallu des années pour faire imprimer de soixante-quatre manières différentes son poème de Moukden, qui aurait été facilement imprimé en deux jours, si les Chinois avaient voulu se réduire à l'alphabet des autres nations.

Le respect pour l'antique et pour le difficile se montre ici dans tout son faste et dans toute sa misère. On voit pourquoi les Chinois, qui sont peut-être le premier des peuples policés pour la morale, sont le dernier dans les sciences, et que leur ignorance est égale à leur fierté.

Le poème de l'empereur Kien-Long a plus d'un mérite, soit dans le sujet, qui est l'éloge de ses ancêtres, et où la piété filiale semble naturelle; soit dans les descriptions, instructives pour nous, de la ville de Moukden, et des animaux, des plantes de cette vaste province; soit dans la clarté du style, perfection si rare parmi nous. Il

Ta majesté chinoise en devrait faire autant.
Je vois avec plaisir que sur notre hémisphère[1]
L'art de la poésie à l'homme est nécessaire.
Qui n'aime point les vers a l'esprit sec et lourd;
Je ne veux point chanter aux oreilles d'un sourd :
Les vers sont en effet la musique de l'ame.

est encore à croire que l'auteur parle purement : c'est un avantage qui manque à plus d'un de nos poètes.

Ce qui est surtout très-remarquable, c'est le respect dont cet empereur paraît être pénétré pour l'Être suprême. On doit peser ces paroles à la page 103 de la traduction : « Un tel pays, de tels hommes « ne pouvaient manquer d'attirer sur eux des regards de prédilection « de la part du souverain maître qui règne dans le plus haut des « cieux. » Voilà bien de quoi confondre à jamais tous ceux qui ont imprimé dans tant de livres que le gouvernement chinois est athée. Comment nos théologiens détracteurs ont-ils pu accorder les sacrifices solennels avec l'athéisme? N'était-ce pas assez de se contredire continuellement dans leurs opinions? fallait-il se contredire encore pour calomnier d'autres hommes au bout de l'hémisphère?

Il est triste que l'empereur Kien-Long, auteur d'ailleurs fort modeste, dise qu'il descend d'une vierge qui devint grosse par la faveur du ciel, après avoir mangé d'un fruit rouge. Cela fait un peu de tort à la sagesse de l'empereur et à celle de son ouvrage. Il est vrai que c'est une ancienne tradition de sa famille; il est encore vrai qu'on en avait dit autant de la mère de Gengis.

Une chose qui fait plus d'honneur à Kien-Long, c'est l'extrême considération qu'il montre pour l'agriculture, et son amour pour la frugalité.

N'oublions pas que, tout originaire qu'il est de la Tartarie, il rend hommage à l'antiquité incontestable de la nation chinoise. Il est bien loin de rêver que les Chinois sont une colonie d'Égypte : les Égyptiens, dans le temps même de leurs hiéroglyphes, eurent un alphabet, et les Chinois n'en ont jamais eu; les Égyptiens eurent douze signes du zodiaque empruntés mal à propos des Chaldéens, et les Chinois en eurent toujours vingt-huit : tout est différent entre ces deux peuples. Le père Parennin réfuta pleinement cette imagination, il y a quelques années, dans ses Lettres à M. de Mairan. (Édit. de 1771.)

[1] VAR. Je vois avec plaisir que de Pékin à Rome
L'art de la poésie est nécessaire à l'homme.

O toi que sur le trône un feu céleste enflamme,
Dis-moi si ce grand art dont nous sommes épris
Est aussi difficile à Pékin qu'à Paris.
Ton peuple est-il soumis à cette loi si dure
Qui veut qu'avec six pieds d'une égale mesure,
De deux alexandrins côte à côte marchants,
L'un serve pour la rime et l'autre pour le sens?
Si bien que sans rien perdre, en bravant cet usage,
On pourrait retrancher la moitié d'un ouvrage.

Je me flatte, grand roi, que tes sujets heureux
Ne sont point opprimés sous ce joug onéreux,
Plus importun cent fois que les aides, gabelles,
Contrôle, édits nouveaux, remontrances nouvelles,
Bulle *Unigenitus*, billets aux confessés[1],
Et le refus d'un gîte aux chrétiens trépassés.
Parmi nous le sentier qui mène aux deux collines
Ainsi que tout le reste est parsemé d'épines.
A la Chine sans doute il n'en est pas ainsi.
Les biens sont loin de nous, et les maux sont ici:
C'est de l'esprit français la devise éternelle.

Je veux m'y conformer, et d'un crayon fidèle,
Peindre notre Parnasse à tes regards chinois.
Écoute: mon partage est d'ennuyer les rois.
Tu sais (car l'univers est plein de nos querelles

[1] Bulle *Unigenitus*, billets aux confessés,
Et le refus d'un gîte aux chrétiens trépassés.

Ce passage n'a guère besoin de commentaire. On sait assez quelle peine la sagesse du roi très-chrétien et du ministère a eue à calmer toutes ces querelles aussi odieuses que ridicules. Elles ont été poussées jusqu'à refuser la sépulture aux morts. Ces horribles extravagances sont certainement inconnues à la Chine, où nous avons pourtant eu la hardiesse d'envoyer des missionnaires. (Édition de 1771.)

Quels débats inhumains, quelles guerres cruelles,
Occupent tous les mois l'infatigable main
Des sales héritiers d'Étienne et de Plantin[1].
Cent rames de journaux, des rats fatale proie,
Sont le champ de bataille où le sort se déploie.
C'est là qu'on vit briller ce grave magistrat[2]
Qui vint de Montauban pour gouverner l'état.
Il donna des leçons à notre Académie,
Et fut très-mal payé de tant de prud'homie.
Du jansénisme obscur le fougeux gazetier[3]

1 Des sales héritiers d'Étienne et de Plantin.

Probablement l'auteur donne l'épithète de *sales* aux imprimeurs, parce que leurs mains sont toujours noircies d'encre. Les Étienne et les Plantin étaient des imprimeurs très-savants et très-corrects, tels qu'il s'en trouve aujourd'hui rarement. (Édit. de 1771.)

2 C'est là qu'on vit briller ce grave magistrat.

L'auteur fait allusion, sans doute, à un principal magistrat de la ville de Montauban, qui, dans son discours de réception à l'Académie Française, sembla insulter plusieurs gens de lettres, qui lui répondirent par un déluge de plaisanteries. Mais ces facéties ne portent point sur l'essentiel, et laissent subsister le mérite de l'homme de lettres et celui du galant homme. (*Ibid.*)

3 Du jansénisme obscur le fougeux gazetier.

On ne peut méconnaître à ce portrait l'auteur du libelle hebdomadaire qu'on débite clandestinement et régulièrement sous le nom de *Nouvelles ecclésiastiques*, depuis plusieurs années. Rien ne ressemble moins à l'Ecclésiastique ou à l'Ecclésiaste que ce libelle dans lequel on déchire tous les écrivains qui ne sont pas du parti, et où l'on accable des plus fades louanges ceux qui en sont encore. Je ne suis pas étonné que l'auteur de l'Épître au roi de la Chine donne le nom d'obscur au jansénisme. Il ne l'était pas du temps de Pascal, d'Arnaud, et de la duchesse de Longueville; mais depuis qu'il est devenu une caverne de convulsionnaires, il est tombé dans un assez grand mépris. Au reste, il ne faut pas confondre avec les jansénistes convulsionnaires, les gens de bien éclairés qui soutiennent les droits de l'église gallicane et de toute église, contre les usurpations de

Aux beaux esprits du temps ne fait aucun quartier;
Hayer poursuit de loin les encyclopédistes[1];
Linguet fond en courroux sur les économistes[2];
A brûler les païens Ribalier se morfond[3];

la cour de Rome. Ce sont de bons citoyens, et non des jansénistes : ils méritent les remerciements de l'Europe. (Édit. de 1771.)

1 Hayer poursuit de loin les encyclopédistes.

On croit que cet Hayer était un moine récollet qui avait part à un journal dans lequel on disait des injures au Dictionnaire encyclopédique. On appelait ce journal *chrétien*, comme si les autres journaux de l'Europe avaient été païens. Les injures n'étaient pas chrétiennes. Bien des gens doutent que ce journal ait existé; cependant il est certain qu'il a été imprimé plusieurs années de suite. (*Ibid.*)

N. B. Le journal du père Hayer était intitulé *Lettres sur quelques écrits de ce temps*. Il le fesait en commun avec un avocat, nommé Soret.

Le journal chrétien est un autre ouvrage auquel Hayer a pu travailler aussi quelque temps. C'est ce même Hayer qui s'avisa un jour de faire imprimer dans une brochure trente-sept démonstrations de la spiritualité de l'ame.

2 Linguet fond en courroux sur les économistes.

Les économistes sont une société qui a donné d'excellents morceaux sur l'agriculture, sur l'économie champêtre, et sur plusieurs objets qui intéressent le genre humain. M. Linguet est un avocat de beaucoup d'esprit, auteur de plusieurs ouvrages dans lesquels on a trouvé des vues philosophiques et des paradoxes. Il a eu des querelles assez vives avec les économistes, auteurs des Éphémérides du citoyen, et s'est tiré avec un succès plus brillant de celles que l'abbé La Blétrie lui a suscitées. (*Ibid.*)

3 A brûler les païens Ribalier se morfond.

Ceci est une allusion visible à la grande querelle de M. Ribalier, principal du collége Mazarin, avec M. Marmontel de l'Académie Française, auteur du célèbre ouvrage moral intitulé *Bélisaire*. Il s'agissait de savoir si tous les grands hommes de l'antiquité qui avaient pratiqué la justice et les bonnes œuvres, sans pouvoir connaître notre sainte religion, étaient plongés dans un gouffre de flammes éternelles. L'académicien soupçonnait que le père de tous les hom-

Beaumont pousse à Jean-Jacque, et Jean-Jacque à Beaumont [1].

mes, en mettant la vertu dans leurs cœurs, leur avait fait miséricorde. Le principal du collége, membre de la Sorbonne, affirmait qu'ils étaient en enfer, comme ayant invinciblement ignoré la science du salut.

L'Europe fut pour M. Marmontel, et la Sorbonne pour M. Ribalier. M. de Beaumont, archevêque de Paris, prit aussi le parti de la Faculté. Ce procédé déplut beaucoup à l'empereur Kien-Long, qui en fut informé par le père Amiot, l'un des jésuites conservés à la Chine pour leur savoir et pour leurs services ; mais ce n'est pas le seul roi qui a eu de petits démêlés avec M. de Beaumont. L'empereur Kien-Long n'en gouverna pas moins bien ses états, et continua à faire des vers. (Édit. de 1771.)

[1] Beaumont pousse à Jean-Jacque, et Jean-Jacque à Beaumont.

Jean-Jacques Rousseau, natif de la ville de Genève, était un original qui avait voulu à toute force qu'on parlât de lui. Pour y parvenir, il composa des romans, et écrivit contre les romans; il fit des comédies, et publia que la comédie est une œuvre du malin. Jean-Jacques dans ses livres disait, *O mon ami!* avec effusion de cœur, et se brouillait avec tous ses amis. Jean-Jacques s'écriait dans les préfaces de ses brochures, *O ma patrie! ma chère patrie!* et il renonçait à sa patrie. Il écrivait de gros livres en faveur de la liberté, et il présentait requête au conseil de Berne pour le prier de le faire enfermer afin d'avoir ses coudées franches. Il écrivait que les prédicants de Genève étaient orthodoxes : et puis il écrivait que ces prédicants étaient des fripons et des hérétiques. *O mon cher pasteur de Boveresse! à bovibus*, s'écriait-il encore dans ses brochures, que je vous aime, et que vous êtes un pasteur selon le cœur de Dieu et selon le mien! et que vous m'avez fait verser de larmes de joie! Mais le lendemain il imprimait que le pasteur de Boveresse était un coquin qui avait voulu le faire lapider par tous les petits garçons du village.

De là Jean-Jacques, vêtu en Arménien, s'en allait en Angleterre avec un ami intime qu'il n'avait jamais vu; et comme la nation anglaise fesait usage de sa liberté en se moquant outrageusement de lui, il imprima que son ami intime, qui lui rendait des services inouïs, était le cœur le plus noir et le plus perfide qu'il y eût dans les trois royaumes.

M. de Beaumont, archevêque de Paris, qui était d'un caractère tout différent, et qui écrivait dans un goût tout opposé, prit Jean-Jacques sérieusement, et donna un gros mandement, non pas un mandement sur ses fermiers, pour fournir à Jean-Jacques quelques

Palissot contre eux tous puissamment s'évertue[1] :

rétributions par la main des diacres, selon les règles de la primitive église, mais un mandement pour lui dire qu'il était un hérétique, coupable d'expressions malsonnantes, téméraires, offensives des oreilles pieuses, tendantes à insinuer qu'on ne peut être en même temps à Rome et à Pékin, et qu'il y a du vrai dans les premières règles de l'arithmétique.

Jean-Jacques, de son côté, répondit sérieusement à M. l'archevêque de Paris. Il intitula sa lettre, *Jean-Jacques à Christophe de Beaumont*, comme César écrivait à Cicéron, *Cæsar imperator Ciceroni imperatori.* Il faut avouer encore que c'était aussi le style des premiers siècles de l'Église. Saint Jérôme, qui n'était qu'un pauvre savant prêtre, retiré à Bethléem pour apprendre l'idiome hébraïque, écrivait ainsi à Jean, évêque de Jérusalem, son ennemi capital.

Jean-Jacques, dans sa lettre à Christophe, dit, page 2 : « Je devins homme de lettres par mon mépris même pour cet état. » Cela parut fier et grand. On remarqua dans un journal que Jean-Jacques, fils d'un mauvais ouvrier de Genève, nourri de l'hôpital, méprisait le titre d'hommes de lettre, dont l'empereur de la Chine et le roi de Prusse s'honorent. Il ne doute pas dans cette lettre que *l'univers entier n'ait sur lui les yeux.* Il prie, page 12, l'archevêque de lire son roman d'Héloïse, dans lequel le héros gagne un mal vénérien au b....., et l'héroïne fait un enfant avec le héros avant de se marier à un ivrogne. Après quoi Jean-Jacques parle de Jésus-Christ, de la grace prévenante, du péché originel, et de la Trinité. Et il conclut par déclarer positivement, page 127, que tous les gouvernements de l'Europe *lui devaient élever des statues à frais communs.*

Enfin, après avoir traité à fond avec Christophe tous les points abstrus de la théologie, il finit par faire un petit opéra en prose.

De son côté, Christophe commence par avertir les fidèles, page 4, que « Jean-Jacques est amateur de lui-même, fier et même « superbe, même enflé d'orgueil, impie, blasphémateur et calomniateur, *et qui pis est*, amateur des voluptés plutôt que de Dieu; « enfin, d'un esprit corrompu et perverti dans la foi. »

On demandera peut-être à la Chine ce que le public de Paris a pensé de ces traits d'éloquence. Il a ri. (Édit. de 1771.)

[1] Palissot contre eux tous puissamment s'évertue.

M. Palissot est l'auteur de la comédie des Philosophes, dans laquelle on représenta Jean-Jacques marchant à quatre pates, et des savants volant dans la poche. Il est aussi l'auteur d'un poème inti-

Que de fiel s'évapore, et que d'encre est perdue!
Parmi les combattants vient un rimeur gascon [1],
Prédicant petit-maître, ami d'Aliboron [2],
Qui, pour se signaler, refait la Henriade;
Et tandis qu'en secret chacun se persuade
De voler en vainqueur au haut du mont sacré,
On vit dans l'amertume, et l'on meurt ignoré.
La Discorde est partout, et le public s'en raille.

tulé *la Dunciade*, d'après la Dunciade de Pope. Ce poème est rempli de traits contre MM. Marmontel, abbé Coyé, abbé Raynal, abbé Le Blanc, Mailhol, Baculard d'Arnaud, Le Mierre, Du Belloi, Sedaine, Dorat, La Morlière, Rochon, Boistel, Taconnet, Poinsinet, Du Rosoi, Blin, Colardeau, Bastide, Mouhi, Portelance, Sauvigni, Robbé, l'Attaignant, Jonval, Açarq, Bergier; mesdames Grafigni, Ricoboni, Unci, Curé *, etc.

Ce poème est en trois chants**. Fréron y est installé chancelier de la Sottise. Sa souveraine le change en âne. Fréron, qui ne peut courir, la prie de vouloir bien lui faire présent d'une paire d'ailes; elle lui en donne, mais elle les lui ajuste à contre-sens : de sorte que Fréron, quand il veut voler en haut, tombe toujours en bas avec la Sottise qu'il porte sur son dos. Cette imagination a été regardée comme la meilleure de tout l'ouvrage. On apprend dans les notes ajoutées à ce poème par l'auteur, « que Fréron était ci-devant « un jésuite chassé du collége pour ses mœurs, qu'il fut ensuite « abbé, puis sous-lieutenant, et se déguisa en comtesse. » (Page 62, chant III.) Le grand nombre de gens de mérite attaqués dans ce poème nuisit à son succès; mais la métamorphose de Fréron en âne réunit tous les suffrages. (Édit. de 1771.)

1 . . . . . vient un rimeur gascon.

Voyez la note sur l'épître CXCVII, à d'Alembert, pag. 376. (*Ibid.*)

2 VAR. Prédicant huguenot, favori de Fréron.

* Charlotte Régnier, femme Curé, puis femme Bourette, connue sous le nom de la *muse limonadière*.

** Il y en a dix aujourd'hui; de troisième qu'il était, celui où l'on parle des ailes à l'envers et des aveutures de Fréron est devenu le neuvième. (*Note de M. Beuchot.*)

On se hait au Parnasse encor plus qu'à Versaille.
Grand roi, de qui les vers et l'esprit sont si doux,
Crois-moi, reste à Pékin, ne viens jamais chez nous.
Aux bords du fleuve Jaune un peuple entier t'admire;
Tes vers seront toujours très-bons dans ton empire:
Mais gare que Paris ne flétrît tes lauriers!
Les Français sont malins et sont grands chansonniers.
Les trois rois d'Orient, que l'on voit chaque année [1],
Sur les pas d'une étoile à marcher obstinée,
Combler l'enfant Jésus des plus rares présents,
N'emportent de Paris, pour tous remerciements,
Que des couplets fort gais qu'on chante sans scrupule.
Collé dans ses refrains les tourne en ridicule.
Les voilà bien payés d'apporter un trésor!
Tout mon étonnement est de les voir encor.
Le roi, me diras-tu, de la zone cimbrique [2],
Accompagné partout de l'estime publique,
Vit Paris sans rien craindre, et régna sur les cœurs;
On respecta son nom comme on chérit ses mœurs.
Oui; mais cet heureux roi, qu'on aime et qu'on révère,
Se connaît en grands vers, et se garde d'en faire.

1 Les trois rois d'Orient, que l'on voit chaque année.

Voyez l'article *Épiphanie*, dans les *Questions sur l'Encyclopédie*. On a été dans l'habitude à Paris de faire presque tous les ans des couplets sur le voyage des trois mages ou des trois rois qui vinrent, conduits par une étoile, à Bethléem, et qui reconnurent l'enfant Jésus pour leur suzerain dans son étable, en lui offrant de l'encens, de la myrrhe et de l'or. On appelle ces chansons des noëls, parce que c'est aux fêtes de Noël qu'on les chante. On en a fait des recueils dans lesquels on trouve des couplets extrêmement plaisants. (Édit. de 1771.)

2 Le roi, me diras-tu, de la zone cimbrique.

Le roi de Danemarck glorieusement régnant. (*Ibid.*)

Nous ne les aimons plus; notre goût s'est usé:
Boileau, craint de son siècle, au nôtre est méprisé.
Le tragique, étonné de sa métamorphose,
Fatigué de rimer, va ne pleurer qu'en prose.
De Molière oublié le sel s'est affadi.
En vain, pour ranimer le Parnasse engourdi,
Du peintre des Saisons la main féconde et pure[1]
Des plus brillantes fleurs a paré la nature;
Vainement, de Virgile élégant traducteur,
Delille a quelquefois égalé son auteur[2]:
D'un siècle dégoûté la démence imbécile
Préfère les remparts et Waux-hall à Virgile.
On verrait Cicéron sifflé dans le palais.
Le léger vaudeville et les petits couplets
Maintiennent notre gloire à l'opéra-comique;
Tout le reste est passé, le sublime est gothique.
N'expose point ta muse à ce peuple inconstant.
Les Frérons te loueraient pour quelque argent comptant;
Mais tu serais peu lu, malgré tout ton génie,
Des gens qu'on nomme ici la bonne compagnie.
Pour réussir en France il faut prendre son temps.
Tu seras bien reçu de quelques grands savants,
Qui pensent qu'à Pékin tout monarque est athée[3],
Et que la compagnie autrefois tant vantée,

1 Du peintre des Saisons la main féconde et pure.

M. de Saint-Lambert, mestre de camp, auteur du charmant poème des Saisons. (Édit. de 1771.)

2 Delille a quelquefois égalé son auteur.

M. Delille, auteur d'une traduction des Georgiques très-estimée de gens de lettres. (*Ibid.*)

3 Qui pensent qu'à Pékin tout monarque est athée.

En disant à la Chine un éternel adieu,
Vous a permis à tous de renoncer à Dieu.
Mais, sans approfondir ce qu'un Chinois doit croire,
Séguier t'affublerait d'un beau réquisitoire [1];
La cour pourrait te faire un fort mauvais parti,
Et blâmer, par arrêt, tes vers et ton *Changti*.

La Sorbonne, en latin, mais non sans solécismes,
Soutiendra que ta muse a besoin d'exorcismes;
Qu'il n'est de gens de bien que nous et nos amis;
Que l'enfer, grace à Dieu, t'est pour jamais promis.
Dispensateurs fourrés de la vie éternelle,
Ils ont rôti Trajan et bouilli Marc-Aurèle.
Ils t'en feront autant, et, partout condamné,
Tu ne seras venu que pour être damné.

Le monde en factions dès long-temps se partage:
Tout peuple a sa folie ainsi que son usage;
Ici les Ottomans, bien sûrs que l'Éternel
Jadis à Mahomet députa Gabriel,
Vont se laver le coude aux bassins des mosquées [2];

Une faction dans Paris a soutenu pendant trente ans que le gouvernement de la Chine est athée. L'empereur de la Chine, qui ne sait rien des sottises de Paris, a bien confondu cette horrible impertinence dans son poème, où il parle de la divinité avec autant de sentiment que de respect. (Édit. de 1771.)

1 Séguier t'affublerait d'un beau réquisitoire.

Avocat-général qui a fait trop d'honneur au livre du *Système de la nature*, livre d'un déclamateur qui se répète sans cesse, et d'un très-grand ignorant en physique, qui a la sottise de croire aux anguilles de Néedham. Il vaut mieux croire en Dieu avec Épictète et Marc-Aurèle. C'est une grande consolation pour la France que ce réquisitoire n'attaque que des livres anglais. (*Ibid.*)

2 Vont se laver le coude aux bassins des mosquées.

Il est ordonné aux musulmans de commencer l'ablution par le

Plus loin du grand lama les reliques musquées [1]
Passent de son derrière au cou des plus grands rois.
Quand la troupe écarlate à Rome a fait un choix,
L'élu, fût-il un sot, est dès-lors infaillible.
Dans l'Inde le Veidam, et dans Londres la Bible [2],
A l'hôpital des fous ont logé plus d'esprits
Que Grisel n'a trouvé de dupes à Paris [3].
Monarque, au nez camus, des fertiles rivages
Peuplés, à ce qu'on dit, de fripons et de sages,
Règne en paix, fais des vers, et goûte de beaux jours,
Tandis que, sans argent, sans amis, sans secours,
Le Mogol est errant dans l'Inde ensanglantée,
Que d'orages nouveaux la Perse est agitée,
Qu'une pipe à la main, sur un large sopha
Mollement étendu, le pesant Moustapha
Voit le Russe entasser des victoires nouvelles
Des rives de l'Araxe au bord des Dardanelles,
Et qu'un bacha du Caire à sa place est assis

coude. Les prêtres catholiques ne se lavent que les trois doigts. (Édition de 1771.)

1 Plus loin du grand lama les reliques musquées.

Il est très-vrai que le grand lama distribue quelquefois sa chaise percée à ses adorateurs. (*Ibid.*)

2 Dans l'Inde le Veidam, et dans Londres la Bible.

Il n'y a point de pays où il y ait eu plus de disputes sur la Bible qu'à Londres, et où les théologiens aient débité plus de rêveries, depuis Prinn jusqu'à Warburton. (Édit. de 1771.)

3 Que Grisel n'a trouvé de dupes à Paris.

Grisel, fameux dans le métier de directeur *. (Édit. de 1771.)

* Voyez dans le volume précédent une note sur les stances à Saurin. 1770.

Sur le trône où les chats régnaient avec Isis [1].
Nous autres cependant, au bout de l'hémisphère,
Nous, des Welches grossiers postérité légère,
Livrons-nous, en riant, dans le sein des loisirs,
A nos frivolités que nous nommons plaisirs;
Et, puisse, en corrigeant trente ans d'extravagances [2],
Monsieur l'abbé Terrai rajuster nos finances [3]!

ÉPITRE CCII.

A HORACE [4].

1771.

Toujours ami des vers, et du diable poussé,
Au rigoureux Boileau j'écrivis l'an passé.
Je ne sais si ma lettre aurait pu lui déplaire,
Mais il me répondit par un plat secrétaire [5],

[1] VAR. Au trône où les Hébreux ont vu régner Isis.

[2] Et puisse, en corrigeant trente ans d'extravagances.

L'auteur devait dire *depuis cinquante-deux ans;* car le système de Law est de cette date. Mais on prétend en France que *cinquante-deux* ne peuvent pas entrer dans un vers. (Édit. de 1771.)

[3] Monsieur l'abbé Terrai rajuster nos finances!

C'est ce que nous attendons avec concupiscence. S'il en vient à bout, il sera couvert de gloire, et nous le chanterons. (*Ibid.*)

[4] La Harpe a fait une réponse à cette épître; elle est intitulée: *Horace à Voltaire*, et se trouve dans ses OEuvres.

[5] Ces mots *plat secrétaire* désignent Clément de Dijon, et font

Dont l'écrit froid et long, déjà mis en oubli,
Ne fut jamais connu que de l'abbé Mabli [1].
Je t'écris aujourd'hui, voluptueux Horace,
A toi qui respiras la mollesse et la grace,
Qui, facile en tes vers et gai dans tes discours,
Chantas les doux loisirs, les vins et les amours,
Et qui connus si bien cette sagesse aimable
Que n'eut point de Quinault le rival intraitable.
Je suis un peu fâché pour Virgile et pour toi
Que tous deux nés Romains vous flattiez tant un roi.
Mon Frédéric, du moins, né roi très-légitime,
Ne doit point ses grandeurs aux bassesses du crime.
Ton maître était un fourbe, un tranquille assassin;
Pour voler son tuteur, il lui perça le sein;
Il trahit Cicéron, père de la patrie;
Amant incestueux de sa fille Julie,
De son rival Ovide il proscrivit les vers,
Et fit transir sa muse au milieu des déserts.
Je sais que prudemment ce politique Octave
Payait l'heureux encens d'un plus adroit esclave.
Frédéric exigeait des soins moins complaisants:
Nous soupions avec lui sans lui donner d'encens;

allusion à son épître de *Boileau à Voltaire.* Voyez la note 1 sur l'épître CXCII, *à Boileau.*

[1] M. l'abbé de Mabli, frère de l'abbé de Condillac. Il avait donné d'excellentes Observations sur l'histoire de France, et un grand nombre d'autres ouvrages qui respirent l'amour de la vertu. On peut lui reprocher d'avoir quelquefois montré de l'humeur contre M. de Voltaire et d'autres hommes de lettres qui devaient lui être chers, puisqu'ils avaient le même but que lui et défendaient la même cause. Sa conduite a toujours été digne de ses ouvrages; et la protection passagère qu'il eut la faiblesse d'accorder à l'écolier de Dijon n'a été qu'une erreur d'un moment. (Édit. de Kehl.)

De son goût délicat la finesse agréable
Fesait, sans nous gêner, les honneurs de sa table :
Nul roi ne fut jamais plus fertile en bons mots
Contre les préjugés, les fripons et les sots.
Maupertuis gâta tout : l'orgueil philosophique
Aigrit de nos beaux jours la douceur pacifique.
Le plaisir s'envola ; je partis avec lui.
Je cherchai la retraite. On disait que l'Ennui
De ce repos trompeur est l'insipide frère.
Oui, la retraite pèse à qui ne sait rien faire ;
Mais l'esprit qui s'occupe y goûte un vrai bonheur.
Tibur était pour toi la cour de l'empereur ;
Tibur, dont tu nous fais l'agréable peinture,
Surpassa les jardins vantés par Épicure.
Je crois Ferney plus beau. Les regards étonnés,
Sur cent vallons fleuris doucement promenés,
De la mer de Genève admirent l'étendue ;
Et les Alpes de loin, s'élevant dans la nue,
D'un long amphithéâtre enferment ces coteaux
Où le pampre en festons rit parmi les ormeaux.
Là quatre états divers arrêtent ma pensée :
Je vois de ma terrasse, à l'équerre tracée,
L'indigent Savoyard, utile en ses travaux,
Qui vient couper mes blés pour payer ses impôts ;
Des riches Génevois les campagnes brillantes ;
Des Bernois valeureux les cités florissantes ;
Enfin cette Comté, franche aujourd'hui de nom,
Qu'avec l'or de Louis conquit le grand Bourbon :
Et du bord de mon lac à tes rives du Tibre,
Je te dis, mais tout bas : Heureux un peuple libre !
Je le suis en secret dans mon obscurité ;

Ma retraite et mon âge ont fait ma sûreté.
D'un pédant d'Anneci j'ai confondu la rage [1];
J'ai ri de sa sottise : et, quand mon ermitage
Voyait dans son enceinte arriver à grands flots
De cent divers pays les belles, les héros,
Des rimeurs, des savants, des têtes couronnées,
Je laissais du vilain les fureurs acharnées
Hurler d'une voix rauque au bruit de mes plaisirs.
Mes sages voluptés n'ont point de repentirs.
J'ai fait un peu de bien, c'est mon meilleur ouvrage.
Mon séjour est charmant, mais il était sauvage;
Depuis le grand édit, inculte, inhabité [2],
Ignoré des humains : dans sa triste beauté,
La nature y mourait : je lui portai la vie;
J'osai ranimer tout. Ma pénible industrie
Rassembla des colons par la misère épars;
J'appelai les métiers qui précèdent les arts;
Et, pour mieux cimenter mon utile entreprise,
J'unis le protestant avec ma sainte église.
Toi qui vois d'un même œil frère Ignace et Calvin,
Dieu tolérant, Dieu bon, tu bénis mon dessein!

[1] Voyez la note de l'épître cxc à M. de Saint-Lambert. (Édition de 1771.)

[2] Depuis le grand édit, inculte, inhabité.

A la révocation de l'édit de Nantes, tous les principaux habitants du petit pays de Gex passèrent à Genève et dans les terres helvétiques. Cette langue de terre, qui est dans la plus belle situation de l'Europe, fut déserte; elle se couvrit de marais; il y eut quatre-vingts charrues de moins; plus d'un village fut réduit à une ou deux maisons, tandis que Genève, par sa seule industrie, et presque sans territoire, a su acquérir plus de quatre millions de rentes en contrats sur la France, sans compter ses manufactures et son commerce. (Édit. de 1774.)

André Ganganelli, ton sage et doux vicaire,
Sait m'approuver en roi, s'il me blâme en saint-père.
L'ignorance en frémit, et Nonotte hébété
S'indigne en son taudis de ma félicité.
Ne me demande pas ce que c'est qu'un Nonotte,
Un Ignace, un Calvin, leur cabale bigote,
Un prêtre roi de Rome, un pape vice-dieu,
Qui, deux clefs à la main, commande au même lieu
Où tu vis le sénat aux genoux de Pompée,
Et la terre en tremblant par César occupée.
Aux champs élysiens tu dois en être instruit.
Vingt siècles descendus dans l'éternelle nuit
T'ont dit comme tout change, et par quel sort bizarre
Le laurier des Trajans fit place à la tiare;
Comment ce fou d'Ignace, étrillé dans Paris,
Fut mis au rang des saints, même des beaux esprits;
Comment il en déchut, et par quelle aventure
Nous vint l'abbé Nonotte, après l'abbé de Pure.
Ce monde, tu le sais, est un mouvant tableau,
Tantôt gai, tantôt triste, éternel et nouveau.
L'empire des Romains finit par Augustule;
Aux horreurs de la Fronde a succédé la bulle :
Tout passe, tout périt, hors ta gloire et ton nom.
C'est là le sort heureux des vrais fils d'Apollon :
Tes vers en tout pays sont cités d'âge en âge.
Hélas! je n'aurai point un pareil avantage.
Notre langue un peu sèche et sans inversions
Peut-elle subjuguer les autres nations?
Nous avons la clarté, l'agrément, la justesse :
Mais égalerons-nous l'Italie et la Grèce?
Est-ce assez en effet d'une heureuse clarté,

Et ne péchons-nous pas par l'uniformité?
Sur vingt tons différents tu sus monter ta lyre :
J'entends ta Lalagé, je vois son doux sourire;
Je n'ose te parler de ton Ligurinus,
Mais j'aime ton Mécène, et ris de Catius.
Je vois de tes rivaux l'importune phalange :
Sous tes traits redoublés enterrés dans la fange,
Que pouvaient contre toi ces serpents ténébreux?
Mécène et Pollion te défendaient contre eux.
Il n'en est pas ainsi chez nos Welches modernes.
Un vil tas de grimauds, de rimeurs subalternes,
A la cour quelquefois a trouvé des prôneurs,
Ils font dans l'antichambre entendre leurs clameurs.
Souvent, en balayant dans une sacristie,
Ils traitent un grand roi d'hérétique et d'impie.
L'un dit que mes écrits, à Cramer[1] bien vendus,
Ont fait dans mon épargne entrer cent mille écus;
L'autre, que j'ai traité la Genèse de fable,
Que je n'aime point Dieu, mais que je crains le diable.
Soudain Fréron l'imprime, et l'avocat Marchand[2]
Prétend que je suis mort, et fait mon testament.
Un autre moins plaisant, mais plus hardi faussaire,
Avec deux faux témoins s'en va chez un notaire,

1 L'un dit que mes écrits....

Parmi les calomnies dont on a régalé l'auteur, selon l'usage établi, on a imprimé dans vingt libelles qu'il avait gagné quatre ou cinq cent mille francs à vendre ses ouvrages. C'est beaucoup; mais aussi d'autres écrivains ont assuré qu'après sa mort ses écrits n'auraient plus de débit, et cela les console. (Édit. de 1771.)

2 Soudain Fréron l'imprime, et l'avocat Marchand.

Marchand, avocat de Paris, s'est amusé à faire le prétendu testament de l'auteur, et plusieurs personnes y ont été trompées. (*Ibid.*)

Au mépris de la langue, au mépris de la hart,
Rédiger mon symbole en patois savoyard[1].
Ainsi lorsqu'un pauvre homme, au fond de sa chaumière,
En dépit de Tissot[1], finissait sa carrière,
On vit avec surprise une troupe de rats
Pour lui ronger les pieds se glisser dans ses draps.
Chassons loin de chez moi tous ces rats du Parnasse;
Jouissons, écrivons, vivons, mon cher Horace.
J'ai déjà passé l'âge où ton grand protecteur,
Ayant joué son rôle en excellent acteur,
Et sentant que la mort assiégeait sa vieillesse,
Voulut qu'on l'applaudît lorsqu'il finit sa pièce.
J'ai vécu plus que toi; mes vers dureront moins.
Mais au bord du tombeau je mettrai tous mes soins
A suivre les leçons de ta philosophie,
A mépriser la mort en savourant la vie,
A lire tes écrits pleins de grace et de sens,
Comme on boit d'un vin vieux qui rajeunit les sens.
Avec toi l'on apprend à souffrir l'indigence,
A jouir sagement d'une honnête opulence,
A vivre avec soi-même, à servir ses amis,
A se moquer un peu de ses sots ennemis,

1 Rédiger mon symbole en patois savoyard.

Il y eut en effet, le 15 avril 1768, une déclaration faite par-devant notaire, d'une prétendue profession de foi que des polissons inconnus disaient avoir entendu prononcer. Les faussaires qui rédigèrent cette pièce, écrite d'un style ridicule, ne poussèrent pas leur insolence jusqu'à prétendre qu'elle fût signée par l'auteur. Voyez la vie de M. de Voltaire. (Édit. de 1774.)

2 En dépit de Tissot finissait sa carrière.

Célèbre médecin de Lausanne, capitale du pays roman. (Édit. de 1774.)

A sortir d'une vie ou triste ou fortunée,
En rendant grace aux dieux de nous l'avoir donnée.
Aussi lorsque mon pouls, inégal et pressé,
Fesait peur à Tronchin, près de mon lit placé,
Quand la vieille Atropos, aux humains si sévère,
Approchait ses ciseaux de ma trame légère,
Il a vu de quel air je prenais mon congé;
Il sait si mon esprit, mon cœur était changé.
Huber[1] me fesait rire avec ses pasquinades;
Et j'entrais dans la tombe au son de ses aubades.
Tu dus finir ainsi. Tes maximes, tes vers,
Ton esprit juste et vrai, ton mépris des enfers[2],
Tout m'assure qu'Horace est mort en honnête homme.
Le moindre citoyen mourait ainsi dans Rome.
Là jamais on ne vit monsieur l'abbé Grisel
Ennuyer un malade au nom de l'Éternel;
Et, fatiguant en vain ses oreilles lassées,
Troubler d'un sot effroi ses dernières pensées.
Voulant réformer tout, nous avons tout perdu.
Quoi donc! un vil mortel, un ignorant tondu,
Au chevet de mon lit viendra, sans me connaître,
Gourmander ma faiblesse et me parler en maître!
Ne suis-je pas en droit de rabaisser son ton,

1 Huber me fesait rire avec ses pasquinades.

Neveu de la célèbre mademoiselle Huber, auteur de *La religion essentielle à l'homme*, livre très-profond. M. Huber avait le talent de faire des portraits en caricature, et même de les faire en papier avec des ciseaux. (Édit. de 1771.)

2 Ton esprit juste et vrai, ton mépris des enfers.

On devait, sans doute, mépriser les enfers des païens, qui n'étaient que des fables ridicules; mais l'auteur ne méprise pas les enfers des chrétiens, qui sont la vérité même constatée par l'Église. (*Ib.*)

En lui fesant moi-même un plus sage sermon?
A qui se porte bien qu'on prêche la morale:
Mais il est ridicule en notre heure fatale
D'ordonner l'abstinence à qui ne peut manger.
Un mort dans son tombeau ne peut se corriger.
Profitons bien du temps; ce sont là tes maximes.
Cher Horace, plains-moi de les tracer en rimes;
La rime est nécessaire à nos jargons nouveaux,
Enfants demi-polis des Normands et des Goths.
Elle flatte l'oreille, et souvent la césure
Plaît, je ne sais comment, en rompant la mesure.
Des beaux vers pleins de sens le lecteur est charmé.
Corneille, Despréaux, et Racine, ont rimé.
Mais j'apprends qu'aujourd'hui Melpomène propose
D'abaisser son cothurne, et de parler en prose.

ÉPITRE CCIII.

BENALDAKI A CARAMOUFTÉE,

FEMME DE GIAFAR LE BARMÉCIDE [1].

1771.

De Barmécide épouse généreuse,
Toujours aimable et toujours vertueuse,
Quand vous sortez des rêves de Bagdat,
Quand vous quittez leur faux et triste éclat,

[1] Cette épître a été écrite à madame la duchesse de Choiseul, à l'occasion de la disgrace de son mari. (Édit. de Kehl.)

Et que, tranquille aux champs de la Syrie,
Vous retrouvez votre belle patrie;
Quand tous les cœurs en ces climats heureux
Sont sur la route, et vous suivent tous deux.
Votre départ est un triomphe auguste;
Chacun bénit Barmécide le juste,
Et la retraite est pour vous une cour.
Nul intérêt; vous régnez par l'amour:
Un tel empire est le seul qui vous flatte.
Je vis hier, sur les bords de l'Euphrate,
Gens de tout âge et de tout les pays;
Je leur disais: Qui vous a réunis?
— C'est Barmécide. — Et toi, quel dieu propice
T'a relevé du fond du précipice?
— C'est Barmécide. — Et qui t'a décoré
De ce cordon dont je te vois paré?
Toi, mon ami, de qui tiens-tu ta place,
Ta pension? Qui t'a fait cette grace?
— C'est Barmécide. Il répandait le bien
De son calife, et prodiguait le sien.
Et les enfants répétaient: Barmécide!
Ce nom sacré sur nos lèvres réside
Comme en nos cœurs. Le calife à ce bruit,
Qui redoublait encor pendant la nuit,
Nous défendit de crier davantage.
Chacun se tut, ainsi qu'il est d'usage;
Mais les échos répétaient mille fois:
C'est Barmécide! et leur bruyante voix
Du doux sommeil priva, pour son dommage,
Le commandeur des croyants de notre âge.
Au point du jour, alors qu'il s'endormit,

Tout en rêvant, le calife redit :
C'est Barmécide ! et bientôt sa sagesse
A rappelé sa première tendresse.

ÉPITRE CCIV.

AU ROI DE SUÈDE, GUSTAVE III.

1772.

Jeune et digne héritier du grand nom de Gustave,
Sauveur d'un peuple libre, et roi d'un peuple brave,
Tu viens d'exécuter tout ce qu'on a prévu :
Gustave a triomphé sitôt qu'il a paru.
On t'admire aujourd'hui, cher prince, autant qu'on t'aime;
Tu viens de ressaisir les droits du diadème[1],
Et quels sont en effet ses véritables droits?
De faire des heureux en protégeant les lois;
De rendre à son pays cette gloire passée
Que la Discorde obscure a long-temps éclipsée;
De ne plus distinguer ni bonnets ni chapeaux,
Dans un trouble éternel infortunés rivaux;
De couvrir de lauriers ces têtes égarées
Qu'à leurs dissensions la haine avait livrées,
Et de les réunir sous un roi généreux :

[1] La question ne se réduit pas à savoir si le peuple suédois était réellement opprimé par le sénat : dans ce cas on peut, sans doute, excuser la révolution, mais elle n'en devient pas plus juste. L'abus qu'un autre fait d'un pouvoir même usurpé ne me donne pas le droit de m'en emparer. (Édit. de Kehl.)

Un état divisé fut toujours malheureux.
De sa liberté vaine il vante le prestige;
Dans son illusion sa misère l'afflige:
Sans force, sans projets pour la gloire entrepris,
De l'Europe étonnée il devient le mépris.
Qu'un roi ferme et prudent prenne en ses mains les rênes,
Le peuple avec plaisir reçoit ses douces chaînes;
Tout change, tout renaît, tout s'anime à sa voix:
On marche alors sans crainte aux pénibles exploits.
On soutient les travaux, on prend un nouvel être,
Et les sujets enfin sont dignes de leur maître.

ÉPITRE CCV.

A MADAME DE SAINT-JULIEN,

NÉE COMTESSE DE LA TOUR-DU-PIN.

Fille de ces dauphins de qui l'extravagance
S'ennuya de régner pour obéir en France,
Femme aimable, honnête homme, esprit libre et hardi,
Qui, n'aimant que le vrai, ne suis que la nature,
Qui méprisas toujours le vulgaire engourdi
    Sous l'empire de l'imposture,
Qui ne conçus jamais la moindre vanité
    Ni de l'éclat de la naissance,
    Ni de celui de la beauté,
    Ni du faste de l'opulence;
Tu quittes le fracas des villes et des cours,
Les spectacles, les jeux, tous les riens du grand monde,

Pour consoler mes derniers jours
Dans ma solitude profonde.
En habit d'amazone, au fond de mes déserts,
Je te vois arriver plus belle et plus brillante
Que la divinité qui naquit sur les mers.
D'un flambeau dans tes mains la flamme étincelante
Apporte un jour nouveau dans mon obscurité;
Ce n'est point de l'Amour le flambeau redoutable,
C'est celui de la Vérité:
C'est elle qui t'instruit, et tu la rends aimable.
C'est ainsi qu'auprès de Platon,
Auprès du vieux Anacréon,
Les belles nymphes de la Grèce
Accouraient pour donner leçon
Et de plaisir et de sagesse.

La légende nous a conté
Que l'on vit sainte Thècle, au public exposée,
Suivant partout saint Paul, en homme déguisée,
Braver tous les brocards de la malignité.
Cet exemple de piété
En tout pays fut imité
Chez la révérende prêtrise:
Chacun des pères de l'église
Eut une femme à son côté.
Il n'est point de François de Sale
Sans une dame de Chantal:
Un dévot peut penser à mal,
Mais ne donne point de scandale.

Bravez donc les discours malins,

Demeurez dans mon ermitage,
Et craignez plus les jeunes saints
Que les fleurettes d'un vieux sage.

ÉPITRE CCVI.

A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU[1].

A Ferney, le 21 décembre 1772.

Quoi! toujours la cruelle Envie
Poursuit ma réputation!
On dit qu'une nymphe jolie
Dans ma dernière maladie
M'a donné l'extrême-onction,
Et que j'emporte en l'autre vie
Ce peu de consolation.
Voyez l'horrible calomnie!
Seigneur, il n'appartient qu'à vous,
A votre jeunesse immortelle,
De faire encor de si beaux coups,
Et d'être entre les deux genoux
D'une coquine fraîche et belle.
Je sens que je suis au tombeau:
Cet état me fait de la peine;
Mais il ne faut pas qu'un roseau
Vive aussi long-temps que le chêne.

[1] Tome LXVIII, page 190.

ÉPITRE CCVII.

AU ROI DE PRUSSE[1].

AU NOM DE THIRIOT, QUI VENAIT DE MOURIR.

22 décembre 1772.

C'en est fait, mon rôle est rempli,
Je n'écrirai plus de nouvelles[2];
Le pays du fleuve d'oubli
N'est pas pays de bagatelles.
Les morts ne me fournissent rien,
Soit pour les vers, soit pour la prose;
Ils sont d'un fort sec entretien,
Et font toujours la même chose.
Cependant ils savent fort bien
De Fédéric toute l'histoire,
Et que ce héros prussien
A dans le temple de Mémoire
Toutes les espèces de gloire,
Excepté celle de chrétien.
De sa très-éclatante vie
Ils savent tous les plus beaux traits,
Et surtout ceux de son génie;
Mais ils ne m'en parlent jamais.
Salomon eut raison de dire

[1] Tome LII, page 181.

[2] Thiriot était le correspondant littéraire du roi de Prusse.

Que Dieu fait en vain ses efforts
Pour qu'on le loue en cet empire :
Dieu n'est point loué par les morts.
On a beau dire, on a beau faire,
Pour trouver l'immortalité ;
Ce n'est rien qu'une vanité,
Et c'est aux vivants qu'il faut plaire.

ÉPITRE CCVIII.

AU MÊME [1].

1er février 1773.

Vous n'avez donc plus dans Paris
De courtier de littérature?
Vous renoncez aux beaux esprits,
A tous les immortels écrits
De l'almanach et du Mercure?
L'in-folio ni la brochure
A vos yeux n'ont donc plus de prix?
D'où vous vient tant d'indifférence?
Vous soupçonnez que le bon temps
Est passé pour jamais en France,
Et que notre antique opulence
Aujourd'hui fait place en tout sens
Aux guenilles de l'indigence?
Ah! jugez mieux de nos talents,

[1] Tome LII, page 190.

Et voyez quelle est notre aisance :
Nous sommes et riches et grands,
Mais c'est en fait d'extravagance.
J'ai même très-peu d'espérance
Que monsieur l'abbé Savatier[1],
Malgré sa flatteuse éloquence,
Nous tire jamais du bourbier
Où nous a plongés l'abondance
De nos barbouilleurs de papier.
Le goût s'enfuit, l'ennui nous gêne,
On cherche des plaisirs nouveaux;
Nous étalons pour Melpomène
Quatre ou cinq sortes de tréteaux
Au lieu du théâtre d'Athène.
On critique, on critiquera,
On imprime, on imprimera
De beaux écrits sur la musique
Sur la science économique,
Sur la finance et la tactique,
Et sur les filles d'opéra.
En province une académie
Enseigne méthodiquement,
Et calcule très-savamment,
Les moyens d'avoir du génie.
Un auteur va mettre au grand jour
L'utile et la profonde histoire
Des singes qu'on montre à la foire,
Et de ceux qui vont à la cour.

[1] L'abbé Sabatier ou Savatier, gredin qui s'est avisé de juger les Siècles avec un ci-devant soi-disant jésuite, et qui a ramassé un tas de calomnies absurdes pour vendre son livre. (Édit. de 1775.)

Peut-être un peu de ridicule
Se joint-il à tant d'agréments;
Mais je connais certaines gens
Qui, vers les bords de la Vistule,
Ne passent pas si bien leur temps.

ÉPITRE CCIX.

AU MÊME[1].

A Ferney, 22 avril 1773.

J'allais passer les trois rivières,
Phlégéthon, Cocyte, Achéron;
La triple Hécate et ses sorcières
M'attendaient chez le noir Pluton;
Les trois fileuses de nos vies,
Les trois sœurs qu'on nomme Furies,
Et les trois gueules de leur chien,
Allaient livrer ma chétive ombre
Aux trois juges du séjour sombre,
Dont ne revient aucun chrétien.
Que ma surprise était profonde,
Et que j'étais épouvanté
De voir ainsi de tout côté
Des trinités dans l'autre monde!
Ce fut alors que j'invoquai
Le héros qui s'est tant moqué

[1] Tome LII, page 199.

Des trinités que l'on adore.
En enfer il a du crédit;
On y craint son bras, son esprit :
Il m'exauça, je vis encore.

ÉPITRE CCX.

AU MÊME[1],

A Ferney, 28 octobre 1773.

Monsieur Guibert, votre écolier
Dans le grand art de la tactique,
A vu ce bel esprit guerrier
Que tout prince aujourd'hui se pique
D'imiter, sans lui ressembler,
Et que tout héros germanique,
Espagnol, gaulois, britannique
Vainement voudrait égaler.
Monsieur Guibert est véridique;
Il dit qu'il a lu dans vos yeux
Toute votre histoire héroïque,
Quoique votre bouche s'applique
A la cacher aux curieux.
Vous vous obstinez à vous taire
Sur tant de travaux glorieux;
Et l'Europe fait beaucoup mieux,
Car elle fait tout le contraire.

[1] Tome LII, page 217

ÉPITRE CCXI.

A M. MARMONTEL.

1773.

Mon très-aimable successeur,
De la France historiographe,
Votre indigne prédécesseur
Attend de vous son épitaphe.
Au bout de quatre-vingts hivers,
Dans mon obscurité profonde,
Enseveli dans mes déserts,
Je me tiens déjà mort au monde.
Mais sur le point d'être jeté
Au fond de la nuit éternelle,
Comme tant d'autres l'ont été,
Tout ce que je vois me rappelle
A ce monde que j'ai quitté.
Si vers le soir un triste orage
Vient ternir l'éclat d'un beau jour,
Je me souviens qu'à votre cour
Le temps change encor davantage.
Si mes paons de leur beau plumage
Me font admirer les couleurs,
Je crois voir nos jeunes seigneurs
Avec leur brillant étalage;
Et mes coqs d'Inde sont l'image
De leurs pesants imitateurs.

De vos courtisans hypocrites
Mes chats me rappellent les tours;
Les renards, autres chatemites,
Se glissant dans mes basses-cours,
Me font penser à des jésuites.
Puis-je voir mes troupeaux bêlants
Qu'un loup impunément dévore,
Sans songer à des conquérants
Qui sont beaucoup plus loups encore?
Lorsque les chantres du printemps
Réjouissent de leurs accents
Mes jardins et mon toit rustique,
Lorsque mes sens en sont ravis,
On me soutient que leur musique
Cède aux bémols des Monsignis,
Qu'on chante à l'Opéra-Comique.
Quel bruit chez le peuple helvétique!
Brionne arrive; on est surpris,
On croit voir Pallas ou Cypris,
Ou la reine des immortelles;
Mais chacun m'apprend qu'à Paris
Il en est cent presque aussi belles.
Je lis cet éloge éloquent
Que Thomas a fait savamment
Des dames de Rome et d'Athène.
On me dit : Partez promptement;
Venez sur les bords de la Seine,
Et vous en direz tout autant,
Avec moins d'esprit et de peine.
Ainsi, du monde détrompé,
Tout m'en parle, tout m'y ramène;

Serais-je un esclave échappé
Que tient encore un bout de chaîne?
Non, je ne suis point faible assez
Pour regretter des jours stériles,
Perdus bien plutôt que passés
Parmi tant d'erreurs inutiles.
Adieu; faites de jolis riens,
Vous encor dans l'âge de plaire,
Vous que les Amours et leur mère
Tiennent toujours dans leurs liens.
Nos solides historiens
Sont des auteurs bien respectables;
Mais à vos chers concitoyens
Que faut-il, mon ami? des fables.

ÉPITRE CCXII.

A M. GUYS,

QUI AVAIT ADRESSÉ A L'AUTEUR SON VOYAGE LITTÉRAIRE DE LA GRÈCE.

1776.

Le bon vieillard très-inutile
Que vous nommez Anacréon,
Mais qui n'eut jamais de Batile,
Et qui ne fit point de chanson,
Loin de Marseille et d'Hélicon
Achève sa pénible vie

Auprès d'un poêle et d'un glaçon
Sur les montagnes d'Helvétie.
Il ne connaissait que le nom
De cette Grèce si polie.
La bigote inquisition
S'opposait à sa passion
De faire un tour en Italie.
Il disait aux treize cantons :
Hélas! il faut donc que je meure
Sans avoir connu la demeure
Des Virgiles et des Platons!
Enfin il se croit au rivage
Consacré par ces demi-dieux :
Il les reconnaît beaucoup mieux
Que s'il avait fait le voyage,
Car il les a vus par vos yeux.

EPITRE CCXIII.

A UN HOMME[1].

1776.

Philosophe indulgent, ministre citoyen,
Qui ne cherchas le vrai que pour faire le bien,
Qui d'un peuple léger, et trop ingrat peut-être,
Préparais le bonheur et celui de son maître,
Ce qu'on nomme disgrace a payé tes bienfaits.

[1] M. Turgot. (Édit. de Kehl.) —

Le vrai prix du travail n'est que de vivre en paix.
Ainsi que Lamoignon [1], délivré des orages,
A toi-même rendu, tu n'instruis que les sages;
Tu n'as plus à répondre aux discours de Paris.
Je crois voir à la fois Athène et Sibaris
Transportés dans les murs embellis par la Seine :
Un peuple aimable et vain, que son plaisir entraîne,
Impétueux, léger, et surtout inconstant,
Qui vole au moindre bruit, et qui tourne à tout vent,
Y juge les guerriers, les ministres, les princes,
Rit des calamités dont pleurent les provinces,
Clabaude le matin contre un édit du roi,
Le soir s'en va siffler quelque moderne, ou moi,
Et regrette à souper, dans ses turlupinades,
Les divertissements du jour des barricades.
Voilà donc ce Paris! voilà ces connaisseurs
Dont on veut captiver les suffrages trompeurs!
Hélas! au bord de l'Inde autrefois Alexandre
Disait sur les débris de cent villes en cendre :
Ah! qu'il m'en a coûté quand j'étais si jaloux,
Railleurs Athéniens, d'être loué par vous!
Ton esprit, je le sais, ta profonde sagesse,
Ta mâle probité n'a point cette faiblesse,
A d'éternels travaux tu t'étais dévoué
Pour servir ton pays, non pour être loué.
Caton, dans tous les temps gardant son caractère,
Mourut pour les Romains sans prétendre à leur plaire.
La sublime vertu n'a point de vanité.
C'est dans l'art dangereux par Phébus inventé,

[1] M. de Malesherbes. (Édit. de Kehl.)

Dans le grand art des vers et dans celui d'Orphée,
Que du désir de plaire une muse échauffée
Du vent de la louange excite son ardeur.
Le plus plat écrivain croit plaire à son lecteur.
L'amour-propre a dicté sermons et comédies.
L'éloquent Montazet[1], gourmandant les impies,
N'a point été fâché d'être applaudi par eux:
Nul mortel en un mot ne veut être ennuyeux.
Mais où sont les héros dignes de la mémoire,
Qui sachent mériter et mépriser la gloire?

ÉPITRE CCXIV.

A MADAME NECKER.

1776.

J'étais nonchalamment tapi
Dans le creux de cette statue[2]
Contre laquelle a tant glapi
Des méchants l'énorme cohue;

[1] L'archevêque de Lyon venait de publier une instruction pastorale contre l'incrédulité: les incrédules en dirent beaucoup de bien, parce qu'il n'y avait aucune de ces injures qu'un évêque qui a du goût ne doit jamais se permettre; et que d'ailleurs il n'y assurait pas que tout magistrat qui ne brûle pas les philosophes de leur vivant est éternellement brûlé après sa mort: ce que la Sorbonne et les évêques de séminaire ne manquent jamais de dire dans leurs libelles sacrés. (Édit. de Kehl.)

[2] Voyez dans le volume précédent les stances (n° XLVI) à madame Necker, année 1770.

Je voulais d'un écrit galant
Cajoler la belle héroïne
Qui me fit un si beau présent
Du haut de la double colline.
Mais on m'apprend que votre époux,
Qui sur la croupe du Parnasse
S'était mis à côté de vous,
A changé tout-à-coup de place;
Qu'il va de la cour de Phébus,
Petite cour assez brillante,
A la grosse cour de Plutus,
Plus solide et plus importante.
Je l'aimai lorsque dans Paris
De Colbert il prit la défense,
Et qu'au Louvre il obtint le prix
Que le goût donne à l'éloquence.
A monsieur Turgot j'applaudis,
Quoiqu'il parût d'un autre avis
Sur le commerce et la finance.
Il faut qu'entre les beaux esprits
Il soit un peu de différence;
Qu'à son gré chaque mortel pense;
Qu'on soit honnêtement en France,
Libre et sans fard dans ses écrits.
On peut tout dire, on peut tout croire:
Plus d'un chemin mène à la gloire,
Et quelquefois au paradis.

ÉPITRE CCXV.

AU ROI DE PRUSSE[1].

Avril 1777.

Quoi! c'est donc cet heureux vainqueur
Et de l'Autriche et de la France;
C'est ce grave législateur
De qui la sublime éloquence
Parut égale à sa valeur;
C'est ce généreux défenseur
De la raison, qu'à toute outrance
La fanatique extravagance
Persécute avec tant d'ardeur;
C'est ce héros, mon protecteur,
Qui s'est fait, dit-on, l'imprimeur
Des idylles de Deshoulière.
Seigneur, je ne m'attendais guère
De voir César ou Cicéron
Sortir de sa brillante sphère
Pour devenir un Céladon.

[1] Tome LII, page 393.

ÉPITRE CCXVI.

A M. LE MARQUIS DE VILLETTE.

1777.

Mon Dieu! que vos rimes en *ine*
M'ont fait passer de doux moments!
Je reconnais les agréments
Et la légèreté badine
De tous ces contes amusants
Qui fesaient les doux passe-temps
De ma nièce et de ma voisine.
Je suis sorcier, car je devine
Ce que seront les jeunes gens;
Et je prévis bien dès ce temps
Que votre muse libertine
Serait philosophe à trente ans:
Alcibiade en son printemps
Était Socrate à la sourdine.
Plus je relis et j'examine
Vos vers sensés et très-plaisants,
Plus j'y trouve un fond de doctrine
Tout propre à messieurs les savants,
Non pas à messieurs les pédants
De qui la science chagrine
Est l'éteignoir des sentiments.
Adieu; réunissez long-temps
La gaieté, la grace si fine
De vos folâtres enjouements,

Avec ces grands traits de bon sens
Dont la clarté nous illumine.
Je ne crains point qu'une coquine
Vous fasse oublier les absents :
C'est pourquoi je me détermine
A vous ennuyer de mes *ens*
Entrelacés avec des *ine*.

ÉPITRE CCXVII.

AU ROI DE PRUSSE[1].

25 novembre 1777.

Grand homme en tout, et sans rival
Depuis Paris jusqu'à la Mecque,
Vous fondez donc un hôpital
Pour la langue latine et grecque!
Vous placez leur bibliothéque
Vis-à-vis de votre arsenal.
Vous avez passé votre vie
Entre le dieu des grenadiers
Et le dieu de la poésie.
Tous deux épris de jalousie
Vous ont accablé de lauriers.
Vous les avez aimés en sage,
Vous les caressez tour-à-tour,
Et l'on pourra douter un jour
Qui des deux vous plut davantage.

[1] Tome LII, page 417.

ÉPITRE CCXVIII.

A M. LE MARQUIS DE VILLETTE,

SUR SON MARIAGE.

Traduction d'une épître de Properce à Tibulle, qui se mariait avec Délie.

Décembre 1777.

Fleuve heureux du Léthé, j'allais passer ton onde,
Dont j'ai vu si souvent les bords :
Lassé de ma souffrance, et du jour, et du monde,
Je descendais en paix dans l'empire des morts,
Lorsque Tibulle et Délie
Avec l'Hymen et l'Amour
Ont embelli mon séjour,
Et m'ont fait aimer la vie.
Les glaces de mon cœur ont ressenti leurs feux;
La Parque a renoué ma trame désunie;
Leur bonheur me rend heureux.

Enfin vous renoncez, mon aimable Tibulle,
A ce fracas de Rome, au luxe, aux vanités,
A tous ces faux plaisirs célébrés par Catulle;
Et vous osez dans ma cellule
Goûter de pures voluptés!
Des petits-maîtres emportés,
Gens sans pudeur et sans scrupule,
Dans leurs indécentes gaîtés

Voudront tourner en ridicule
La réforme où vous vous jetez.

Sans doute, ils vous diront que Vénus la friponne,
La Vénus des soupers, la Vénus d'un moment,
La Vénus qui n'aime personne,
Qui séduit tant de monde, et qui n'a point d'amant,
Vaut mieux que la Vénus et tendre et raisonnable,
Que tout homme de bien doit servir constamment.
Ne croyez pas imprudemment
Cette doctrine abominable.
Aimez toujours Délie : heureux entre ses bras,
Osez chanter sur votre lyre
Ses vertus comme ses appas.
Du véritable amour établissez l'empire ;
Les beaux esprits romains ne le connaissent pas.

ÉPITRE CCXIX.

A M. LE PRINCE DE LIGNE,

SUR LE FAUX BRUIT DE LA MORT DE L'AUTEUR,

ANNONCÉE DANS LA GAZETTE DE BRUXELLES,
AU MOIS DE FÉVRIER 1778.

Prince, dont le charmant esprit
Avec tant de grace m'attire,
Si j'étais mort, comme on l'a dit,
N'auriez-vous pas eu le crédit

De m'arracher du sombre empire?
Car je sais très-bien qu'il suffit
De quelques sons de votre lyre.
C'est ainsi qu'Orphée en usait
Dans l'antiquité révérée;
Et c'est une chose avérée
Que plus d'un mort ressuscitait.
Croyez que dans votre gazette,
Lorsqu'on parlait de mon trépas,
Ce n'était pas chose indiscrète;
Ces messieurs ne se trompaient pas.
En effet, qu'est-ce que la vie?
C'est un jour: tel est son destin.
Qu'importe qu'elle soit finie
Vers le soir ou vers le matin?

ÉPITRE CCXX.

A M. LE MARQUIS DE VILLETTE.

LES ADIEUX DU VIEILLARD.

A Paris, 1778.

Adieu, mon cher Tibulle, autrefois si volage,
Mais toujours chéri d'Apollon,
Au Parnasse fêté comme aux bords du Lignon,
Et dont l'Amour a fait un sage.

Des champs élysiens, adieu, pompeux rivage,

De palais, de jardins, de prodiges bordé,
Qu'ont encore embelli, pour l'honneur de notre âge,
Les enfants d'Henri quatre, et ceux du grand Condé.
Combien vous m'enchantiez, Muses, Graces nouvelles,
Dont les talents et les écrits
Seraient de tous nos beaux esprits
Ou la censure ou les modèles!
Que Paris est changé! les Welches n'y sont plus.
Je n'entends plus siffler ces ténébreux reptiles,
Les Tartufes affreux, les insolents Zoïles.
J'ai passé; de la terre ils étaient disparus.
Mes yeux, après trente ans, n'ont vu qu'un peuple aimable,
Instruit, mais indulgent, doux, vif et sociable.
Il est né pour aimer : l'élite des Français
Est l'exemple du monde, et vaut tous les Anglais.
De la société les douceurs désirées
Dans vingt états puissants sont encore ignorées:
On les goûte à Paris; c'est le premier des arts:
Peuple heureux, il naquit, il règne en vos remparts.
Je m'arrache en pleurant à son charmant empire;
Je retourne à ces monts qui menacent les cieux,
A ces autres glacés où la nature expire:
Je vous regretterais à la table des dieux.

FIN DU SECOND VOLUME DES POÉSIES.

TABLE DES ÉPITRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

ÉPIT. I. A Monseigneur, fils unique de Louis XIV. Page 3

II. A madame la comtesse de Fontaines, sur son roman de la comtesse de Savoie. 4

III. A M. l'abbé Servien, prisonnier au château de Vincennes. 6

IV. A madame de Montbrun-Villefranche. 10

V. A M. le duc de La Feuillade. 11

VI. A M. le prince de Vendôme, grand-prieur de France. 13

VII. A M. l'abbé de ***, qui pleurait la mort de sa maîtresse. 17

VIII. A une dame un peu mondaine et trop dévote. 18

IX. A M. le prince Eugène. 20

X. A madame de Gondrin, depuis madame la comtesse de Toulouse, sur le péril qu'elle avait couru en traversant la Loire. 23

XI. A madame de ***. 25

XII. A Samuel Bernard. Au nom de madame de Fontaine-Martel. 27

XIII. A madame de G***. 29

XIV. A M. le duc d'Orléans, régent. 30

XV. A madame la marquise de Mimeure. 36

XVI. A M. l'abbé de Bussi, depuis évêque de Luçon. 37

XVII. A M. de Génonville. 40

XVIII. A M. de La Faluère de Génonville, conseiller au parlement, et intime ami de l'auteur, sur une maladie. 42

XIX. Au roi d'Angleterre, George Ier, en lui envoyant la tragédie d'Œdipe. 44

XX. A madame la maréchale de Villars. 45

XXI. A M. le duc de Sully. 46

XXII. A M. de Fontenelle. 49

ÉPIT. XXIII. A M. le maréchal de Villars. Page 51
XXIV. Au cardinal Dubois. 54
XXV. A madame de***. 55
XXVI. A M. de Gervasi, médecin. 57
XXVII. A la Reine, en lui envoyant la tragédie de Mariamne. 60
XXVIII. A madame la marquise de Prie, en lui présentant l'Indiscret. 61
XXIX. A M. Pallu, conseiller d'état. 62
XXX. A mademoiselle Le Couvreur. 63
XXXI. A M. Pallu. 65
XXXII. Aux mânes de M. de Génonville. 68
XXXIII. A. M. de Cideville. 70
XXXIV. Connue sous le nom des *Vous* et des *Tu*. 71
XXXV. A M. le comte de Tressan. 74
XXXVI. A mademoiselle de Lubert, qu'on appelait Muse et Grace. 76
XXXVII. A une dame, ou soi-disant telle. 78
XXXVIII. A madame de Fontaine-Martel. 82
XXXIX. A MM. le comte, le chevalier, et l'abbé de Sade. 85
XL. A M. de Cideville. 86
XLI. A M. Falkener. 87
XLII. A mademoiselle Gaussin, jeune actrice qui a représenté le rôle de Zaïre avec beaucoup de succès. 93
XLIII. A M. de Cideville, sur le séjour de l'auteur à Fontainebleau. 94
XLIV. A madame la marquise du Châtelet, sur sa liaison avec Maupertuis. 95
XLV. A M. de Formont, en lui renvoyant les œuvres de Descartes et de Malebranche. 96
XLVI. A M. Clément de Dreux. 98
XLVII. A madame la marquise du Châtelet. Sur la Calomnie. 99
XLVIII. A mademoiselle Sallé. 107
XLIX. A M. de Formont. 109
L. A M. de Cideville. 110
LI. A mademoiselle de Guise, sur son mariage avec M. le duc de Richelieu. 112
LII. A monsieur ***. 113

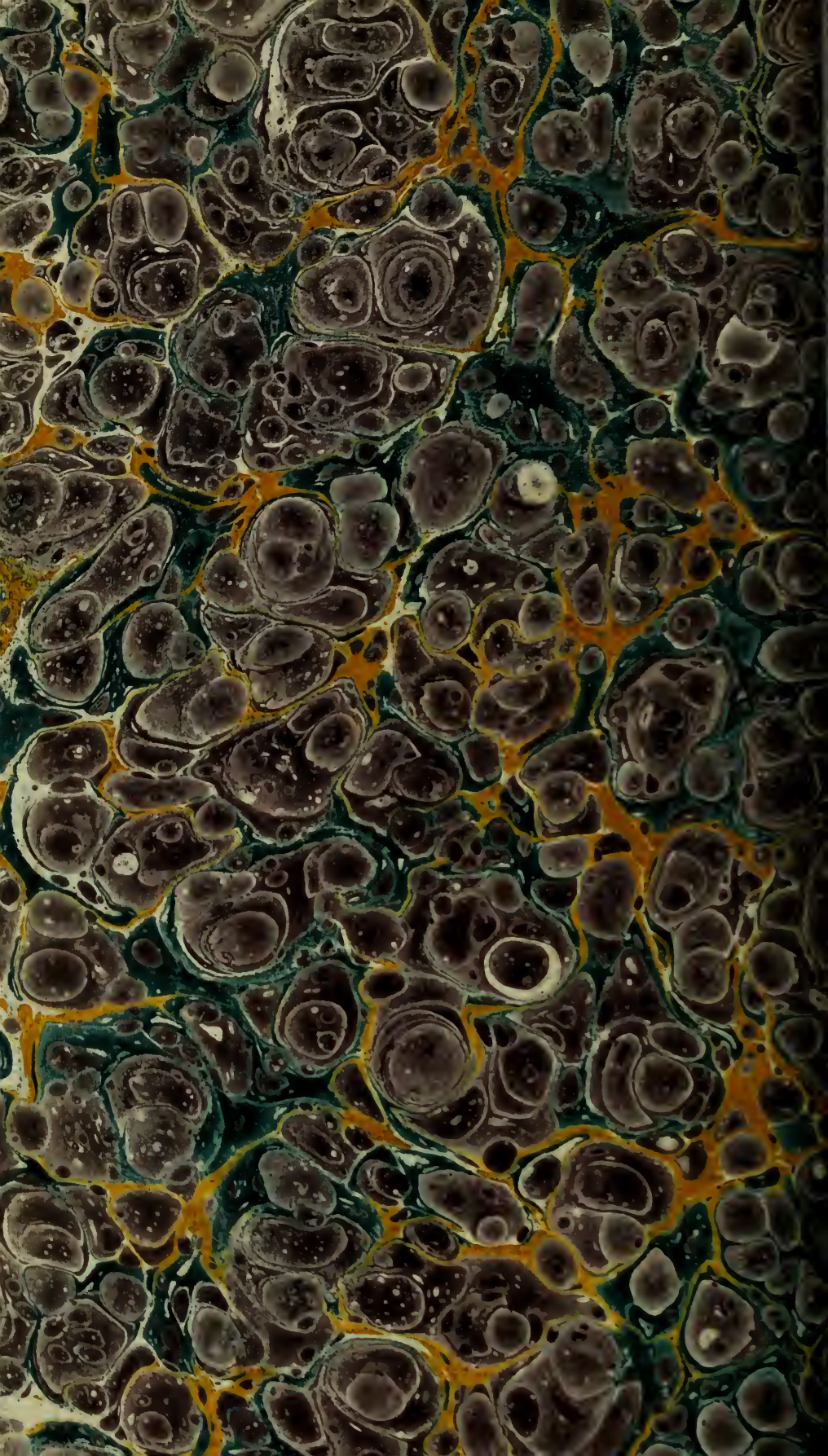
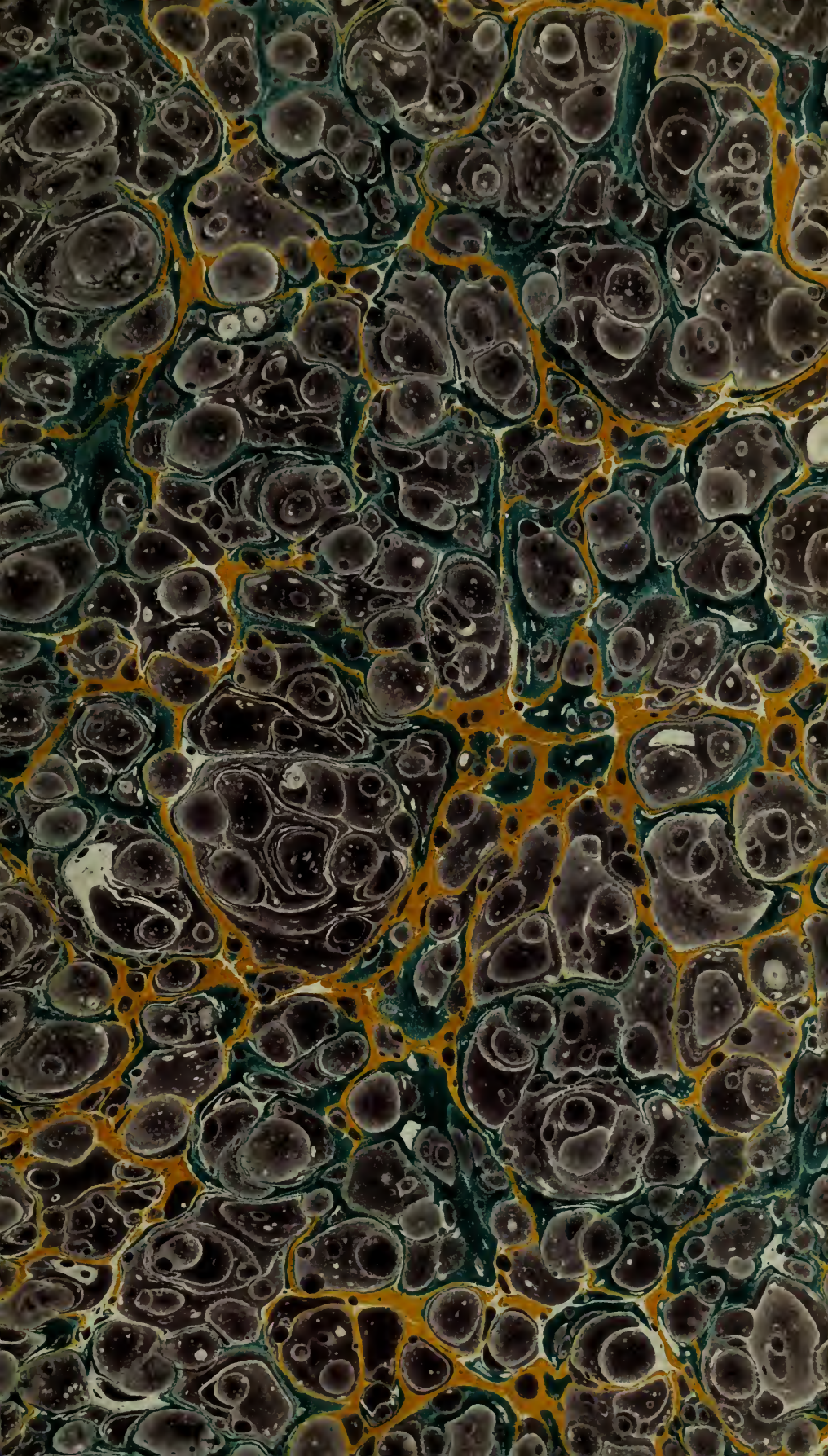
ÉPIT. LIII. A M. le comte de Tressan. Page 115
LIV. A M. le marquis d'Ussé. 116
LV. A M. de Cideville. 117
LVI. A M. le comte Algarotti. 118
LVII. A M. Thiriot. 120
LVIII. A M. l'abbé de Breteuil. 121
LIX. A M. de Cideville, qui avait envoyé à M. de Voltaire un opéra de Daphnis et Chloé. 123
LX. A M. Berger, qui lui avait envoyé la Description du hameau, de Bernard, en vers de quatre syllabes. 125
LXI. A M. de Saint-Lambert. 126
LXII. A madame de Champbonin. 127
LXIII. A mademoiselle de Lubert. 128
LXIV. A madame la marquise du Châtelet. Sur la philosophie de Newton. 130
LXV. Au prince royal, depuis roi de Prusse. De l'usage de la science dans les princes. 134
LXVI. Au prince royal de Prusse. 138
LXVII. A M. de Cideville. 139
LXVIII. A M. de Formont. 140
LXIX. A M. de Maupertuis. 141
LXX. A mademoiselle de T..... de Rouen, qui avait écrit à l'auteur conjointement avec M. de Cideville. 143
LXXI. Au prince royal de Prusse. 144
LXXII. Au prince royal de Prusse. Au nom de madame la marquise du Châtelet, à qui il avait demandé ce qu'elle fesait à Cirey. 147
LXXIII. A M. le baron de Keiserling. 149
LXXIV. A M. Thiriot. 150
LXXV. Au prince royal de Prusse, qui lui avait envoyé une écritoire. 151
LXXVI. Au même, qui lui avait envoyé du vin de Hongrie. 152
LXXVII. A M. de Formont. 153
LXXVIII. A M. Helvétius. 155
LXXIX. Au prince royal de Prusse. 156
LXXX. Au même. 157
LXXXI. Au même. 158
LXXXII. Au même. 160

ÉPIT. LXXXIII. Au roi de Prusse Frédéric-le-Grand, en réponse à une lettre dont il honora l'auteur à son avénement à la couronne. Page 161
LXXXIV. A M. de Formont. 164
LXXXV. A un ministre d'état, sur l'encouragement des arts. 166
LXXXVI. Au roi de Prusse. 170
LXXXVII. A M. le comte Algarotti. 171
LXXXVIII. Au roi de Prusse. 174
LXXXIX. Au même. 175
XC. Au même. 176
XCI. A M. de Formont. 177
XCII. A M. de Cideville. 179
XCIII. Au roi de Prusse. 180
XCIV. A M. le comte d'Argental. 182
XCV. Au roi de Prusse. 183
XCVI. Au même. 184
XCVII. Au même. 187
XCVIII. Au même. Fragment. 189
XCIX. Au même. 191
C. Au même. 192
CI. Au même. 193
CII. Au même. 195
CIII. A M. le marquis de Ximenès, qui lui avait adressé une épître. 197
CIV. Au roi de Prusse. 198
CV. Au même. 199
CVI. Au même. 200
CVII. Au même. 202
CVIII. Au même. Fragment. 204
CIX. A M. le maréchal de Saxe, en lui envoyant les œuvres de M. le marquis de Rochemore, son ancien ami, mort depuis peu. 205
CX. A M. de Cideville. Sur le roi de Prusse. 207
CXI. Au roi de Prusse. 209
CXII. Au même. 210
CXIII. A M. le baron Keiserling. 211
CXIV. Au roi de Prusse. 212

Épit. CXV. Au même. Page 214
CXVI. Au même. 215
CXVII. Au même. 216
CXVIII. A M. le président Hénault. 221
CXIX. Au roi de Prusse. 223
CXX. Au roi. Présentée à sa majesté, au camp devant Fribourg. 226
CXXI. Au roi de Prusse. Fragment. 228
CXXII. Au même. 229
CXXIII. Au même, qui avait adressé des vers à l'auteur sur des rimes redoublées. 230
CXXIV. A M. le duc d'Aremberg. 231
CXXV. A M. l'abbé de Voisenon. 233
CXXVI. Au duc de Richelieu. 234
CXXVII. A M. le duc de Richelieu, ambassadeur à Dresde. 236
CXXVIII. A M. le comte Algarotti, qui était alors à la cour de Saxe, et que le roi de Pologne avait fait son conseiller de guerre. 237
CXXIX. Au roi de Prusse. 240
CXXX. A son altesse sérénissime madame la duchesse du Maine, sur la victoire remportée par le roi à Lawfelt. 242
CXXXI. A M. le duc de Richelieu. 247
CXXXII. A madame Denis, nièce de l'auteur. La vie de Paris et de Versailles. 248
CXXXIII. A M. le président Hénault. 255
CXXXIV. A M. le duc de Richelieu, à qui le sénat de Gênes avait érigé une statue. 259
CXXXV. Au roi de Prusse. Fragment. 261
CXXXVI. A M. de Saint-Lambert. 263
CXXXVII. Au roi de Prusse. 265
CXXXVIII. A M. d'Arget, secrétaire de sa majesté le roi de Prusse. 266
CXXXIX. Au roi de Prusse. 268
CXL. Au même. 269
CXLI. Au même. 270
CXLII. Au même, en lui envoyant le manuscrit d'Oreste. 271
CXLIII. A M. d'Arnaud. 273
CXLIV. Au roi de Prusse. 274
CXLV. Au même. 275

ÉPIT. CXLVI. Au même. Page 276
CXLVII. Au même. 278
CXLVIII. A M. d'Arget. 279
CXLIX. A M. Desmahis. 280
CL. A M. le cardinal Quirini. 281
CLI. A M. d'Arget. 283
CLII. Au roi de Prusse. 284
CLIII. Au même. 285
CLIV. Au même. 286
CLV. Au même. 287
CLVI. Au même. 288
CLVII. Au même. 289
CLVIII. Au même. 290
CLIX. A M. le duc de La Vallière. 293
CLX. L'auteur arrivant dans sa terre, près du lac de Genève. 294
CLXI. A M. de Cideville. 299
CLXII. A M. Desmahis. 300
CLXIII. A l'empereur François 1er, et l'impératrice, reine de Hongrie. Sur l'inauguration de l'université de Vienne. 302
CLXIV. A M. Tronchin. 303
CLXV. A M. le duc de Richelieu. Sur la conquête de Mahon. 305
CLXVI. A M. le maréchal duc de Richelieu. 307
CLXVII. A M. le marquis d'Adhémar, grand-maître de la maison de madame la margrave de Bareith. 309
CLXVIII. Au roi de Prusse. 310
CLXIX. Au même. 311
CLXX. A M. l'abbé de La Porte. 312
CLXXI. Au roi de Prusse. 313
CLXXII. Au même. 314
CLXXIII. A M. le président Hénault, sur son ballet du Temple des Chimères, mis en musique par M. le duc de Nivernais, et représenté chez M. le maréchal de Belle-Isle, en 1760. 315
CLXXIV. A Daphné, célèbre actrice. Traduite de l'anglais. 316
CLXXV. A madame Denis. Sur l'agriculture. 322
CLXXVI. A madame Élie de Beaumont, en réponse à une

ÉPIT. Épître en vers, au sujet de mademoiselle Corneille. Page 328
CLXXVII. A M. le duc de Bouillon. 329
CLXXVIII. Au duc de La Vallière, grand-fauconnier de France. 330
CLXXIX. A M. Saurin, de l'Académie Française. 331
CLXXX. A madame la marquise du Deffant. 332
CLXXXI. A M***. 333
CLXXXII. A mademoiselle Clairon. 334
CLXXXIII. A Henri IV, sur ce qu'on avait écrit à l'auteur que plusieurs citoyens de Paris s'étaient mis à genoux devant la statue équestre de ce prince, pendant la maladie du dauphin (père de Louis XVI). 338
CLXXXIV. A M. le chevaliers de Boufflers. 340
CLXXXV. A M. François de Neufchâteau. 342
CLXXXVI. A M. de Chabanon, qui dans une pièce de vers exhortait l'auteur à quitter l'étude de la métaphysique pour la poésie. 343
CLXXXVII. A madame de Saint-Julien. 344
CLXXXVIII. A mon Vaisseau. 345
CLXXXIX. A madame la marquise du Deffant. Sur madame la duchesse de Choiseul. 348
CXC. A M. de Saint-Lambert. 350
CXCI. A M. de La Harpe. 353
CXCII. A Boileau, ou mon Testament. 355
CXCIII. A M. Marmontel, à l'occasion du projet formé par douze gens de lettres, réunis chez madame Necker, d'élever une statue à l'auteur. 362
CXCIV. Au roi de Prusse. 363
CXCV. A M. Pigal. 364
CXCVI. Au roi de Danemarck, Christian VII, sur la liberté de la presse accordée dans tous ses états. 366
CXCVII. A M. d'Alembert. 375
CXCVIII. A l'auteur du livre des Trois Imposteurs. 381
CXCIX. A l'impératrice de Russie, Catherine II. 384
CC. Au roi de Suède, Gustave III. 389
CCI. Au roi de la Chine. Sur son recueil de vers qu'il a fait imprimer. 391
CCII. A Horace. 405
CCIII. Benaldaki à Caramouftée, femme de Giafar le Barmécide. 413

Épit. CCIV. Au roi de Suède, Gustave III. Page 415
CCV. A madame de Saint-Julien, née comtesse de La Tour-du-Pin. 416
CCVI. A M. le maréchal duc de Richelieu. 418
CCVII. Au roi de Prusse, au nom de Thiriot, qui venait de mourir. 419
CCVIII. Au même. 420
CCIX. Au même. 422
CCX. Au même. 423
CCXI. A M. Marmontel. 424
CCXII. A M. Guys, qui avait adressé à l'auteur son Voyage littéraire de la Grèce. 426
CCXIII. A un homme. 427
CCXIV. A madame Necker. 429
CCXV. Au roi de Prusse. 434
CCXVI. A M. le marquis de Villette. 435
CCXVII. Au roi de Prusse. 436
CCXVIII. A M. le marquis de Villette, sur son mariage. Traduction d'une épître de Properce à Tibulle, qui se mariait avec Délie. 437
CCIX. A M. le prince de Ligne, sur le faux bruit de la mort de l'auteur, annoncée dans la Gazette de Bruxelles, au mois de février 1778. 438
CCXX. A M. le marquis de Villette. Les Adieux du Vieillard. 439

FIN DE LA TABLE.